This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06727777 6

VIES

DES

GRANDS CAPITAINES

FRANÇAIS

DU MOYEN AGE.

—

TOME II.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

VIES

DES

GRANDS CAPITAINES

FRANÇAIS

DU MOYEN AGE,

PAR M. ALEXANDRE MAZAS,
Ancien Officier d'état-major.

Ne quid falsi dicere, ne quid veri non audeat.
CICERO

BERTRAND DU GUESCLIN

ET

OLIVIER DE CLISSON.

TROISIÈME ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES (DE PARIS),
Rue du Pot de Fer Saint-Sulpice, 8.

1845.

PUBLIC LIBRARY

VIES

DES

GRANDS CAPITAINES

FRANÇAIS

DU MOYEN AGE.

BERTRAND DUGUESCLIN,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Naissance de Duguesclin. — Son enfance. — Sa jeunesse.

La Bretagne est une péninsule dont les côtes ont à peu près trois cents lieues de contour; sa position topographique empêcha qu'il se fît une fusion complète de ses habitants avec les Romains conquérants du pays : cette population, isolée en quelque sorte, conserva sa langue, ses mœurs, son génie particulier. Le pays offrait un aspect très-varié : on y rencontrait des villes florissantes et des solitudes désolées; sur

les côtes, des terres d'une fertilité surprenante; dans l'intérieur, des cantons entiers frappés de stérilité, de hautes montagnes granitiques et de vastes plaines, des rivières paisibles et des torrents impétueux, et au milieu de ces variétés de la nature, des pierres brutes plantées symétriquement, restes mystérieux d'une croyance inconnue. On croyoit qu'entourés de la mer et de ses fureurs, les gens de ces contrées montrassent une âme plus fortement trempée que ceux de la tranquille Beauce ou de la riante Touraine.

Le caractère des hommes était aussi diversifié que le sol : d'abord, la basse Bretagne, c'est-à-dire la moitié du promontoire, parlait un langage inintelligible pour tous ceux qui ne le savaient point en naissant; cet idiome très-âpre se subdivisait en quatre dialectes : de Vannes, de Quimper, de Léon et de Tréguier. Le vulgaire attribuait un vice distinctif aux habitants de chacun de ces quatre évêchés (1).

La population de la basse Bretagne se composait d'hommes courageux, qui, dès leur enfance, s'accoutumaient à braver les périls au milieu des écueils dont ces rivages étaient semés : ils méprisaient les dangers

(1) On trouve le proverbe suivant dans le Dictionnaire français et breton du père Grégoire de Rostremen, imprimé à Rennes en 1732, article *Vannes :*

Diocèses de
Vannes, *Sot evel ur Gwenhedat*.... Sot comme un Vannetais.
Quimper, *Brusk evel ur C'hernevat*. Grossier comme un Cornouaillais.
Léon, *Laer evelur Leonard*..... Voleur comme un Léonard.
Tréguier, *Traitour evel ur Tregheriad*.. Traître comme un Tréghérois.

Ce dicton a souvent occasionné des rixes dans les foires et dans les marchés.

et prenaient de bonne heure des habitudes martiales; la vue d'une arme les faisait tressaillir. Duguesclin, Clisson, Arthur de Richemont, les plus grands capitaines du moyen âge, sortirent du duché; et cette particularité n'a rien de surprenant, car les Bretons semblaient être nés pour la guerre : robustes, patients, sobres, quand la nécessité le commandait, ils supportaient sans murmurer les fatigues les plus dures; ils cachaient sous des formes apathiques un esprit aussi fin que délié, et surtout une impétuosité de caractère dont l'explosion amenait des résultats effroyables. Les revers, loin de les décourager, leur donnaient de la ténacité, et les succès exaltaient leur imagination à un degré extrême. Ils avaient les goûts des peuples sauvages, aimant passionnément le jeu, la danse et les liqueurs fortes; ces gens en avaient également les mœurs cruelles : mais la religion en corrigea la rudesse, sans l'effacer entièrement; et si les Bretons n'eussent pas été chrétiens, ils ne seraient jamais devenus sociables.

Chacun les taxait d'entêtement, parce qu'on les voyait rarement varier dans leurs affections ou dans leurs déterminations : une pareille opiniâtreté tenait sans doute à cet esprit national dont les Armoricains se montrèrent animés. Aujourd'hui encore l'hermine bretonne apparaît en tous lieux comme l'emblème d'une même famille; sa vue inspire l'enthousiasme; les siècles, les malheurs et les changements de domination n'ont pu altérer ce sentiment : exemple unique en France!

Les femmes, qui dans bien des sociétés sont dissem-

blables des hommes, en Bretagne conservaient avec eux une similitude parfaite; on les voyait déployer dans les occasions difficiles le même courage et la même énergie : ces qualités s'alliaient parfaitement aux grâces de leur sexe.

Les habitants des territoires de Rennes et de Nantes participaient davantage, quant aux mœurs et aux coutumes, de la France, dont la langue leur était propre; aussi différaient-ils, au moral comme au physique, des Bretons du promontoire : ils avaient une taille moins élevée, une humeur plus paisible. Malgré cet esprit national qui animait toute la Bretagne, il n'exista cependant en aucun lieu autant de rivalités particulières que dans celui-ci : sept à huit familles, véritable tribus, couvraient le duché de leurs immenses rameaux, et enfantaient des intérêts qui se choquaient violemment.

Ces Bretons, si divisés par les usages, par les costumes, par le langage et même par les institutions politiques, se rapprochaient par deux points de conformité qui paraissaient frappants, depuis Ingrande jusqu'à la pointe du Finistère, et depuis le Croisic jusqu'au cap Sainte-Anne : c'était la ferveur religieuse, et une loyale franchise qui ne permettait pas que la bouche avouât ce que le cœur désapprouvait. Cette loyauté, qu'ils portaient dans tous les actes de la vie privée, jointe à un courage indomptable, suffisait, nous le croyons, pour les distinguer des autres peuples; aussi la nation armoricaine s'environna-t-elle, dans le moyen âge, d'un éclat qui ne fut jamais obscurci. Dugnesclin, dont la Bretagne fait son orgueil,

à qui les principales villes du pays ont élevé des statues, fut celui qui contribua le plus à fonder sa renommée.

Les historiens ne s'accordent pas sur l'époque de sa naissance; l'opinion la mieux établie est celle qui le fait naître en 1320, au château de la Mothe-Broon, à dix lieues de Rennes, dix de Lamballe et six de Dinan. On conserva longtemps la chambre où sa mère lui donna le jour; ce monument historique a subi le sort de bien d'autres que la reconnaissance publique avait consacrés : il a disparu, et maintenant à peine peut-on reconnaître la place que le château de la Mothe-Broon occupait dans le quatorzième siècle (1).

Il est certain qu'avant les croisades, les ancêtres de Bertrand ne tenaient point un rang très-distingué parmi la chevalerie bretonne; diverses expéditions d'outre-mer les illustrèrent en les ruinant. Cette famille supporta sa mauvaise fortune avec dignité. Quelques alliances l'avaient sensiblement relevée, lorsque Renaud, père de Bertrand, répara les pertes de sa maison, et lui procura un nouveau lustre par son mérite personnel : il épousa Jeanne de Mallemains, châtelaine d'une beauté remarquable; il eut de ce mariage trois garçons et six filles. Vers la fin de 1320, la dame de Mallemains mit au monde son aîné, le héros dont nous écrivons la vie : Bertrand de Saint-Pern

(1) Ce château s'élevait hors de la ville de la Mothe-Broon, à droite sur la route de Lamballe; la petite rivière d'Arguenon remplissait de ses eaux les fossés : on ne voit aujourd'hui que les restes des fondations; une allée d'arbres dessine le carré des remparts. On a quelquefois confondu mal à propos ce la Mothe-Broon avec le bourg qui porte le même nom, et que l'on trouve sur la route de Vitré.

en fut le parrain. La naissance d'un fils dans une famille féodale causait une extrême joie : c'était l'héritier du nom et de la gloire de ses aïeux : on cherchait à lire d'avance sur ses traits les indices de sa grandeur future. On peut juger du désespoir des parents de Bertrand quand ils le virent d'une laideur si repoussante, que l'amour maternel lui-même ne pouvait se faire illusion. Le temps, loin de diminuer cette laideur, semblait l'augmenter encore. La chronique de Mesnard le dépeint de la manière suivante : « Il était laid enfançon et et mal gracieux, n'était plaisant ni de visage ni de corsage, car il avait le visage moult brun et le nez camus, et, avec ce, était rude de taille de corps, rude aussi en maintieng et en paroles; et pour ce, son dit père et sa dite mère desiraient sa mort. »

Nous ajouterons à ce portrait que Bertrand avait les yeux vairons et à fleur de tête, le front renversé en arrière, ce qui rendait son nez saillant quoiqu'il fût assez court; son cou, très-gros, penchait à gauche, et donnait à son buste une raideur désagréable : il avait les bras fort longs, les mains petites et blanches, les épaules très-larges, sa taille dépassait la moyenne; l'ensemble de sa personne, quoique désagréable au premier aspect, annonçait une vigueur extraordinaire.

Dès les premiers jours de sa naissance, Bertrand devint l'objet de l'aversion générale dans la maison de son père, dont la famille s'augmenta bientôt de deux autres fils, aussi beaux que leur frère était laid : on éloigna donc l'aîné, en l'abandonnant aux soins des domestiques, qui, réglant leurs sentiments sur ceux

des maîtres, ne se piquèrent pas de respect pour un enfant qu'on semblait rejeter. Les mauvais traitements irritèrent le jeune Bertrand, son caractère s'aigrit: *il devint*, dit la chronique, *méchant, rude, malôtru et de mauvaise jeunesse;* toujours refrogné, tapi dans un coin, il se vit obligé de se garantir des attaques continuelles des gens du logis. Mais l'enfant ne tarda pas à se sentir capable de repousser les outrages; et bientôt il en vint à punir les domestiques de leur insolence; ceux-ci, se voyant soutenus, ripostèrent: il s'ensuivit une sorte de lutte perpétuelle; tous les instants se passaient pour Bertrand à battre et à être battu. Telles furent les premières années de celui qui, par son courage, devait être un jour le vengeur et le soutien de la France.

Tout paraît précieux dans l'histoire d'un personnage comme Duguesclin, les moindres détails ont un intérêt puissant; c'est ce qui nous fera pardonner de nous appesantir sur les premiers temps de sa vie. Ayant atteint l'âge où l'on reçoit les leçons élémentaires, il passa sous la conduite d'un précepteur; mais, au bout d'une semaine, l'élève força le maître à s'enfuir (1). Cette indocilité attira sur le coupable la juste sévérité de sa mère, qui le bannit de sa table, et le fit loger au fond d'une chambre séparée, comme un sujet incorrigible, dont on n'espérait plus rien.

Bertrand entrait dans sa onzième année; le croyant amendé, sa mère lui permit un jour de fête (l'Assomp-

(1) Guillaume de Saint-André, romancier du quatorzième siècle, dit:

Que le beirs Bertrand ne se laissait doctriner;
Auçois voulait son maître et ferir et frapper.

tion) de reparaître au dîner de famille. Il était d'usage, dans les intérieurs bien réglés, de mettre les enfants à une petite table, joignant celle des parents; on plaçait les fils du châtelain par rang d'âge, de manière à ce que les aînés touchassent la grande table. Bertand vit avec dépit qu'on n'avait pas observé à son égard l'usage établi : en effet, il se trouvait relégué à l'autre extrémité, tandis que ses frères et ses sœurs se serraient auprès de leur mère, qui les servait les premiers. Bertrand resta quelque temps immobile sur son siége; mais enfin, ne pouvant plus se contenir, il se leva furieux, et courut déclarer à ses frères que sa qualité d'aîné lui donnait le droit d'être servi avant eux. Les autres enfants, qui le redoutaient, lui cédèrent la place au plus vite, et le vainqueur vint hardiment s'asseoir non loin de sa mère, qui n'avait pu s'empêcher de sourire en le voyant revendiquer aussi énergiquement son droit d'aînesse. Bertrand ne tarda pas de porter la main aux différents plats, et mit le service en une telle confusion, que la châtelaine dut le renvoyer sans pitié. Le fils obéit d'abord; mais, revenant en courroux peu d'instants après, il saisit la petite table et la renversa violemment sur ses frères et sœurs. Une pareille conduite allait recevoir sa punition : déjà les gens avaient voulu se saisir du coupable, qui se débattait entre leurs bras, lorsqu'on annonça une abbesse, parente de la dame de Mallemains. La religieuse, étonnée du désordre qui régnait en ce lieu, aperçut dans un coin Bertrand, encore très-ému de la terrible scène qui venait de se passer. Elle n'eut pas de peine à deviner que le jeune gar-

çon produisait cette agitation; la religieuse l'attira à elle en le flattant. Duguesclin se laissa amener, traînant derrière lui la gaule dont il ne se dessaisissait jamais : une de ses chaussures s'était perdue lors de la lutte soutenue contre les domestiques. L'abbesse le considéra longtemps, et parut frappée de sa tournure vigoureuse autant que de l'air énergique qui dominait dans toute sa personne. Comprenant qu'on l'avait aigri mal à propos, elle essaya de le gagner par des procédés plus bienveillants; mais la dame Duguesclin l'en détourna, en pleurant : « Vos soins sont inutiles, dit-elle, c'est le plus méchant enfant du pays; il fait ma désolation, s'échappe de la maison, et attaque les passants; chaque jour il est battant ou battu : son père, aussi bien que moi, voudrait le voir mort. » La douleur de cette pauvre mère toucha l'abbesse, qui la consola de son mieux; c'est sans doute par ces motifs qu'elle dit : « Je veux tirer l'horoscope de mon petit parent. » Elle prit la main de Bertrand, que la curiosité rendit attentif; et, après en avoir considéré les linéaments, la religieuse s'écria : « Je vois que cet enfant deviendra un homme très-remarquable, et que par ses hauts faits il sera l'honneur de sa race et de sa patrie! — Je n'en crois rien, dit alors le maître d'hôtel, car c'est le plus mauvais garnement de la contrée; certainement il restera tel. » Cette phrase indiscrète prouva à l'abbesse, d'une manière évidente, que toute la maison se plaisait à maltraiter cet enfant. « Je ne m'en dédis point, répliqua-t-elle; il fera l'orgueil de son pays. » La religieuse avait jugé qu'il fallait piquer l'amour-propre de ce

jeune garçon, et consoler en même temps une mère désolée. La fortune voulut qu'elle ne se trompât point : il n'est pas étonnant que l'opinion populaire ait regardé comme l'effet du merveilleux ce qui n'était que le jeu du hasard. Quoi qu'il en soit, les paroles de la nécromancienne émurent Bertrand, et son cœur s'ouvrit dès ce jour à d'autres sentiments.

Une amélioration assez marquée apparut le lendemain : on le mit à table en compagnie de la vénérable parente; il y conserva une tenue décente; et lorsque, vers le milieu du repas, on apporta, accompagné des cérémonies d'usage, le paon rôti, Bertrand alla le prendre des mains du maître d'hôtel, et vint en faire hommage très-gracieusement à celle qui lui avait prédit un si bel avenir. Il promit de se conduire dorénavant de manière à contenter ses parents; versant ensuite du vin dans une coupe, et la présentant à l'abbesse, il la pria d'en boire pour l'amour de Bertrand. La prédiction de la bonne religieuse ne s'effaça jamais de son souvenir; elle contribua à lui inspirer, lors de ses premières armes, une confiance aveugle en sa destinée.

Le seigneur Duguesclin, absent depuis quelques mois, revint à son château. On s'empressa de l'instruire de l'heureux changement qui s'était opéré dans le caractère de son fils; il voulut s'en assurer lui-même, et en acquit la certitude : rempli de joie, il résolut de guider désormais les premiers pas de l'aîné de sa race dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui. Tous ses efforts pour le faire apprendre à lire demeurèrent néanmoins impuissants; le jeune

homme se refusait à l'application; et comme personne ne se piquait alors de ce genre d'instruction, Renaud s'en consola, ne s'attachant plus qu'à cultiver les vertus dont son fils paraissait avoir apporté les germes en naissant. En effet, Bertrand, rempli de candeur et de sincérité, se montrait déjà libéral, compatissant, et d'un courage que rien n'étonnait. Privé de grâces personnelles, il rachetait ce défaut par une extrême vigueur et par une adresse surprenante. Renaud, ayant longtemps voyagé, avait vu l'Italie, et consulté les bons modèles en histoire; il conçut l'idée de donner à son fils une instruction orale, puisque toute autre devenait impossible. Son début fut le récit de cette expédition de Flandre qui avait illustré les premières années du règne de Philippe de Valois. Bertrand était tout oreilles, chaque fait d'armes l'émouvait, chaque trait de générosité l'attendrissait; collé sur la table, le cou tendu, il ne perdait pas une seule parole, un seul mouvement de son père : malheur à ses frères si, dans leurs jeux bruyants, ils venaient le distraire! il les chassait rudement. A l'issue de ces narrations, l'élève sortait transporté d'ardeur, et allait s'exercer contre les enfants du voisinage, mettant en pratique les leçons qu'on lui avait données au château. Ni le froid, ni la pluie, ni la chaleur, ne l'arrêtaient; il devint la terreur des lieux environnants. Le sire Duguesclin, désirant arrêter les courses vagabondes de son fils, tout en l'occupant suivant ses goûts, lui permit de lever et d'organiser une compagnie de deux cents petits soldats (1) : Bertrand, plein

(1) L'histoire de Bretagne a conservé les noms de plusieurs de ces

des récits de son père, retenait la description des évolutions et des marches, et les faisait exécuter à ses *hommes d'armes* avec une précision étonnante. Il fallut cependant mettre un terme à ces exercices, car ces combats simulés amenaient des accidents graves : les enfants, trop animés, se blessaient entre eux. Les parents portèrent des plaintes, qui firent réformer la compagnie. Bertrand, d'une pétulance extrême, ne pouvait se résoudre au repos; on le surveillait inutilement, il savait s'esquiver, et puis rentrait couvert de sang et ses vêtements déchirés. Son père prit le parti de l'enfermer dans un donjon, d'où Bertrand ne sortait qu'au moment des repas. Cette détention ne pouvait devenir un obstacle bien réel pour un caractère aussi bouillant. Un soir l'homme qui remplissait les fonctions de geôlier vint le prendre afin de le conduire à l'oratoire, où la famille réunie faisait la prière accoutumée. Bertrand, voyant ouvrir le donjon, en sort brusquement et ferme la porte sur son gardien; il s'échappe, s'introduit furtivement dans les écuries du château, détache un cheval, le monte à cru, et part au galop : favorisé par la clarté de la lune, il arrive à Rennes de grand matin, et va descendre chez un de ses oncles, qui l'aimait tendrement. Les domestiques l'accueillirent assez mal; la scène allait devenir orageuse, quand son oncle descendit de l'appartement; il fut étonné de voir son jeune parent à cette heure et dans cet équipage. Bertrand avec sa candeur ordinaire lui conta l'aventure; elle plut au vieillard, qui

enfants, qui bien plus tard se signalèrent à la guerre sous les ordres de Bertrand, leur premier capitaine.

embrassa son neveu, et obtint le lendemain qu'on le laissât quelque temps chez lui. Bertrand atteignait alors sa quinzième année ; sa taille s'était développée, et sa force prenait un accroissement prodigieux.

Bertrand habitait Rennes depuis six mois, quand on annonça pour le dimanche suivant une lutte sur la place des Lices, entre les jeunes gens de la ville et ceux des environs : on sait que les Bretons aimaient passionnément ce genre d'exercice, emprunté aux anciens. Bertrand sentit battre son cœur en apprenant que ce spectacle allait avoir lieu ; il se promit bien d'y figurer, mais sa tante, ayant deviné son intention, s'en alarma et lui enjoignit de l'accompagner à l'église pour entendre le sermon : force fut d'obéir. Il sut néanmoins tromper la vigilance de la bonne femme : sortant de la cathédrale, il accourut sur les lieux, et se mêla aux lutteurs. L'un d'eux venait de vaincre tous ses rivaux : Duguesclin court à lui, et le provoque. D'abord le vainqueur le regarde en pitié ; sa position l'oblige cependant à ne décliner aucun défi : le combat s'engage donc, et au bout de quelques instants Bertrand terrasse son adversaire ; en se relevant il se heurta le genou si violemment contre une pierre, que la douleur le fit tomber évanoui. On le rapporta blessé, suivi de la foule, qui lui témoignait le plus vif intérêt : il resta un mois malade. Au bout de ce temps son oncle le renvoya à la Mothe-Broon, en écrivant en sa faveur. Ce soin parut inutile : le bruit de la petite victoire du lutteur improvisé avait réjoui Renaud Duguesclin, qui, loin de se montrer sévère envers son fils, l'accueillit au contraire avec

tendresse, lui donna armes et chevaux, en y ajoutant la permission d'assister aux joûtes qui avaient lieu chaque dimanche dans les châteaux voisins : le père exigea du jeune homme la promesse de rester simple spectateur, sans chercher à prendre part aux tournois. Bertrand y souscrivit. Il s'élança dès ce moment dans le monde militaire, et parvint à s'y faire aimer; on oublia sa laideur en raison de sa politesse, de sa douçeur. Nonobstant la convention arrêtée entre Renaud Duguesclin et Bertrand, ce dernier viola sa parole; mais ce fut d'une manière si remarquable, qu'on ne put lui adresser un seul reproche : voici en quelle circonstance.

Jean III, duc de Bretagne, maria en 1338 Jeanne de Penthièvre, sa nièce et son héritière, avec Charles, comte de Blois. Tout le duché s'empressa de célébrer cette union par des fêtes brillantes : le sire Renaud Duguesclin se joignit aux gens de haut lignage pour former un tournoi en l'honneur des dames; des cartels invitèrent les preux de France, d'Angleterre et de Flandre à venir rompre des lances : on indiqua la ville de Rennes pour le rendez-vous. Le prix du tournoi était un diamant que la comtesse de Blois devait remettre de sa main au triomphateur. Des hauts barons, des chevaliers, accoururent en foule pour répondre à l'appel de la chevalerie bretonne.

Renaud Duguesclin se rendit à Rennes, suivi de ses vassaux et dans l'équipage digne d'un homme de son rang; il crut néanmoins devoir laisser à la Mothe-Broon son fils, âgé alors de dix-huit ans. Bertrand ne put supporter cette privation; la vue d'un tournoi,

le spectacle qui allait s'y déployer, et peut-être même l'instinct secret de la gloire, l'entraînaient vers le lieu de cette solennité. Mais son père avait emmené tous les chevaux, il ne restait qu'une seule jument de haras; Bertrand s'en empare, la monte, et accourt à Rennes, sans équipages et sans armure : aussi sa tenue grotesque fut-elle l'objet de la risée publique.

Honteux de sa piteuse apparence, Duguesclin alla se confondre parmi la foule du peuple : c'était avec une secrète envie qu'il regardait ces chevaliers couverts de brillantes armures, maniant de magnifiques coursiers. Tout dans cette pompe guerrière devait exciter son enthousiasme : cette quantité de bannières et de pennons confondus au milieu de la lice; les juges du camp armés de la baguette blanche, courbés sous le poids des ans, et qui venaient s'unir encore, par le souvenir, aux exploits des jeunes paladins; les hérauts répétant, de distance en distance, ces paroles faites pour soutenir l'ardeur des poursuivants : *Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas.* Quelles sensations l'âme ardente de Bertrand n'éprouvait-elle pas! Chaque course que fournissait un tenant le mettait hors de lui; le cliquetis des armes augmentait ses transports : il considérait ces femmes richement parées qui animaient de la voix et du geste les chevaliers, en leur jetant des bracelets et des écharpes; mais il passait bientôt à l'abattement lorsque, ramenant sa vue sur sa personne, il pensait à son état, aux dons que la nature avait prodigués aux autres et dont elle s'était montrée si avare envers lui. Le pauvre délaissé s'abandonnait aux plus amères réflexions

lorsqu'il vit passer un joûteur parent de sa famille, Guillaume de Bizien, qui, harassé de fatigue après avoir parcouru plusieurs fois la lice, se retirait pour prendre du repos : l'ayant reconnu, Bertrand le suivit jusqu'à la maison de son oncle, chez qui le chevalier logeait ; là il conta sa sortie de la Mothe-Broon, ainsi que son arrivée à Rennes, et finit par supplier Guillaume de Bizien de lui prêter un coursier pour qu'il eût l'honneur d'entrer dans la carrière. Charmé de l'ardeur que montrait Bertrand, l'étranger combla ses vœux, l'arma et lui fit donner un cheval frais. Duguesclin, bondissant de joie, pique des deux, se présente à la barrière, la visière baissée et la lance haute. Au même instant paraît à l'autre extrémité de la lice un banneret ; Bertrand pousse son cheval et agite son gantelet, en signe de combat. Les trompettes du camp sonnent, les deux champions partent comme un trait ; du premier coup de lance, Duguesclin enlève la visière de son adversaire : c'était certainement un effet du hasard, mais c'était aussi le chef-d'œuvre de l'adresse. Son coursier, abandonné, choqua si violemment celui de l'autre poursuivant, qu'il le renversa : le joûteur se releva en courroux, et voulut fournir une seconde course, qui ne fut pas plus heureuse ; on le mit de nouveau hors de combat. Renaud Duguesclin s'avança pour le venger : le fils, le reconnaissant à son écu, à son cimier, baissa sa lance en signe de respect, et passa sans férir. Cette action fixa l'attention des spectateurs ; on pensa que l'inconnu rendait hommage à la réputation de Renaud, et cette modestie lui attira l'intérêt de tout le monde.

Les tenants se présentèrent pour soutenir l'honneur du tournoi; plusieurs bannerets combattirent successivement, et furent vaincus les uns après les autres avec autant de promptitude que de dextérité.

Des applaudissements universels couvrirent bientôt le jeune chevalier. Son écu tout uni et le soin qu'il prenait de conserver la visière baissée excitaient vivement la curiosité générale; chacun s'abandonnait aux conjectures sur son état; enfin un baron normand, qui se reposait après avoir rompu les premières lances, ne put entendre sans dépit les louanges que l'on prodiguait à l'inconnu : « Je vais, dit-il aux dames qui conversaient avec lui, vous apprendre le nom et le pays de ce poursuivant. » En disant ces mots il monte sur son coursier, et jette son gantelet, qui fut relevé par ordre de Bertrand. L'intérêt redouble; on se dresse pour mieux considérer cette joûte singulière : « Qu'on les laisse aller, crièrent les juges du camp. » Aussitôt les deux adversaires se précipitent l'un sur l'autre : le Normand, fort exercé dans ces sortes de jeux, fait sauter d'un coup de lance le casque du jeune Breton; celui-ci, resté ferme sur ses étriers sans être ébranlé, joint son ennemi corps à corps, le saisit, l'enlève de son cheval et le jette contre les palissades de l'arène. Les hérauts du camp publient sa victoire, en disant : *Honneur au fils des preux!*

Les acclamations sont unanimes; on se presse; chacun fixe ses regards sur les traits du vainqueur, et veut le reconnaître : vains efforts. Bertrand restait ignoré, quoiqu'à visage découvert, quand un cri, parti du

coin de la lice, attire l'attention de l'assemblée; c'est Renaud qui a poussé ce cri : il a reconnu son fils; il se précipite vers lui, en croyant à peine le témoignage de ses yeux, le serre dans ses bras, et le couvre de ses larmes en lui prodiguant les noms les plus doux. Duguesclin, proclamé vainqueur au bruit des fanfares, fut présenté par son père au duc Jean et à la comtesse de Blois : celle-ci lui remit le prix du tournoi. Bertrand le reçut d'un air humble, et courut l'offrir à Guillaume Bizien, par le secours duquel il était entré dans la lice. Cet acte de désintéressement transporta d'admiration la foule assemblée; on se précipitait sur les pas du héros de la fête, chacun applaudissait en le voyant passer : ces bruyantes manifestations semblaient présager la haute fortune du guerrier dont les hauts faits devaient procurer à la Bretagne une gloire impérissable.

LIVRE II.

Guerre pour la succession de la Bretagne. — Premiers exploits de Duguesclin.

Nous serons forcés de revenir plusieurs fois sur cette querelle fameuse, qui déchira si longtemps la Bretagne, et qui alluma en Europe un vaste incendie : nous en avons déjà parlé dans la Vie de Jacques de Bourbon.

Jean III, duc de Bretagne, fut, à juste titre, surnommé *le Bon*. Jaloux de prévenir les maux dont il

prévoyait que sa mort serait le signal (n'ayant point d'héritier direct), ce prince régla de son vivant sa succession, espérant que cette disposition obtiendrait l'assentiment de la nation entière. Il déclara donc héritière Jeanne, sa nièce, fille de Gui, comte de Penthièvre, son frère puîné, mort en 1330. Cette fille, représentant son père, avait, d'après les coutumes de la Bretagne, plus de droits que Jean, comte de Montfort, quatrième fils d'Artus II, père de Jean III, mais issu d'un second lit. Pour mieux assurer la légitimité de sa nièce, Jean *le Bon* songea à lui ménager l'alliance d'une maison souveraine. Édouard offrit un prince de sa famille; mais la haine irréconciliable que les Bretons nourrissaient pour les Anglais rendit cette union impossible. La France proposa le jeune Charles d'Évreux, roi de Navarre, surnommé depuis *le Mauvais*. Ces premières ouvertures furent accueillies favorablement, et l'alliance allait être conclue, lorsque le Navarrais refusa de quitter ses armes pour prendre les hermines bretonnes : cette seule objection rompit donc le mariage. Cependant, comme la France tenait beaucoup à donner un successeur à Jean III, elle présenta en second lieu Charles de Châtillon, comte de Blois, fils de Marguerite de France, sœur de Philippe de Valois. Jean III transmit aux états assemblés à Rennes cette communication. Les états voyaient avec peine que le choix de leur souverain se fixât hors du pays : ils auraient voulu que Jeanne de Penthièvre choisît pour époux un Breton, soit parmi les Rohan, soit parmi les Laval; mais Jean III pensait que le duché étant, par sa position

topographique, ouvert aux attaques de la France et de l'Angleterre, devait chercher à se faire un appui de l'une de ces deux puissances, pour l'opposer à l'autre : en conséquence, ce prince se décida pour la première. Les partisans de Montfort, quoique en minorité, surent se ménager l'opinion générale en se montrant opposés aux alliances étrangères : la proposition de Jean III fut donc vivement combattue. Ce prince, fatigué de la résistance qu'il rencontrait, annonça la ferme résolution de céder son duché au roi de France. Cette fière chevalerie bretonne, frémissant à l'idée de perdre son indépendance, consentit à l'alliance du comte de Blois; on célébra le mariage en 1338, et ce fut dans le tournoi donné à cette occasion que se signala Bertrand Duguesclin.

Jean, comte de Montfort, avait inutilement essayé de traverser cette union : la voyant consommée, il n'abandonna pas encore le projet de s'emparer du duché. Ce prince n'aurait pu soutenir tout seul ses ambitieuses prétentions, car on le savait dépourvu d'énergie; mais sa femme, Jeanne de Flandre, douée d'un grand caractère, agissait pour lui. Elle sut gagner de nombreux partisans à son époux, autant par adresse que par une activité infatigable. Le comte de Blois, aussi nul que son rival, ne cherchait point à défendre les droits qu'il venait d'acquérir, se reposant de ce soin sur les bons offices du roi de France, son oncle.

Il se forma deux partis qui restèrent en présence : l'amour et le respect que l'on professait pour le vieux duc contenaient leur impatience. Enfin, au bout de

trois ans, Jean III expira, en 1341; sa mort devint le signal de la guerre civile. Le comte de Blois se trouvait en ce moment auprès de Philippe de Valois; il n'imaginait seulement pas qu'une circonstance aussi décisive réclamât impérieusement sa présence en Bretagne, et n'y parut point. Jeanne de Flandre, au contraire, déployait l'ardeur d'un guerrier entreprenant; s'étant emparée, au nom de son mari, de Nantes et de Rennes, elle courut à Limoges, où l'on gardait les trésors de Jean III, et les enleva. Des succès aussi rapides ne purent cependant décider la masse entière de la population, ni même la majeure partie de la chevalerie, à se prononcer en sa faveur: la religion du serment enchaînait les Bretons. Montfort ne sut intéresser à sa cause que des hommes turbulents, qui espéraient acquérir de l'importance en se montrant redoutables. On avait cru que Charles de Blois serait accouru pour imprimer une forte impulsion au parti qui l'attendait; mais il resta à Paris, et soumit à la décision du roi de France une affaire jugée depuis trois ans par le dernier duc. Philippe de Valois n'eut garde de laisser échapper l'occasion d'exercer son droit de suzeraineté sur un pays dont il ambitionnait la possession; Montfort, sommé de comparaître devant la cour des pairs, se présenta suivi de quatre cents chevaliers. L'arrêt fut prononcé à Conflans, le 7 septembre 1341 : le roi proclama lui-même Charles de Blois souverain du duché. Quelques jours auparavant, Montfort s'était en quelque façon échappé de Paris pour regagner Rennes au plus vite.

La Bretagne n'avait pu voir sans mécontentement

Charles de Blois recourir à une autorité étrangère pour faire sanctionner des droits reconnus par les états du pays : un homme plus politique que Montfort aurait su profiter de ces dispositions. Au lieu de tirer quelque avantage de l'indécision de son rival, il commit une faute capitale, une faute irrémissible aux yeux des sujets dont il s'agissait de gagner les suffrages. Ne doutant pas que Philippe de Valois ne voulût soutenir son neveu par la force des armes, Montfort courut se jeter dans les bras du roi d'Angleterre. La Bretagne poussa un cri d'indignation ; la haine nationale se ralluma plus vive que jamais ; la portion des féodaux qui ne s'étaient point encore prononcés ouvertement se déclara en faveur de Jeanne de Penthièvre : le peuple, encore plus animé, imita cet exemple. Quelques bannerets qui avaient embrassé les intérêts de Montfort, indignés comme les autres, mais retenus par un faux amour-propre, restèrent fidèles à sa cause, craignant de montrer une versatilité inconnue au caractère breton. On ne vit pas, dans tout le cours de ces démêlés sanglants, dix chevaliers changer de parti par intérêt ou par oubli de leurs serments.

Renaud Duguesclin ne fut pas du nombre de ceux qui regrettèrent que Charles de Blois recourût à l'intervention de la maison de Valois, car il manifestait autant de prédilection pour la France que d'antipathie à l'égard de l'Angleterre. Ce banneret se rangea donc sans aucun regret du côté des Penthièvre, et fit des préparatifs pour prendre une part active à la lutte dont sa patrie allait devenir le théâtre.

Cette guerre se fit d'abord sans vivacité; les rois

de France et d'Angleterre envoyèrent des divisions de troupes, qui se battirent longtemps sans songer au principal motif de la querelle; enfin le comte de Blois, contraint de sortir de son inaction, arriva en Bretagne escorté par un véritable corps d'armée. A son approche, les villes ouvrirent leurs portes; néanmoins Rennes, occupée par les Anglais, opposa une résistance héroïque : c'est devant les murs de cette place que Duguesclin fit, à vingt-un ans, ses premières armes, et fixa tous les regards par son coup d'essai. L'animosité dont les habitants paraissaient transportés envers les Anglais, servit merveilleusement les intérêts du comte de Blois. Ce prince entra en possession de la ville après un mois de siége; il prit ensuite Auray, Guérande, et alla investir Vannes, qui passait pour un des boulevards du parti de Montfort. Une garnison imposante se défendit de la manière la plus opiniâtre; mais la famine allait rendre vains ses valeureux efforts, lorsque les Anglais essayèrent de la secourir : ils se réunirent en nombre à Ploërmel, et résolurent de surprendre pendant la nuit les assiégeants au milieu de leurs ligues : on jugeait alors ces sortes de tentatives comme indignes de gens de cœur, aussi se tenait-on fort peu sur ses gardes. Les Anglais, favorisés par l'obscurité, s'approchent du camp, y pénètrent précisément par le côté que défendait la compagnie du sire de la Bellièvre; or Duguesclin faisait partie de cette compagnie. Bertrand, secondé par vingt Bretons groupés autour de lui, disputa courageusement l'entrée des barrières, persuadé qu'il n'avait à repousser que des pelotons

de partisans. Les ennemis, de leur côté, jugèrent, d'après une résistance aussi soutenue, que leur projet était éventé, et que toute l'armée se mettait sur pied pour les recevoir; les ténèbres contribuaient à les entretenir dans cette erreur : ils ne pensèrent donc plus qu'à regagner leur position. La retraite s'effectuait déjà avant que les généraux de Charles de Blois fussent venus au secours de Duguesclin; quelques prisonniers, restés entre ses mains, expliquèrent toute l'affaire, en faisant connaître le nombre des ennemis. On vit alors que le camp avait été défendu contre 3,000 hommes, grâce à la présence d'esprit et à l'intrépidité d'un simple écuyer. Le comte de Blois, le maréchal Andrehan et les autres chefs comblèrent d'éloges Bertrand. Vannes ouvrit ses portes la semaine suivante. Dès ce moment le fils de Renaud fut choisi pour prendre part aux expéditions difficiles; et cependant l'histoire générale passe sous silence son nom jusqu'en 1351 : on ne doit pas s'en étonner; chaque rencontre donnait lieu à mille traits de prouesses, et les chroniques écrites à cette époque, ne prévoyant pas la haute fortune qui attendait Duguesclin, ne pouvaient le signaler d'une manière particulière parmi cette foule d'intrépides chevaliers : mais on peut regarder comme certain qu'il ne demeura point oisif durant cet intervalle. En effet, Duguesclin devint si redoutable aux Anglais, qu'on voit, en 1351, les Bretons prendre son nom pour cri de guerre, et ce cri devenir l'effroi de l'ennemi.

La période de ces neuf années renferme un conflit d'événements qu'il est indispensable de rappeler au

souvenir du lecteur. La querelle qui occupait la Bretagne aurait dû se terminer en 1342, puisque Jean de Montfort tomba au pouvoir de son rival; mais Jeanne de Flandre sut relever le parti de son époux en redoublant de courage et d'énergie. Édouard III, cédant aux instances de cette princesse, débarqua sur les côtes du duché une armée qu'il voulut commander en personne, ayant pour lieutenants Robert d'Artois, le comte de Salisbury et le duc de Lancastre. Philippe de Valois y accourut également, et commit l'imprudence d'accorder une trêve, au moment où la fortune lui offrait des chances très-probables de réussite. Édouard abandonna le théâtre de la guerre, et les hostilités continuèrent contre le vœu des deux monarques : l'un et l'autre parti s'attribuaient des succès assez importants, lorsque l'évasion de Montfort de la tour du Louvre (1345) parut un moment faire pencher la balance de son côté; mais des revers ne tardèrent pas de l'assaillir. Cerné dans son camp devant Quimper, ce prince s'échappa par miracle, et mourut de chagrin le 26 septembre 1345, séparé de sa famille, qu'il recommanda au roi d'Angleterre.

Le trépas de Montfort, loin d'assurer le triomphe des Penthièvre, devint au contraire le principe de leur ruine.

Le comte de Blois, réduit à ses propres forces, car Édouard venait d'attaquer la France sur divers points, ne put tenir contre le général anglais Thomas d'Aigwort; il perdit la sanglante bataille de la Roche-Dérien le 18 juin 1347, fut pris couvert de blessures,

et envoyé à Londres : il y demeura jusqu'au mois de mai 1351. Vers cette époque, on entra en négociations pour obtenir sa liberté moyennant une rançon. Bertrand Duguesclin reparut alors sur la scène : il se rendit à Londres en compagnie des sires de Beaumanoir, de Fléchières, de Penhouët, de Saint-Pern, chargés par les états de trancher les difficultés.

Édouard, voulant donner une haute idée de sa puissance, traita magnifiquement cette ambassade : les fêtes se succédèrent, les tournois se firent remarquer autant par l'affluence des poursuivants que par la richesse des armures. Ce luxe contrastait avec la simplicité des envoyés bretons : ruinés comme tous leurs compatriotes par une guerre désastreuse, ils portaient des vêtements usés que rehaussait une contenance martiale. Duguesclin et ses compagnons ne refusèrent point de rompre quelques lances dans les tournois préparés en leur honneur; la force et l'adresse qu'ils y déployèrent arrachèrent des applaudissements. Dans un de ces combats, le favori d'Édouard III, Robert Melvill, reçut une blessure mortelle : les historiens de la Bretagne assurent qu'il avait couru contre Duguesclin. Le monarque anglais, très-sensible à cette perte, cessa de témoigner la même bienveillance aux bannerets bretons, et dans une circonstance assez remarquable il ne chercha point à déguiser son mécontentement. Les plénipotentiaires réunis commentaient devant lui le projet d'une trêve entre les parties belligérantes : « J'espère, dit Édouard, que vous observerez l'armistice que je veux bien vous ménager; répondez, l'observerez-vous? » Le

ton menaçant dont il prononçait ces paroles décélait une irritation extrême. Les Bretons gardèrent d'abord le silence; mais Duguesclin le rompit sans ménagement : « Seigneur, dit-il, nous observerons la trêve comme vous l'observerez; si vous la rompez, nous la romprons. » Ces mots, dits avec fierté, piquèrent vivement le roi, qui s'emporta en menaçant de punir le téméraire qui semblait avoir mis en doute sa bonne foi. Penhouët le supplia de pardonner au jeune Breton : « C'est, dit-il, un léger cerveau, un fou plaisant. » Édouard accepta cette excuse.

Duguesclin quitta l'Angleterre le mois suivant, en compagnie des autres ambassadeurs, qui avaient à peu près rempli l'objet de leur mission. Charles de Blois obtint la faculté de revenir dans son duché pour compléter la rançon exigée par son vainqueur.

Bertrand, de retour en Bretagne, n'y resta pas longtemps sans trouver l'occasion d'occuper son courage. On respectait fort mal de part et d'autre la trêve récemment conclue; les garnisons anglaises sortaient des places fortes, dévastaient le pays, enlevaient les femmes, les enfants des plus riches habitants, et ne les renvoyaient qu'après les avoir contraints de racheter leur liberté. Les Anglais de Becherel surtout tenaient la contrée dans un effroi perpétuel : plusieurs barons s'unirent, en 1352, pour arrêter leurs ravages. Duguesclin, qui aspirait à se signaler, se joignit à eux; on tendit une embuscade où l'ennemi vint tomber; Bertrand se distingua par tant de prouesses dans cette circonstance, que les chroniques, en parlant de cette mémorable rencontre,

placent son nom avant ceux de ses compagnons de gloire. Le jeune écuyer ne fut cependant pas toujours heureux; car, pris trois fois et mis à rançon, il ne dut sa liberté qu'à la nouvelle assurance d'une paix définitive.

Le pape, qui favorisait Charles de Blois, avait su décider Édouard à le reconnaître pour le véritable souverain de la Bretagne : il proposait un fils du comte de Blois pour l'unir à la fille d'Édouard, et le prince venait déjà de passer en Angleterre; mais au moment où le traité allait être conclu, le comte de Derby, favori du roi, fit changer les dispositions arrêtées depuis deux heures, en représentant à son maître la honte qui rejaillirait sur lui s'il abandonnait Montfort, dont on avait juré de défendre les intérêts. Le roi d'Angleterre se rendit aux instances de Derby, et retint même à Londres les deux fils de Charles de Blois, comme otages de leur père. Ce prince, n'ayant pu se procurer la somme nécessaire pour acquitter sa rançon, vint reprendre ses fers en avril 1353. Alors la guerre recommença. Les Anglais, animés contre les Bretons d'une haine implacable, les poursuivaient sans distinction de parti, surprenaient les châteaux, les pillaient, et regagnaient les places fortes, chargés de butin. La dame de Tintinac, Isabeau, douairière de Laval, donnait une fête dans son château de Montmuran, en l'honneur du maréchal Andrehan; Duguesclin y avait accompagné les sires de Saint-Pern et de Porrohet : les Anglais, en ayant été instruits, se mirent à battre la campagne pour cerner le château et enlever tous les gens qui s'y trouvaient rassemblés.

Voulant déjouer de tels projets, Porrohet et les autres conviés réunirent pendant la nuit, au milieu du parc de Montmuran, mille cinq cents hommes (avril 1354), et, bien loin de donner à l'ennemi le temps de se présenter devant le château, on courut à sa rencontre. Duguesclin, sorti de Montmuran suivi d'un fort détachement, fondit sur les Anglais, et arrêta leurs premières divisions. Le combat dura plusieurs heures, la bravoure des Bretons décida de l'affaire : les soldats d'Édouard, taillés en pièces, laissèrent au pouvoir du vainqueur dix pennons et Calwerley, leur commandant, qui fut pris par Henguerand de Hesdin. Ce fait d'armes augmenta la réputation de Duguesclin. Le maréchal Andrehan, charmé de sa valeur, voulut l'armer chevalier. La cérémonie se fit dans la chapelle de Montmuran, en présence des dames invitées à cette fête (1). Bertrand, dont la consistance personnelle venait d'être accrue par un concours de circonstances heureuses, leva sur-le-champ une compagnie de soixante hommes qui s'enrôlèrent sous sa bannière; le blason représentait un aigle à deux têtes, aux ailes déployées : les exploits du vail-

(1) Ce château (à huit lieues de Rennes), bâti dans un vallon très-pittoresque, est assis sur une masse de granit; ses magnifiques tours existent encore telles qu'on les éleva dans le quatorzième siècle : les bâtiments intermédiaires ont été rebâtis à la moderne. La chapelle n'a rien perdu de son premier état. En 1350, Montmuran appartenait à la maison de Laval; il passa, au seizième siècle, dans la maison de Coligny, puis dans celle de Duplessis-Mornay. Cette terre, revendue plusieurs fois, appartient maintenant à M. de Bizien, ancien maire de Saint-Malo, descendant de ce Guillaume de Bizien qui prêta ses armes et un cheval au jeune Duguesclin, son parent.

lant capitaine firent que plus tard cet emblème reçut le nom de l'aigle bretonne.

Duguesclin n'était pas riche; sa famille, fort nombreuse, ne pouvait guère l'aider à entretenir sa compagnie. Ne sachant comment y pourvoir, le nouveau chevalier se saisit des bijoux de sa mère, et les vendit pour payer ses soldats. La dame, courroucée, le chassa de sa présence; mais il ne tarda pas à l'apaiser : car, ayant appris qu'un capitaine anglais conduisant un riche convoi devait traverser le bois de Coiron, Bertrand alla l'attendre, le combattit, et s'empara du butin dont principal objet consistait en une forte somme d'argent monnayé : il en donna la moitié à ses gens et le reste à sa mère, ne se réservant rien pour lui. Sa générosité bien connue, et quelques autres entreprises exécutées avec autant d'audace que de bonheur, attachèrent à sa fortune quantité de Bretons : l'histoire a conservé les noms de la plupart d'entre eux.

L'exploit le plus saillant de Duguesclin, durant l'année 1354, fut la prise du château de Fougeray, citadelle qui dominait les routes de Vannes et de Redon; elle avait pour gouverneur Robert Bembro, parent de celui qui commandait les Anglais au combat des trente. Bertrand employa en débutant une ruse de guerre, car il ne pouvait se flatter d'enlever de vive force un boulevard aussi redoutable. Au bout de quatre jours passés en observation, il apprit que Bembro, accompagné d'une partie de sa garnison, venait de sortir de la place pour ramasser des vivres. Duguesclin se travestit en bûcheron, et fait endosser

le même déguisement à soixante des siens; il cache sous une longue blouse sa forte dague, et couvre sa tête d'un bonnet de peau de renard : la cognée de bûcheron était dans ses mains une arme redoutable. Sa troupe, divisée en quatre bandes, se répand dans la campagne en abattant des arbres à la vue des soldats placés aux créneaux; ayant ensuite chargé d'énormes fagots sur ses épaules, Duguesclin se présente à la porte du château avec plusieurs de ses compagnons, en demandant asile pour une nuit, craignant, dit-il, de tomber entre les mains des partisans de Penthièvre, qui les maltraiteraient. On le laissa entrer; alors il jette ses fagots sur le seuil de la porte, de manière à l'empêcher de fermer : tandis que le concierge essaye de débarrasser le passage, Bertrand tire sa dague, se précipite sur le chef du poste et le désarme; au même instant tous les soldats, qui couvraient de leur bois le pont-levis, pour qu'on ne pût le lever, arrivent en foule et franchissent les barrières en criant : *Duguesclin! Duguesclin!* Les Bretons se trouvaient, quatre-vingts au plus contre deux cents; Bertrand, sans se laisser effrayer, par cette disproportion de forces, soutint audacieusement le poids de tant d'ennemis : ses compagnons le secondèrent. Ils allaient cependant devenir les victimes de leur témérité, lorsque cent hommes de cavalerie du parti de Blois, passant par hasard devant Fougeray, vinrent les délivrer; ils virent Bertrand adossé à une muraille, tenant tête à six Anglais; sa hache lui ayant échappé des mains, il se battait à coups de poing : cette lutte inégale cessa, grâce à la jonction de ce

renfort. Les Bretons réunis dispersèrent les Anglais, et restèrent maîtres de la place; ils accordèrent l'honneur de la journée à Duguesclin, qui, ayant saisi de nouvelles armes, fit mordre la poussière à ceux qui l'avaient assailli. Bertrand, nullement satisfait de ce premier avantage, alla s'embusquer sur la route que devait tenir Bembro pour rentrer au château, fondit sur lui et le tua de sa main. Cette brillante action, célébrée dans toute la Bretagne, ne fut pour Duguesclin que le prélude de succès plus éclatants : sa réputation s'accrut tellement, qu'en 1356 le comte de Blois, revenu d'Angleterre, le combla de marques d'affection, en lui disant qu'il ne désespérerait jamais de la fortune tant que sa famille le compterait au nombre de ses amis. Ce prince rentrait alors dans ses États, ayant laissé ses deux fils en otage entre les mains d'Édouard : il osait moins que jamais se flatter de triompher des efforts persévérants de son compétiteur. Le roi d'Angleterre, afin de resserrer les liens qui l'unissaient déjà au parti de Jeanne de Flandre, donna une de ses filles au jeune Montfort; en même temps il redoubla de soins pour assurer à son gendre la possession entière du duché. Bien décidé de porter aux Penthièvre le dernier coup, il envoya sur le continent Henri de Lancastre, son troisième fils, prince magnanime, dont le courage brillant égalait les éminentes qualités. Le généralissime parut en Bretagne vers la fin de 1355, ayant pour lieutenants les guerriers les plus célèbres de l'Angleterre, Pembrok, Chandos, Robert Kenolles. La présence d'un homme aussi généreux adoucit les maux sous le poids

desquels cette contrée semblait être accablée depuis le commencement de la guerre.

L'arrivée de Lancastre, loin d'intimider les partisans du comte de Blois, ne servit au contraire qu'à doubler leur ardeur : on résolut d'affamer les Anglais, en ramassant les diverses denrées dans les places fortes, en évitant constamment d'engager une action qui pût devenir décisive. Plusieurs chefs intrépides se chargèrent de harceler les colonnes, d'enlever les convois, en se bornant à cette guerre de partisans, qui finit par ruiner l'ennemi le plus formidable. Duguesclin s'y montra le plus ardent : il réunit en peu de temps autour de son pennon deux mille hommes, qui firent un mal extrême aux Anglais. Le duc de Lancastre, désespéré du genre de guerre adopté par les Bretons, résolut de les étonner en attaquant leur capitale, jurant sur son épée de ne point quitter la Bretagne sans avoir planté ses enseignes sur les remparts de Rennes. Tout ce que le parti de Blois comptait de plus brave se jeta dans la place. Duguesclin, emporté par ses courses vers un point opposé, trouva la ville si bien cernée que ni lui ni aucun de ses compagnons ne purent y pénétrer ; il demanda au duc de Lancastre la permission d'entrer dans Rennes avec une simple escorte de dix écuyers ; le duc répondit qu'il préférerait y laisser passer cinq cents combattants plutôt que Bertrand tout seul. Dans l'impossibilité de partager les périls du siége, ce capitaine se promit bien de ne point demeurer oisif : caché au fond de la forêt de Paimpont, il épiait le moment favorable pour se glisser dans la ville. Chaque jour

il tentait un coup de main, poussait des reconnaissances durant la nuit, taillait en pièces les postes avancés, et harassait l'ennemi en l'obligeant d'être perpétuellement sur pied. Chandos, Kenolles cherchèrent vainement à le joindre, ou à le chasser de ces parages : Bertrand leur échappait au moment où ils croyaient le saisir. Il prit dans une reconnaissance le sire de la Pooll, officier estimé : il sut de lui que Rennes ne tarderait pas à capituler, et que le duc de Lancastre avait tellement miné la partie orientale de la ville, que le lendemain la muraille offrirait une large brèche. Cet avis était donné avec toute l'assurance qu'inspire un succès certain. Duguesclin aurait bien voulu prévenir ses compatriotes du danger qui les menaçait : dès le soir même, favorisé par un violent orage, il se jeta sur le camp des Anglais, suivi d'une troupe de gens résolus, et le traversa en partie. L'intrépide chevalier allait franchir les barrières et sauter dans les fortifications extérieures de Rennes, lorsque plusieurs sentinelles le reconnurent : l'alarme devint universelle; il dut battre en retraite, et le fit sans perdre du monde. Cependant on apprit le lendemain que Penhouët, ayant deviné la mine, était parvenu à neutraliser les efforts des travailleurs (1).

Le siége durait depuis six mois; les Anglais, harassés de fatigue, pouvaient à peine continuer leurs opérations. Les habitants commençaient, de leur côté, à ressentir la famine. Plus le duc de Lancastre

(1) Lobineau, dans son Histoire de Bretagne, tome Ier.

éprouvait d'obstacles, plus il croyait son amour-propre engagé à poursuivre son entreprise. Sachant l'extrémité où le manque de subsistances réduisait ses adversaires, il voulut les tenter en leur montrant toutes les ressources de l'abondance, se flattant que des affamés ne pourraient tenir à une pareille séduction. Le général anglais fit donc promener le long des remparts les vivres dont son camp regorgeait, et ordonna qu'on menât paître sur les glacis quantité de bétail, espérant que les assiégés sortiraient de leurs murs pour s'en emparer. Le gouverneur sut éviter le piége, et fut même assez adroit pour enlever une portion de ce bétail : cependant cette faible conquête ne devait retarder que d'une semaine, au plus, la reddition de la place. Le comte de Blois, renfermé dans Vannes, ignorait sans doute la position de sa capitale; les émissaires du commandant tombaient constamment entre les mains du duc de Lancastre. Penhouët, se voyant sans ressources, assembla à l'hôtel de ville les notables et les officiers; il mit en délibération si l'on capitulerait : cette proposition allait être accueillie, lorsqu'un bourgeois, dont le nom est malheureusement resté inconnu, insista pour qu'on différât encore de quelques jours. « Je me dévoue, dit-il, pour le salut de tous; je crois pouvoir traverser le camp des ennemis : j'irai me présenter au comte de Blois dans Vannes, et je le déterminerai à venir délivrer les nôtres. » Cette offre rendit la confiance aux plus timides; on consentit à reculer le moment de la reddition. Penhouët commanda le lendemain quelques centaines d'archers destinés à pousser une reconnais-

sance; le bourgeois sortit mêlé parmi les soldats, et se laissa prendre par les assiégeants. On l'amena devant le duc de Lancastre, qui le questionna. « La famine est si affreuse, dit le Rennois, que j'ai préféré supporter quelques mauvais traitements de la part des troupes de Votre Seigneurie que de mourir de faim; d'ailleurs le gouverneur parle de passer au fil de l'épée les bouches inutiles. Les habitants disent bien qu'il arrive aujourd'hui un secours de quatre mille Français, conduisant quantité de sacs de farine envoyés par le comte de Blois; je n'en doute nullement, mais je n'ai jamais cru que ces quatre mille soldats pussent tromper la vigilance de Votre Seigneurie; et je me suis échappé pour aller me réfugier à Hennebon, chez un de mes frères. » Le duc de Lancastre se laissa tromper par la feinte naïveté de cet homme : d'autres avis, pareillement faux, lui annonçaient que Charles de Blois amenait en effet plusieurs divisions. Il convoqua ses principaux officiers, et l'on décida d'aller au-devant des troupes bretonnes : le duc se mit lui-même à la tête des deux tiers de ses forces, abandonna son camp et se dirigea vers la route de Vannes. Le rusé messager s'étant soustrait à la vigilance de ses gardes, s'esquiva, et courut en toute hâte dans la direction de Nantes; mais il tomba au milieu d'une embuscade tendue par Duguesclin, à qui rien n'échappait : celui-ci, prenant le Rennois pour un espion du duc de Lancastre, allait le faire pendre en dépit de ses protestations lorsque plusieurs officiers le reconnurent pour un artisan de la capitale du duché. Le malheureux, prosterné aux genoux du

général, raconta le stratagème dont il s'était servi pour sortir de Rennes, et annonça que le duc avait quitté ses quartiers. Duguesclin, ne doutant plus de sa véracité, le combla de présents, et résolut de profiter de cet heureux hasard. Il rassembla ses soldats dispersés dans les bois de la Guerche, marcha toute la nuit, et, décrivant un vaste circuit, il arriva au lever du soleil en vue de la place. Le chevalier breton ayant donné quelques heures de repos à ses gens, se remit en marche, surprit le camp plongé dans le sommeil, égorgea les gardes, mit le feu aux tentes, brisa les barrières du parc, se saisit de deux cents chariots chargés de viandes salées, de pain, de vin, et contraignit les charretiers à les conduire eux-mêmes dans Rennes. Ses soldats, ayant poussé le cri de *Duguesclin*, furent reconnus par les postes avancés; les assiégés s'empressèrent de baisser les ponts levis : une partie de la garnison sortit pour les protéger, et Bertrand put alors entrer, amenant une quantité immense de vivres, et fier d'avoir jeté l'effroi parmi les lignes des ennemis. Les Rennois le reçurent comme un libérateur; chacun voulait le voir, le toucher et contempler ses taits.

Cependant, au bout de six heures de marche, le duc de Lancastre, s'étant enfin aperçu qu'un avis perfide l'avait induit en erreur, se hâta de regagner ses quartiers, qu'il retrouva tout bouleversés et plongés dans la désolation. Lancastre fut à même de juger de l'étendue des malheurs que son absence venait de causer, et on lui signala Duguesclin comme l'auteur de ce désastre : le général anglais ne put s'empêcher

de louer la témérité de ce capitaine intrépide, qui n'avait pas laissé passer un seul jour sans lui occasionner quelque dommage. Ce revers inattendu, loin de le dégoûter de cette entreprise, le raffermit au contraire dans sa résolution de continuer le siége : il jura une seconde fois devant ses lieutenants de ne pas quitter la Bretagne sans avoir planté sa bannière sur les remparts de Rennes. Ces serments étaient fréquents parmi les gens de guerre; on y tenait, quelque présomptueux qu'ils fussent.

Le duc déplorait encore les tristes effets de sa crédulité, et regardait la prise de la place comme très-retardée par cet échec, lorsqu'on lui amena les villageois conducteurs des chariots enlevés par Bertrand. Le généreux Breton, ayant acquis la certitude que ces paysans n'avaient point encore reçu des Anglais le prix de leurs denrées au moment de la surprise du camp, obtint des magistrats de Rennes qu'on leur en payât le montant; puis il les congédia en leur intimant l'ordre d'aller présenter ses respects au duc, et de lui offrir de sa part un présent d'excellent vin. Les charretiers s'acquittèrent de leur commission, en exaltant l'équité de Bertrand, à qui ils devaient le remboursement des vivres fournis par eux. Le duc de Lancastre, charmé de ces nobles procédés, manifesta publiquement le désir de connaître un capitaine si distingué par ses manières autant que par son courage; le comte de Pembrock lui dit qu'il pourrait aisément satisfaire cette envie en envoyant au Breton un sauf-conduit et l'invitation de venir au camp : le duc expédia aussitôt l'un et l'autre. Le héraut porteur du

message se présenta le lendemain aux barrières de Rennes, accompagné d'un trompette; on le mena devant le gouverneur. Ce dernier, informé de la mission, dit au héraut : « Vous demandez messire Bertrand? le voilà précisément qui s'avance vers nous, accompagné de quelques chevaliers. — Lequel est-ce? demanda l'Anglais (1). — C'est celui qui est en jacque noire, ayant sa hache pendue au cou. — Quoi! c'est ce guerrier dont on parle si favorablement? il a plutôt l'air d'un brigand. — C'est lui-même, répondit le gouverneur en riant; mais prenez garde qu'il ne vous entende, vous auriez à vous en repentir. » Le héraut, mettant à profit l'observation, aborda Duguesclin en s'inclinant, et lui remit la lettre ainsi que le sauf-conduit du duc de Lancastre. Le chevalier, voyant la livrée anglaise, reçut assez mal le varlet; il prit la missive, et la remit à un de ses écuyers pour en savoir le contenu : celui-ci lut à haute voix la lettre du généralissime. L'empressement que l'on montrait à voir Duguesclin flatta son amour-propre. « Vous pouvez annoncer à votre maître, répondit-il, que je me ferai un devoir d'aller lui offrir mes respects. » Un don de cent florins en or accompagna ces paroles. L'Anglais, fort étonné de cette libéralité, n'osait pas d'abord accepter; il se retira emportant le présent, et courut l'étaler aux yeux de tous ses compagnons.

(1) Il ne faut pas oublier que depuis le onzième siècle jusqu'à la fin du quinzième la langue parlée en France devint d'un usage familier parmi les Anglais, principalement parmi les gens de guerre, puisque leurs souverains possédaient la moitié de la France : d'ailleurs les successeurs de Guillaume le Conquérant avaient transporté au delà du détroit le dialecte gallo-frank.

Les trompettes du camp ne tardèrent pas d'annoncer l'arrivée de Duguesclin, qui parut, escorté de trois officiers seulement. Lancastre envoya à sa rencontre plusieurs chevaliers. Les soldats et les chefs accouraient pour contempler ce guerrier redoutable, dont le nom seul inspirait l'effroi; ils formèrent une haie très-serrée, au milieu de laquelle Duguesclin passa fièrement. Il descendit de cheval non loin de la tente du général, et mit un genou en terre devant le duc de Lancastre, qui s'empressa de le relever en lui disant: « Je vous sais gré de votre démarche, vaillant capitaine; je désirais depuis longtemps avoir le plaisir de me trouver avec vous. — Je remercie Votre Seigneurie, répondit le Breton, de me procurer l'honneur de baiser les mains d'un aussi grand prince, pour qui je professe un respect si profond que je le défendrais contre qui que ce fût, excepté contre mon seigneur et maître. — Eh, quel est ce seigneur? demanda vivement le duc. — C'est le comte de Blois, à qui la Bretagne appartient de droit, répondit le preux fort librement. — Avant que cette question soit décidée, reprit le duc, il en coûtera la vie à cent mille hommes. — Tant mieux pour ceux qui resteront, ils hériteront de tout, » s'écria Bertrand. Cette saillie fit sourire le duc, qui dans le cours de la conversation lui dit : « Duguesclin, si vous voulez entrer dans mon armée, je vous y promets un rang très-élevé; plusieurs de vos compatriotes y servent déjà. » Bertrand rougit en entendant une pareille proposition : « Sire, j'ai juré fidélité au comte de Blois, et rien ne pourra jamais m'engager à fausser mon serment. »

Cette réponse augmenta encore la bonne opinion que le duc avait conçue du Breton; il le combla de caresses. Chandos et Kenolles lui prodiguèrent également des témoignages d'estime. Mais tous les assistants ne regardaient point du même œil ce chef de partisans, dont ils avaient si souvent éprouvé la bravoure; Bembro surtout s'indignait en voyant traiter d'une manière si distinguée l'ennemi le plus implacable de l'Angleterre. Ce capitaine était fils de Bembro, commandant les Anglais au combat des trente, et proche parent de celui que Duguesclin avait tué de sa main dans la rencontre de Fougeray. Ne pouvant se contenir plus longtemps, il perça la foule, et s'adressant à Bertrand, il lui dit : « Je suis Bembro, parent de Robert, à qui vous avez ôté la vie à Fougeray; j'espère que vous ne me refuserez pas trois coups d'épée en sa mémoire. — Non, certes, je ne les refuserai pas, » répondit le Breton en lui frappant fortement sur l'épaule. Le duc de Lancastre manifesta un extrême déplaisir lorsque le bruit de cette provocation parvint à ses oreilles; car on pouvait dès lors regarder son invitation comme un piége tendu à Duguesclin pour le faire insulter. Il adressa de sévères reproches à Bembro, et s'efforça inutilement d'étouffer ce différend. Les deux champions prièrent le duc de vouloir bien se constituer juge de ce combat: le prince y consentit; et, pour donner à Duguesclin une preuve de son estime, il le conjura d'accepter le plus beau cheval de ses équipages. Le Breton, transporté de joie, le remercia respectueusement: « Seigneur, dit-il en considérant le fier cour-

sier qu'on avait amené, le cheval est bel, sy le chevaucherai demain devant vous pour acquitter mon convenent. » (Meynard.)

Le gouverneur de Rennes, la garnison et les habitants attendaient avec impatience le retour de Bertrand; enfin il rentra dans les murs, et raconta à Penhouët ce qui s'était passé entre lui, le duc de Lancastre et Bembro. Le gouverneur désapprouva la promesse du duel; il craignait quelque trahison. La famille de Bertrand ne voulait pas le laisser sortir: il objecta que sa parole étant donnée, rien au monde ne pouvait le détourner d'y rester fidèle. Le jour suivant, le preux monta le destrier de Lancastre, se couvrit de ses armes, chargea sa tête d'un heaume fort riche; mais au moment où il partait on vit accourir sa tante, la même qui le conduisit jadis au sermon pour l'empêcher d'assister à la partie de lutte des jeunes Rennois. Cette bonne femme, vivement alarmée, voulut l'embrasser pour la dernière fois, disait-elle. « Ma tante, répondit Duguesclin en riant, allez vers votre mari, et hâtez-vous de préparer le dîner, car j'aurai fini aussitôt que vous. »

Enfin, Bertrand franchit les barrières au bruit des fanfares, et précédé de quatre écuyers, dont un portait sa bannière. Les trompettes du camp répondirent à celles de la ville. Le duc de Lancastre, déjà placé sur un siége ducal au bord de la lice, se leva pour rendre le salut de Duguesclin, et fit lire par un clerc la défense, sous peine de mort, d'approcher les deux poursuivants à la distance de quarante toises. De bruyantes fanfares annoncèrent l'ouverture du champ.

Les deux rivaux se mesuraient des yeux, lorsque le duc de Lancastre donna le signal : Bertrand et Bembro se précipitèrent l'un sur l'autre. Le premier débuta par un violent coup de lance, qui perça la cuirasse et le gambesson de son adversaire; celui-ci riposta par un rude coup d'épée appliqué sur le casque de Bertrand. Le Breton, d'abord ébranlé, se remit promptement; après avoir voltigé longtemps autour de Bembro, il le joignit, et d'un choc terrible le jeta sur le sable. D'après les lois du duel à outrance, le vainqueur pouvait achever son adversaire, et cet exemple était malheureusement assez fréquent; mais Duguesclin, dont la générosité ne se démentit jamais, montra combien il dédaignait de profiter d'une pareille victoire : satisfait de son triomphe, il laissa la vie au vaincu, se contentant de lui prendre son cheval; et mettant le sien au galop, il fit le tour de la lice en saluant le duc de Lancastre. Le prince l'envoya complimenter par son écuyer. Bertrand fit présent à ce dernier du cheval de Bembro, et quitta le camp, qui ne put refuser de le reconnaître pour un chevalier brave, magnanime et libéral.

Le convoi nouvellement introduit par Duguesclin avait ravitaillé la ville pour longtemps; le duc ne pouvait plus espérer de la prendre par famine, aussi voulut-il essayer une seconde fois l'emploi de moyens vigoureux. Il occupa donc une partie de son armée à construire une tour pour battre les murailles. Ces machines ne produisaient aucun effet notable depuis que de larges fossés environnaient les places. Comme l'on construisait ces tours en bois, les assiégés s'atta-

chaient à les brûler, et rarement échouaient-ils dans ces sortes de tentatives. Afin de les garantir du feu, on entourait la base de ces tours de peaux de bœufs nouvellement tués. Dès que le duc de Lancastre vit la sienne terminée, il la fit traîner devant les murs de Rennes; la vue de cette machine causa une véritable frayeur aux habitants : Penhouët dut employer toute son éloquence pour les rassurer. Duguesclin offrit d'aller détruire la tour qui produisait ces alarmes; on accueillit sa proposition, en le laissant maître de prendre les dispositions qu'il jugerait convenables. Le capitaine commanda cinq cents arbalétriers, et leur distribua des fagots de très-menu bois enduits de soufre; il sortit ensuite à la tête de mille hommes, l'épée d'une main, la torche de l'autre. L'ennemi essaya vainement d'arrêter sa marche, Bertrand renversa tous ceux qui accouraient pour lui fermer le passage : il parvint jusqu'à la tour, y mit le feu, et se battit ensuite contre les nouvelles divisions qui voulaient éteindre l'incendie. La machine, embrasée, s'écroula, et ensevelit sous ses débris ceux qui en défendaient le comble.

Le duc de Lancastre accourait suivi d'une partie de ses forces; le cri de *Duguesclin!* poussé par les Bretons lui apprit que ce guerrier était l'auteur de ce coup d'audace. Cependant il l'enveloppa de telle sorte que la retraite paraissait impossible aux Bretons, lorsque le sire de Rohan s'élança à la tête de deux mille hommes pour protéger les siens. Un combat sanglant se livra sur les bords des fossés; Bertrand se fit jour au travers des divisions, culbuta le comte de Pem-

brock, qui essayait de l'arrêter, et rentra dans Rennes aux acclamations des habitants. Ce second échec consterna l'ennemi. Le duc de Lancastre voyait dépérir son armée; la disette se faisait sentir parmi les troupes : cette expédition lui avait déjà coûté plus de six mille soldats. Il consulta ses officiers; ils furent tous d'avis de lever le siége. Le duc partageait bien ce sentiment, mais son serment le retenait : on se rappelle qu'il avait juré de planter ses enseignes sur les bastions. On imagina un expédient pour bannir ses scrupules. Penhouët, instruit de ce qui se passait, lui fit proposer d'entrer suivi de dix chevaliers, et d'accomplir son serment en plaçant sa bannière sur une des tours; à condition que dès le lendemain il lèverait le blocus. Le duc accepta cette offre, et déploya un appareil extraordinaire à ce puéril simulacre. Il entra donc dans Rennes, reçut les clefs de la ville, alla planter fièrement son étendard sur la principale tourelle, et parcourut ensuite l'intérieur de la cité. Le gouverneur avait ordonné aux habitants de placer ostensiblement devant leurs portes les vivres qui leur restaient : il parut trois fois plus de provisions que Penhouët lui-même ne se l'était imaginé. Le duc ne put s'empêcher de témoigner sa surprise à la vue d'une telle abondance, et cette circonstance le raffermit davantage dans la résolution de s'éloigner; mais, avant de sortir de Rennes, sa vanité éprouva une cruelle mortification. Un bourgeois, indigné de voir flotter sur les murs de sa ville natale la bannière de l'Angleterre, l'abattit, et la jeta aux pieds du prince, en s'écriant : « On a bien dit qu'elle y serait plantée,

mais on n'est pas convenu qu'elle y resterait. » Le duc sentit vivement cet affront; il s'exhala en reproches. Penhouët s'efforça de le calmer, en le sommant de tenir sa parole. Lancastre ne la viola point, et leva le camp le lendemain 30 juin 1357. Ainsi se termina le siége de Rennes. Cet événement combla de joie Charles de Blois, qui accourut témoigner sa reconnaissance aux vaillants défenseurs de sa capitale; il donna à Duguesclin le château de la Roche-Dérien, en récompense des services signalés que le guerrier venait de rendre à sa cause, ne doutant pas qu'il n'eût encore à réclamer son appui. En effet, quoique la Bretagne fût comprise dans la trêve que la France et l'Angleterre avaient signée après la bataille de Poitiers, le duché renfermait trop de ferments de discorde pour que cette convention fût religieusement observée. Montfort, n'espérant rien de l'attachement des Bretons, ne cessait d'implorer l'assistance d'Édouard III. De son côté, le monarque anglais rougissait d'abandonner ainsi un jeune prince devenu l'époux de sa fille : son honneur lui faisait une loi de le secourir; mais les agressions incessantes de l'Écosse l'occupaient trop gravement sur les frontières du nord pour qu'il pût en retirer des troupes. Pressé par les membres de sa famille, Édouard fit un nouvel effort, et envoya sur le continent armoricain une seconde armée. Le duc de Lancastre en prit encore le commandement, très-décidé à ne rien négliger pour venger les revers essuyés deux ans auparavant.

Le général anglais débarqua auprès de Saint-Malo, au printemps de 1359. Les plus brillants succès si-

gnalèrent son entrée en Bretagne : Lesneven, Saint-Brieux, tombèrent au pouvoir de ses armes; il marcha vers Dinan, la ville la plus importante du parti de Penthièvre après Rennes et Nantes. Charles de Blois ordonna à Duguesclin de se jeter dans la place avec un corps de 600 hommes; le vaillant Penhouët s'y renferma, résolu de sauver Dinan comme il avait sauvé la capitale du duché. Le duc de Lancastre fut charmé d'apprendre que les mêmes adversaires l'attendaient. Il cerna la ville, et appela auprès de lui le jeune Montfort, afin d'exciter l'ardeur des soldats par la présence de ce prince. Le siége fut poussé vigoureusement : la garnison était peu nombreuse, et les moyens de défense presque nuls. Le courage de Duguesclin et de ses braves compagnons d'armes avait seul arrêté la première furie de l'ennemi; mais on ne pouvait espérer de vaincre d'une manière définitive une armée déjà très-redoutable, et dont la force augmentait chaque jour par l'arrivée de gros détachements. Au bout d'un mois la place fut réduite à l'extrémité : Penhouët, à la prière des habitants, fit proposer au duc de Lancastre de la lui remettre le quinzième jour si le comte de Blois ne venait pas à son aide. Le duc de Lancastre, et surtout Montfort, voulant se montrer généreux envers les habitants de Dinan, persuadés d'ailleurs que cette conquête ne pouvait leur échapper, acceptèrent ces propositions : les hostilités cessèrent, et les chefs des deux partis se firent des visites réciproques. Quelques Anglais entrèrent dans la ville, et les bourgeois jouirent aussi de la faculté de parcourir un certain rayon dans la campagne.

Un jour Olivier Duguesclin, frère de Bertrand, usa de cette licence pour essayer par les champs un jeune cheval; il rencontra sur ses pas le beau-frère de Chandos, Thomas de Cantorbéry, qui, apprenant par un de ses gens que cet écuyer était le parent du redoutable Breton, l'insulta grièvement, et le fit prisonnier contre le droit des gens. Un varlet français, ayant vu traîner Olivier au camp des Anglais, courut en avertir Duguesclin : il le découvrit au milieu d'un groupe d'habitants, regardant tranquillement achever une partie de paume, et lui exposa ce qui venait de se passer. Bertrand regardait comme impossible une pareille félonie, mais d'autres personnes ne tardèrent point de venir confirmer le récit du varlet. « Par saint Yves! s'écria-t-il, on m'a pris mon frère, on me le rendra ». Le chevalier s'arme aussitôt, va droit au camp, pénètre dans la tente du duc de Lancastre. Ce prince jouait aux échecs avec Chandos; Kenolles, Pembrock et le jeune Montfort l'entouraient. En voyant Duguesclin, ils se levèrent tous, et allèrent au-devant de lui en le comblant de politesses. « Seigneurs, leur dit-il, je viens vous demander justice d'une injure que l'on m'a faite, bien sûrement à votre insu : au mépris de la foi jurée, mon frère Olivier vient d'être fait prisonnier par Thomas de Cantorbéry, qui s'est emparé de sa personne pendant qu'il se promenait seul dans la plaine; je supplie Vos Seigneuries d'ordonner que mon frère soit relâché sur l'heure. » Chandos, outré de colère comme les autres spectateurs, blâma en termes non équivoques l'action déloyale de Cantorbéry. Le duc envoya chercher ce

capitaine, l'accabla des plus vifs reproches, en lui enjoignant de remettre Olivier entre les mains du parent qui le réclamait. « Les reproches de Votre Seigneurie, répondit Thomas, viennent d'augmenter la haine que je porte à Duguesclin; il est présent, qu'il relève le gage du combat. » En disant ces mots, l'Anglais jeta son gantelet; Bertrand, plus prompt que l'éclair, le releva en disant : « J'accepte très-joyeusement votre défi, messire Cantorbéry, et je déclare que vous êtes un félon d'en avoir usé ainsi envers un des miens. » Le duc de Lancastre voulut interposer son autorité pour que ce différend n'eût point de suite; mais les deux rivaux paraissaient trop aigris : il résolurent de vider la querelle à l'instant même. Kenolles offrit à Bertrand son cheval et ses armes. Cependant les habitants de Dinan apprirent ce qui se passait au camp ennemi, et conçurent de véritables craintes pour la sûreté de Bertrand, que les Anglais ne cessaient de provoquer. La population désolée se porta sur les remparts; on s'empressa de consulter Tiphaine, fille de Robin Raguenel, sire de la Bellièvre, qui s'occupait d'astrologie judiciaire : cette demoiselle, à l'issue de ses élucubrations mystérieuses, annonça que le guerrier objet de tant d'alarmes sortirait vainqueur de ce combat. Chacun ajoutait foi aux prédictions de Tiphaine : aussi un écuyer courut-il annoncer celle-ci à Bertrand au moment où le preux chaussait l'étrier. Duguesclin reçut cet avis en riant : « Ces prédictions sont bonnes, dit-il, pour amuser les femmes; quant à moi, je n'ai foi qu'en la justice

de Dieu, en la force de mon bras et en la bonté de mes armes. »

Déjà la lice s'ouvrait et les champions allaient s'y précipiter, lorsque l'arrivée d'un envoyé de Penhouët arrêta leur furie : le gouverneur de Dinan demandait au duc de Lancastre que le combat eût lieu sur la grande place de la ville : « Il est juste, disait-il dans sa missive, que Duguesclin, souvent insulté, ait au moins une fois ses compatriotes pour juges de sa valeur : nous invitons Votre Seigneurie à être témoin de la joûte, et à se faire accompagner de vingt chevaliers. » Le duc de Lancastre reconnut l'opportunité de cette demande ; en peu d'instants tout fut disposé : le prince accepta les otages offerts pour sa sûreté personnelle, et entra dans la ville escorté de ses officiers. La principale place de Dinan avait été préparée pour le combat ; de hautes barrières l'entouraient de chaque côté. Les dispositions préliminaires étant achevées, quelques bannerets des deux nations proposèrent un arrangement. Duguesclin déclara qu'il se tiendrait pour satisfait si Cantorbéry se mettait à sa discrétion, en lui présentant l'épée par le pommeau ; c'était pour un chevalier le comble de l'humiliation, aussi Kenolles repoussa-t-il cette proposition comme injurieuse à sa nation : Bertrand ne l'avait sans doute avancée que pour rendre impossible toute espèce de conciliation.

Les habitants de Dinan garnissaient les barrières ; des spectateurs couvraient le faîte des maisons ; chacun adressait au ciel des vœux pour l'enfant chéri

de la Bretagne. Penhouët fit mettre des gardes aux quatre coins de l'enceinte; son héraut publia l'avertissement suivant : *Celui qui entrera dans la lice pour nuire au chevalier anglais, sera incontinent mis à mort.*

Le beffroi de Dinan et les trompettes du camp donnèrent enfin le signal ; on ouvrit aussitôt la barrière : les deux champions, entrant par les côtés opposés, s'élancèrent dans l'arène et se chargèrent avec impétuosité. Quelque rude que fût ce premier choc, l'un et l'autre restèrent fermes sur les étriers; alors, abandonnant les tronçons de leurs lances, ils saisirent l'épée effilée : peu de gens savaient la manier; il fallait une grande dextérité pour bien s'en servir. Les deux rivaux cherchèrent longtemps à se percer au défaut de la cuirasse ou par l'ouverture de la visière. Durant cet assaut d'adresse, l'Anglais laisse échapper son fer; alors Duguesclin, caracolant autour de lui, le pousse dans un des angles du champ, et, l'abandonnant un instant, court vers l'épée de son adversaire, met lestement pied à terre, la saisit, et la jette hors de la lice. Cantorbéry se trouvait donc sans armes, mais il conservait l'avantage d'être monté; tandis que Duguesclin, sentant fléchir son cheval par suite d'une blessure grave, venait de le lâcher, bien résolu de joindre son ennemi à la course. Il s'assit sur le gazon pour se débarrasser de ses cuissards et de ses genouillères, qui l'empêchaient de marcher. Cantorbéry ne le vit pas plutôt courbé qu'il fond sur lui au galop, espérant le fouler aux pieds de son cheval. Bertrand avait trop de présence d'esprit pour se laisser surprendre; se levant avec agilité, il plonge

son épée dans le poitrail du coursier, qui, en se cabrant, renverse son cavalier. Le vainqueur, la dague à la main, se jette sur l'Anglais, et déboucle son casque comme pour lui couper la tête : toute l'assemblée pousse un cri d'effroi. C'était mal juger Bertrand, la modération tempérait toujours les effets de son courage : il se contenta de marquer Cantorbéry au visage pour mieux constater sa défaite, et le contraignit à demander quartier. Des chants de victoire célébrèrent l'heureuse issue de cette lutte; hommes, femmes, enfants, se précipitèrent dans l'enceinte pour prodiguer les plus touchantes marques d'affection à celui qu'ils appelaient la gloire de leur pays. Les témoignagnes de la satisfaction publique ne firent point oublier à Bertrand ses devoirs : il courut mettre un genou en terre devant le duc de Lancastre, en le remerciant d'avoir bien voulu être le témoin de ce combat singulier. Le prince l'assura de son estime, lui fit rendre son frère, et chassa Cantorbéry de sa présence.

En rentrant au camp le duc reçut un message par lequel le roi son père ordonnait de lever le siége de Dinan : Édouard III ayant résolu d'accabler le régent de France, qui venait de refuser de ratifier le traité de Londres, rappelait de la Bretagne toutes ses troupes. Montfort obtint du duc de Lancastre qu'il lui ménagerait avant son départ une trêve avec Charles de Blois : ce dernier commit la faute de l'accorder; elle fut conclue à Lamballe, et devait se prolonger jusqu'à la fin de 1361. C'est dans cet intervalle que Bertrand passa au service de la France.

LIVRE III.

Duguesclin entre au service de la France. — Ses exploits devant Melun. — Mariage de Duguesclin avec Tiphaine de Raguenel. — Aventure de sa sœur Julienne et du capitaine Felton.

La guerre que Jean II soutenait contre l'Angleterre était assez importante pour fixer à elle seule l'attention de la France. Cependant la querelle des deux maisons de Blois et de Montfort ne cessait d'occuper les esprits; on avait classé selon leur mérite particulier les principaux acteurs qui figuraient sur ce théâtre, où les deux partis rivalisaient d'acharnement; et comme la réputation de Duguesclin grandissait chaque jour, il arriva que ce guerrier devint aussi célèbre hors du duché que dans son propre pays : c'est ce qui engagea le dauphin à le rechercher. Ce prince gouvernait pendant la captivité de son père; les embarras, les dangers qui l'environnaient, mettaient sa jeunesse à une rude épreuve Les états de Paris se déclarèrent contre lui; la Jacquerie couvrit le royaume de ruines : pour comble de maux, la trêve conclue avec l'Angleterre après la bataille de Poitiers allait expirer; Édouard refusait de la renouveler : jamais cet ennemi des Valois n'avait montré plus d'animosité. Le dauphin, voyant la guerre inévitable, se disposa à la soutenir avec honneur. Il redoubla d'efforts pour augmenter le nombre de ses soldats, et s'attacha les capitaines qui avaient acquis

quelque réputation dans le métier des armes. La situation pénible du royaume inspirait de l'intérêt à l'Europe entière. Plusieurs princes d'Allemagne et d'Italie, ainsi que le roi d'Aragon, envoyèrent gratuitement des hommes et de l'argent. Duguesclin se fit un devoir de voler au secours du dauphin : la seule condition qu'il mit à ses services fut qu'on lui laissât la faculté d'aller combattre pour Charles de Blois, son souverain naturel, lorsque les circonstances l'exigeraient. Nous ne pouvons point préciser en quelle qualité il passa sous les drapeaux du régent, mais on le voit constamment en tête de la petite armée active que le jeune Charles faisait manœuvrer sur les flancs des colonnes d'Édouard. Bertrand, précédé d'une renommée justement acquise, releva le courage des soldats à un tel point qu'il leur fit entreprendre des expéditions qu'on n'aurait pas osé tenter dans un temps de prospérité. Il communiqua son ardeur au dauphin, qui avait besoin de rassembler tous ses moyens; car un nouvel ennemi venait de se prononcer contre lui. Le roi de Navarre, voyant le régent triompher des dangers que la fortune lui suscitait, en devint plus actif; il s'unit étroitement aux Plantagenets, et déclara solennellement la guerre à son beau-frère.

Le Navarrais sut persuader à Jeanne d'Évreux, sa tante, veuve de Charles IV, de recevoir garnison anglaise dans Melun, qui lui appartenait, et dont la possession était d'une haute importance, car cette ville incommodait singulièrement la capitale en interceptant les arrivages. Le peuple de Paris commençait à souffrir de la famine. Le dauphin ne pouvait sortir

de cet embarras qu'en rendant libre la navigation du fleuve : il voulut tenter de s'emparer de Melun, pendant qu'Édouard se consumait en efforts impuissants devant Reims; il se mit donc à la tête des gens les plus déterminés. Duguesclin fit partie de l'expédition en compagnie de quelques chevaliers bretons.

Melun se trouvait alors sous le commandement du sire de Mareuil, paladin célèbre, dont le sang-froid égalait la bravoure. Il avait pourvu la place d'une garnison nombreuse dont l'ardeur était exaltée par la présence de Jeanne d'Évreux, veuve de Charles IV, de Blanche de Navarre, veuve de Philippe de Valois, et de Jeanne de France, femme de Charles-le-Mauvais, trois reines qui vinrent se réfugier derrière les formidables remparts de cette ville. Avant de recourir à la force des armes, le dauphin fit proposer au gouverneur des conditions honorables; on les repoussa dédaigneusement. Le lendemain matin le prince donna le signal de l'assaut; mille échelles furent appliquées contre les murailles, tandis que deux lignes d'archers protégeaient les assaillants en accablant de traits ceux qui défendaient les créneaux. Le baron de Mareuil animait ses gens par ses paroles et par son exemple : placé dans un angle saillant, il tirait lui-même de l'arbalète avec une adresse rare, choisissant parmi les assiégeants ceux qui lui paraissaient les plus hardis; jamais il ne lançait un trait inutilement. Le premier assaut échoua de la manière la plus complète. Cet échec portait déjà le découragement dans l'âme des plus intrépides, lorsque Duguesclin releva leur détermination par son air résolu : « Il faut, dit-il,

s'acharner à la personne du baron de Mareuil, et je ne désespère pas de faire tomber bientôt sous mes coups ce redoutable gouverneur, dont la défaite doit assurer la conquête de la place. » Ces paroles prononcées d'un ton résolu ranimèrent l'ardeur; on recommença l'attaque vigoureusement; toutes les échelles se dirigèrent vers le lieu où l'on présumait que se tenait le baron de Mareuil. Ce dernier, voyant que les ennemis le cherchaient, voulut prouver le mépris que lui inspiraient ces vains efforts, et, par une témérité assez ordinaire chez les guerriers de cette époque, il remplaça son bonnet de mailles par un casque surmonté de riches panaches dont la sommité dépassait les créneaux (1), bravant ainsi le courroux des Français; en même temps il faisait pleuvoir sur eux quantité de pierres et de poutres ramassées. Le dauphin, posté sur un point culminant, voyait de l'œil le plus triste ses soldats reculer en désordre au lieu de se loger dans les broches : en ce moment le chevalier Lebegue de Villaines vint le joindre et lui conseilla d'ordonner un assaut général, puisque des tentatives partielles avaient réussi. Le dauphin goûta cet avis, et d'après son commandement on fit les apprêts d'une nouvelle escalade : les troupes, disséminées autour des fossés se concentrèrent sur un seul point; les cavaliers mirent pied à terre, et l'on se précipita une troisième fois vers les remparts; les machines de guerre, conduites par Duguesclin et par ses Bretons, frappèrent la muraille à coups redoublés, afin d'y pratiquer une brèche. De son côté, le baron de Ma-

(1) Voyez un trait pareil dans la Vie de Clisson.

reuil, placé constamment au poste le plus périlleux, s'attacha à ceux qui conduisaient les catapultes, et mit hors de combat les hommes qui les servaient. Bertrand, furieux en songeant que le gouverneur tenait seul la fortune en suspens, jura en langage breton d'aller aux créneaux parler à ce Basque : il saisit à l'instant une lourde échelle, l'applique contre le bastion, monte et arrive jusqu'au faîte, en apostrophant vivement le baron de Mareuil : « Je vous ferai repentir, lui disait-il, d'avoir pris les armes contre le dauphin de France. » Le Basque attendait en riant son ennemi courroucé; le voyant près d'atteindre les créneaux, il laissa rouler sur sa tête un tonneau plein de pierres. Bertrand, ne pouvant résister à un tel choc, tomba dans le fossé plein d'eau. Toute l'armée, qui considérait avidement cette scène de bravoure, poussa un cri de douleur en voyant choir le valeureux assaillant; on courut vers le fossé, on en retira Duguesclin, fort étourdi de sa chute. Le Breton reprit connaissance au bout d'une heure : il demanda à ceux qui l'entouraient si l'assaut continuait encore. Leur réponse affirmative fit renaître son audace; il se couvrit d'une armure plus solide, et s'empressa d'aller rejoindre les Français. Voyant que l'on abandonnait l'attaque des tours, parce que la journée tirait à sa fin, Duguesclin s'élance vers les fortifications qui défendaient les barricades du pont, parvient à briser plusieurs palissades, puis, accompagné de quelques braves, il se précipite dans les retranchements, taillant en pièces tout ce qui s'y trouve : l'audacieux serait entré le soir même dans la place, si les

assiégés n'eussent aussitôt levé le pont-levis. Le dauphin, voyant monter ainsi à l'escalade un guerrier qu'il ne reconnaissait pas, désira savoir son nom : on lui apprit que c'était Duguesclin, engagé récemment au service de la France. Le régent fit appeler le Breton, le combla de caresses, en lui disant qu'il venait de justifier d'une manière glorieuse la bonne opinion que chacun avait conçue de son mérite. Cependant les trois reines renfermées dans Melun, déjà épouvantées des premières tentatives effectuées par les troupes françaises, apprirent que le dauphin préparait un nouvel assaut pour le lendemain, et qu'il en confierait la direction à Bertrand : celui-ci avait juré de ne faire quartier à personne, s'il prenait la place de vive force. Les princesses, aussi effrayées que les habitants, exigèrent que le baron de Mareuil capitulât sans attendre plus longtemps : en conséquence, la ville et le château furent livrés au dauphin (1359). Ce prince, pour récompenser les services rendus par Duguesclin, le nomma gouverneur de Pontorson, château-fort situé sur la frontière de la Bretagne et de la Normandie.

Bertrand fit son entrée à Paris, marchant derrière le dauphin ; sa réputation, son aventure devant Melun et la singularité de sa personne, le rendirent l'objet de la curiosité générale. Les hostilités cessèrent, et des commissaires signèrent le malheureux traité de Bretigny. Bertrand, affaibli par des blessures assez dangereuses, résolut d'aller se reposer dans son gouvernement de Pontorson.

Avant de quitter Paris Bertrand eut encore le temps

d'y voir paraître le roi Jean, qui lui donna une compagnie de cent lances, faveur réservée aux princes du sang. Ce n'était par le fait que la licence de lever une compagnie de cinq cents hommes de cavalerie, qui marchaient sous une bannière aux armes de France et du capitaine; ce corps devenait la propriété de celui qui le formait, mais le roi en acquittait la solde; et comme le prince ne se piquait guère d'exactitude à cet égard, le zèle du commandant devait y suppléer ; c'est ce que fit souvent Duguesclin.

Dès qu'il fut arrivé au château de Pontorson, Bertrand s'occupa à compléter sa compagnie; elle se composa, en entier, de Bretons d'un courage éprouvé. Sur ces entrefaites, il apprit que deux capitaines anglais, au mépris de la trêve, couraient les campagnes, pillant les bourgs et les villages : quoique souffrant, Bertrand ne balança pas à se mettre en mesure de délivrer la province de ces hôtes dangereux (comm. de 1361). Comme sa résidence touchait les frontières de la Bretagne, le chevalier put instruire ses anciens compagnons de sa résolution d'entreprendre une expédition contre les Anglais. Au bout de quelques jours deux mille *gars* se trouvaient réunis sous ses ordres : il partit de Pontorson, à la tête de neuf cents chevaux, pour courir à la recherche des capitaines Windsor et Plebi. Ceux-ci, apprenant que Duguesclin avait juré de les combattre sans quartier, eurent grand soin de l'éviter; il finit par les atteindre et les resserra dans un bois du côté de Saint-Lô, où leur nombreuse cavalerie les embarrassait au lieu de les servir. Ils envoyèrent à Bertrand un écuyer, pour

lui représenter qu'il était indigne de guerriers braves de se mesurer au milieu des bois et des ravins; que la plaine voisine serait un champ de bataille plus convenable à des gens de cœur. Duguesclin accepta cette proposition; il laissa défiler Windsor, le suivit jusqu'au terrain désigné, et puis le chargea impétueusement sans lui laisser le temps de ranger ses escadrons. Le combat dura six heures avec un acharnement incroyable; enfin les Anglais furent défaits, leurs chefs pris, et l'immense butin qu'ils traînaient à leur suite tomba au pouvoir de Bertrand.

On sentit d'autant plus le service rendu en cette occasion par le gouverneur de Pontorson, que Jacques de Bourbon succombait alors dans les champs de Brignais en combattant des bandes armées. On devait craindre qu'un semblable fléau ne vînt affliger le nord et l'ouest du royaume; mais la présence de Duguesclin suffit pour éloigner de ces contrées les dévastateurs : la Normandie s'en vit délivrée, grâce à ses soins; les habitants de cette province le proclamèrent leur libérateur. Les villes qu'il traversait lui prodiguèrent des honneurs extraordinaires : le clergé d'Avranches vint le recevoir aux barrières, et le conduisit au logement préparé d'avance. A peine y est-il arrivé, qu'un bourgeois se présente, et lui offre, comme gage de son estime particulière, un présent en espèces : Bertrand le refuse, avec sa modestie accoutumée. Le bourgeois se retire, et revient au bout de quelques instants muni d'un présent double du premier; même refus, accompagné de marques de reconnaissance. Cet homme se retire encore, et ne

tarde pas de reparaître portant un don trois fois plus riche. Surpris d'un procédé si extraordinaire, le héros en demande le motif. « Je ne connaissais pas tout votre mérite, dit le bourgeois, quand je vous ai fait mes premières offres; vos refus successifs m'ont appris à connaître ce que vous valez, et j'ai triplé la valeur de mon présent. » Il appuya cette explication de prières si pressantes, que le chevalier ne put s'empêcher d'accepter.

Ce fut après avoir purgé son gouvernement des bandes qui le désolaient, que Duguesclin songea à céder aux vœux de sa famille : tous les siens le pressaient depuis longtemps de se marier; il craignait que sa laideur ne le fît mal accueillir de celle qui fixerait son choix, ne sachant pas que la gloire efface aux yeux des femmes les torts de la nature. La Bretagne s'enorgueillissait déjà de lui avoir donné le jour; on citait sa générosité autant que sa valeur : on oublia la difformité de ses traits pour ne songer qu'à ses éminentes qualités. Dès que l'on sut qu'il était décidé à se marier, quantité de châtelaines prétendirent à l'honneur de lui appartenir; il donna la préférence à Tiphaine de Raguenel, dont le père avait assisté au combat des trente : ses connaissances en astrologie judiciaire l'avaient rendue célèbre. Le lecteur se rappellera sans doute que ce fut elle qui prédit la victoire que Duguesclin remporta sur Cantorbéry. Tiphaine s'adonnait à l'étude de l'astronomie : elle résolut quelques problèmes de chimie et de physique, ce qui la fit regarder par le vulgaire comme un être surnaturel. On fut persuadé que Tiphaine entre-

tenait un commerce avec le diable. Sa réputation sur ce point était si généralement établie, que bon nombre de chevaliers refusèrent pour une raison aussi futile la main de cette héritière, riche autant que belle. La même crainte n'arrêta point Bertrand; il ne fit aucune difficulté de s'unir à Tiphaine, dont les grâces le charmaient depuis longtemps. De son côté, la fille de Raguenel avait conçu pour Duguesclin une véritable affection : elle s'intéressait vivement à ses succès.

L'alliance de Bertrand avec Tiphaine de Raguenel fit l'étonnement de toute la Bretagne; le peuple disait qu'il fallait être Duguesclin pour avoir le courage d'épouser une sorcière. Au sortir des noces, Bertrand conduisit sa femme à Pontorson, et engagea sa sœur Julienne, religieuse dans une communauté de Rennes, à l'accompagner pour tenir société à Tiphaine.

Dès que Duguesclin fut rentré dans son gouvernement, il invita la chevalerie de la Bretagne et de la Normandie à venir aux fêtes et aux tournois qu'on devait y donner. Pendant qu'il célébrait son bonheur au milieu de nombreux amis, on lui annonça qu'un corps de troupes britanniques, fort de douze cents hommes, débarqué récemment à la Hogue, se dirigeait vers la Bretagne par la Normandie, en saccageant sans pitié les lieux qu'ils traversaient. Bertrand avertit les commandants des places de son gouvernement de se tenir prêts à repousser toute espèce d'agression. Les Anglais marchaient sous la conduite de Felton, du pays de Sussex (1), homme présomptueux

(1) Biographia britannica. Kippis. — Ce Felton avait un frère

à l'excès, fort envieux des exploits de Duguesclin, dont le seul nom le mettait en courroux. En débarquant il apprit que Bertrand, marié depuis un mois, donnait des fêtes à Pontorson; il ne voulut pas sortir de la Normandie sans l'avoir provoqué. En conséquence, s'étant écarté de sa route, il parut devant Pontorson au moment où l'on s'y attendait le moins. Les chevaliers bretons et normands renfermés dans la place prirent les armes pour aller à la rencontre des Anglais; le général, arrêtant leur ardeur, ordonna au contraire que personne ne parût, fit lever les ponts-levis et retirer les gardes qui garnissaient les remparts. Felton fut étonné de trouver les barrières extérieures abandonnées; craignant quelque surprise, il enjoignit à ses officiers de fouiller les bois voisins, et tandis que ceux-ci tournaient le château, il s'approcha du bord des fossés, et d'une voix forte appela Duguesclin. Celui-ci se présenta aux créneaux, magnifiquement vêtu, comme en un jour de réjouissance. « Vous voilà donc, intrépide guerrier, lui cria l'Anglais; je viens, pour l'amour de votre gloire, vous arracher des bras du plaisir, afin qu'un nom pareil au vôtre ne s'obscurcisse pas dans l'oisiveté. Je viens vous défier, en vous laissant le choix des armes et la liberté de fixer le nombre des combattants, vingt contre vingt, cent contre cent; je vous offre même d'opposer cinq Anglais contre vingt Bretons que vous commanderez. Parlez, choisissez. »

Duguesclin, accoudé sur le parapet, regardait

beaucoup plus distingué que lui, chevalier de la Jarretière, et un des meilleurs généraux du prince Noir.

Felton en affectant de ne rien répondre à ses insultantes provocations; son silence dédaigneux augmenta la colère de l'Anglais : « Lâche! descends du haut de la tour; viens rompre une lance, je prouverai au monde entier que ta réputation est mal acquise, » disait-il. Bertrand pouvait à peine contenir les chevaliers cachés derrière les bastions, non loin de lui. « Descends donc, lâche, » répétait Felton en fureur. Enfin Duguesclin se met tout droit, regarde son ennemi fixement, lui tourne le dos, reste quelque temps dans cette position, et disparaît sans avoir proféré un seul mot. Sur ces entrefaites, les officiers, revenant de fouiller les bois voisins, entendirent leur général parler très-haut; ne voyant personne sur les bastions, ils lui demandèrent ce qu'il avait pour se disputer ainsi avec des murailles. « Je viens de provoquer Duguesclin de la manière la plus forte, leur dit Felton, mais il a disparu sans avoir osé soutenir mes regards. » Le superbe recommença ses apostrophes, auxquelles les échos seuls répondirent. La rage dans le cœur, Felton rallia sa troupe, et prit le chemin de la Bretagne.

Dès que Duguesclin vit que les Anglais s'éloignaient, il dépêcha deux coureurs pour porter l'ordre aux garnisons de Beuvron et de Saint-Michel de se réunir le lendemain à l'entrée d'un bois fort connu des deux commandants de ces villes, et sortit le soir même de Pontorson, emmenant tous ses gens. Les archers venus de Beuvron et de Saint-Michel arrivèrent au lieu indiqué à point nommé. Bertrand disposait ainsi d'un corps de mille hommes, dont sept cents à cheval.

Felton, ayant perdu du temps en se détournant pour venir à Pontorson, désirait le regagner; il chemina donc toute la nuit. Duguesclin, redoublant d'activité, l'atteignit au milieu des landes de Mellac, après vingt heures de marche. Il envoya sur-le-champ un de ses écuyers au capitaine anglais, pour lui annoncer que l'on venait enlever ses *guilledins*, afin de leur épargner la peine d'aller jusqu'en Bretagne. On appelait guilledins de très-jeunes bacheliers, étrangers au métier des armes : c'était une épithète injurieuse pour des soldats. L'Anglais, étonné de voir devant lui Duguesclin conduisant des forces égales aux siennes, répondit néanmoins avec assurance : « Allez annoncer à votre maître que mes guilledins serviront à le mener prisonnier, lui et les siens; » se tournant ensuite vers ses officiers, il leur dit : « Le ciel nous favorise assez pour offrir à nos coups ce Bertrand qui a causé tant de mal à nos compatriotes : nous sommes ici en rase campagne, nous n'avons à craindre aucune de ses ruses infernales; comptez donc sur une victoire certaine. » En même temps il s'avança en bataille serrée contre les Français. Duguesclin n'avait pas besoin de stimuler ses compagnons; il se contenta de parcourir les rangs, de parler à la plupart d'entre eux d'un air de gaieté : les trompettes sonnèrent, et les deux partis se heurtèrent violemment. Du premier choc les lances volèrent en éclats, et furent remplacées par l'épée et la dague. Bertrand saisit sa hache terrible (son arme favorite); il tint tête à quatre Anglais qui, s'étant dévoués pour l'immoler, s'acharnaient après sa personne; il les abattit tous,

aidé du seul Geoffroi de Lannion. Felton, pris deux fois par les Bretons, fut deux fois arraché de leurs mains, et finit par succomber dans un troisième engagement; Rollin Bodin le renversa d'un coup de masse d'armes, et le fit prisonnier. Les vainqueurs, irrités, frappaient sans relâche sur leurs adversaires, qui n'opposaient plus de résistance. Duguesclin s'empressa d'arrêter la furie de ses soldats : il ordonna de prodiguer des soins aux blessés, et partagea ensuite les prisonniers entre ses hommes d'armes et les arbalétriers, en ne se réservant que Felton : ses écuyers conduisirent ce dernier au château de Pontorson.

Il est certain qu'après cette expédition Duguesclin forma le projet d'abandonner une carrière parcourue jusqu'alors si glorieusement. L'hymen lui procurait de paisibles jouissances, qu'il craignait de perdre. D'après les mœurs du temps, un capitaine ne pouvait, sans déshonneur, quitter le métier des armes avant que la vieillesse ne l'eût mis hors d'état de servir; mais Duguesclin s'était placé par sa bravoure au-dessus de cette considération. En se retirant du théâtre de la guerre, il s'élevait au-dessus des préjugés de son siècle, et renonçait volontairement aux honneurs extraordinaires que la fortune semblait lui promettre : on pouvait le considérer comme un sage affranchi des illusions du monde. Tiphaine, passionnée pour la gloire, combattit cette résolution, et ne négligea aucun moyen pour engager son mari à revenir sur une détermination indigne de sa renommée. Duguesclin céda aux instances d'une femme dont il appréciait le rare mérite. Les prières de Tiphaine le disposèrent

à se rendre aux désirs de Jean de Cintré, commandant de la Guienne, qui le suppliait de venir le seconder dans une entreprise qui devait avoir les plus heureux résultats pour le service du roi.

Édouard III avait signé la paix à Bretigny; mais il ne l'observait point, parce que Jean II ne pouvait l'y contraindre. Le gouverneur anglais de la Guienne et ceux des provinces adjacentes ne cessaient de désoler les terres de France; ils avaient surpris le château d'Essay, place forte environnée de marais, et d'un accès très-difficile. De cette position redoutable ces étrangers tenaient la province dans un effroi perpétuel, dévastaient impunément le plat pays, et couraient se renfermer derrière les inexpugnables remparts du château, sitôt que des forces supérieures approchaient. Duguesclin partit de Pontorson, suivi de sa compagnie et d'autres troupes, onze cents féodaux et quatre cents archers; il longea la frontière de la Bretagne, franchit la Loire, traversa le Poitou, l'Angoumois, et opéra sa jonction avec le sire de Cintré sur les bords de la Dordogne. Son intervention releva le courage des Français. Les habitants de la Guienne ne le connaissaient que par sa réputation; ils accoururent sur son passage pour le contempler.

Nous avons dit que Duguesclin mettait dans ses opérations une promptitude merveilleuse : le jour même de son arrivée il investit le château d'Essay. Jean de Cintré voulait céder le commandement suprême à son généreux auxiliaire; celui-ci le refusa, et ne fit aucune difficulté de servir sous ses ordres. La place fut attaquée des deux côtés : les assiégeants

échouèrent au début de cette tentative. Bertrand, craignant de laisser fléchir l'ardeur des troupes, saisit une échelle, monte rapidement sur le rempart, et y plante son pennon en poussant son cri de guerre. A ce signal si connu, les Bretons s'élancent à l'escalade pour défendre la bannière de leur général : tout plie à l'approche des soldats de Bertrand; les Anglais se retirent dans le corps de la place, Duguesclin les poursuit chaudement. Trouvant le pont encombré, il passe sur des poutres jetées d'après ses ordres en travers des parapets; l'une de ces poutres, rongée par la vétusté, plie sous lui et se rompt : il glisse de quinze pieds au fond de la cour intérieure du château, et se casse une jambe. Se traînant dans un des angles de la muraille, Bertrand s'y adosse et attend courageusement ses ennemis, ayant à la main sa longue hache, dont il se servait avec une dextérité incroyable. Du premier coup le valeureux Breton terrasse un Anglais qui voulait se saisir de lui ; d'un revers il casse les bras du second. Deux nouveaux assaillants se présentent au moment où ceux-ci mordaient la poussière; ils essayent de tourner ce formidable adversaire, afin de le vaincre plus facilement. Bertrand leur faisait face depuis quelques instants; mais la douleur qu'il ressentait de sa blessure, jointe à la fatigue, allait terminer cette lutte inégale, lorsqu'un écuyer nommé Hongar, du pays de Morlaix, l'aperçoit dans cette périlleuse situation : sans considérer le danger, il se laisse couler le long du mur, saute dans la cour, se précipite sur les deux Anglais, perce le premier de sa dague, et oblige l'autre à s'éloigner :

Duguesclin, épuisé, tombe entre les bras de son libérateur. Des chevaliers français qui avaient brisé les barrières accourent, l'enveloppent dans leurs manteaux et le transportent ainsi hors de la cour, en mêlant des gémissements aux cris de victoire que poussaient les soldats de Cintré, vainqueurs sur tous les points.

En voyant défiler ce funèbre cortége, les Bretons ne doutèrent pas que leur commandant ne fût mort; rien ne put contenir leur fureur, ils mirent le feu au château : « Nous voulons, disaient-ils, que ces ruines fumantes deviennent un monument de notre douleur et de l'amour que nous avons pour Duguesclin; » et les murailles, les tours, les portes, tombèrent comme par enchantement sous leurs efforts réunis. Au milieu de ce tumulte, on vint annoncer à ces furieux que l'objet de tant d'affection n'avait point cessé de vivre; ils refusèrent de le croire, et continuèrent d'assouvir leur vengeance sur des décombres. On parvint enfin par des soins infinis à ranimer les esprits de Bertrand; ses fidèles compagnons purent entendre sa voix chérie, et apprendre de sa bouche qu'il espérait encore les mener au combat.

On décida de le conduire en Bretagne. Les écuyers le chargèrent sur leurs épaules; et, traversant ainsi la Guienne, le Poitou, l'Anjou, ils arrivèrent à Nantes, dont les habitants supplièrent Duguesclin de s'arrêter dans leurs murs pour y attendre sa guérison. Le comte de Blois accourut le visiter. Un jour ce prince, se voyant seul avec le chevalier, désira le con-

sulter sur ses affaires particulières. « La comtesse de Penthièvre et mes amis, dit-il, ont résolu de rassembler extraordinairement les soldats attachés à ma cause, afin d'attaquer à l'improviste les Anglais, soit dans les places fortes, soit dans les camps retranchés. — Mais oubliez-vous, répondit Bertrand, étonné, que la guerre n'est point déclarée en Bretagne, que les Anglais se reposent sur la foi des traités? — Duguesclin, répliqua le comte, vos scrupules se dissiperont quand vous saurez ce qui se passe. Les Anglais ne cessent de dévaster les campagnes : lorsque je me plains de ces infractions, le duc de Lancastre les désavoue, il est vrai, mais Édouard commande en secret de les continuer; j'en ai des preuves irrécusables : voici un ordre textuel que le hasard a mis entre mes mains; le monarque y désigne lui-même les points vers lesquels il convient de diriger les excursions. » L'indignation de Bertrand fut au comble, et le comte de Blois, voulant profiter de sa colère, le somma de tenir la promesse faite par lui en entrant au service du roi de France, c'est-à-dire de venir au secours de la Bretagne quand elle serait menacée. Le guerrier n'hésita plus : il promit de conduire à Nantes au bout de deux mois une division de troupes nouvellement rassemblées.

Duguesclin, se sentant en état de monter à cheval, partit pour Pontorson; il ne fut pas longtemps sans reconnaître la vérité des assertions du comte de Blois. Les capitaines anglais, ayant appris que Bertrand se préparait à regagner son gouvernement, résolurent

de l'enlever à sa sortie de Nantes. Richard de Grevasques, le plus entreprenant d'entre eux, se chargea de l'exécution de ce coup d'audace.

Le second jour de marche, Bertrand logea dans une abbaye; son escorte et sa compagnie de cent lances prirent gîte à Nozay. Grevasques arriva devant cette ville le lendemain matin, massacra les gardes extérieurs, barricada les portes au dehors, et s'élança vers l'abbaye; mais un écuyer placé sur la tourelle avancée, le vit approcher, et donna l'alarme. Duguesclin descendit lentement, pouvant à peine supporter le poids de son armure; il réunit autour de lui ses gens et les trente soldats restés auprès de sa personne. Les Anglais, arrêtés quelque temps par les valets qui s'étaient mis en défense, envahirent la dernière cour, où Bertrand les attendait: il voulut marcher à eux le premier, quoique affaibli par de longues souffrances; on ne lui en laissa pas le loisir; les chevaliers bretons s'élancèrent en avant pour le garantir, et le retinrent au milieu d'eux. Geoffroy Levoyer, Raoul de Hergouet, le sire de Bouillé, expirèrent à ses pieds, percés de coups. Les assaillants poussaient des cris de joie, regardant la prise de Bertrand comme assurée, lorsqu'on entendit le galop d'une troupe de cavalerie: c'était la compagnie de cent lances, qui accourait pour délivrer son commandant. Les Bretons, encouragés par l'approche de ce secours inespéré, se multipliaient pour tenir tête à l'ennemi. Grevasques, furieux de se voir enlever sa proie, redoublait d'efforts, quand il vit choir à ses côtés son fils, frappé mortellement au visage: le

sang de ce jeune homme rejaillit sur lui. Son émotion fut telle à la vue de ce cruel spectacle, que les armes tombèrent de ses mains : on l'entoura, et on le fit prisonnier. Le malheur de ce père infortuné toucha l'âme de Duguesclin, qui le renvoya sans rançon, lui accordant la permission d'enlever le corps de son fils.

Après avoir échappé à ce péril, Bertrand rassembla sa compagnie, et poursuivit sa route pour Pontorson. Déjà il apercevait les tourelles du château ; le son du beffroi, qui semblait annoncer de loin son arrivée, frappait son oreille; son cœur palpitait de bonheur lorsque le chevalier commandant l'avant-garde vint l'informer que l'on distinguait parmi les haies des hommes armés qui se cachaient mystérieusement : on sut bientôt que c'était une bande de trois cents Anglais. Bertrand prit incontinent les mesures nécessaires pour fermer les différentes issues, et au bout d'une heure ces partisans se virent contraints de mettre bas les armes. Le chef seul, monté sur un cheval vigoureux, opposait la résistance la plus opiniâtre. Les Bretons l'assaillirent en foule, et l'emmenèrent prisonnier à Duguesclin, qui reconnut Robert Felton. Pendant l'absence de Bertrand, ce capitaine avait recouvré sa liberté en payant à Tiphaine la rançon exigée par les lois de la guerre ; mais il ne put se consoler de sa disgrâce : le souvenir des traitements généreux qu'on lui avait prodigués au sein de la famille de Duguesclin l'importunait; pour venger son affront, Felton aurait voulu même anéantir la maison qu'il avait habitée. En conséquence, le lendemain de

son élargissement, s'étant mis à visiter les quartiers anglais, il parvint par ses instances à réunir trois cents hommes. Fier d'un tel appui, il conçut le projet d'aller surprendre le château de Pontorson, d'enlever Tiphaine de Raguenel et Julienne la religieuse, sœur de Bertrand; entreprise dont le succès lui paraissait infaillible, car cent archers au plus composaient la garnison. Felton concerta son perfide dessein avec une chambrière du château, qui promit de le favoriser jusqu'au bout. En effet ce jour-là même, avant que le soleil fût levé, elle l'introduisit dans l'intérieur des cours, en lui livrant deux des portes du parc; cette femme eut également la détestable précaution de laisser ouverte une des fenêtres de l'appartement principal (1).

Le capitaine appliqua un échelle à cette fenêtre, et monta, se réjouissant déjà du chagrin mortel qu'il causerait au rival dont le nom seul allumait sa colère; mais au moment où l'Anglais allait entrer dans l'appartement, Julienne Duguesclin, la religieuse, éveillée par le bruit de l'alerte, se présenta, revêtue d'une armure de son frère; elle fondit sur Felton, qui atteignait la fenêtre, l'attaqua courageusement, mit en pièces son casque, poussa l'échelle d'un bras vigoureux, et la renversa : l'Anglais tomba lourdement sur le pavé. La résistance héroïque de Julienne (2) donna le temps à la garnison et aux gens du château d'ac-

(1) Nous n'avons retrouvé aucune trace de ce château.

(2) Julienne Duguesclin fut depuis abbesse de Saint-Georges à Rennes, et mourut dans un âge fort avancé.

courir à son secours; on assaillit les soldats étrangers, qui, épouvantés par ce premier échec, lâchaient pied et s'échappaient à travers le parc, se hâtant de sortir de Pontorson; leur bande fuyait encore lorsqu'ils rencontrèrent la troupe de Duguesclin, qui les ramena prisonniers au château. Le général breton y trouva tout le monde en rumeur: il l'attribuait à son arrivée inattendue. En effet, Tiphaine et Julienne vinrent le recevoir au perron, en lui prodiguant les marques de leur tendresse: le vainqueur présenta son prisonnier aux dames; à cette vue, Tiphaine ne put contenir des éclats de rire, qui se prolongèrent longtemps: « Ah! seigneur Felton! s'écria-t-elle, vous voilà encore! Quoi! vaincu en quelques heures par la sœur et par le frère, c'est trop pour un vaillant homme comme vous. « Duguesclin, étonné de ce discours, en demanda l'explication; on la lui fournit: « Comment, capitaine! dit-il à Felton, surprendre des dames endormies dans leur lit! C'est déloyal, vous en avez reçu la seule punition que méritait votre procédé: car être battu par moi, c'est convenable, et d'ailleurs vous y êtes accoutumé; être battu par une religieuse, c'est vraiment surprenant. »

Bertrand, n'écoutant que sa bonté ordinaire, aurait oublié les torts de Felton, en raison de la singularité de l'aventure, si on ne lui eût fait connaître les moyens mis en œuvre par l'Anglais pour s'introduire dans Pontorson. Indigné de sa perfidie, Bertrand l'accabla des plus sanglants reproches, et le fit reléguer au fond de la grosse tour. La femme qui avait livré à l'ennemi une des portes de la place fut enfer-

mée dans un sac de cuir et jetée à l'eau, châtiment réservé aux traîtres.

La situation critique de la Bretagne ne permettait pas à Duguesclin de goûter longtemps le repos : la guerre n'était pas ouvertement déclarée, et cependant les ravages continuaient des deux côtés; de sorte que les peuples, toujours trompés dans leur fausse sécurité, demandaient à grands cris qu'on les tirât de cette incertitude, plus difficile à supporter qu'un malheur dont on connaît l'étendue et dont le terme est irrévocablement fixé. Les Bretons, exaspérés, forcèrent Charles de Blois à vider enfin sa querelle d'une manière définitive. Le conseil arrêta que l'on rappellerait Duguesclin, dont le nom inspirait aux soldats une confiance aveugle : on dépêcha vers lui un banneret, qui vint le sommer de tenir la promesse faite au duc de Bretagne à son retour de la Guienne.

Bertrand pensait, comme tous les gens sages, que ce fameux différend devait se décider violemment d'un seul coup; il s'empressa de quitter Pontorson, et arriva à Nantes vers les premiers jours d'avril 1363 : on lui fit un accueil capable d'embarrasser sa modestie. Charles de Blois lui conféra le commandement général des troupes : en vain voulut-il s'en défendre, regardant les sires de Rohan, de Laval et de Beaumanoir comme plus dignes de cet honneur par leur rang et par leur mérite; mais ces trois barons furent les premiers à le presser d'accepter, pour le bien public, la charge de laquelle dépendait le salut du duché. Le prince remit à Duguesclin les insignes du commandement, un bâton d'argent parsemé d'hermines.

Bertrand, dont l'activité passait toute croyance, se mit à parcourir les villes, les bourgs et les moindres cantons. A sa voix, les plus attiédis se ranimèrent; au bout d'un mois il compta sous ses ordres vingt-deux mille hommes, dont cinq mille de cavalerie. Dès que l'armée eut terminé ses préparatifs, Charles de Blois envoya un héraut à son compétiteur pour lui déclarer la guerre, attendu qu'on n'avait cessé de violer les conditions de la trêve. Jean de Montfort répondit qu'il le ferait repentir d'avoir provoqué une rupture aussi éclatante.

Duguesclin commença les opérations par le siége de Carhaix, qui dura trois semaines; il marcha ensuite contre le château de Bécherel, forteresse dont la prise pouvait entraîner des conséquences très-fâcheuses pour le parti contraire. Les Anglais se concentrèrent autour de Bécherel, bien décidés à bloquer étroitement les lignes formées par les assiégeants. A leur approche, Bertrand manifesta l'intention d'abandonner les travaux et de tenter une bataille en rase campagne; mais il s'aperçut dès lors que le titre de commandant en chef, dont on l'avait décoré, ne le rendait pas maître de prendre les résolutions qu'il jugerait convenables. Le conseil du comte de Blois voulut que l'armée ne fît aucun mouvement. Bertrand, obligé de se conformer à cette décicion suprême, se retrancha dans sa position d'une manière si supérieure, que les généraux anglais, indignés de voir consumer le temps en efforts impuissants, obligèrent Montfort à défier son rival en combat singulier. Duguesclin, dont la finesse égalait le courage,

profita de l'impatience de l'ennemi pour sortir de la situation critique où il se voyait engagé contre son gré : Bertrand fit refuser le cartel, en offrant de vider l'affaire, dans un délai de huit jours, par une action décisive qu'on livrerait au milieu des landes d'Évran. Cette proposition, acceptée par le présomptueux Montfort, sauva d'une ruine certaine l'armée de son compétiteur.

Les hostilités cessèrent durant une semaine : les deux partis employèrent ce court espace de temps à rassembler leurs moindres ressources. Chandos concentra les troupes anglaises sur un seul point, et vint joindre Montfort, accompagné de Robert Kenolles et du sire de Montagu, ses lieutenants. Au jour marqué, les vastes plaines d'Évran virent se déployer des masses énormes. On distinguait, à la tête des Bretons du parti de Montfort, Olivier de Clisson, depuis connétable de France, Tanneguy Duchâtel, Olivier de Cadoudal et Pierre de Lanvaux; ils suivaient à regret les mêmes enseignes que les soldats d'Édouard III : cette armée renfermait dans ses rangs dix-huit mille hommes. Celle de Charles de Blois, plus nombreuse, se composait en entier de Bretons ou de Normands; on y voyait tout ce que le duché comptait de plus illustre : les sires de Rohan, de Laval, d'Avaugour, de Raits, de Rieux, de Malestroit, de Pellevé, de Penhouët, de Quélen, de Cornouailles, de Porrohet, de Tintiniac, de Beaumanoir, de la Marche, etc. Duguesclin pouvait concevoir un juste orgueil en voyant marcher sous ses ordres les chefs de ces puissantes maisons. La journée se passa en es-

carmouches très-opiniâtres; elles furent à l'avantage du parti des Penthièvre. Le lendemain matin on fit de très-bonne heure les apprêts d'un engagement général : déjà les lignes achevaient de se former; déjà le hennissement des chevaux et les acclamations des guerriers répondaient au son éclatant des trompettes, lorsque les évêques vinrent se placer spontanément au-devant des rangs, prêts à se heurter. Les combattants, retenus par le respect, s'arrêtèrent; les prélats entrèrent en conférence au milieu de la plaine, et décidèrent de mettre un terme au différend qui depuis si longtemps agitait la nation. On applaudit de part et d'autre à leur zèle, d'ailleurs fort respectable. Duguesclin fut le seul qui n'approuva point cette démarche; toujours profond dans ses jugements, il prévoyait qu'une simple trêve ne pouvait jamais être rigoureusement observée, et que la querelle ne serait véritablement terminée que lorsque l'un des deux compétiteurs aurait disparu de la scène par un trépas glorieux : il ne doutait pas que, si on livrait bataille, les résultats ne fussent favorables à Charles de Blois : plein de cette idée, il se montrait contraire à toute espèce d'arrangement; son opinion ne prévalut point. Les évêques obtinrent que les deux rivaux s'aboucheraient; ils leur peignirent les maux de la guerre, leur montrèrent les Bretons prêts à s'égorger pour des intérêts privés; ils finirent par les faire consentir à un partage. Les soldats, dont la première effervescence s'était calmée pendant qu'on parlementait, témoignèrent par des cris la joie que leur causait la proposition émanée des évêques : la

convention fut donc proclamée; les soldats des deux camps se mêlèrent, et chacun regagna ensuite ses foyers. Ainsi finit cette campagne. Duguesclin dit au comte de Blois, lorsqu'il le vit signer la convention : « Seigneur, nous avons manqué une belle occasion de vous faire seul duc de Bretagne. » On ne demeura pas longtemps sans reconnaître la justesse de ses prévisions.

Les parties belligérantes se donnèrent réciproquement des sûretés (fin de 1363). Montfort menaça de rompre les négociations si Bertrand n'était pas compris au nombre des otages, ne doutant pas que son rival n'oserait rien entreprendre tant qu'il serait privé de ce vaillant capitaine. Duguesclin aurait pu alléguer les obligations qui l'attachaient au service du roi de France, et ce motif eût paru légitime à tous les yeux : ne voulant cependant pas que son pays pût lui reprocher d'être une des causes volontaires de ses malheurs, il se résigna, en obtenant qu'on le relâcherait au bout d'un mois. Il espérait que, dans cet intervalle, les principales clauses du traité seraient posées irrévocablement, ou que la guerre recommencerait : Duguesclin pensait que dans ce dernier cas il lui serait permis de reprendre le commandement de l'armée. Le sort trompa ses calculs; voici de quelle façon.

L'accord conclu dans les landes d'Évran avait besoin de la sanction de Jeanne de Penthièvre, héritière véritable de Jean III, et de qui Charles de Blois tenait ses droits sur le duché. On n'avait pu la consulter, puisque l'arrangement s'était opéré sur le terrain,

et qu'une grave maladie retenait alors cette princesse au château de Nantes. Elle manifesta une indignation extrême en apprenant que l'on venait de disposer de son héritage sans son aveu, et déclara que nulle considération ne la ferait consentir au partage. D'un autre côté, le roi d'Angleterre, regrettant de voir aplanir ces différends, attisait le feu de la discorde; il ne se donna point de repos que les négociations ne fussent rompues. Ainsi les habitants de ces malheureuses contrées furent encore trompés dans leurs espérances. Les hostilités ne se déclarèrent pas d'abord ouvertement; mais chacun se tint sur la défensive. De légères escarmouches, des rencontres journalières entre des corps isolés, recommencèrent à porter la désolation au sein des campagnes. On rendit les otages de part et d'autre : cependant, au mépris des lois de l'honneur, Montfort retint Duguesclin, et le plaça sous la garde de Felton, le même qui avait été fait prisonnier plusieurs fois par cet intrépide guerrier. Ce capitaine venait de payer sa seconde rançon, et se voyait, par le plus abominable abus de la force, le geôlier de celui dont naguère encore il était le captif.

Depuis un an Bertrand languissait dans la détention la plus arbitraire; on lui avait accordé comme une grâce de sortir, une heure par jour, du château de Bécherel, environné d'une forte escorte. La surveillance que l'on observait à son égard diminua insensiblement : il n'eut bientôt plus pour gardien qu'un bachelier âgé de quinze ans, fils du capitaine Felton. Dès ce moment l'audacieux Breton conçut le projet

de briser ses fers. Comme on le menait promener chaque jour dans le même lieu, il envoya un dimanche son écuyer, qui ne l'avait pas quitté durant sa captivité, l'attendre à l'entrée de la forêt avec deux chevaux très-vigoureux. Tout s'exécuta selon ses désirs : lorsque Duguesclin fut arrivé, ainsi que le jeune Felton, à l'endroit indiqué, il sauta sur un des chevaux, et dit au bachelier : « Mon enfant, votre père sait très-bien que je suis retenu prisonnier injustement; je ne lui ai point engagé ma parole d'honneur, ainsi il comprendra que je me sois soustrait violemment à un esclavage aussi peu mérité. » En disant ces mots il s'éloigna. Le bachelier, le voyant partir, fit retentir la forêt de ses plaintes : « Vaillant chevalier, criait-il, vous allez être la cause de ma mort; mon père me tuera. » Les pleurs de cet enfant touchèrent Duguesclin; il revint sur ses pas, et lui dit : « Si votre père veut vous maltraiter, venez vous réfugier chez moi à Pontorson; je me charge de votre sort. » Piquant ensuite son cheval, il disparut dans l'épaisseur du bois.

Montfort, irrité de l'évasion de Bertrand, accusa Felton de s'être laissé gagner par de l'argent : on savait que le capitaine anglais en était fort avide. Mais Duguesclin, trop généreux pour laisser planer un tel soupçon sur ce chevalier, publia une déclaration de ce qui s'était passé, certifiant sur son honneur que Felton disait l'exacte vérité. Celui-ci, nullement satisfait, adressa un cartel à son ancien prisonnier, qui l'accepta; mais le dauphin fit porter le différend au parlement : l'affaire fut plaidée solennellement. La cour arrêta que Duguesclin n'avait point forfait à l'hon-

neur, puisque deux cents chevaliers à bannière attestaient que, d'après les arrangements convenus, il ne devait demeurer en otage que trente-cinq jours.

Bertrand, ayant brisé ses fers (commencement de 1364), aller se jeter dans Guingamp, la place la plus voisine, et se préparait à la quitter pour gagner sa résidence de Pontorson, lorsqu'il vit sa maison entourée par une foule de gens qui criaient : « Vaillant Duguesclin, ne nous abondonnez pas! » Fort étonné de ces paroles, il demanda ce qu'on voulait de lui : les magistrats lui apprirent que les Anglais tenaient deux châteaux voisins, Trogof et Pithiviers, et qu'ils commettaient de tels ravages, que les habitants avaient résolu d'abandonner leurs demeures et de s'expatrier si Bertrand ne consentait à délivrer ces contrées de ces cruels ennemis. Duguesclin ne fit aucune difficulté de se rendre au vœu public. On mit à sa disposition tout ce qu'il jugea convenable, et dans l'espace de quelques jours, par la seule force de son génie, le guerrier sut se ménager des ressources dont on ne soupçonnait pas l'existence : il inspira une telle confiance, que les bourgeois de Guingamp formèrent un corps d'arbalétriers, et consentirent à partager les dangers de l'expédition. Bertrand prit la moitié de la garnison de Pontorson, obtint quelques troupes de la comtesse de Penthièvre, visita les châteaux, les manoirs, les abbayes, et y recueillit des hommes, des armes et des vivres ; enfin, au bout de quelques semaines il compta sous ses ordres six mille combattants. Duguesclin marcha en premier lieu contre Pithiviers, château entouré de marécages : le gouverneur se nom-

mait Jacques Davy. Jeanne de Rostremen, veuve d'Alain, sire de Rohan, éprise de ce capitaine, qui passait pour le plus bel homme de l'Angleterre, venait de l'épouser : elle habitait avec lui Pithiviers.

La position de la place rendait l'entreprise fort difficile; mais Duguesclin aidé des villageois accourus des campagnes voisines, parvint à élever une espèce de chaussée, fit approcher les machines de guerre, battit les murailles, et pratiqua une large brèche : ses gens s'y précipitèrent en fureur; les paysans eux-mêmes montèrent à l'assaut. Tandis que les uns s'élançaient vers les remparts, d'autres s'attachaient à enfoncer une porte de secours; ils y mirent le feu en la couvrant de matières combustibles. Davy, jugeant à l'acharnement des Bretons que sa ruine était inévitable, n'aspirait qu'à faire payer cher sa défaite; déjà une foule d'assaillants l'entouraient : les assiégeants, irrités d'une défense trop prolongée, venaient de livrer le château aux flammes, ils cherchaient le gouverneur, pour l'immoler. Duguesclin, qui reprenait son caractère bienveillant dès que la résistance cessait, fit renverser les échelles afin que personne ne montât plus, et s'avançant au milieu de la scène d'horreur que présentait l'intérieur de la forteresse, il prit Davy sous sa protection, en écartant ceux qui le serraient de trop près, et arracha à la brutalité des soldats Jeanne de Rostremen, après laquelle les Bretons s'acharnaient, voulant la punir d'avoir répudié le beau nom de Rohan. Le château de Trogof n'imita point Pithiviers dans sa résistance; il capitula à la première sommation.

LIVRE IV.

Duguesclin signale les premiers jours du règne de Charles V par des succès éclatants. — Victoire de Cocherel. — Soumission de la Normandie.

Charles V avait deviné un grand homme dans le capitaine breton, que l'on ne connaissait encore que par son audacieuse valeur. Le prince s'empressa de l'appeler auprès de sa personne dès que l'absence de son père eut mis entre ses mains, pour la seconde fois, le gouvernail de l'État. Le roi Jean en quittant l'Angleterre dut laisser comme otage son fils le duc d'Anjou : le jeune prince impatient de cette chaîne, s'évada et franchit le canal de la Manche. Édouard III se plaignit amèrement de cette violation de la foi jurée : Jean alla sans balancer reprendre ses fers, guidé par le noble motif d'éviter à la France les malheurs d'une nouvelle guerre, dont l'évasion de son fils pouvait devenir le prétexte. Il mourut à Londres le 10 avril 1364, emportant au tombeau l'admiration des Anglais, qui, témoins de ses vertus, ne furent point les victimes de ses fautes. Les Français, pleins d'amour pour leurs rois, donnèrent à la mémoire de ce prince des larmes d'autant plus sincères, qu'ils voyaient déjà dans son fils le réparateur de ses imprudences : c'était ce même dauphin Charles, qui, doué d'une sagesse précoce, avait soutenu la monarchie sur le penchant de sa ruine.

Le régent, avons-nous dit, appela Duguesclin auprès de lui dès que son père se fut embarqué pour l'Angleterre. Il voulait concerter avec ce vaillant chevalier les moyens de comprimer le roi de Navarre qui élevait des prétentions, malheureusement trop bien fondées, sur la Champagne et sur la Bourgogne. Ce Charles le Mauvais, dont nous parlons ici, se montrait le plus lâche des hommes, comme il en était le plus pervers : retiré derrière les murailles de ses forteresses, il indiquait aux bandes navarraises les contrées vouées à la dévastation, et contemplait du haut des tours les incendies allumés par ses ordres. Au bout de deux mois Charles déclara solennellement la guerre à son beau-frère : ne se croyant pas capable de diriger lui-même la lutte, il en confia le soin à Jean de Grailli, captal du Buch, capitaine basque, de l'illustre maison de Foix, guerrier brave, présomptueux et surtout très-rusé. S'étant mis à la solde de l'Angleterre, avec ses compagnies, formées de vagabonds de différents pays, Grailli assista à la bataille de Poitiers et s'y distingua d'une manière particulière. En 1364, ce chef de bandes entra momentanément au service du Navarrais, annonçant qu'il allait conquérir en entier le royaume de France, en dépit des efforts de Duguesclin, dont la haute réputation excitait fort sa jalousie. De son côté, Bertrand s'empressa de se rendre aux invitations du dauphin : ce prince le nomma gouverneur de la Normandie, que Charles le Mauvais s'efforçait d'envahir. Duguesclin prit des mesures propres à justifier la confiance que l'on mettait dans son zèle; et, dès ce moment, il se voua tout entier à la défense de la France.

Il fallait en premier lieu songer à mettre sur pied une armée assez forte pour résister au roi de Navarre, dont les émissaires avaient ramassé les partisans gascons, italiens, espagnols, répandus dans les provinces. L'entreprise offrait des difficultés sérieuses : la féodalité, dégoûtée par les revers essuyés depuis que les Valois régnaient, paraissait *engourdie*, disent les chroniques; elle oubliait son antique renommée au sein de la mollesse; et, par une fatalité inouïe, les héritiers de ces vieilles races militaires dont la belle mission avait toujours été de soutenir l'honneur du pays, les Montmorency, les Couci, les Bourbon, les Chevreuse, se trouvaient ou en bas âge ou retenus en Angleterre comme otages du roi Jean. Édouard III, qui redoutait leur courage, refusait de les mettre en liberté, et pourtant le monarque français venait de reprendre ses fers. Le héros breton ne désespérait cependant pas de la fortune publique; il se plaisait à braver les difficultés, et fit un appel aux féodaux : sa voix les tira de la léthargie, et réveilla leur ardeur martiale; ils reprirent l'épée, dont quelques-uns ne connaissaient plus l'usage.

Les premiers qui accoururent se ranger auprès de Duguesclin furent le comte d'Auxerre et le comte de Châlons, princes du sang royal; Hennequin, grand maître des arbalétriers; le vicomte de Beaumont, Léon de Cayeux, Thierri de Bournonville, Tranchant de Granville, les sires de Rambures, de Saimpi, Robert de Villequier, de Betancourt, Odoart d'Albon, Robert de La Treille, Pierre de Villaines, Robillard de Fontebois, Renard de Renti, Petiton de Courton, de Beaujeu, Guillaume de Bouestel, Eustache de la

Houssaye, Thibaut Dupont, Roland Dubois, etc. : le fameux Arnauld Cervolle vint se mettre sous les ordres de Bertrand, amenant quinze cents soldats bourguignons et francs-comtois.

Le général français déploya une adresse surprenante dans les préparatifs de son expédition, se gardant bien de tirer l'ennemi de la sécurité que lui inspirait la situation de la Normandie, entièrement dégarnie de troupes. Profitant de la faute que le captal du Buch avait commise en s'enfonçant dans le Cotentin, Bertrand sortit inopinément de Paris, conduisant la petite armée organisée au sein même de la capitale; il se porta sur la rive gauche de la Seine, à l'effet d'investir Mantes, Meulan et Rouleboise, qui tenaient Paris dans une gêne continuelle en arrêtant les arrivages des vivres : Charles le Mauvais avait muni ces villes de nombreuses garnisons. Quant à Rouleboise, ce n'était qu'un fort qui incommodait de la manière la plus fâcheuse le chemin de Rouen. Les habitants de cette dernière ville, très-dévoués au dauphin, sortirent au nombre de dix mille, ayant à leur tête un bourgeois nommé Lelièvre : ils manifestaient l'intention d'enlever la tour et de la raser. Le régent, prévenu de leur intention, applaudit à ce zèle, et envoya Duguesclin ainsi que l'élite de ses forces pour protéger leurs mouvements.

Rouleboise fut attaqué vigoureusement des deux côtés; mais les énergiques dispositions du commandant surent contenir les assaillants : il parut sensible à tous les yeux que cette conquête ne serait pas l'ouvrage d'un seul jour. Guillaume de Launay, un des

principaux officiers, ouvrit l'avis d'abandonner le siége pour aller assaillir Mantes, dont la réduction moins difficile entraînerait celle du fort : Duguesclin ne goûta point ce conseil, regardant comme un déshonneur d'abandonner une place sans l'avoir soumise. Le capitaine de Launay, le voyant inébranlable, demanda la permission de tenter un coup de main sur Mantes : Bertrand la lui accorda, et établit un cordon de cent hommes qui devaient l'avertir de tous les mouvements de Launay, afin de le soutenir à propos si le cas l'exigeait.

Le capitaine partit suivi d'une troupe d'hommes choisis, dont il avait éprouvé plusieurs fois la résolution, et employa pour surprendre la ville un stratagème savamment calculé : il détacha d'abord trente soldats qui envahirent les cabarets du faubourg, et s'y montrèrent chauds partisans du roi de Navarre. Ces hommes remplirent si bien leur rôle, que les bourgeois et les archers de la garnison ne firent aucune difficulté de les laisser entrer dans la ville à la fermeture des portes; et comme ils étaient disséminés sur plusieurs points, ces soldats arrivèrent séparément dans Mantes, se rencontrèrent au milieu des rues, mais ne s'abordèrent pas, afin qu'on les crût étrangers les uns aux autres. Le lendemain au point du jour, vingt archers déguisés en villageois, ayant leurs armes cachées sous d'amples blouses, se présentèrent à la porte principale au moment où l'on baissait les ponts-levis pour laisser sortir les bestiaux : ils se dirent des ouvriers qui venaient demander de l'ouvrage aux propriétaires des métairies voisines de Mantes :

on leur permit d'entrer. Ces vingt Français n'eurent pas plutôt franchi le pont-levis, qu'ils se jetèrent sur les hommes de garde et les garrottèrent : l'un d'eux sonna du cornet; à ce signal, les trente soldats introduits la veille accoururent se réunir à ceux-ci en criant : *Launay! Launay!* Le capitaine, entendant ces clameurs, s'avança rapidement, et entra au galop. La garnison se défendait néanmoins sur divers points lorsque Duguesclin, averti du mouvement, vint lui-même accompagné d'une partie de ses forces. Les Navarrais, entourés de toutes parts, gagnèrent une église. Le général les y bloqua et fit prévenir les habitants que s'ils tentaient de secourir les gens de Charles le Mauvais, la ville serait mise au pillage. Au même instant quatre cents hommes de cavalerie se présentaient devant Mantes pour renforcer la garnison; mais ils furent arrêtés par le sire de Malestroit, que Duguesclin envoya contre eux avec un fort détachement : ils furent culbutés, et la majeure partie d'entre eux tomba au pouvoir des Français. En apprenant cet échec, ceux de Mantes s'empressèrent de capituler.

Sans perdre un seul instant, Bertrand revint devant Rouleboise, dont le gouverneur lui reprocha en termes injurieux, à travers les créneaux, les expédients dont il s'était servi pour se rendre maître de Mantes. « Quant à moi, cria-t-il plusieurs fois, je me ferai tuer plutôt que de capituler. » En effet, ses actions répondirent à ses discours; il se défendit intrépidement, et repoussa plusieurs fois les Français qui montaient à l'escalade. Duguesclin n'était pas homme à se re-

buter aisément; il fit venir de Melun toutes les machines de guerre et les disposa sur-le-champ devant les murs : en voyant ces terribles préparatifs les assiégés perdirent courage et se soumirent; on leur accorda des conditions honorables. Duguesclin prit possession du fort, et en ordonna la démolition immédiate, pour qu'il ne servît plus d'asile aux soldats de Grailli.

Regardant son expédition incomplète si Meulan restait entre les mains du roi de Navarre, Bertrand avisa aux moyens de réduire promptement cette place. Ayant reçu de Paris quelques troupes fraîches et rappelé celles qui battaient la campagne, Duguesclin eut à sa disposition six mille hommes : il concentra ces forces sur la rive droite de la Seine, et en partagea le commandement avec le comte d'Auxerre. On mit l'infanterie sur des bateaux, les gens d'armes côtoyèrent la rivière : les deux généraux s'avancèrent pour reconnaître Meulan. Une tour élevée, placée au sommet de la montagne qui domine la ville, servait de citadelle; des portes ferrées, de hautes palissades et la moitié d'une division défendaient le pont; les murailles, reconstruites depuis quelques mois, n'offraient point d'accès à l'escalade; les fossés pleins d'eau rendaient les approches fort difficiles. Les habitants, très-dévoués au roi de Navarre, se montraient décidés à seconder autant que possible la garnison, composée de soldats anglais, normands et navarrais.

Duguesclin résolut de diriger ses premiers efforts contre la citadelle : au moment où il distribuait les postes, un carreau de pierre, d'un volume considé-

rable, fut lancé de la tour et vint rouler aux pieds de son cheval, qui se cabra de frayeur; si Bertrand eût fait un pas de plus, il était infailliblement écrasé.

Les arbalétriers reçurent l'ordre de commencer à tirer sur ceux qui défendaient les remparts. Voyant les Anglais occupés à riposter aux assiégeants, Duguesclin se mit à la tête de la gendarmerie, décrivit un long circuit, vint fondre sur les retranchements des barrières extérieures, et les enleva sans rencontrer une sérieuse résistance : les Navarrais se retirèrent confusément, en fermant les portes. Bertrand, qui les serrait de près, abattit lui-même à coups de hache les palissades, et se précipita suivi des siens par cette ouverture; les assiégés, épouvantés en le voyant paraître au cœur de la place, crièrent grâce; ils capitulèrent, et Duguesclin arrêta les excès autant qu'il fut en son pouvoir.

La conquête de Mantes, de Meulan et de Rouleboise s'effectua d'une manière si prompte, que le captal du Buch, retenu du côté de Saint-Lô, n'eut pas le temps de venir au secours de ces trois villes. Mais un événement majeur vint dédommager Charles le Mauvais des pertes que Bertrand lui occasionnait : c'était le trépas de Jean II; ce prince expirait à Londres le jour même où Duguesclin s'emparait de Mantes. A peine le monarque français eut-il fermé les yeux, qu'Édouard envoya sur le continent un baron pour sommer le dauphin de payer les 14,000,000 qui restaient dus sur la rançon du roi. Charles V refusa d'acquitter cette somme, se fondant sur ce que son père était mort dans les fers. Édouard s'attendait à

cette réponse, mais il désirait se ménager un prétexte pour recommencer les hostilités et appuyer les prétentions du roi de Navarre. Jean Jouel, commandant les troupes anglaises en Normandie, reçut l'ordre d'unir ses forces à celles du captal du Buch, afin d'agir de concert contre la France. Ceci augmenta l'arrogance du sire de Grailli, qui jura de mener, pieds et poings liés, aux genoux du roi de Navarre, ce Duguesclin devenu la terreur de Charles le Mauvais.

Ces menaces, loin d'intimider le Breton, ne servirent qu'à doubler son ardeur. Bertrand courut à Paris afin de se concerter avec Charles V sur les moyens qu'on pourrait adopter pour conjurer cet orage. Il trouva le prince tout étourdi de la brusque déclaration de guerre d'Édouard III : le vaillant capitaine sut relever le courage de son maître par ses mâles discours et par la confiance que lui-même montrait en la protection de la Providence.

Duguesclin fit rassembler à Paris quantité de bateaux, y embarqua les féodaux et sa compagnie de cent lances, descendit la Seine jusqu'à Rouen, bien résolu de redoubler d'efforts pour soustraire la Normandie à la puissance du Navarrais. En quittant la capitale, il supplia le nouveau roi de se rendre à Reims dans le plus court délai et de s'y faire sacrer, afin de prévenir le sire de Grailli, qui annonçait hautement l'intention de s'emparer de cette ville, et de mettre ainsi un obstacle invincible à la cérémonie. Le lieutenant de Charles V ayant visité Rouen, gagna Pontorson, où plusieurs officiers du parti de Penthièvre devaient venir le joindre. Les Bretons, las de

se déchirer entre eux, saisissaient l'occasion d'occuper leur courage hors du duché : le nombre de ces Bretons s'élevait à trois mille; leur mouvement ne fut point remarqué des Navarrais, puisque cette ville touchait les frontières de la Bretagne. La jonction des troupes concentrées à Pontorson avec celles venues de Paris s'effectua auprès de Pont-de-l'Arche; elles formèrent un total de dix mille hommes. Le captal du Buch ne put s'empêcher de témoigner de l'étonnement en apprenant l'arrivée de Bertrand à Pont-de-l'Arche; car il le croyait encore retenu au Louvre auprès de Charles V.

L'armée de Grailli, forte de douze mille combattants, comptait dans ses rangs des Anglais, des Navarrais, des Gascons, et quelques Normands conduits par les sires Malet de Graville et Pierre de Saquainville. Ces deux barons, relevant du roi de France, pouvaient être taxés de félonie. Parmi les autres chefs supérieurs on distinguait le sire de Mareuil, ancien gouverneur de Melun, Jean Jouel, qui menait les divisions anglaises, et Jean de Beauvoir, sire de Chatellux. La cavalerie de Grailli, très-inférieure par sa composition, ne pouvait se mesurer contre celle de son adversaire.

Duguesclin commandait pour la première fois les nobles de France : il voyait sous ses ordres deux princes du sang, les comtes d'Auxerre et de Châlons, le grand maître des arbalétriers, l'un des dignitaires de la couronne, et Arnauld Cervolle, dit l'Archiprêtre, le chef de partisans le plus redoutable de cette époque. On devait craindre que chacun de ces barons ne

voulût se prévaloir de son rang pour décliner l'autorité du général; prétention fatale qui avait causé les désastres de Crécy et de Poitiers. Bertrand ne se laissa point intimider : fier des trois mille Bretons qui suivaient ses enseignes, il déployait à l'égard des bannerets français une fermeté qui les contraignit d'obéir sans murmurer. Quant aux soldats, ils se virent obligés d'observer une exacte discipline; chose qui n'était pas ordinaire de leur part, mais que Bertrand sut obtenir d'eux.

Ayant concentré ses troupes sur un seul point, Duguesclin les passa en revue et fit publier ce singulier dre du jour : « Que celui qui ne se sent pas le cœur de courir les dangers de la campagne quitte les rangs sans crainte; mais aussi que l'on sache que tout homme qui fuira devant l'ennemi, sera puni de mort impitoyablement. » Pas un soldat ne sortit des rangs. Les hauts barons se rassemblèrent devant les lignes, et mirent en délibération quel serait le cri de guerre; précaution fort essentielle, car le cri de guerre servait à rallier les soldats autour de leurs chefs respectifs : ceux-ci n'avaient pas d'autre moyen pour qu'on les reconnût au fort de la mêlée, les armures ayant entre elles une similitude trompeuse. Chaque leude se servait d'un cri particulier; mais en campagne on en adoptait un qui servait de signal à l'armée entière. Duguesclin proposa de prendre celui du comte d'Auxerre : ce prince refusa, par modestie. Des débats assez vifs s'élevaient déjà pour savoir à quel choix on s'arrêterait, quand les soldats poussèrent spontanément le cri de *Duguesclin! Duguesclin!* Les chefs y

répondirent par les mêmes acclamations : ce fut un nouveau gage de confiance qu'ils venaient de donner à leur général. Les échos répétaient encore le nom du héros de la Bretagne, lorsqu'on vit accourir un chevalier qui lançait vigoureusement son coursier en répétant de loin la même clameur : l'eau découlait de sa cuirasse et des flancs de son cheval. On reconnut bientôt Enguerand de Hesdin, le même qui, au combat de Montmuran, en 1354, avait abattu et fait prisonnier le capitaine anglais Calverley. Le banneret venait de lever dans ses domaines des hommes d'armes destinés à grossir la *puissance* de Charles V; il traversait avec eux la ville de Vernon, qu'habitait Blanche d'Évreux : cette princesse s'intéressait vivement au roi de Navarre; elle fit fermer les portes, dans le dessein d'empêcher Enguerand de sortir, et de priver ainsi les Français d'un valeureux officier. Enguerand, feignant de se soumettre, revint sur ses pas; parvenu au milieu du pont de bois, fort peu élevé, il piqua vigoureusement son cheval, lui fit franchir le parapet, et sauta dans la Seine, fort encaissée en cet endroit. L'intrépide cavalier laissa le destrier suivre le fil du courant, jusqu'à ce que la rive fût assez basse pour sortir de l'eau. Le capitaine se jeta alors dans la campagne, où le hasard lui fit rencontrer Duguesclin plus tôt qu'il ne l'espérait. L'armée regarda cette singulière aventure comme un favorable augure. (Froissard, liv. 1er.)

Au moment où Duguesclin se préparait à quitter Pont-de-l'Arche, il reçut un renfort de mille hommes envoyés par la ville de Rouen; on lui apporta en même

temps quantité de haches confectionnées d'après ses ordres par les ouvriers de Paris, d'Orléans et de Caen. La hache était son arme favorite; il l'avait mise en honneur parmi ses compatriotes. Enfin Bertrand ayant levé son camp sans trop savoir quelle direction tenait l'ennemi, dirigea sa marche vers Cocherel, se proposant de passer l'Eure, de traverser la plaine, et d'aller occuper les hauteurs qui dominent le bassin d'Évreux. Cette position redoutable par sa nature devait lui permettre d'observer les mouvements des Anglais. Il mit son projet à exécution en faisant régner parmi ses troupes la plus sévère discipline, et en garantissant de toute espèce d'excès les habitants du pays qu'elles parcouraient; aussi chacun s'empressa-t-il de seconder ses opérations.

Le 12 mai, le général français logea à Pacy-sur-Eure, en partit le lendemain matin, et arriva à Cocherel en suivant l'espace très-rétréci qui se trouve frayé entre l'Eure et une chaîne de rochers : Pacy est à deux lieues de Cocherel. Bertrand avait déjà franchi les trois bras de la rivière; déjà il traversait la plaine pour gagner la montagne dite *de la Ronce* qui se montrait devant lui, lorsque les étendards d'Angleterre et de Navarre apparurent sur le sommet de la colline: le captal, qui accourait de Vernon, l'avait prévenu. Du Buch, instruit du départ des troupes françaises de Rouen, jugea prudent de s'emparer de la position de Cocherel dont il connaissait la valeur. La même pensée agitait simultanément les deux généraux. Grailli ne croyait les Français ni aussi nombreux, ni aussi près de lui : son étonnement fut

extrême q..... il vit leurs bataillons couvrir la plaine et se diriger vers les hauteurs, où ses propres divisions ne les avaient devancés que de quelques instants. En les apercevant, il ordonna de brandir les bannières en signe de défi : ses coureurs, revenant sur leurs pas, lui annoncèrent que l'ennemi comptait dans ses rangs plus de quatre mille Gascons : « Cap san Antonin ! dit-il en son patois de Guienne, Gascons contre Gascons se frotteront. »

Duguesclin sut dévorer le déplaisir que lui causait l'apparition inattendue de l'ennemi : il s'arrêta sur place, appuyant sa droite à l'Eure et sa gauche aux bois de Hardencourt, dont il fit couper beaucoup d'arbres afin d'élever des abattis capables de protéger ses flancs. Le général français vit le moment où, par leur impétuosité, les féodaux allaient compromettre le salut de l'armée en attaquant de front ces hauteurs ; il sut les retenir, résolu de laisser prendre l'initiative aux Navarrais. Comprenant combien il importait que les premiers jours du règne de Charles V ne fussent point marqués par une défaite, persuadé que lui-même tenait dans ses mains les destinées de la monarchie, Duguesclin se montrait décidé à ne risquer l'action que lorsque le succès lui paraîtrait évident. La prudence devenait d'autant plus de saison, que le captal, sachant allier la sagesse à la forfanterie, demeurait immobile sur le penchant de la colline : son armée en couronnait la sommité. L'aile droite touchait un village nommé Jouy, bâti au pied de la Ronce ; l'autre aile se trouvait garantie par l'Eure. La rivière

s'échappe en cet endroit entre deux montagnes (1) qui forment rideau. La vallée, occupée par les troupes de Duguesclin, se développait sur une lieue de long; elle s'élargissait dans la direction de la Ronce: le sol en était alors très-uni; maintenant il est sillonné par des haies et des allées d'arbres qui marquent le morcellement des terres. Cette petite plaine, bornée au moyen d'obstacles naturels, semblait être destinée pour servir de théâtre à un engagement sérieux.

Grailli couvrait le sommet de la colline avec la division du centre: la ville d'Évreux lui envoyait des vivres en profusion; il pouvait donc, pour attaquer, attendre le moment où l'ennemi, forcé par la famine de quitter ses lignes, déterminerait un mouvement de retraite. Le village de Cocherel, composé de vingt maisons, et le bourg de Pacy situé à deux lieues de l'autre côté de l'Eure, n'offraient aucune ressource aux Français.

Les deux armées s'observèrent plusieurs jours en silence. Quelques escadrons navarrais, ayant voulu assaillir les fourrageurs, furent repoussés et taillés en pièces. Le lendemain un chevalier anglais descendit de la colline, vint planter son pennon devant le front de l'armée en défiant le plus brave au combat; les bannerets se disputèrent l'honneur de le vaincre;

(1) L'une est la ronce et l'autre la *Côte aux Anglais*, ce qui a fait croire dans le pays que la bataille se livra sur cette hauteur; ce qui aurait été impraticable. D'ailleurs les Mémoires sur Duguesclin, et même le récit de Froissard, indiquent trop bien les lieux pour qu'on puisse s'y méprendre.

Duguesclin le réserva à Roland Dubois, écuyer breton, dont la force athlétique lui garantissait d'avance un succès complet. Roland sortit des rangs, se mit à tourner autour de l'Anglais pour fatiguer son ardeur, puis l'aborda, et du premier choc le renversa sur la poussière. Ayant saisi par la bride le cheval du poursuivant, il l'emmenait comme trophée de sa victoire, lorsque six Anglais, qui s'étaient avancés en qualité de témoins, se précipitèrent pour lui barrer le chemin : six Bourguignons s'élancèrent à leur rencontre, les culbutèrent et en firent quatre prisonniers.

Duguesclin crut d'abord que cette petite escarmouche serait le prélude d'une furieuse mêlée; il s'en réjouissait d'autant plus, que ses troupes paraissaient enflammées d'enthousiasme. Il voulut les haranguer, suivant son habitude, mettant en pratique les exemples fameux dont son père l'avait souvent entretenu. Bertrand possédait l'art de remuer les âmes par de belles images, n'oubliant jamais de citer quelque trait saillant de l'histoire romaine; dans cette circonstance, il fit retentir aux oreilles de ses soldats le mot de gloire, toujours d'un effet magique sur le cœur des Français : un murmure flatteur lui prouva que ses paroles avaient été bien comprises. Déjà les chevaux frémissaient dans les jambes des chevaliers, déjà les fantassins brandissaient les armes et n'attendaient qu'un mot pour fondre sur l'ennemi qui les bravait; mais le général dut contenir l'ardeur dont il venait d'embraser tous les siens. Grailli avait vu sans émotion la défaite des six Anglais, et rien n'annonçait de sa part l'intention de descendre de la mon-

tagne : Bertrand refusa de se porter en avant, espérant que la fortune ne tarderait pas à lui offrir quelque chance favorable. Dans ce moment Arnauld Cervolle, le fameux partisan, l'un de ses lieutenants, proposa de recourir aux négociations pour sortir de ce mauvais pas; les autres chefs goûtèrent ce conseil; on envoya un héraut vers Grailli pour demander qu'il fût permis à l'Archiprêtre de venir conférer. Les généraux navarrais y consentirent, et on allait délivrer le sauf-conduit, lorsque le captal s'y opposa en disant : « Cervolle est si mauvais barateur, que s'il venoit jusqu'à nous contant jongles et bourdes, il adviseroit notre force et nos gens : ce nous pourroit tourner à grand domaige. » (Froissard.)

Duguesclin, voyant le refus que faisait Grailli de recevoir l'Archiprêtre, résolut d'épuiser les ressources de son génie inventif pour amener l'ennemi dans la plaine, où il pourrait tirer avantage de sa cavalerie, plus nombreuse que celle du captal. Il prit le parti de simuler une retraite : ruse d'autant plus ingénieuse qu'elle pouvait ne pas être un stratagème, vu la situation de l'armée française, déjà pressée par la disette. On dut instruire les soldats du dessein projeté, de peur qu'une pareille détermination ne les découragèât, et que, frappés par cette idée, ils n'exécutasent en désordre cette manœuvre.

Bertrand fit plier les tentes avec fracas, rappela les postes avancés, et commença sa retraite (17 mai 1364) en traversant les ponts de l'Eure dans le dessein d'aller gagner le vallon de Pacy, ou de faire volte-face rapidement pour se former en ligne une seconde

fois sur le même terrain, si on lui en laissait la faculté.

Dès que le captal vit commencer le mouvement rétrograde, il tomba dans une perplexité extraordinaire. Les Anglais demandaient à grands cris de fondre sur les fuyards; les Navarrais, regardant au contraire comme un piége la marche inverse de Bertrand, persistaient à conserver leur position : mais Jean Jouel, qui commandait spécialement les troupes d'Édouard III, dit que son maître ne lui pardonnerait jamais d'avoir laissé échapper un homme qui avait causé tant de mal à l'Angleterre. Aussitôt, sans vouloir écouter aucune observation, il descendit rapidement suivi de sa division, et se précipita sur l'arrière-garde des Français, dont les deux premiers corps avaient déjà sauté la rivière. Duguesclin était resté en deçà de l'Eure, pour mieux observer la contenance du captal. Voyant que la totalité de l'armée ennemie hésitait à s'ébranler, il jugea qu'on lui laisserait le loisir de reprendre sa position; il envoya donc contre les Anglais les troupes qui n'avaient point encore passé, et s'empressa en même temps de ramener dans la plaine les deux autres divisions : ses ordres s'exécutèrent avec une célérité jusque-là sans exemple. Le deuxième corps, conduit par le comte d'Auxerre, franchit les ponts de Cocherel, et vint se ranger à la gauche de l'arrière-garde, qui avait été assez heureuse pour obliger les Anglais à reculer sur le corps de bataille. Les soldats de la droite, marchant sous les ordres du grand maître des arbalétriers, ne voulant pas attendre que le pont fût évacué par ceux qui les précédaient, se jetèrent d'eux-mêmes dans l'eau, traver-

sèrent les divers bras de la rivière, et arrivèrent sur le terrain aussi promptement que les troupes de l'autre aile, de sorte que l'armée se trouva de nouveau en ligne comme par enchantement. Au reste, les fautes commises par le captal en cette occasion favorisèrent les Français outre mesure: ce général ne sut ni appuyer les Anglais, ni rester sur la montagne, et la quitta quand Jean Jouel ne pouvait être secouru. Grailli ne descendit dans la plaine que pour recueillir les fuyards anglais, que la cavalerie française poursuivait chaudement. S'apercevant alors que le mouvement de Duguesclin était un piége médité d'avance, il voulut opposer ruse contre ruse. On lui avait annoncé un renfort de mille deux cents chevaux, qui pouvaient apparaître d'un moment à l'autre; il désirait les attendre en gagnant du temps, sans cependant décéler son embarras: dans cette vue, il demanda une trêve de quelques heures, comme cela se pratiquait souvent au moment d'une bataille. Voyant Bertrand s'arrêter après son premier succès, il envoya dire par un héraut que sa coutume était de ne jamais profiter des chances offertes par le hasard, et que lui et ses lieutenants ne voulaient pas en ce jour tirer avantage de l'état pitoyable où de longues privations avaient mis les troupes de France. L'émissaire employa les moyens les plus adroits pour déguiser la vérité. « Gentil héraut, lui répondit Duguesclin, vous savez moult bien prêcher; suis content de vous, et je vous baille cent florins en régal; et vous direz à votre retour que, si Dieu plaît, je mangerai aujourd'hui du captal un quartier, et ne pense ce soir à

manger d'autre chair. » Il faisait allusion au nom de Buch, qui se prononçait en français comme bœuf (1). Se tournant ensuite vers ses officiers : « Compagnons, leur dit-il, nous venons de tendre nos filets, les oiseaux s'y sont fait prendre. » Au même instant il fit sonner les trompettes, et s'avança rapidement vers les Navarrais, en poussant devant lui les goujats et les valets de l'armée, afin de produire du désordre parmi les rangs ennemis. Ces valets surpassèrent son attente, culbutèrent les archers gascons, se jetèrent ensuite sur les ailes en se partageant, et démasquèrent ainsi le front de la ligne. Alors les deux partis s'abordèrent rudement. Les Bretons, qui tenaient le centre, se faisaient distinguer par leur opiniâtreté : un de leurs chefs, Thibaut de Pont, armé d'une épée de six pieds, dominait les autres combattants par sa taille gigantesque ; mais ayant brisé son arme sur le casque de Bembro, le paladin saisit sa hache, et de chaque coup il faisait voler une tête ou un bras. De son côté, Bertrand parcourait les lignes, animant les siens de la voix : « Amis, disait-il, souvenez-vous que nous avons un nouveau roi de France, et qu'il faut étrenner son règne par une victoire ; » accompagnant, comme à son ordinaire, ces paroles de saillies qui transportaient les soldats : remplis d'enthousiasme ils répondirent par leur cri habituel : *Duguesclin! Duguesclin!* que les échos répétèrent au loin. Bertrand, voulant alors donner lui-même l'exemple, s'élance au fort de la mêlée, et y porte la terreur. Déjà il fai-

(1) Quatre têtes de bœuf formaient les armes parlantes de cette maison.

sait plier le centre de l'ennemi sous ses efforts, lorsque son aile gauche se mit à reculer devant les gens d'armes navarrais que commandait le baron de Mareuil, l'ancien gouverneur de Melun. Ce guerrier cherchait Duguesclin, pour se mesurer avec lui : Renaud de Bournonville, Jean de Sénarpont, Pierre de Lépine, avaient succombé sous ses coups en essayant d'arrêter sa furie. « Où êtes-vous, messire Bertrand? criait-il; je vous appelle au combat. » Duguesclin accourait pour réparer le désordre; il entendit cette présomptueuse provocation, et s'élança sur Mareuil qui le croyait éloigné : d'un choc il l'abattit de son cheval; mais des flots de combattants séparèrent ces terribles rivaux, lorsque Bertrand allait achever à coups de lance son adversaire. La lutte devint opiniâtre auprès de ces deux chefs : la bannière de Duguesclin, portée par le sire de Matignon, renversée plusieurs fois fut relevée par Olivier de Mauny, Thibaud de La Rivière, Yves de Charolles, Jean de La Chesnaie et Geoffroi de Kerimel. Cependant le sire de Mareuil, échappé des mains de Bertrand, avait repris l'offensive et vengeait son affront sur ceux qui l'approchaient. Il tua de sa main Hennequin, grand maître des arbalétriers; mais, au moment où le guerrier cherchait quelque autre ennemi digne de sa colère, il se vit arrêté par le comte d'Auxerre et son frère jumeau le comte de Châlons, combattant toujours à côté l'un de l'autre. Ils s'attachèrent à ses pas : le premier lui enleva son casque d'un revers de son épée, et le second lui fendit la tête d'un coup de hache. Les Navarrais, privés de leur intrépide comman-

dant, reculèrent devant les Normands et les Picards réunis. L'aile gauche des Français regagna le terrain qu'elle avait perdu, et vint s'appuyer au centre où combattait Duguesclin. L'infatigable général survint à l'instant même où les Anglais, après avoir tué le vicomte de Beaumont, se précipitaient comme des furieux au milieu des Bretons. Ceux-ci, attaqués par des forces supérieures, commençaient à plier, lorsque la seule voix de Bertrand ranima leur résolution; ils se pressèrent autour de lui, et rétablirent leurs lignes.

L'ennemi venait d'essuyer des pertes considérables, et cependant il opposait encore une vigoureuse résistance : le centre, commandé par le captal en personne, soutenait efficacement les deux ailes. C'est alors que Duguesclin, jugeant d'un coup d'œil la situation des affaires, conçut un de ces mouvements décisifs qui fixent la fortune; il ordonna à Thomas de La Houssaye de prendre six cents cavaliers de l'aile droite, celle qui avait souffert le moins, de se couler derrière les haies qui bordaient l'Eure, et de décrire un demi-cercle pour se jeter sur les derrières du centre de l'ennemi, en passant entre la gauche des Navarrais et la montagne de *la Ronce*. La Houssaye exécuta cet ordre avec une rare intelligence : il fondit à l'improviste sur les Anglais; ceux-ci, déconcertés par cette attaque imprévue, furent obligés de diminuer les efforts qu'ils faisaient sur le front de la division : ils subirent ce désavantage sans cesser de disputer le terrain. Dans ce moment solennel deux coureurs, ayant percé la foule des combattants bourguignons, annoncèrent à Duguesclin l'appro-

che d'une division de mille deux cents chevaux : méprise heureuse! car ces cavaliers venaient en qualité d'auxiliaires au secours des Anglais. Bertrand, trompé comme les autres, crut que le roi lui envoyait ce renfort de Paris. Cette nouvelle, passant de bouche en bouche, parvint dans les rangs ennemis, et y sema l'épouvante. Les Français, animés par le succès, renversèrent enfin les deux ailes de leurs adversaires; toutefois le centre, composé en entier de cavalerie, ne se laissait point entamer: Duguesclin forma ses escadrons en colonne serrée, et, se mettant à leur tête, il perça la première ligne ennemie. Bertrand parvint ainsi sur le point où combattait le sire de Grailli, qui étonnait les plus hardis par sa bravoure héroïque. Roland Bodin, écuyer breton, d'une taille extraordinaire, se précipita sur lui, fit voler sa lance en éclats, le joignit corps à corps, et, le saisissant à deux mains par le casque, le tint suspendu sur son cheval. Duguesclin arriva quand le captal, en se débattant, allait percer de sa dague Roland Bodin au défaut de la cuirasse; voyant le danger que courait son écuyer, il courut vers le captal, et, lui appuyant son épée sur la gorge, s'écria : « Rendez-vous à l'instant, ou vous êtes mort. » Grailli présenta son gantelet à Duguesclin, qui laissa à Roland l'honneur entier de cette belle capture. Saquainville mit également bas les armes; Jean Jouel, commandant les Anglais, blessé à mort, fut pris par Olivier de La Chapelle. La perte de ces différents chefs paralysa les efforts des Navarrais, et décida du gain de la bataille; le centre de l'ennemi, entouré

par les deux ailes des Français et par les cavaliers de La Houssaye, se fit écraser : les Navarrais, les Anglais et les Gascons combattant sur ce point, furent tous tués, pas un seul n'échappa.

Déjà les vainqueurs célébraient leurs glorieux avantages, lorsque des trompettes vinrent annoncer à Bertrand que mille deux cents cavaliers normands ou navarrais, accourant en toute hâte, allaient déboucher dans la plaine par Jouy : c'étaient les mêmes que les hérauts avaient signalés depuis deux heures. Duguesclin rétablit ses lignes, et fit passer aux prisonniers les ponts de Cocherel, afin de leur ôter la faculté de s'échapper si l'action recommençait. Les nouveaux escadrons ennemis ne tardèrent pas de paraître sur le champ de bataille, s'y enfoncèrent sans précaution, et se virent enveloppés en un clin d'œil. Ces troupes firent d'abord les démonstrations préliminaires pour exécuter quelques charges; mais, frappées du spectacle qu'offrait la terre jonchée de cadavres, elles n'opposèrent qu'une faible résistance. Les soldats furent pris en totalité; leur commandant supérieur, Pierre de Sailly, s'échappa seul, grâce à la vitesse de son cheval, et si troublé par la frayeur, que le banneret arriva tout d'une traite à Nonancourt, couvert d'un sac à farine ; il l'avait pris dans un moulin, afin de cacher l'éclat de ses armes. Le gouverneur de Nonancourt, appartenant au parti de Charles le Mauvais, ne le reconnaissant pas sous ce déguisement, ne voulut jamais ordonner de baisser le pont-levis pour lui donner asile. Une autre singularité qui se passa durant l'action mérite de tenir ici

sa place, en ce qu'elle peint les mœurs féodales de l'époque. Le fameux Arnauld Cervolle voyant s'avancer droit à sa chevauchée la bannière du captal du Buch, de qui sa maison tenait une terre en fief, crut de son devoir de ne pas combattre personnellement celui auquel il devait soumission comme vassal; en conséquence, Arnauld sortit des rangs furtivement sans emmener un seul de ses gens, et en ordonnant à l'écuyer qui portait son pennon de l'élever bien haut, afin que l'on ne doutât point de sa présence. Cervolle avait donné des preuves trop éclatantes de sa bravoure pour qu'on pût le soupçonner de lâcheté; néanmoins Charles V se montra très-irrité de sa conduite, et « les chevaliers, assure Froissard, parloient moult vilainement de lui. »

Certain de la victoire, Duguesclin dépêcha à Reims Enguerand de Hesdin pour en porter au roi l'heureuse nouvelle (1). Ce paladin, quoique blessé, avait demandé à remplir cette mission : il entra tout armé dans la cathédrale de Reims, au moment où l'archevêque allait commencer la cérémonie du sacre (19 mai 1364). Les mains qui versèrent l'huile sainte sur la tête du monarque, s'élevèrent vers le ciel pour remercier le Dieu des batailles du triomphe accordé par sa miséricorde aux armes de la France; triomphe d'autant plus précieux, qu'il justifiait les espé-

(1) Le château actuel de Cocherel n'existait point alors; il appartient aujourd'hui à M. de Lacroix, dont l'habitation n'est séparée du champ de bataille que par l'Eure. M. de Lacroix fait élever en ce moment-ci un obélisque à l'entrée de la plaine, afin de perpétuer le souvenir de cette victoire, et montrer le lieu où se livra l'action.

rances de bonheur que la nation avait conçues à l'avénement du jeune roi. Aussi Charles V ne mit-il pas de bornes à sa reconnaissance ; il combla de grâces le général dont les talents et le courage venaient d'assurer un si beau succès : il le nomma maréchal ou gouverneur de la Normandie, et lui donna en propriété le comté de Longueville, confisqué sur le roi de Navarre. Après avoir distribué aux compagnons d'armes de Duguesclin les récompenses qu'ils méritaient à si juste titre, le monarque sévit contre tous les Normands pris les armes à la main. Saquainville eut la tête tranchée; on préparait le même sort à Guillaume de Malet, lorsque le fils de ce baron menaça d'user de représailles sur la personne de Bremor de Laval, fidèle serviteur du roi, tombé en son pouvoir, un mois auparavant. Cette menace produisit son effet; un cartel autorisa l'échange des deux bannerets.

Duguesclin se rendit à Rouen, la capitale de son gouvernement; Charles V y vint également le surlendemain : il voulait se concerter avec lui, afin de tirer de la victoire de Cocherel le parti le plus avantageux. On arrêta, dans cette conférence, de ne travailler qu'à soumettre les places de la Normandie occupées par les troupes de Charles le Mauvais. En vertu de ce plan, le nouveau maréchal se mit en mesure de continuer la campagne : il vit accourir, de divers côtés, des chevaliers qui aspiraient à l'honneur de servir sous ses ordres. L'armée, forte de douze mille combattants, se composait des vainqueurs de Cocherel et de féodaux, envoyés récemment par les pro-

vinces méridionales. Parmi ses lieutenants on distinguait le comte d'Auxerre, le comte de Châlons, Olivier de Mauny, Eustache de Saint-Pierre, le vaillant Thibaut de Pont, Eustache de La Houssaye, et Alain de Beaumont, qui brûlait de venger la mort de son frère le vicomte, immolé de sang-froid par les Anglais.

Ces généraux commencèrent l'expédition par entrer dans le Cotentin, dont les habitants, fort dévoués à Édouard III, lui avaient livré les forteresses de Valognes, de Carentan et de Douvres. L'ennemi, maître de ces places, protégeait le débarquement des convois sortis des ports d'Angleterre : le chasser de ces positions devenait donc le point essentiel. L'avant- garde de Bertrand, commandée par Bouestel, culbuta les bandes navarraises qui voulaient défendre le passage de la Céline. On s'enfonça ensuite au travers du Cotentin, et, l'ayant balayé dans sa largeur, les Français parurent devant Valognes : de nombreux pelotons de soldats anglais couvraient les approches de la place; ils furent taillés en pièces, et les fuyards allèrent porter la terreur dans la ville, en criant que *le diable de Bertrand* les poursuivait. La plupart des habitants avaient manifesté une haine violente contre la maison de Valois; ils s'empressèrent d'abandonner leurs foyers; le reste se réfugia, ainsi que la garnison, dans la citadelle. Duguesclin, arrivant comme un torrent, enleva les fortifications extérieures, et puis le corps de la place. Il paraissait probable que la citadelle ne pourrait pas résister aux assaillants; mais Bertrand, avare du sang de ses

soldats, voulut tenter la voie des négociations avant de recourir à la force. Il fit proposer au gouverneur des conditions très-honorables; on répondit par des propos outrageants : le signal de l'assaut ne se fit pas longtemps attendre. Cette première tentative ayant échoué, le maréchal ordonna de dresser les machines de guerre qui lançaient des quartiers de pierre. Les assiégés essayèrent d'amortir la violence des coups, en prenant soin de tendre des balles de coton et des peaux de boeuf fraîches : cet expédient leur réussit parfaitement. Voyant diminuer l'effet des machines, ils en firent un sujet de raillerie, et enlevèrent même les balles de coton ainsi que les peaux de boeuf, les jugeant inutiles : un de leurs soldats, placé sur la tourelle la plus élevée, frappait sur une cloche chaque fois qu'il voyait la machine lancer un projectile, et plusieurs de ses compagnons essuyaient avec un linge, par moquerie, l'endroit où le coup avait porté, en criant : « Vous avez bien tort de salir ainsi nos belles pierres blanches. » Les archers du dehors, irrités de la plaisanterie, leur crièrent qu'ils les feraient repentir de cette insolence.

Cependant l'expédition n'avançait pas; déjà les officiers parlaient de se replier sur Carentan, dont la conquête paraissait plus facile; mais le maréchal repoussa cette proposition, regardant la levée du siége comme un affront trop cruel pour les armes françaises. Bertrand fit dire à ceux de la citadelle, qu'il était décidé à rester devant leurs murailles une année entière plutôt que d'abandonner son entreprise. Le gouverneur, ébranlé par cette résolution, offrit de

remettre la forteresse moyennant 30,000 livres qu'on lui compterait. Duguesclin répondit à l'envoyé : « Je n'achète les places qu'à la pointe de mon épée. Je donne à votre maître trois jours pour se décider : ce délai écoulé, je n'écouterai aucune proposition, et je ferai pendre aux créneaux soldats et gouverneur. » Celui-ci, intimidé par cette réponse, se soumit, et obtint pour les Anglais des conditions avantageuses : la principale fut la faculté d'enlever ce qu'ils pourraient transporter eux-mêmes. Le commandant sortit suivi des siens, tous chargés d'effets précieux. Les vainqueurs, se voyant privés d'un si riche butin, voulaient les arrêter : Bertrand, religieux observateur de sa parole, interposa son autorité; les soldats obéirent respectueusement; ils ne purent néanmoins s'empêcher de couvrir les assiégés de huées, accompagnées de sanglants quolibets. Huit chevaliers, qui fermaient la marche de la colonne, sensibles aux outrages qu'on leur prodiguait, rentrèrent précipitamment dans le château, levèrent le pont-levis, et crièrent du haut des bastions : « Nous avons des vivres, et nous défendrons si bien le poste, que jamais Bertrand n'y entrera. — Certes, gars, dit celui-ci, vous mentirez, car j'y souperai ce soir, et vous jeûnerez dehors. »

Il donna le signal de l'assaut; les archers coururent à l'escalade, transportés d'une sorte de frénésie : on enleva la place, non sans perdre du monde; car les Français, se disputant l'honneur de monter les premiers, chargèrent si fort les échelles qu'elles cassaient sous leurs poids, et les assaillants roulaient

dans les fossés pleins d'eau. Duguesclin n'avait pas vu sans admiration l'audace de ces huit chevaliers, dont la défense fut réellement héroïque; mais il ne put les sauver : au mépris de ses instances, les premiers soldats qui pénétrèrent dans le fort massacrèrent tout ce qu'ils y rencontrèrent.

Le général, ayant accordé quelques instants de repos à ses troupes, se hâta de marcher contre Carentan : cette ville capitula au bout de deux jours. Il n'en fut pas de même de Douvres, où commandait Calverley, capitaine d'une réputation méritée : on se vit contraint d'entreprendre un siége en règle. Bertrand, après avoir reconnu la position, resta convaincu qu'il aurait à surmonter des obstacles prodigieux; il fit appeler auprès de lui plusieurs habitants du pays, afin d'en tirer quelques lumières touchant la situation de Douvres, les chemins couverts et les ressources intérieures. Un de ces bourgeois, nommé Pierre Ledoux, voyant Bertrand inquiet sur le succès de l'entreprise, lui dit : « Quoi! seigneur, vous paraissez embarrassé? Il vous reste cependant un moyen infaillible, c'est de faire crier par toute l'armée : *Duguesclin! Duguesclin!* A ce nom seul, la ville se rendra au plus vite. » Bertrand sourit à cette adroite flatterie. « Je crois, répondit-il, que ce ne serait pas un moyen bien redoutable pour vaincre le brave Calverley. » Dans le fait, outre la valeur personnelle des Anglais et l'habileté bien reconnue de leur chef, Bertrand avait à considérer que bon nombre de Normands opposés à Charles V s'étant réfugiés dans Douvres, leur dernier asile, on devait s'at-

tendre à une résistance très-opiniâtre. Duguesclin essaya un assaut, qui ne réussit pas : alors on eut recours à la mine, en continuant l'attaque des murailles, afin de retenir les assiégés sur les remparts; on poussa vigoureusement les travaux sans qu'ils s'en aperçussent. Un fait singulier leur donna l'éveil le cinquième jour : un verre rempli d'eau, placé par hasard sur le parapet, fut renversé à plusieurs reprises sans cause apparente. Ceci surprit étrangement les soldats; l'un d'eux s'étant couché à terre, sentit un tressaillement; on se douta alors que les assiégeants minaient les bastions : on donna l'alarme. Calverley fit aussitôt contre-miner dans la direction de l'ouest, et rencontra les gens de la sape : un combat terrible fut livré dans les entrailles de la terre; les Anglais finirent par être accablés, mais on ne put continuer les travaux sur ce point. Il devint nécessaire d'ouvrir une seconde mine : celle-ci obtint plus de succès, car elle perça sous le caveau de l'église vers la fin de la journée. Bertrand, escorté d'une troupe d'élite, passa la nuit dans le temple; et le matin, ouvrant les portes, il sortit en criant : *Duguesclin! Duguesclin!* Les habitants et la garnison, épouvantés à cet aspect, jetèrent leurs armes et demandèrent quartier. Le Breton reçut leur soumission, et fit arborer sur les tours l'étendard français, qui n'y flottait plus depuis vingt ans. Bertrand traita fort honorablement Calverley et les siens : il sentait bien qu'en se battant contre lui les Anglais accomplissaient un devoir, et obéissaient aux ordres de leur roi. Les chevaliers normands ne pouvaient invoquer un semblable motif,

aussi furent-ils punis comme des rebelles. Le général ne voulut pas que les mains victorieuses de ses soldats servissent à châtier des traîtres : le bourreau fit justice des plus coupables; on jeta les autres au fond des cachots.

LIVRE V.

Duguesclin va une troisième fois au secours du comte de Blois. — Bataille d'Auray. — Bertrand, de retour en France, délivre le royaume des grandes compagnies, et les entraîne en Espagne.

Un incident des plus majeurs ne permit point à Duguesclin de compléter la soumission de la Normandie. Le vicomte de Rohan vint le trouver devant Douvres pour l'engager à passer en Bretagne, où les deux partis se montraient plus que jamais décidés à terminer la fameuse querelle dans une bataille rangée. Attaché à la France par ses exploits, par les bienfaits dont le roi l'avait comblé, Bertrand ne savait jusqu'à quel point il pouvait disposer de sa personne; mais Charles V le tira d'embarras, en lui commandant de mener son armée au secours du comte de Blois. Charmé de voir concilier son devoir avec ses affections particulières, il se hâta de suivre le sire de Rohan, accompagné de sept mille hommes, la plupart de cavalerie. D'autres chevaliers accoururent pour remplacer ceux que la guerre avait moissonnés : Philippe de Châlons, Gérard de Frontigny, Henri

de Pierrefort, Heugues de Baillon, Aimard de Poitiers, Charles de Dinan, Louis de Beaujeu, Budes de Guébriant et le sire de Poix accrurent le nombre de ses lieutenants. Le comte d'Auxerre, et son frère le comte de Châlons, Olivier de Mauny, le Bègue de Villaines, Guillaume de Bouestel, Eustache de La Houssaye et Thibaut de Pont ne le quittèrent plus.

Bertrand venait de dépasser les confins de la Normandie et revoyait déjà son pays natal, lorsqu'un écuyer accourut l'avertir que son père, Renaud Duguesclin, touchait à sa dernière heure, et demandait instamment de le voir encore une fois. Le général laissa le commandement de l'armée au comte d'Auxerre, et courut au château de la Mothe-Broon. Il y arriva au moment où Renaud recevait les dernières consolations de la religion; la famille éplorée entourait le lit funèbre. Bertrand mêla ses larmes à celles de ses frères et de ses sœurs. Le moribond distingua au milieu de ces gémissements les sanglots de son fils aîné; il tendit une main glacée à l'objet de sa première affection : « Mon cher fils, dit-il, je remercie la Providence du bonheur qu'elle me procure de te voir encore une fois. Tu as honoré mes cheveux blancs en suivant la ligne que je t'avais tracée; sois toujours homme de bien : la gloire est périssable, mais la vertu ne l'est point. » L'effort que venait de faire le châtelain pour prononcer ces paroles anéantit ses forces; il ne tarda pas d'expirer dans les bras de ses enfants.

Une invitation encore plus pressante du comte de Blois empêcha Bertrand de demeurer au sein de sa

famille; à peine lui laissa-t-on le loisir de rendre les derniers devoirs à son père. Il quitta donc le paisible séjour où s'écoulèrent ses premières années pour aller encore affronter les hasards de la guerre. Le sire de Rohan vint le recevoir non loin de Guingamp, escorté par ses vassaux. Jeanne de Penthièvre et son époux lui firent le même honneur, accompagnés des sires de Léon, de Rieux, de Raitz, de Laval, de Malestroit, de Kergorlay, de Quintin, de Tournemine, de Tintiniac, de Beaumanoir, de La Bellière, de Montboucher, de Coëtquen et de Kergouët.

Le sire de Rohan, lié d'amitié avec Duguesclin, lui expliqua la position de la Bretagne. Le jeune Montfort se contentait de la moitié du duché (1); mais Jeanne de Penthièvre, ne croyant pas qu'elle pût dépouiller ses enfants d'une portion de l'héritage de leurs ancêtres, persistait à ne vouloir faire aucune concession; de sorte que les deux partis, sans cesse en présence, vivaient dans un état perpétuel d'hostilité. Le comte de Blois, toujours modèle de vertus, mais toujours d'une incapacité absolue, déplorait les calamités dont il se voyait la cause innocente : son caractère timide, si opposé à celui de la nation entière, révoltait les fiers Bretons et diminuait le zèle des partisans

(1) Ceci ne doit point étonner, car Montfort n'avait aucun droit sur le duché : son père et les princes de sa famille supprimèrent l'original de toutes les expéditions du contrat de mariage de Charles de Blois avec Jeanne de Bretagne; on n'en a jamais trouvé une seule copie. Si l'on en croit Froissard, cet acte devait être préjudiciable à leur cause; car il établissait formellement la succession au duché en faveur de Jeanne, et prouvait que le comte de Montfort y avait souscrit moyennant quelques légers dédommagements.

de la maison de Penthièvre. Le comte de Montfort, élevé à l'école du malheur, déployait au contraire une énergie remarquable, une activité merveilleuse; la modération de ses prétentions, le ton avec lequel il les soutenait, lui gagnaient bien des cœurs. Tandis que les partisans de son rival se renfermaient dans une espèce de neutralité, les siens redoublaient d'ardeur. La comtesse de Penthièvre, effrayée de sa position, jugea qu'on ne pouvait en sortir que par un coup d'éclat; elle ramena ses amis en leur annonçant la résolution de tenter les chances d'une bataille rangée, dont le résultat serait le triomphe ou l'anéantissement de ses droits. Croirait-on que Charles de Blois, contraint d'adopter cette courageuse détermination, montra quelques scrupules sur la légitimité des droits de sa femme? Il fallut qu'on déroulât de nouveau à ses yeux les motifs d'une querelle qui durait depuis vingt-trois ans, que deux cent mille hommes avaient scellée de leur sang, et pour laquelle lui-même avait été criblé de blessures à la Roche-Derrien. Montfort, n'ayant pu rallier en sa faveur la majorité des Bretons, accepta les secours d'Édouard III, son beau-père. Par compensation, la comtesse de Penthièvre implora l'assistance du roi de France, protecteur-né de la Bretagne. De graves considérations engageaient Charles V à soutenir le comte de Blois : il lui importait que la maison de Montfort n'obtînt pas la souveraineté de la Bretagne par les bons offices des Plantagenets, qui en profiteraient pour exercer dans le duché une influence préjudiciable aux intérêts de la France. Charles V, entraîné par ces motifs, or-

donna à Duguesclin de voler au secours du comte de Blois, dès qu'il eut appris que les deux compétiteurs se décidaient à vider d'une manière définitive leurs différends dans une seule rencontre.

Le bruit de l'arrivée de Bertrand produisit un effet merveilleux; il se répandit avec rapidité dans les diverses contrées du pays : les partisans des Penthièvre, depuis longtemps refroidis, accoururent en foule, ne doutant pas qu'il n'y eût de la gloire à acquérir sur les traces du vainqueur de Cocherel. Jeanne quitta Guingamp pour aller se montrer à l'armée rassemblée au milieu des landes de Josselin. La vue de vingt mille hommes armés pour sa défense ne put bannir les terreurs de Charles de Blois : le souvenir d'un rêve sinistre le poursuivait sans cesse; il en fit part à ses principaux barons; et comme tous les rêves peuvent s'expliquer de diverses manières, on interpréta le sien à son avantage : il parut satisfait, et ses frayeurs s'évanouirent.

Quant à Montfort, il ne cherchait pas un appui dans l'interprétation de vaines chimères; ses émissaires ne cessaient de supplier Édouard de hâter le départ des secours promis depuis longtemps. Le monarque anglais, fidèle à sa promesse, envoya huit mille hommes d'excellentes troupes, commandées par Chandos, un des guerriers les plus remarquables de ce siècle. Ce général, né dans le Cumberland, fut l'ami et le compagnon d'armes du prince Noir. Il avait contribué d'une manière particulière aux succès de ce héros, autant par ses conseils que par son intrépidité; aussi le combla-t-on de récompenses : le

onzième collier de la Jarretière lui fut donné par ordre de réception (1). Il occupait dans le parti de Montfort la place que Duguesclin tenait dans celui de Blois. Sa réputation jetait en ce moment plus d'éclat que celle du Breton : on lui accordait la même valeur, une prudence aussi consommée, et peut-être plus de talents militaires; mais il ne brillait pas des mêmes vertus; son âme était fermée à tout autre sentiment que celui de l'ambition. Cette passion étouffait en lui les qualités dont le ciel l'avait doué; et lorsque son cœur s'abandonnait à quelque mouvement de générosité, l'effet en semblait détruit par les formes dures qui accompagnaient le bienfait. Chandos ayant suivi Édouard III à la chasse, au début du règne de ce prince, fut frappé par un cerf, qui de son bois lui creva l'œil gauche (2).

Montfort, jeune, sans expérience, mais nullement

(1) Il est à remarquer que, lors de l'institution de la Jarretière, le prince de Galles ne fut pas nommé l'un des premiers; le prince Noir ne fut que le quatorzième, et eut avant lui Édouard III, Henri de Lancastre, comte de Derby, surnommé *Torticol* (cou tortu), cousin germain du roi. Ce Torticol fut un des personnages les plus illustres de l'Angleterre; il gouverna longtemps la Guienne, et la défendit vigoureusement contre tous les efforts de la France; ses vertus le firent appeler par le peuple, *le bon duc de Lancastre*. Sa fille unique, Blanche, épousa Jean de Munh, troisième fils d'Édouard, qui prit, avec la permission de son beau-père, le titre de duc de Lancastre : c'est lui qui, à l'époque dont nous nous occupons, commandait les armées anglaises en Bretagne. Les autres premiers chevaliers furent Pierre de Grailli, captal du Buch, de la maison de Foix, oncle du rival de Duguesclin; lord Montaigu, lord Wilhougby, lord Beauchamp, lord Courtenay, lord Gray, lord Stapleton, lord Wirthoslz, Chandos, lord Holland et lord Ampredicourt.

(2) Biographia britannica. Kippis.

›mptueux, ne fit aucune difficulté de se laisser
:r par Chandos, pour lequel il montrait une dé-
ce marquée : ainsi le général anglais commandait
›rainement au nom du prince. Il voulut com-
:er la campagne par le siége du château d'Auray,
des principales forteresses du parti contraire.
résolution hardie plut extrêmement à Jean de
fort. L'armée partit d'Hennebon, et vint investir
le, dans laquelle on pénétra sans difficulté, grâce
ıauvais état des fortifications ; mais le gouverneur
ıâteau annonça l'intention de se défendre autant
le permettraient ses moyens. Sur ces entrefaites,
›prit que Duguesclin, escorté par les meilleures
›es de France, venait de rejoindre le comte de
. Cette nouvelle diminua tellement la confiance
›ntfort, que, nonobstant les exhortations de Chan-
l désira tenter la voie des négociations : en consé-
ce, deux chevaliers furent députés vers le comte
ıois pour lui proposer une troisième fois le par-
du duché, afin d'éviter l'effusion du sang breton.
›ux de Jeanne de Penthièvre aurait accepté si
n'eût enchaîné ses volontés; il se vit obligé de
: aux cris de la comtesse et à l'impatience de ses
sans : ce prince repoussa donc la proposition
ra son camp de Josselin pour marcher contre
emi. Au moment du départ, Jeanne de Penthièvre
assa devant le front de l'armée quatre chevaliers,
eur d'autant plus insigne pour eux, que la com-
passait pour une femme des plus altières. Ces qua-
ıevaliers furent le comte d'Auxerre à cause de sa
ance, les sires de Rohan et de Rieux comme ba-

rons les plus considérables de la nation, et Bertrand Duguesclin pour son mérite personnel.

Cependant les écuyers envoyés par Jean de Montfort revinrent apporter à leur maître la notification du refus de Charles de Blois, accompagnée de l'offre de vider le différend devant Auray par une action générale. Cette réponse excita la colère de Chandos, qui regardait la proposition de partage comme un acte de générosité; il s'empressa de reprendre le siége d'Auray que l'on avait interrompu durant les conférences. Le général anglais espérait s'emparer de la place avant l'arrivée de l'ennemi. Les assiégés souffraient déjà de la famine, et suppliaient Charles de Blois par des messages secrets de hâter sa marche. Le comte, campé à l'abbaye de Lanvaux, se trouvait hors d'état de les contenter : il désirait faire dire aux bourgeois de redoubler de zèle, promettant de les délivrer prochainement; mais les assiégeants gardaient si bien les approches de la ville que personne ne pouvait pénétrer jusqu'au château. Enfin un arbalétrier du parti de Penthièvre fut assez adroit pour envoyer dans la tourelle la plus élevée, son dard auquel pendait un billet destiné au gouverneur. L'avis que renfermait cette missive ne satisfit point les assiégés, qui entrèrent en pourparlers avec les Anglais : les magistrats proposèrent de rendre la place si on ne venait point à leur secours dans un espace de temps déterminé; et, selon l'usage, ils demandèrent des vivres pour une semaine. Montfort, voulant gagner l'affection des habitants d'Auray en se montrant généreux, souscrivit à ces conditions. Les attaques cessèrent; les

otages furent échangés, et on laissa passer dans la ville les subsistances dont elle manquait. Les assiégeants gardèrent leurs lignes, se bornant à empêcher que personne n'entrât dans le château. Le second jour de la trêve, ils virent avec étonnement la garnison rassemblée sur les remparts poussant des cris de joie, et faisant retentir les airs du bruit de nombreux instruments. On signalait ainsi l'approche du secours si ardemment désiré.

Loin d'imiter son rival, qui laissait à Chandos la faculté de diriger les opérations, le comte de Blois, craignant de blesser l'amour-propre des hauts barons, avait partagé le commandement entre trois généraux; le comte d'Auxerre, le comte de Rieux et Duguesclin. Le dernier pouvait d'autant plus prétendre au droit de régler les opérations, qu'il venait d'amener un renfort sans l'appui duquel le comte de Blois n'aurait pu soutenir la lutte. Bertrand ne fit aucune réclamation, et s'aperçut clairement qu'on voulait le réduire à un rôle passif. Cette sorte d'injustice n'empêcha pas le héros de redoubler d'efforts pour contribuer au triomphe de la cause des Penthièvre, et il courut se placer à la tête du corps formé de ses vieux soldats bretons. Le comte d'Auxerre prit le commandement des Français envoyés par Charles V.

L'armée du comte de Blois quitta Lanvaux le 28 septembre 1364; elle commit la faute de se diriger par Plumargat, et se mit dans la nécessité de franchir le bras du Morbihan pour atteindre la ville d'Auray, tandis qu'en se dirigeant par Pluvigner elle serait arrivée sans obstacle sous les murs de la place par

une plaine unie. En apprenant l'approche de son rival, Montfort, ou plutôt Chandos, abandonna Auray, et vint occuper le quartier de landes que le comte de Blois devait infailliblement traverser. Ce dernier employa la journée entière à faire le dénombrement de ses forces; elles dépassaient vingt mille hommes : on y distinguait les chefs des plus illustres maisons du duché, car le comte de Blois comptait bien plus de partisans que son rival. D'abord le pays *Bretonnant*, à l'exception de Vannes, c'est-à-dire le promontoire, peuplé d'hommes énergiques, parlant tous le dialecte gallique, lui conservaient une foi invariable; sur les neuf hautes baronnies, six : Avaugour, Léon, Quintin, Derval, Châteaubriand et Malestroit, servaient sa cause; les trois autres, Vitré, Ancenis et la Roche-Bernard, défendaient les intérêts de Montfort. La famille Duchâtel, très-puissante dans le bas Léon, y balançait l'influence du vicomte de Léon, cousin de Jeanne de Penthièvre; mais cette princesse dominait dans le pays de Pontivy au moyen des Rohan ses parents, à Redon par les Rieux également ses alliés, à Dinan par les Beaumanoir, à Carhaix par les Kergorlay, à Morlaix par les Penhouët, à Lannion et à Tréguier par les Troguindi : elle ne put gagner à sa cause le pays de Nantes, où la famille de Clisson exerçait une influence exclusive. Rennes montrait quelque affection pour Charles de Blois; Quimper, Auray et Hennebon suivaient tour à tour les chances de la guerre.

Les deux partis campaient à une demi-lieue l'un de l'autre; mais ils étaient séparés par la rivière qui coule

dans une grève marécageuse, resserrée entre deux montagnes assez élevées, et qui se rapprochent au pas de Trehorai en formant deux corniches parallèles; de sorte que le plateau occupé par le comte de Montfort s'élevait à plus de cinquante pieds au-dessus de la grève dans laquelle serpente la rivière. Il est indispensable de faire remarquer que Montfort pouvait descendre du plateau dans la plaine marécageuse par un chemin fort roide qui tournait la montagne, et rien ne l'empêchait, en suivant cette voie, de remonter sur le plateau par le côté opposé. Le bras du Morbihan, qui, dans son état naturel, a soixante pieds de large devant Auray, dont il rase les remparts, se rétrécit aux deux tiers une lieue plus bas en tirant vers le détroit de Trehorai : mais il s'enfle prodigieusement à la marée montante.

Le point essentiel était de savoir laquelle des deux armées franchirait la première cet obstacle; elles s'arrêtèrent donc en s'observant. L'une et l'autre avaient des drapeaux semblables et le même cri de guerre : *Bretagne, au riche Duc!* On distinguait néanmoins dans le parti de Blois une différence : les bannières flottaient mêlées aux lis français, dont l'alliance presque nationale devait enorgueillir les Bretons. Celles de Montfort flottaient seules, car Chandos n'avait pas voulu déployer l'étendard d'Angleterre, dont la vue aurait pu irriter les chevaliers des deux partis. En effet, au combat de la Roche-Derrien, quantité de Bretons attachés à la cause de Montfort abandonnèrent subitement les rangs lorsque Aigworth mit en évidence le drapeau britannique, chose qui n'arrivait souvent qu'au moment de l'action.

Tous ces nobles réunis devant Auray apercevaient parmi les rangs opposés un parent, un ami; bien plus, ceux des Bretons qui s'étaient battus ensemble pour la même cause au combat des trente, dix ans auparavant, se trouvaient maintenant en face les uns des autres, prêts à s'entre-déchirer : tristes effets des discordes civiles! Ainsi Beaumanoir, Jean de Serent, Maurice du Parc, Amauri de Fontenay, Geoffroi de la Marche, Maurice et Geslin de Troguindi, Tristan de Pestiviers, suivaient la fortune de Charles de Blois; tandis que Geoffroi de la Roche, les deux Kerenrais, Louis Goyon, les deux Fontenay, Guillaume de la Lande, marchaient sous les étendards de Montfort, à côté de Calverley et de Kenolles, qu'ils avaient combattus *au chêne de mie voie*. Depuis vingt ans, quantité de familles se partageaient d'affection au sujet de cette querelle : on voyait dans l'une et dans l'autre armée des Kergorlay, des Charruel, des Châteaubriant, des Kersoson, des Montboucher, des Mahé, des Champagné, etc. Les Anglais considéraient avec une sorte de satisfaction les apprêts de cette horrible lutte : le sang breton allait couler, rien ne pouvait les réjouir davantage.

Les deux armées passèrent la journée du 28 rangées en bataille : l'une et l'autre désiraient ne pas franchir la rivière la première. Dans celle du comte de Blois, Duguesclin commandait l'aile gauche, environné d'une compagnie de Bretons, ses fidèles compagnons d'armes depuis plus de dix ans : on distinguait parmi eux Olivier son frère, Silvestre de Budes, devenu depuis si célèbre dans les guerres d'Italie, Henri de Pledran, Thibaud de la Rivière, Pierre du Boissel,

Jacques de Lorgeril, Saint-Pern, Ferron du Parc, Goyon, La Hunaudaie, Thomelin, La Houssaye, Coëtlogon, Brehant, Visdelou, Robin de La Boissière, Gui d'Angauville, Sauvage de Pomereuil, Rus de Kersouardet, Jean Appert, de Bethizi, Bertrand de Blois, Étienne Botterel, six écuyers de la famille Le Boutellier, Thibault de Châteaubriant, Guillaume de Cossé, cinq écuyers de la maison de La Cournillière, Raoul de l'Espinay, Guyot d'Houdetot, Michel Jourdan, Raoul de Kersaliou, Mathieu de Piédouë, Raoul de Piedevache, Rollin de Pontbriant, Raoul de Quelen, Guyon de Kernas, Olivier de Vitré, Laurens de Valence.

Le comte d'Auxerre conduisait l'aile droite, le sire de Raitz la réserve; le comte de Blois se plaça au centre, ayant à ses côtés le vicomte de Rohan Jean Ier, l'un des hommes les plus supérieurs de son temps, descendant en ligne directe de Conan Mériadec, premier roi de l'Armorique. Il seconda dignement Penhouët dans sa défense de Rennes en 1357. Son mariage avec Jeanne d'Avaugour, héritière du comté de Léon, le rendait le plus riche baron (1) : son jeune fils Alain faisait ses premières armes dans cette solennelle circonstance.

Chandos partagea également en quatre corps les seize mille hommes composant l'armée de Montfort; il plaça l'aile droite sous les ordres du sire Duchâtel et de Robert Kenolles : ce dernier, soldat d'extrac-

(1) Veuf de Jeanne d'Avaugour en 1367, le vicomte de Rohan épousa une princesse du sang de France, Jeanne de Navarre, tante de Charles le Mauvais.

tion obscure, s'éleva par son audace à une brillante fortune militaire; il venait d'être nommé chevalier de la Jarretière, et se trouvait le soixante-quatorzième de cet ordre depuis sa création. Chandos confia la gauche à Olivier de Clisson et à Mathieu Huet, Anglais d'origine normande; il prit le commandement du centre, retenant près de lui le prétendant au duché, et mit la réserve sous la conduite de Calverley, chevalier du pays de Cornouailles, homme d'exécution, qui jouissait dans l'armée d'Édouard d'une réputation populaire. On voit, d'après ces dispositions, que Chandos, pour ne pas blesser les Bretons du parti de Montfort, leur partagea les commandements principaux; pourtant il composa en entier le corps de réserve de soldats anglais, les destinant à frapper le coup décisif. Calverley, désigné pour marcher à leur tête, s'indignait qu'on l'eût placé en dernière ligne; il fallut que Chandos usât d'autorité pour l'engager à demeurer à ce poste (1). Les Anglais étaient armés uniformément, tels que devaient l'être les soldats d'une puissance de premier ordre; quant aux Bretons, comme depuis vingt ans leur pays gémissait au milieu des horreurs d'une guerre civile, durant laquelle on avait à se défendre sans cesse contre des attaques subites, ils s'équipaient suivant leurs moyens, et même suivant leur goût : chacun adoptait l'arme la plus convenable à ses habitudes, à sa force corporelle. Ainsi l'un se servait de la longue épée pour frapper d'estoc et de taille,

(1) Biographia britannica. — Ogée, Dictionnaire historique et géographique de la Bretagne, in-4°, tome Ier.

l'autre de la la raccourcie, celui-là du maillet de fer ou de la hache, celui-ci de la dague ou du fléau, formé d'un bâton ferré auquel pendaient deux boules de fer supportées par des chaînettes. On voit d'après cet aperçu que, si l'armée de Charles de Blois comptait plus de soldats dans ses rangs, si elle se composait d'hommes individuellement très-braves, celle de Montfort suppléait à son infériorité numérique par un ensemble parfait et une organisation bien entendue.

Chandos, en général consommé, évita de se rapprocher de la rivière, afin de laisser un certain espace vide qui pût engager l'ennemi à faire le premier pas. On restait donc immobile de part et d'autre : chacun voulait attendre que son rival commençât l'agression. Les deux compétiteurs profitèrent de cette espèce de trêve pour exciter le zèle de leurs partisans en les haranguant. Au même instant le sire de Beaumanoir, le héros du combat des trente, transporté d'un mouvement patriotique, franchit le Morbihan, gravit le plateau, et alla droit au général anglais : « Noble Chandos, lui dit-il, ne pourrait-on pas trouver un expédient pour empêcher que des hommes, nés et nourris sur la même terre, se massacrent entre eux? les deux rangs opposés renferment des frères, des amis qui, après la bataille, déploreront leurs exploits ou plutôt leurs fureurs. — J'applaudis à ces sentiments honorables, répondit Chandos, mais il est trop tard pour entrer en pourparler; toute espèce d'arrangement est devenue impossible. — Au moins, répondit Beaumanoir, qu'il me soit permis de prendre

part à cette malheureuse lutte et de verser mon sang comme les autres. Vous savez que je suis prisonnier de Montfort sur parole; les lois de la guerre me défendent de combattre sans sa permission : obtenez pour moi, je vous supplie, d'être délié momentanément de mon serment. » Chandos alla en son nom demander cette faveur. « Je la lui accorde, répondit Montfort, mais à condition qu'on ne lui donnera point de commandement particulier, que sa bannière ne sera point déployée, et qu'il redeviendra mon prisonnier, quelle que soit d'ailleurs l'issue de l'action. » Beaumanoir rentra dans sa division, joyeux de pouvoir exercer son courage. A peine ce preux avait-il repassé le ruisseau qui séparait les deux armées, que Gauthier Huet, capitaine anglais, le franchit à son tour, et proposa aux Bretons de rompre une lance. Hervé de Kergouët, plus prompt que tous les autres, se précipite pour soutenir l'honneur national; du premier choc le Breton renversa Huet et son cheval; puis il s'arrêta, et dit à son ennemi : « Relevez-vous, capitaine, vous êtes vaincu et mon prisonnier : vos armes et votre destrier m'appartiennent; je vous les rends ainsi que la liberté, pour vous en servir dans la bataille qu'on va livrer. »

La nuit vint surprendre les deux armées dans leurs positions respectives; chacune d'elles avait persisté fort sagement à ne pas vouloir commencer le mouvement. Le lendemain 29 septembre (1), un dimanche, jour de la Saint-Michel, on célébra les saints

(1) Vély, le président Hénault et Anquetil ont commis une erreur manifeste en mettant la bataille d'Auray le 22 septembre.

mystères devant les lignes. A peine la cérémonie était-elle terminée, que le son bruyant des trompettes donna le signal du carnage. En ce moment le comte de Blois, qui s'était chargé à regret d'une pesante armure, promenant sa vue sur cette plaine où la mort allait bientôt exercer ses ravages, s'écria : « Que ne puis-je racheter au prix de tout mon sang celui qui va se verser pour moi ! » Des larmes involontaires accompagnèrent ces paroles. Le comte d'Auxerre, impatient de se signaler, craignant que la marée ne couvrît prochainement le gué, se hâta de sauter le détroit à la tête des Français : ce général eut ensuite à gravir des masses de rochers ; sa division arriva enfin sur le plateau, mais toute désunie et harassée de fatigue. Le comte d'Auxerre vint se placer en avant d'un petit village nommé Brech (1), situé à cinq quarts de lieue d'Auray, et sur le même plan. Chandos, voyant le mouvement commencé, s'avança de son côté, les rangs serrés : les deux lignes s'arrêtèrent alors une seconde fois. Quelques historiens assurent qu'il se fit une espèce de trêve, durant laquelle Montfort envoya au comte de Blois un messager pour lui faire sentir l'inconvenance de combattre le dimanche, et pour demander de remettre l'action au lendemain : l'époux de Jeanne de Penthièvre refusa de souscrire à cet arrangement. On doit croire que les autres chefs se chargèrent de la réponse, car le comte de Blois passait pour le prince le plus pieux de son temps. Au

(1) Nous avons pu nous convaincre par nous-même que le souvenir de cet événement est toujours présent à la mémoire des habitants de cette petite paroisse de Brech.

reste, un incident assez singulier avait ouvert le champ avant le retour du héraut.

L'armée de Montfort et la division du comte d'Auxerre se mesuraient des yeux, prêtes à s'élancer; elles occupaient un terrain couvert de landes : tout-à-coup une grosse vipère (ces reptiles sont fort communs dans ce pays) sort de dessous un buisson, et se dresse au milieu des soldats du comte d'Auxerre. A cette vue, ceux-ci tirent leur épée pour tuer l'animal malfaisant; le reste de la division, ainsi que les troupes de Montfort, voyant agiter des armes, crurent que l'action commençait sur ce point. Alors les trompettes se mirent à sonner, et les deux corps s'abordèrent (1). Mathieu Huet attaqua vigoureusement le comte d'Auxerre; celui-ci le contraignit à reculer en désordre : le commandant des Français poursuivait l'ennemi chaudement, lorsqu'un archer du pays de Galles lui perça l'œil droit d'un coup d'épée au travers de la visière du casque. Le sang qui sortait de cette blessure remplit également l'autre œil : le comte resta sans défense, et fut pris ainsi par Chandos. La perte de ce valeureux chef porta la consternation dans l'âme de ses compagnons. Sa division, composée de Bretons et de Français, étant seule engagée, fut écrasée en un instant : l'aile gauche, formant le tiers de l'armée du comte de Blois, était détruite sans retour avant que les autres corps eussent seulement effectué leur passage; Duguesclin et le comte de Blois gravirent péniblement les rochers,

(1) Tous les habitants de Brech parlent de ce fait singulier.

et n'arrivèrent sur le plateau que pour recueillir des débris. Les lignes se formèrent avec assez de promptitude, et la lutte recommença plus vivement. A l'aspect de tant de combattants transportés de fureur, Charles de Blois se sentit entraîné; ses vaines terreurs disparurent : il se prépara à recevoir courageusement son rival, lequel, revêtu des insignes d'un duc de Bretagne, fendait la presse pour parvenir jusqu'à lui. Les deux compétiteurs se joignirent, se choquèrent violemment, et firent frémir la terre sous les pieds de leurs coursiers. Le combat cessa autour d'eux : la lutte de ces illustres joûteurs occupa seule l'attention générale; elle se termina enfin par un rude coup de hache, déchargé sur la tête de Montfort par Charles de Blois. Le vainqueur s'écria : *Bretagne, Montfort est mort!* Mais sa joie fut de courte durée; celui qui venait de succomber sous ses coups était un écuyer couvert de l'armure de son maître (1). Le véritable prétendant s'avançait suivi de la phalange anglaise; Chandos et Bembro marchaient à ses côtés : il se précipita sur la division au milieu de laquelle combattait Charles de Blois. Persuadés que le gain de la bataille dépendait de la vie du comte, les Anglais s'acharnèrent après sa personne avec une opiniâtreté frénétique. Les barons bretons firent au prince un rempart de leur personne, et opposèrent longtemps une barrière insurmontable. Parmi les plus ardents on distinguait Jean III de Kergorlay, qui se tenait de-

(1) Cet exemple de faire prendre, un jour de bataille, les insignes du chef à un chevalier n'était pas nouveau. Charles d'Anjou avait agi ainsi en Italie, contre Mainfroi.

vant le duc; il se comportait vaillamment, et se voyant assailli de tous côtés, il ne cessait de crier : *A moi aide, preux de Bretagne!* Beaumanoir, placé près du même lieu, lui répondit : *Aide-toi, Kergorlay, et Dieu t'aidera* (1). Enfin, cette ceinture de guerriers, qui enveloppait Charles de Blois, fut rompue; Jean III de Kergorlay se fit tuer aux pieds du prince, après avoir fait des prodiges de valeur. Le trépas de ce fidèle vassal ne précéda que de quelques instants la ruine de son suzerain : trois fois le duc de Bretagne fut enlevé aux siens, trois fois ils l'arrachèrent des mains des Anglais. Cependant les coups multipliés qu'on lui portait faussèrent ses armes, la visière de son casque fut brisée, il resta à visage découvert, et un soldat du pays de Cornouailles, profitant de cette circonstance, lui plongea son épée dans la bouche; le fer sortit derrière le cou : le malheureux époux de Jeanne de Penthièvre tomba de cheval et fut longtemps foulé aux pieds de ceux qui se disputaient ses tristes dépouilles (2).

Ainsi périt, les armes à la main, le prince le moins belliqueux de son temps. La nouvelle de cette catastrophe répandit parmi les chevaliers la consternation et le découragement. Duguesclin, qui avait su con-

(1) Ces paroles sont devenues la devise de la maison de Kergorlay, qui l'a conservée jusqu'à nos jours.

(2) Geoffroi Robbin, cordelier, confesseur du comte de Blois, ne quittait jamais ce prince; il le suivit à Auray jusqu'au fort de la mêlée : il le vit frapper, fut renversé lui-même, se releva, et put exhorter le comte à se souvenir de Dieu avant d'expirer. Charles exhala le dernier soupir en se frappant la poitrine, comme un pénitent. (Lobineau, tome Ier, page 374.)

server un avantage notable sur le point où sa division combattait, en devint au contraire plus furieux; il voulait venger le prince qu'on venait d'immoler. Depuis le commencement de l'action, Bertrand, aidé de ses vieux Bretons, tenait en échec le corps qui lui était opposé; armé d'un énorme maillet de fer, cet impétueux guerrier promenait la mort dans les rangs ennemis. Les sires de Rohan, de Laval, de Beaumanoir, Charles de Dinan, Eustache de la Houssaye, le secondaient dignement : Huet, et tout ce que les Anglais comptaient de plus brave, venaient de mordre la poussière. Mais Chandos, devant qui l'aile droite et le centre avaient plié après la mort de Charles de Blois, réunit ses forces contre Bertrand; il ne pouvait se croire certain de la victoire, tant que ce redoutable capitaine agirait à la tête des siens : l'ayant abordé il culbuta la majeure partie de sa division par-dessus le plateau; et comme la marée montait en ce moment, quantité de soldats se noyaient en roulant sur le revers du talus. Les chevaliers finirent par s'éclaircir autour de Duguesclin; insensiblement le cercle se rétrécit, les Bretons se serraient près de leur chef et tombaient à ses pieds : lui-même se tenait retranché derrière un monceau de cadavres : quoique sa hache et son épée fussent rompues, quoique sa main fatiguée pût à peine soulever le maillet de fer, il continuait à se défendre. Les assaillants, étonnés de cette résistance, n'osaient plus l'approcher; ils dirigeaient de loin leurs traits contre ce seul homme qui allait en être accablé, lorsque Chandos l'aperçut dans ce pressant danger; ce général accourut, en criant à ses

Anglais de ne plus frapper sur le Breton : « Messire Bertrand, lui dit-il en s'approchant, soumettez-vous, la journée n'est pas vôtre. » Duguesclin, accablé de lassitude, blessé à deux endroits, se rendit avec Jean de Rohan et Jean de Serent (1), demeurés constamment à ses côtés. Les sires de Rieux, de Kergouët, de Dinan, n'existaient plus; on les avait tués sous les pas de Charles de Blois. Beaumanoir combattait sans bannière, la tête couverte d'un casque dépouillé de panaches, armé comme un simple écuyer, mais ses terribles coups le faisaient reconnaître : il se trouvait auprès de Charles de Blois lorsque ce prince reçut l'atteinte mortelle. Ayant essayé de garantir les jours de ce prince contre une foule d'ennemis acharnés, lui-même fut percé de mille traits, et son sang alla se confondre avec celui du duc de Bretagne.

Après l'entière défaite de l'armée de Penthièvre, Montfort chercha lui-même le corps de Charles : il le découvrit, horriblement mutilé et souillé de boue. A la vue de ce triste spectacle, Jean ne put retenir ses larmes : Chandos l'arracha brusquement à ces pénibles réflexions, en lui faisant observer que la mort de son parent était le seul événement qui pût assurer à sa maison la possession du plus beau duché de la chrétienté. « Allons, dit-il, remerciez Dieu et vos amis; vous ne pouvez avoir ensemble la Bretagne et votre cousin (2). » Les anciennes chroniques di-

(1) La famille de Jean de Serent, l'une des plus anciennes de Bretagne, s'est éteinte dans la personne du duc de Serent, mort en 1823 chevalier des ordres.

(2) Au milieu du désordre de la journée, la soldatesque dépouilla

sent que la victoire avait été annoncée à ce prince par un lévrier appartenant au comte de Blois. Cet animal, remarquable par sa beauté, qu'on citait pour son attachement à son maître, sauta le ruisseau au moment de l'action et courut droit au comte de Montfort, qui arrivait alors devant une fontaine jaillissante : comme le prince était à cheval, le chien se leva sur les pieds pour mieux le caresser; on reconnut le lévrier de Charles de Blois : les spectateurs étonnés s'écrièrent que ce chien venait saluer Montfort duc de Bretagne.

Ce prince, passant d'un état précaire à une situation brillante, fit éclater sa reconnaissance envers tous ceux qui avaient contribué à fonder sa fortune. « Après Dieu, dit-il à Chandos, c'est vous qu'il faut remercier de la victoire, car je la dois autant à vos talents qu'à votre bravoure. » En prononçant ces mots, il remplit de vin son hanap (sa coupe d'or) et le partagea avec le général anglais : cette distinction, accordée sur le champ de bataille encore fumant, était regardée comme la plus noble récompense qu'un souverain pût imaginer (1).

Montfort fit bâtir une chapelle en l'honneur de saint Michel, sur le lieu où l'on avait découvert le corps de Charles de Blois; il institua également un ordre de chevalerie, (*l'Hermine*) en mémoire de cette victoire.

le corps de Charles de Blois : on lui trouva sur la peau un cilice de crin blanc, que l'on jeta avec mépris; mais le cordelier Robbin le ramassa soigneusement, le regardant comme une précieuse relique. (Ogée, page 108.)

(1) Voyez, à propos de la cérémonie du hanap, la note du t. IV.

Jeanne de Penthièvre perdit dans la seule journée d'Auray l'héritage de ses pères, son époux, et l'espoir de revoir ses enfants, retenus prisonniers à Londres. Elle s'exhala en plaintes amères contre le sort qui la poursuivait, et tenta d'intéresser le peuple à ses malheurs; mais la Bretagne, affaiblie par vingt-quatre ans de guerre, avait à déplorer ses propres infortunes : il ne se fit en sa faveur aucune manifestation sérieuse.

Les partisans de Charles de Blois, quoique nombreux encore, paraissaient peu redoutables, ayant perdu leurs principaux chefs, les uns tués, les autres prisonniers de Chandos. Montfort insista pour que ces derniers ne fussent point mis à rançon : en tête de ces prisonniers figurait Duguesclin. Ce guerrier, dont la fatalité venait de trahir le courage, avait fait triompher, sans le concours d'autrui, cinq mois auparavant, les armes de la France; maintenant il se voyait chargé de fers, obligé d'expier les fautes que d'autres avaient commises, sans qu'on pût lui en imputer une seule. Les Anglais le conduisirent en Poitou, dont Chandos était sénéchal; on ne rougit pas d'user à son égard d'une extrême dureté.

Pendant que Bertrand allait en captif dans un pays qui plus tard devait être le théâtre de ses plus brillants succès, Charles V travaillait à obtenir sa liberté. Au premier bruit du désastre d'Auray, le roi envoya en Bretagne l'archevêque de Reims proposer en son nom à Montfort un arrangement final avec la veuve de Charles de Blois, annonçant que la France n'abandonnerait pas ses enfants, et qu'elle défendrait

leur cause par tous les moyens qui étaient en sa puissance. Ce langage étonna tellement Montfort, que ce prince ne poursuivit pas ses avantages avec cette célérité qui enchaîne la fortune. La Bretagne eut par conséquent le temps de se reconnaître : elle manifesta autant d'amour pour Jeanne de Penthièvre, que de haine pour l'Angleterre. L'arrivée de l'archevêque de Reims fortifia ces divers sentiments. Montfort se vit obligé de sacrifier ses affections particulières à la sécurité de ses propres intérêts; il n'eut en vue que de s'assurer une paix solide avec la France, en offrant des avantages raisonnables à la veuve et aux enfants de son compétiteur. Édouard III satisfait de voir l'époux de sa fille souverain du duché, ne l'en détourna point; convaincu d'être toujours à même d'exercer dans les États de Montfort une influence exclusive : il se trompa; car la Bretagne ne cessa de le regarder comme l'artisan de tous ses maux, et ne montra de la reconnaissance que pour Charles V, dont la politique savante mettait déjà en défaut la finesse du vieux Plantagenet.

Le 11 mars 1350 on signa donc à Guerande une convention, en vertu de laquelle Montfort fut reconnu duc de Bretagne sous le nom de Jean IV; Jeanne conservait le titre de duchesse et le comté de Penthièvre : le dernier article déclarait ses enfants habiles à succéder au comte de Montfort, dans le cas où ce prince mourrait sans postérité.

Charles V avait demandé que l'on mît à rançon les barons pris à Auray. Duguesclin l'intéressait plus que tous les autres ensemble; il insista pour qu'on brisât

ses fers. Édouard, las de la guerre, y consentit. Les Anglais fixèrent la rançon à cent mille francs : celles du roi Jean et de Charles de Blois exceptées, on n'en avait point vu de si élevée. Ce fait seul atteste le mérite de Duguesclin et l'importance dont il jouissait. Charles V paya la somme exigée, sans partager le mérite de cette action avec le pape, comme l'ont dit quelques écrivains; d'ailleurs la moitié de la somme fut hypothéquée sur le comté de Longueville, qui appartenait à Bertrand.

La bataille d'Auray venait de montrer à Charles V que les destinées des États dépendent ordinairement de la force des armes; aussi prit-il à son service de vaillants capitaines. Olivier de Clisson et Tanneguy Duchâtel, deux Bretons d'un courage éminent, vinrent en France occuper leur valeur. Le captal du Buch, prisonnier depuis la bataille de Cocherel, obtint sa liberté sans rançon; Grailli, reconnaissant d'un aussi noble procédé, se voua au service de la France, et débuta par ménager un accommodement entre Charles le Mauvais et Charles V.

Le Navarrais privé de ses alliés se montrait encore redoutable; car son génie infernal lui suggérait sans cesse quelque expédient pour embarrasser ses ennemis : cependant, déconcerté par l'abandon du captal, il prêta l'oreille aux propositions de Grailli. Une entrevue eut lieu entre les deux princes au milieu d'un des faubourgs de Paris : on s'y prodigua les plus vifs témoignages d'amitié. Le roi pouvait agir avec sincérité; pour Charles le Mauvais, il ne mettait aucune franchise dans sa conduite. L'événement prouva

que le fourbe ne cédait qu'à la nécessité. Ce prince offrit à son beau-frère un cœur en or, en le priant d'accepter ce riche joyau comme un gage de leur réconciliation. Duguesclin, l'un des témoins de cette entrevue, détestait le Navarrais : « Prince, lui dit-il fortement, je vous conjure d'être religieux observateur de votre promesse; sans cela, vous aurez certes le loisir de vous en repentir. » Bertrand ne tint pas le même langage au captal du Buch, qu'il voyait pour la première fois en ami. Ces deux guerriers se donnèrent, en présence de toutes les personnes appelées à la conférence, les marques d'une estime réciproque.

Enfin la France respirait, après trente années de guerre et de troubles; l'esprit belliqueux de Philippe de Valois et de Jean II lui avait causé des maux incalculables; loin de s'indigner de l'humeur pacifique de Charles V, elle changea en admiration les préventions défavorables qu'on avait conçues à son égard après la bataille de Poitiers. Déjà la main habile du monarque rassemblait les débris du naufrage, lorsque l'aurore de ce bonheur fut subitement obscurcie par un nouveau fléau, d'autant plus effrayant que son existence tenait à un vice radical de nos institutions : nous voulons parler des grandes compagnies, qui reparurent à la paix générale comme elles avaient surgi après celle de 1360.

On conçoit l'embarras que devait causer une multitude d'hommes armés, la plupart sans profession, commandés par des chefs bien plus difficiles à satisfaire que les soldats, et que l'on licenciait, vu

l'impuissance de continuer leur solde. Le roi, secondé par Duguesclin, puisa dans sa sagesse les moyens d'en délivrer le royaume.

Lorsque Charles V, Édouard III et Charles le Mauvais eurent congédié les bandes qui les servaient, le sol français se vit inondé de gens de guerre, livrés à eux-mêmes. Oubliant qu'ils venaient de combattre les uns contre les autres, ces hommes s'agglomérèrent pour former une association épouvantable, dont la règle unique fut le droit de la force. On comptait, dans ce rassemblement, des Français, des Bretons, des Gascons, des Allemands, des Anglais, des Catalans et des Italiens, présentant un total de cinquante mille hommes, les deux tiers à cheval. On distinguait à leur tête Hue Calverley, Robert Scot, Mathieu Gournay, Gauthier Huet, Arnauld Cervolle, et même deux princes du sang royal de France, Jean d'Évreux et le comte de Châlons. Ces divers chefs, disposant à leur gré de nombreuses compagnies, regrettaient infiniment de renoncer à l'exercice d'une influence redoutable pour rentrer dans une condition ordinaire : ils surent aisément communiquer cette humeur indépendante à des hommes nourris dans la licence des camps. Leurs ravages devinrent si effrayants, que l'on fit des prières publiques pour demander au ciel l'expulsion de ces brigands. Les villes manquèrent d'espace pour recueillir les habitants des campagnes, fuyant devant ces hordes dévastatrices, et les cités elles-mêmes ne tardèrent pas de tomber au pouvoir de ces *malandrins* ou *tard-venus*. Cette association s'établit au milieu de la France, qu'elle appela *sa chambre*. Plusieurs

forteresses devinrent les boulevards des grandes compagnies, qui choisirent Châlons-sur-Saône pour le point central de leur domination. Elles prélevaient les impôts à leur profit, s'appropriaient le péage des rivières, objet fort important à une époque où les ponts étaient rares : des employés préposés par les chefs des tards-venus administraient les provinces. En un mot, ces hommes, réunis sous prétexte de la nécessité de subsister, envahissaient les biens de l'État et ceux des particuliers. Les malandrins, loin de diminuer de nombre, augmentaient au contraire, car ils se recrutaient par les serfs que l'ordonnance de Louis Hutin avait affranchis soixante ans auparavant. Ces esclaves ne voulurent plus travailler dès que la cédule royale eut prononcé leur libération : ils abandonnèrent la culture des terres, et tombèrent en peu de temps dans un dénûment complet. Ils s'offrirent en auxiliaires aux capitaines, qui accueillirent ceux dont l'âge et la force leur convenaient. Charles V voyait renverser d'un seul coup les projets qu'il formait pour le bonheur de ses peuples.

Ce prince, n'ayant pas à sa disposition les forces nécessaires pour exterminer ces ennemis du repos public, eut recours aux négociations, seul moyen qui lui restait. Il députa auprès des chefs des compagnies plusieurs évêques, qui essayèrent de les fléchir en leur montrant comme un théâtre plus propice l'Asie, qui implorait l'assistance des chrétiens contre les Turcs; ces prélats offrirent des sommes considérables aux tards-venus, s'ils voulaient aller en Chypre défendre le dernier Lusignan. Les malandrins refusèrent, en objectant qu'ils avaient sous la main les

mêmes avantages qu'on leur présentait dans des contrées éloignées. Le péril devint enfin si pressant, que le monarque ne fit pas difficulté de réclamer l'intervention d'Édouard III; il le supplia d'interposer son autorité pour que les Anglais, qui composaient la moitié des tard-venus, sortissent des terres de France. En cette circonstance Édouard agit avec franchise, et ordonna aux chefs anglais des malandrins de rompre sur-le-champ leur association armée. Quelques-uns se montrèrent disposés à obéir, mais la majeure partie répondit qu'on n'avait pas d'ordre à recevoir de lui. Le roi d'Angleterre, irrité au dernier degré, annonça l'intention de franchir le détroit pour venir les châtier. Charles V rempli d'épouvante s'empressa de refuser une telle assistance : de son côté Édouard, très-piqué, jura de ne lui fournir aucun secours, dussent les malandrins l'expulser de Paris.

En refusant l'appui du monarque anglais, Charles V venait d'éloigner un danger sans doute très-grave, mais il restait sans défense devant celui qui le pressait d'un autre côté. Les dévastations s'étendaient jusqu'aux portes de la capitale; rien ne trouvait grâce aux yeux de ces brigands : les églises furent transformées par eux en lieux de débauche. L'État semblait toucher à une ruine complète : Duguesclin le sauva. Les services qu'il rendit en cette occasion lui valurent les bénédictions du peuple et le nom de *restaurateur de la monarchie*, que la France reconnaissante se plut à lui donner : ce beau nom, il ne l'a partagé dans la suite qu'avec deux autres guerriers, Dunois et Barbazan.

On se rappelle qu'à l'issue du combat de Brignais,

où succomba Jacques de Bourbon, le marquis de Montferrat s'étant érigé en chef des tard-venus, les avait entraînés en Italie, et qu'il s'en servit pour chasser les Sarrasins de l'extrémité de la péninsule : Duguesclin proposa un expédient semblable. La moitié de l'Espagne subissait encore le joug des Maures : ces riches contrées devaient offrir aux compagnies un puissant attrait; mais comment les en convaincre, après le refus positif de passer en Asie? Duguesclin crut pouvoir les y décider, en offrant de se mettre lui-même à leur tête. Cette proposition devait paraître d'autant plus généreuse de sa part, qu'il n'avait cessé de montrer autant de haine que de mépris pour les pillards de profession. Il fallait de plus s'arracher au repos, qui lui présentait tant de charmes; il fallait, sans y être obligé, quitter Pontorson, les objets de ses affections, et cela pour se transformer en chef de bandes indisciplinées, devenues l'objet de l'exécration de la France entière: mais que ne peut l'amour du bien public!

Sans perdre un seul instant, Duguesclin partit pour Châlons, séjour des principaux malandrins : il se fit précéder d'un écuyer, qui devait annoncer sa venue. En traversant les nombreux détachements des tard-venus échelonnés sur sa route, Bertrand les engagea à regagner la Bourgogne, afin, leur dit-il, de l'aider dans une immense entreprise qu'on allait combiner de concert avec leurs généraux : les compagnies obéirent, et Paris ne craignit plus d'être insulté.

L'annonce de l'approche de Bertrand surprit et

charma tout à la fois les chefs des malandrins, qui envoyèrent à sa rencontre une députation. Il arriva au bout de quelques jours : des écuyers portaient ses enseignes déployées; une suite nombreuse et brillante l'accompagnait : on lui rendit des honneurs excessifs. Le comte de Châlons, Le Bègue de Villaines, naguère ses lieutenants, le comblèrent de caresses : Gauthier Huet et Calverley, jadis ses adversaires dans les champs d'Auray, se montrèrent pareillement empressés à le bien recevoir. Le lendemain Duguesclin désira communiquer aux grandes compagnies l'objet de son voyage. L'armée se concentra au milieu d'une plaine voisine de Châlons; Bertrand se plaça sur un tertre, et demanda qu'on lui prêtât un moment d'attention. Nous avons vu que ce guerrier se complaisait dans les harangues et qu'il les débitait très-dignement. D'une voix forte, Duguesclin adressa aux capitaines rangés autour de lui l'allocution suivante :

« Compagnons d'armes, nous avons fait, vous et moi, assez pour damner nos âmes, et vous pouvez vous vanter d'avoir fait pis que moi; faisons maintenant honneur à Dieu, et le diable laissons. Depuis quelque temps vous êtes occupés à des travaux indignes de braves gens; je viens vous en proposer de plus honorables, et que je partagerai avec vous : c'est d'aller en Espagne combattre les ennemis de la foi, de leur arracher la possession de contrées riches et florissantes. Allons nous emparer des trésors accumulés par les infidèles dans Grenade et dans Cordoue : le roi de France vous offre de payer les frais de l'expédition, et le pape vous accordera l'absolution de toutes vos fautes; nous sauverons nos âmes,

et nous acquerrons de la gloire et des richesses. »

Ce discours ayant circulé promptement dans l'armée, fit pousser mille cris en signe d'adhésion ; mais les commandants de ces phalanges ne se laissèrent pas enflammer aussi facilement : ils voulurent qu'on stipulât des conditions. Bertrand leur donna l'assurance que le roi compterait deux cent mille florins, et leur accorderait de plus un pardon irrévocable pour les désordres commis dans le royaume, offrant même de les conduire à Paris pour les présenter à Charles V, qui ratifierait le traité : il sut enfin adoucir ces hommes terribles, qui avaient méprisé les menaces des deux plus puissants monarques de la chrétienté.

Calverley et vingt-cinq autres capitaines consentirent à se rendre auprès de Charles V. Des décrets foudroyants avaient été lancés contre eux par le prince et par l'Église : il paraissait donc naturel pour eux de concevoir quelques craintes en se présentant devant le roi; mais la seule parole de Bertrand suffit pour leur inspirer une entière confiance.

Le chevalier breton les devança à Paris, afin d'annoncer la convention récemment conclue : on le reçut comme un libérateur. Calverley et les siens arrivèrent au bout de la semaine : le roi ne voulut pas qu'ils entrassent de jour dans la capitale, craignant sans doute que leur présence n'excitât la fureur du peuple; en conséquence ils vinrent le soir au Temple. Charles V les reçut avec bonté; un certain nombre de bannerets, du plus haut lignage, témoignèrent le désir de partager les dangers de l'expédition : cette

déclaration bannit toutes les incertitudes des malandrins; ils restèrent convaincus que le projet de porter la guerre en Espagne avait été formé dans l'intention d'aller secourir les chrétiens, et non pour débarrasser la France de la présence des grandes compagnies. Le maréchal Andrehan, Olivier de Mauny, Guillaume Dubouestel, Jean d'Harcourt, Pierre de Montmorency, Yves de Rohan, ne balancèrent pas à se ranger sous les bannières de Duguesclin, qui fut investi du commandement suprême. Cet heureux négociateur obtint des malandrins la remise des places fortes dont ils s'étaient emparés. Cent mille florins devaient être comptés à Lyon, et les autres cent mille sur les frontières d'Espagne. Duguesclin, pour mieux se lier avec les tard-venus, se fit le frère d'armes de Calverley, l'homme le plus influent de l'association : on voyait rarement deux guerriers, nés dans des pays différents, s'unir par les liens de la fraternité d'armes ; mais ici la politique tenait lieu d'affection. A l'issue de la cérémonie, qui se fit en présence de l'armée réunie dans les plaines de Châlons, cette multitude de bandits, dont le nombre augmentait chaque jour, leva le camp, et se dirigea vers le Languedoc, en suivant le cours du Rhône. Afin de se distinguer des croisés des autres époques, les tard-venus chargèrent leur poitrine et les enseignes d'une croix d'argent : ils prirent dès-lors le nom de *compagnies blanches*.

Duguesclin eut soin d'emmener de force tous les vagabonds accourus de l'Allemagne et de l'Italie dans l'intention de ravager la France; mais son autorité

n'était pas assez bien établie pour contraindre ces féroces guerriers à fléchir sous les règles de la discipline : il ne put les empêcher de se livrer à la rapine et à la violence : la terreur les précédait. Ils allaient passer le pont Saint-Esprit pour traverser le Languedoc et pénétrer en Espagne par les Pyrénées, lorsqu'un légat du pape Urbain V vint au-devant de cette armée, et lui ordonna de rétrograder sous peine d'excommunication : le légat croyait que ces gens s'avançaient avec la résolution d'envahir le comtat Venaissin. Mais, au lieu d'éloigner le péril, le légat ne fit que l'augmenter; car les tard-venus, irrités de cette menace, changèrent d'idée, et, au mépris des supplications de Duguesclin, voulurent marcher sur Avignon, afin d'obliger le pape à leur donner de l'argent et l'absolution. « Il est juste, disaient-ils, que le chef de la chrétienté, dont les richesses sont immenses, contribue comme les autres à chasser de l'Espagne les mécréants. » Ils entrèrent aussitôt dans le comtat.

Les habitants des campagnes, saisis d'épouvante à l'approche de ces étranges croisés, abandonnèrent leurs demeures pour chercher un refuge auprès du pontife. Urbain V se montra tout aussi effrayé, lorsque des tours de son palais il vit la plaine couverte d'hommes armés livrant aux flammes les moindres chaumières : il envoya au plus vite un second légat pour leur témoigner son indignation. Le cardinal sortit d'Avignon en habits pontificaux ; les premiers soldats qu'il rencontra lui crièren t : « Monsieur le légat, nous apportez-vous de l'argent ? » Ce début ne le rassura

guère; il poursuivit son chemin, et arriva dans la tente de Duguesclin. Le général se plaignit au légat de ce que l'on eût par une imprudence provoqué la fureur des malandrins. « Allez, ajouta-t-il, dites au Saint Père que nous les conduisons en Espagne contre les Sarrasins; il est juste que le chef de l'Église fasse de son côté quelques sacrifices pour éloigner de la chrétienté un fléau auquel lui-même n'aurait pu longtemps se soustraire. Les malandrins demandent de l'argent et l'absolution de leurs péchés, je lui conseille de donner l'un et l'autre : deux cent mille florins suffiront. » Le légat, étonné de ce langage, répondit qu'il pouvait assurer d'avance que le pape donnerait volontiers l'absolution, mais non pas l'argent. L'évêque de Capoue se vit obligé, pour regagner la ville, de passer entre deux haies de tard-venus, dont les avides regards, disent les anciennes chroniques, convoitaient les dorures de ses somptueux habits.

Urbain V, en apprenant la réponse de Duguesclin, voulut d'abord résister; mais le légat fit une telle peinture de ces hommes redoutables, que l'effroi s'empara du pape. Il ordonna de lever à la hâte sur les principaux habitants de la ville et sur le peuple la moitié de la somme exigée : des messagers l'apportèrent au camp, ainsi que la bulle d'absolution signée de la main du pontife et scellée du grand sceau. Le prévôt d'Urbain V ayant achevé de compter l'argent, annonça aux généraux que le Saint Père les invitait à venir les visiter avant de quitter le comtat : les principaux chefs se montrèrent fort empressés de se rendre aux désirs du père commun des fidèles. Bertrand, Calver-

ley, Le Bègue de Villaines et vingt autres capitaines entrèrent dans Avignon : ils allèrent présenter leur respect au pontife, baisèrent sa mule, et se prosternèrent pour recevoir sa bénédiction.

En traversant la ville, Duguesclin recueillit les témoignages de la reconnaissance des habitants. La conduite tenue par lui en cette circonstance et le succès qui la couronna rendirent plus puissante l'autorité de ce général ; il parvint à ramener au devoir cette multitude de soldats de différentes nations : chose d'autant plus surprenante, que le fameux Arnauld Cervolle, ayant essayé de les réprimer, venait d'être massacré par eux.

Le Languedoc n'essuya point le triste sort du comtat Venaissin. Le jeune duc d'Anjou, frère du roi, gouverneur de cette province, accourut sur les frontières pour recevoir les malandrins, espérant tempérer par sa présence les maux que des hôtes aussi dangereux pourraient occasionner au pays. Duguesclin, ne s'étant mis à la tête des tard-venus que dans l'intention de se sacrifier aux intérêts publics, n'épargna aucun soin pour seconder les efforts du duc d'Anjou. Les malandrins étrangers, anglais, allemands, espagnols, italiens, regardaient le royaume comme une terre conquise par les armes ; on devait craindre qu'ils ne communiquassent le même esprit aux Français. Dans une circonstance aussi difficile, Duguesclin montra toute la profondeur de son génie en mettant en pratique cette maxime des anciens : *Divide et impera*. A force d'adresse le généralissime parvint à rompre la confraternité qui,

semblable au ciment, liait entre eux tous ces dévastateurs et en formait une masse compacte. Il se rendit maître assez facilement des Bretons, des Normands et des Gascons; il en composa un parti puissant, au moyen duquel on put contenir les étrangers. Enfin, Bertrand sut tellement gouverner ces hordes furieuses, qu'elles franchirent les Pyrénées sans avoir occasionné dans le Languedoc plus de mal que n'en eût causé le passage d'une armée ordinaire.

Duguesclin, ayant séjourné une semaine à Toulouse, y avait vu Henri de Transtamarre, rival du fameux don Pèdre le Cruel, roi de Castille. Henri, forcé de laisser le champ libre à son compétiteur, venait de se réfugier auprès du duc d'Anjou, lequel nourrissait une haine très-légitime à l'égard du meurtrier de Blanche de Bourbon, sa parente; aussi embrassa-t-il chaudement les intérêts de Henri de Transtamarre. Ce dernier, uni au duc d'Anjou, sut entraîner dans la coalition le roi d'Aragon; mais don Pèdre ne tarda point à triompher de cette triple alliance. Henri regarda l'arrivée des grandes compagnies comme un bienfait du ciel : la rage dont on les voyait animées lui paraissait devoir servir ses desseins. Duguesclin ne se montra point d'abord disposé à le seconder : don Pèdre, malgré ses horribles excès, n'en était pas moins à ses yeux un prince légitime. Il déclara donc à Transtamarre que les compagnies blanches allaient en Espagne pour combattre les ennemis de la foi, et non pour subjuguer les États d'un prince chrétien. Henri essayait de bannir ses scrupules en lui peignant son rival sous les couleurs les plus dé-

savantageuses, lorsqu'un conseiller de la couronne, venu en toute hâte de Paris, remit à Duguesclin un message, renfermant l'ordre formel d'employer les malandrins à commencer une guerre terrible contre le roi don Pèdre. Des considérations de la plus haute politique engageaient le monarque français à se prononcer contre le prince castillan : les liens du sang lui commandaient de venger la mort de Blanche de Bourbon, sa belle-sœur; d'ailleurs don Pèdre n'avait cessé de prêter son appui aux entreprises d'Édouard III et de Charles le Mauvais, et sous ce rapport il méritait l'animadversion de la France. Urbain V se joignit à Charles V : le Saint Père anathématisa le Castillan, qui se plaisait à protéger très-efficacement les juifs et les hérétiques.

La déclaration du pape, jointe aux ordres du roi, triompha de la répugnance de Duguesclin, qui se rendit aux vœux du comte de Transtamarre, dont il estimait en particulier les qualités personnelles. Bertrand prit des mesures énergiques pour assurer le succès de l'entreprise. Pour mieux suivre Duguesclin dans cette expédition qui fut un des épisodes les plus intéressants du moyen âge, il est nécessaire de jeter auparavant un coup d'œil sur la situation de l'Espagne à l'époque où Bertrand y apparut, et puis expliquer la cause de la fameuse querelle de don Pèdre et de Henri de Transtamarre : l'intérêt qu'inspire cette digression nous excusera sans doute de nous y

LIVRE VI.

État de la péninsule hispanique au milieu du quatorzième siècle. — Duguesclin conduit les grandes compagnies au secours de Henri de Transtamarre. — Conquête de la Castille.

Tandis que Philippe-Auguste triomphait à Bouvines d'une puissante coalition, tous les princes chrétiens de l'Espagne, réunis dans les plaines de Murendal, taillaient en pièces cent mille Arabes ou Africains. Alphonse *le Noble*, roi de Castille, Jean II, roi d'Aragon, et Sanche *le Fort*, roi de Navarre, furent les héros de cette journée. Sanche brisa les chaînes qui fermaient l'entrée du camp du miramolin de Maroc, et décida de la victoire par cette heureuse diversion. En mémoire de son triomphe, il orna ses armes des chaînes du chef africain, telles qu'on les voit encore dans l'écu de Navarre. Le roi de Castille, par la vaillance dont il fit preuve à Murendal, rehaussa l'éclat dont brillait déjà sa famille : son petit-fils, Alphonse XI, marcha sur ses traces, et remporta en 1340, contre le sultan Alboacen, la victoire de Tarifa, si célèbre en Espagne; le Maure y perdit la moitié de son armée, ses femmes, ses fils et ses trésors. Alphonse eut un règne glorieux; mais ses passions désordonnées préparèrent de longs malheurs à sa famille. Ce prince avait épousé, pour des raisons politiques, Marie de Portugal, à laquelle il préféra bientôt Éléonore de Gusman,

précédemment sa fiancée; rien ne put l'en détacher. Cette violente passion tenait à une noble origine : Alonzo de Gusman, père d'Éléonore et duc de Médina, se trouvait gouverneur de Tarifa, en 1294, lorsqu'une armée d'Arabes vint cerner la place. Sommé d'ouvrir ses portes, Gusman s'y refusa fièrement : alors les assiégeants le menacèrent d'égorger en sa présence son jeune fils, tombé entre leurs mains. La voix de la nature se tut devant l'intérêt de la patrie; Alonzo jeta lui-même aux ennemis, du haut des murailles, un poignard en prononçant ces paroles généreuses, qui sont devenues la devise de la maison de Gusman : *Mas pesa el rey que la sangre; le roi l'emporte sur le sang.* Ce trait héroïque fit longtemps l'admiration des Espagnols, et trente ans après il charma tellement Alphonse XI, âgé de vingt ans, que ce prince voulut s'allier à la maison de Gusman, et se fiança avec Éléonore, fille d'Alonzo; mais son conseil, ne goûtant point cette union, décida qu'il épouserait une infante de Portugal, attendu que le salut de l'État réclamait en ce moment cette alliance. Le roi, obligé de sacrifier ses affections, s'unit à Marie, ayant le tort impardonnable de conserver auprès de lui celle qu'il avait cru pouvoir élever au trône. La reine, justement irritée, courut chercher un refuge dans un château situé au milieu des montagnes de la Sierra-Morena : c'est là qu'elle mit au monde le farouche don Pèdre, dont le caractère parut tenir des âpres contrées où il avait reçu le jour.

Marie de Portugal soigna elle-même son enfance, et lui communiqua dès le berceau la haine que son

cœur nourrissait contre sa rivale; elle préparait ainsi les moyens de satisfaire sa jalouse rage. Alphonse, éloigné de la reine et de son fils, s'accoutuma à regarder comme légitimes les six enfants que lui donna Éléonore; il les dota de riches apanages, et avantagea principalement le premier, Henri, né en 1331. Alphonse mourut de la peste, le 10 août 1350, devant Gibraltar, la même année que Philippe de Valois, dont il ne cessa de cultiver l'amitié. Don Pèdre fut alors retiré de la Sierra-Morena pour se voir placer sur le trône; il y apporta un caractère intraitable. On forma un conseil de régence, car il atteignait à peine seize ans. Ceux qui composaient ce conseil, pour se réserver l'exercice du pouvoir, n'occupèrent le jeune roi qu'à des plaisirs souvent criminels. Son gouverneur, Albuquerque, s'étudiant à nourrir ses inclinations vicieuses, lui apprit de bonne heure à mépriser ce que les peuples chérissent le plus dans un souverain, la religion, la morale et les bonnes mœurs : il ne lui fallut pas de longs efforts pour corrompre son cœur. Albuquerque ne remplit pas seul cette horrible tâche; Marie de Portugal le seconda, ne cessant d'entretenir son fils dans des idées de vengeance, de lui répéter que le rang suprême où le ciel venait de le placer, n'était digne d'envie qu'autant qu'il procurait la faculté de se baigner dans le sang de ses ennemis. Ne nous étonnons donc pas si don Pèdre devint un prince exécrable; les piéges odieux dont on environna son enfance contribuèrent puissamment à le rendre tel.

Don Pèdre se montrait d'autant plus disposé à servir

le ressentiment de sa mère, qu'Éléonore, fière de sa nombreuse famille, formait une ligue redoutable dans le but de placer son fils sur le trône, à l'exclusion de celui de la reine : l'ambitieuse favorite échoua complétement. Contrainte de s'éloigner de la capitale, elle se réfugia, accompagnée des siens, dans les vallées de la Rioca, afin d'y attendre que la fortune lui offrît une occasion favorable. Du fond de sa retraite, la fille de Gusman continuait à susciter des embarras à don Pèdre. Ce prince, irrité de voir ses droits compromis par des machinations qui tendaient à lui arracher la couronne aussi bien que la vie, crut anéantir d'un seul coup tous ses ennemis, en frappant leur chef dans la personne d'Éléonore de Gusman. Celle-ci, avertie des projets du roi, quitta Osma, et alla se cacher en Andalousie; mais des sicaires l'y suivirent : Olmedo, l'un d'eux, la tua d'un coup de hache auprès de Cordoue. Marie de Portugal s'empara d'une partie des dépouilles de sa rivale : son fils lui donna la ville de Talavera, qui prit depuis lors le nom de *Talavera de la Reyna* (1).

En apprenant la mort d'Éléonore, ses enfants, saisis d'effroi, se hâtèrent d'échapper au glaive homicide suspendu sur leurs têtes. Henri et ses deux frères parvinrent à gagner Lisbonne : don Pèdre les vit avec regret se soustraire à sa furie; et, pour assouvir la soif de sang qui le tourmentait, il se mit à chercher ailleurs d'autres victimes. Don Garcias de la Vega, dont les grâces et les succès excitaient son envie,

(1) Ferreras, livre II.

fut poignardé par ses ordres. Le caractère de don Pèdre acquérait chaque jour plus de férocité. Les hommes qui l'entouraient, loin d'essayer de l'arrêter dans ses écarts, semblaient au contraire prendre plaisir à le pousser au mal. L'ambitieux Albuquerque, l'ancien gouverneur du prince, offrit à ses regards Marie Padilla sa parente, avec l'intention d'exciter les passions de son élève, qui, selon lui, ne ferait aucune difficulté d'épouser la jeune Castillanne : cette union devait consolider le crédit d'Albuquerque. Le roi tomba aisément dans le piége; car Marie Padilla joignait à une beauté des plus rares l'amabilité la plus attrayante. Don Pèdre s'abandonnait à sa passion sans aucun ménagement : sa favorite devint l'arbitre de toutes les destinées. Les régents du royaume, amis de leur pays, effrayés de voir livrer le sort de l'État aux caprices d'une femme sans pudeur, voulurent prévenir les inconvénients qui pouvaient en résulter; ils résolurent de marier le jeune monarque, malgré lui-même et malgré Albuquerque. Don Pèdre comptait déjà dix-huit ans. Les rois ses prédécesseurs n'exerçaient point un pouvoir aussi absolu qu'on le croit communément : qui ne connaît la fameuse formule des états de Castille et d'Aragon? *Nos que valemos tanto como vos, y que podemos mas que vos, hos hazemos nuestro rey, y senor con tal que guardeis nuestros fueros, se no, no.*

En conséquence, don Pèdre se vit contraint de céder aux volontés des états assemblés à Valladolid, qui décidèrent, vers la fin de 1352, que le roi épouserait une princesse du sang royal de France. On

députa quatre conseillers auprès de Jean II, qui réserva à la famille du duc de Bourbon l'honneur de donner une reine à la Castille. Blanche fut choisie par les ambassadeurs espagnols comme la plus belle des six princesses, filles de Pierre, duc de Bourbon ; on chargea le vicomte de Narbonne de la conduire à son époux (1). Toutes les femmes du sang royal envièrent le sort de Blanche, en la voyant partir pour aller partager un trône; mais, hélas! combien ne durent-elles pas remercier le ciel de les avoir privées de ce funeste honneur! Blanche, vivant dans une profonde retraite, ignorait absolument les désordres de l'homme auquel on l'unissait ; chacun le lui peignit sous les couleurs les plus favorables. Elle quitta donc sans regret sa famille, et se vit reçue en Espagne avec acclamations. La Castille la salua comme un astre bienfaisant, dont l'influence devait ramener le calme et la décence dans une cour livrée à tous les débordements. La beauté de Blanche étonna don Pèdre. Le mariage fut célébré pompeusement à Valladolid, le 3 juin 1353.

Les grâces naïves de la reine, son extrême innocence, auraient dû bannir totalement le souvenir de Padilla ; mais, le croirait-on? au bout de quelques jours, le dégoût le plus prononcé remplaça l'impression qu'avait produite sa première vue (2). La reine

(1) Le roi Jean donna à Blanche, en présent de noces, vingt-cinq mille florins à prendre sur les droits prélevés par le fisc lors de la foire de Beaucaire. (Hist. du Languedoc, notes du 2e volume.)

(2) Ferreras, Histoire d'Espagne tome V, in-4°.

Ortis, autre historien espagnol, assure que Padilla eut recours aux

fut chassée non-seulement de la couche nuptiale, mais encore du palais; on la relégua dans le château de Médina Sidonia. Cet exil ne devait être que la moindre de ses infortunes; son indigne époux alla prendre à Montalban sa favorite, la ramena à Burgos, et la fit jouir des honneurs réservés à la royauté. Une conduite aussi répréhensible devint le sujet des remontrances les plus sévères : on vit s'élever contre Padilla une opposition formidable, qui se grossit naturellement des partisans du comte de Transtamarre. Ce prince, jetant depuis longtemps des yeux d'envie sur le trône, suivait ses projets en silence, et se réjouissait des fautes que le roi commettait. Don Pèdre demeura sourd aux exhortations de ses amis, ainsi qu'aux prières de sa mère; il persista dans son genre de vie, mélange de crauté et de débauche. Voyant que le mécontentement augmentait de jour en jour, que ses ennemis devenaient plus redoutables, il eut recours aux juifs, fort nombreux en Espagne : il s'en déclara le protecteur, les attira auprès de lui et en peupla la ville de Burgos. Un d'eux, nommé Jacob, devint son conseiller intime et le ministre secret de ses vengeances. Ce fourbe entraîna son maître dans des voies si abominables, lui fit commettre tant de crimes, tant d'impiétés, que l'indignation publique fut portée à son comble. Il se forma contre don Pèdre, au sein de ses États,

maléfices pour conserver le cœur du roi, et pour dégoûter don Pèdre de la belle princesse de Bourbon. Suivant lui, Blanche avait brodé de ses mains une écharpe couleur de feu, elle la donna à son époux; mais aussitôt que celui-ci l'eut mise, il crut avoir un serpent autour du corps. Don Pèdre prit tellement sa femme en horreur, qu'il ne pouvait la regarder sans tressaillir.

dans sa famille même, non pas une simple opposition, mais une ligue des plus redoutables. Sa mère, jalouse de Padilla, et Albuquerque, dont la faveur était passée, se rangèrent du côté des mécontents. Le roi brava l'orage avec audace, et sut inspirer beaucoup d'effroi à ses ennemis : la terreur le précéda en tous lieux, il ne voulut régner que par elle, et se procura des ressources immenses chez les juifs, qui, pour prix de sa protection, lui livrèrent leurs trésors. Il marcha contre les révoltés, les mit en déroute, prit Tolède et fit massacrer les gens désignés pour ne pas désirer le triomphe de sa cause. On signala à sa colère un orfèvre âgé de quatre-vingts ans, comme ayant fourni de l'argent aux confédérés, et il prononça contre lui la peine de mort : le fils de ce malheureux vint, à l'insu de son père, racheter la vie du vieillard au prix de la sienne. Loin d'admirer un acte aussi touchant, le roi accepta froidement l'échange, et envoya le jeune Espagnol au supplice. La comtesse Osorio habitait Tolède ; son fils suivait le parti d'Henri de Transtamarre : don Pèdre la fit saisir, en l'accusant d'entretenir des relations avec les rebelles, et la condamna à périr par le feu. Une des femmes de la comtesse voulut l'accompagner jusqu'au lieu du supplice ; dès que les flammes du bûcher s'allumèrent, elle se jeta sur sa maîtresse, la tint embrassée, et fut consumée avec la comtesse. Les chroniques espagnoles ont conservé le nom de cette héroïne du dévouement : elle se nommait Isabelle d'Avallos (1).

(1) Ferreras, liv. VIII.

Plus prompt que l'éclair, le farouche vainqueur se porta devant Toro, où venait de se renfermer la reine douairière. Maître de la ville au bout de quelques heures de résistance, il la livra à la fureur de ses soldats, et fit égorger les principaux chefs ennemis, en présence de sa mère: cette princesse, épouvantée, tomba évanouie; en reprenant ses sens elle se trouva entourée de cadavres palpitants, que don Pèdre considérait d'un air joyeux. A cette vue, elle poussa un cri d'effroi, et donna sa malédiction au barbare sorti de son flanc; mais ce dernier y répondit par un sourire amer, accompagné des plus terribles menaces. La semaine suivante Marie de Portugal mourut du poison (1356) : l'histoire n'accuse pas d'une manière positive son fils de cet attentat, mais le soupçon est permis en pareil cas.

Albuquerque lui-même, traître à tous les partis, ne sut échapper aux coups de don Pèdre : il avait travaillé à former ce monstre, il devait en être la victime; on lui trancha la tête par l'ordre du tyran : c'est la seule action juste du cruel roi de Castille. On comprend que la race de Gusman fut enveloppée dans une proscription aussi étendue : de cette famille si nombreuse il ne restait que trois enfants mâles. Henri, l'aîné, après avoir échappé par miracle à mille embûches, se retira auprès du roi d'Aragon (1357). Don Pèdre demanda son extradition, et, sur le refus du prince aragonais, la guerre éclata incontinent. Don Pèdre y fit preuve d'une valeur surprenante; la rapidité de ses conquêtes contraignit son adversaire à implorer la paix. N'ayant plus d'asile sur les terres

d'Espagne, le comte de Transtamarre se réfugia en France. Le vainqueur parcourut les provinces nouvellement soumises, et dévasta la Biscaye.

Il serait trop long de nommer ici toutes les victimes de la fureur de don Pèdre ; la plus illustre fut la reine Blanche de Bourbon. L'espèce de captivité dans laquelle vivait cette princesse, sa noble résignation, ses vertus angéliques, ne cessaient d'inspirer l'intérêt le mieux senti ; chacun déplorait ses malheurs. Le comte de Transtamarre eut l'adresse de confondre sa cause avec celle de la reine : de sorte que Blanche paraissait l'âme des diverses ligues formées contre son mari. Don Pèdre, ne cachant plus les sinistres projets qu'il avait formés contre cette princesse, chargea les juifs de l'immoler : ceux-ci, qui abhorraient la reine en raison de son extrême attachement à la foi catholique, acceptèrent sans balancer cette détestable mission. Plusieurs messagers de cette nation se rendirent à Médina Sidonia, apportant au gouverneur Inigo Ortis l'ordre de faire mourir Blanche de Bourbon par le suc d'herbes vénéneuses qu'ils lui remirent; mais Inigo Ortis, indigné, déclara qu'il ne tremperait pas dans un pareil forfait. Le mois suivant, Perez Rebboledo, un des chambellans de don Pèdre, vint prendre la reine à Médina Sidonia, la sépara de ses fidèles serviteurs, et la conduisit au château de Xérès. C'est là que le crime fut consommé, et non à Médina comme le dit Mariana.

Abreuvée d'amertumes depuis neuf années, Blanche désirait ardemment le trépas. Le ciel exauça enfin ses vœux, et finit son martyre : des mains criminelles pré-

parèrent un breuvage empoisonné; Blanche le prit courageusement, bien persuadée qu'elle recevait la mort : elle expira dans des douleurs affreuses, à l'âge de vingt-six ans, au mois de mars 1361 (1). Malgré des infortunes si peu méritées, la mémoire de cette princesse n'a point trouvé grâce devant l'auteur des *Essais sur les Mœurs,* qui a voulu prouver qu'elle avait eu des torts graves avant même d'avoir connu don Pèdre. Nous ne chercherons pas à combattre cette accusation, dont la fausseté est évidente jusque dans les moindres détails; nous sommes persuadé que le désaveu d'une nation tout entière et l'assentiment des historiens espagnols seront, aux yeux de l'homme sage, une autorité plus respectable que l'opinion d'un écrivain qui sut merveilleusement peindre, il est vrai, les écarts de l'esprit humain, mais qui voulut trop souvent excuser les forfaits éclatants aux dépens de la vertu malheureuse.

Le bruit de la mort de Blanche retentit dans toute la chrétienté, et y causa une profonde indignation. En France, plus de cinq cents bannerets firent vœu de venger le trépas d'une sainte princesse, et dès ce moment prirent l'écharpe verte, conformément aux statuts de la chevalerie (2).

(1) Les anciens mémoires sur Duguesclin font une relation fabuleuse de la mort de Blanche; Guyard les a copiés en entier, parce que le merveilleux est toujours préféré à la vérité. Ayala, auteur d'une histoire de don Pèdre fort estimée, Zurita, Ferreras, Mariana, rapportent cette catastrophe telle que nous venons de l'écrire.

(2) L'écharpe verte annonçait un vœu contracté; le chevalier ne la quittait qu'après avoir accompli son serment, ou après en avoir été relevé. Les Français tenaient cet usage de celui qui était pratiqué chez

En Espagne, cet attentat inouï causa une explosion unanime de mécontentement; les provinces, gouvernées par des tyrans secondaires, se révoltèrent: don Pèdre, sourd aux exhortations les plus sages, dévasta ses propres États et les remplit de carnage. Les Espagnols saisis d'épouvante, supplièrent le roi de France de les prendre sous sa protection. Charles V, décidé à venger l'honneur de sa maison, et désirant en même temps soulager les misères d'un peuple digne de son intérêt, déclara la guerre à don Pèdre : ceci eut lieu pendant que Duguesclin et les tard-venus traversaient le comtat Venaissin.

Le tyran de la Castille ne se laissa point intimider par les menaces de Charles V; il fit tête à l'orage; jamais on ne vit mieux jusqu'où peut aller la force d'un pouvoir légalement établi : la fermeté seule du roi contint une multitude d'ennemis. Sur ces entrefaites, don Pèdre reçut un coup qui lui fut plus sensible que toutes ces attaques : Padilla, consumée depuis deux ans par une maladie de langueur, n'eut pas le temps de jouir du triomphe que le trépas de Blanche devait lui assurer; la favorite expira le surlendemain qu'elle eut appris la triste fin de cette noble victime. Celui qui avait fait couler tant de larmes et tant de sang connut à son tour la douleur : on crut que le chagrin l'entraînerait dans la tombe avec l'objet de ses affections.

les anciens Francs, lesquels se chargeaient le bras gauche d'une chaîne quand ils faisaient une promesse solennelle, ne la quittant pareillement qu'après avoir rempli leurs engagements : d'où vient la phrase proverbiale, *être esclave de sa parole.* Les mœurs et les usages venant ensuite à s'adoucir, il arriva que les preux du moyen âge remplacèrent la chaîne par une écharpe de la couleur la plus agréable à l'œil.

« C'eût été un jeu bizarre de la nature, dit M. de Sacy, de voir Pierre le Cruel mourir de sensibilité. » Mais la douleur le rendit encore plus terrible : don Pèdre ne mit plus de bornes à ses fureurs; il s'indignait de ne pouvoir reprocher à personne le trépas de Padilla, et n'en immola pas moins des victimes à ses mânes. Louis de Lara, l'aîné de la famille de la Cerda, fut étranglé par ses ordres. Il restait encore, de cette maison si malheureuse, un fils âgé de deux ans : les soins de sa gouvernante, appelée Mincia, le dérobèrent longtemps aux recherches des sicaires de Pierre; mais un jour la fatigue ayant forcé cette femme généreuse à s'arrêter au milieu d'une forêt, elle fut atteinte par ces barbares, et pendue à un arbre, ayant vu étouffer en sa présence l'enfant confié à sa garde (1).

Cependant l'artisan de tant de crimes n'était pas tellement occupé de ces soins homicides, qu'il oubliât les intérêts de sa couronne : don Pèdre savait multiplier ses moyens de défense à mesure que le nombre de ses adversaires augmentait. Il appela en Castille les juifs disséminés sur la surface des Espagnes. Le roi, regardant encore ce secours comme insuffisant, alla proposer au chef maure régnant à Grenade de contracter une étroite alliance; on dit même que, pour mieux cimenter cette union, il offrit d'embrasser l'islamisme. Tranquille du côté du sud, don Pèdre conduisit ses forces au-devant du roi d'Aragon. Ce prince, sur les instances de Henri de Transtamarre, se préparait à recommencer les hostilités. Suivi d'une armée à laquelle

(1) Mariana, t. III, Ortis, chap. XIX.

la rapine et la licence étaient permises, le roi de Castille attaqua impétueusement l'Aragonais, le rejeta au delà des frontières déjà envahies, s'empara de plusieurs provinces, et obligea le provocateur à demander une suspension d'armes. Henri de Transtamarre, dont la valeur personnelle essaya vainement d'arrêter le torrent, fut trop heureux de sortir sain et sauf de l'Aragon; ce prince se retira auprès du duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc; ce fut là qu'il fit la rencontre de Duguesclin.

Don Pèdre rachetait une partie de ses vices par des qualités remarquables; on doit le regarder comme un homme supérieur sous plusieurs rapports : jamais souverain ne déploya plus d'activité, ne sut mieux tirer parti des moindres ressources. Le Castillan s'était ménagé depuis longtemps l'alliance de Charles le Mauvais, dont les États touchaient les siens. Les secours envoyés par ce précieux auxiliaire le mirent en position de braver la ligue des différents princes conjurés contre lui.

Le roi d'Aragon venait de rompre la trêve, dans l'intention d'assurer le triomphe de la cause de Transtamarre; le duc d'Anjou lui avait promis de le seconder au moyen de forces considérables : c'est par suite de ce traité que Duguesclin s'ébranla à la tête des grandes compagnies, lesquelles, s'étant reposées quelques mois dans le fertile Languedoc, ne respiraient que les combats. Le duc de Bourbon, frère de Blanche, devait commander l'expédition; mais, au moment de partir, le prince fut rappelé à Paris pour des raisons que l'histoire n'explique point. Bertrand entra

en Espagne vers la fin de 1365, par la vallée de Roncevaux, ancien théâtre de la défaite et de la mort de Roland, neveu de Charlemagne. Duguesclin, plus heureux, tailla en pièces les troupes castillanes qui s'opposaient à son passage, et les chassa des défilés. Ne voulant pas quitter ces lieux sans payer un tribut d'admiration à la mémoire du guerrier illustre qui l'avait précédé dans ces vallées, il rangea en bataille ses hommes d'armes devant le tombeau de Roland, à l'endroit même où périt le paladin du neuvième siècle; il fit sonner les clairons et élever les bannières, et, s'avançant vers le mausolée, il mit un genou à terre, et récita cette prière: « Sire Dieu, ici gist fleur de chevalerie; soubs cette pierre est clos heur et vaillance : fais à ton serviteur Guesclin servir son roi Charles comme cestui preux servit puissamment l'empereur Charlemaigne, et comme cestui Roland estre occis par beau jour de bataille. »

L'armée française se composait de quarante mille hommes; la chevalerie du Languedoc et de la Provence accourut pour prendre part à cette croisade. Six cents jeunes Toulousains s'enrôlèrent sous les bannières de Bertrand; on distinguait parmi eux Lautrec, Castelnau, Brassac, Sabonnet, Paul de Montpezat, Robert de Blagnac, Hue de l'Espinasse. (Annales de Toulouse, par le prouvaire Goudouli.)

Au début de la campagne, Bertrand, que les chroniques espagnoles appellent *du Claquin*, se fit un plan d'opérations dont la conception annonçait un puissant génie. A l'aide de quatre mille Castillans partisans de Transtamarre, ce général éclaira le pays

et prit une connaissance parfaite des localités ; puis, ayant partagé son armée en divisions, il les envoya dans différentes directions, et fit cerner à la fois les cinq places fortes de l'Aragon tombées récemment au pouvoir du roi de Castille. Au bout d'un mois don Pèdre se vit enlever ses principales conquêtes. Le succès n'arrêtait pas plus Duguesclin que les revers n'ébranlaient ses résolutions ; il poursuivait sa marche avec une célérité qui fut le véritable fondement de sa fortune. Ayant achevé de chasser l'ennemi de l'Aragon, il pénétra en Castille sur quatre points : la première ville attaquée fut Magalon, défendue par un homme aussi dévoué qu'intrépide. On donna un assaut qui dura plusieurs jours ; car la brèche demeura constamment occupée, soit par les assiégés, soit par leurs adversaires. Duguesclin, dépourvu de machines de guerre, indispensables pour abattre la sommité des créneaux, se décida à percer le mur ; il confia le soin de cette opération à Guillaume Dubouestel. De son côté, le général en chef occupait les assiégés sur les murailles, soit par des décharges continuelles de traits, soit par des escalades partielles. Dès que l'ouverture fut pratiquée, les assiégeants s'y précipitèrent : la garnison, réunie aux habitants, leur en disputa longtemps l'entrée ; on se battit le reste de la journée au milieu des rues ; enfin on acheva d'enlever la place. La fureur avec laquelle les malandrins usèrent de leur victoire étonna les barons français qui les accompagnaient : chacun put dès lors apprécier encore mieux le service que Bertrand avait rendu au royaume en le délivrant de pareils hôtes. De son

côté, Henri de Transtamarre dut s'applaudir d'avoir déchaîné contre son rival des ennemis aussi furibonds : quelle singularité, en effet, que le prince le plus odieux de son temps fût attaqué par des hommes devenus l'effroi de la chrétienté!

Duguesclin s'avança rapidement en Castille; il trouva les esprits tellement prévenus contre le souverain, que les soldats de cette armée, si propres à inspirer les plus justes craintes, furent reçus comme des libérateurs. Bertrand avait d'abord cru que Henri de Transtamarre, entraîné par la haine, outrait les torts de don Pèdre; mais lorsqu'il vit tout un peuple accuser ce monarque sanguinaire, lorsqu'on lui eut déroulé la série de ses crimes, les anciens scrupules disparurent sans retour : Bertrand se crut appelé à purger la terre d'un monstre qui la désolait. Il fit prendre au comte de Transtamarre le titre de roi de Castille, et dès lors les partisans secrets de la maison de Gusman se déclarèrent ouvertement : les habitants des campagnes, accourus du fond des vallées, venaient saluer leur nouveau maître, dont l'aménité contrastait avec la sombre rudesse de son frère. Les Espagnols brisèrent par un vœu spontané les liens qui les unissaient à don Pèdre, agissant selon l'esprit de la constitution qui régissait la Castille, *Sè no, no.*

Bertrand et le comte de Transtamarre se dirigèrent vers Burgos. On s'était ménagé des intelligences parmi les bourgeois de cette ville; mais avant d'y arriver il fallait soumettre plusieurs places fortes occupées par les troupes de don Pèdre. Briviesca tenait le premier rang : on marcha contre elle sans plus tarder. Henri

de Transtamarre, pressé de se montrer dans sa capitale, fit observer qu'il serait plus urgent d'éviter les siéges et de tourner Briviesca, dont la conquête demanderait peut-être un temps infini. Les principaux chefs penchaient pour ce parti, et le général lui-même allait s'y ranger, lorsque les provocations du gouverneur, don Rodriguez de Sanabria, l'en détournèrent. Cet officier avait reçu l'ordre d'employer tous les moyens imaginables pour entraver la marche de l'ennemi. Instruit par ses espions que le conseil de Transtamarre annonçait l'intention de gagner Burgos en s'écartant de Briviesca, il envoya à Bertrand un présent d'excellent vin, accompagné d'un message ainsi conçu : « Vaillant Duguesclin, je me regarderais comme déshonoré si vous passiez si près de moi sans donner quelques assauts à la place que je commande. Je puis vous assurer que la manière dont je vous recevrai vous prouvera que j'étais digne de votre attention. »

Cette chevaleresque provocation jeta l'assemblée dans une agitation inexprimable; on s'écria de toutes parts qu'il fallait aller fondre sur Briviesca. Duguesclin aurait couru risque de voir mépriser son autorité, s'il eût voulu résister à de si impérieuses manifestations. Bertrand répondit au héraut : « Je satisferai les désirs de votre maître : nous savons tous apprécier son courage; mais Rodriguez se trompe s'il croit que la hauteur de ses murailles et la largeur de ses fossés pourront nous arrêter. » On attaqua la place d'après les règles suivies à cette époque. Le général fit des dispositions savantes, et les exécuta lui-même

en se portant dans les lieux où le danger se montrait le plus imminent. Un écuyer breton, Jean du Bois, planta sur les remparts la bannière particulière de Duguesclin. Cependant le gouverneur, placé devant la principale brèche, repoussait les assaillants qui s'y présentaient : il se battit corps à corps avec le maréchal Andrehan, et le terrassa ; il le sommait de livrer son gantelet comme son prisonnier, lorsque des cris effroyables lui apprirent que les assiégeants avaient pénétré dans la place par le côté opposé. Rodriguez, abandonnant la brèche, s'élança vers le point où le péril devenait plus pressant; mais au bout de quelques pas il se trouva en présence de Duguesclin. Ce dernier, ayant brisé une des principales portes, s'avançait dans l'intérieur, suivi d'une phalange nombreuse. Rodriguez et lui se rencontrèrent dans l'amphithéâtre qui servait aux combats de taureaux. L'Espagnol assaillit le Breton comme il avait assailli le maréchal Andrehan : les soldats s'arrêtèrent de part et d'autre pour considérer cette lutte terrible; elle fut de courte durée : Bertrand désarma don Sanabria, le fit prisonnier, et le remit à deux de ses écuyers, les chargeant de le garantir du courroux des malandrins; puis il expulsa les assiégés des postes occupés encore par eux. La soumission totale de la garnison le mit en possession de Briviesca, après six heures de combat (28 mars 1366).

L'action étant finie, Bertrand appela don Rodriguez, lui rendit la liberté sans rançon, et le combla de présents. Le gouverneur, confondu par tant de générosité, se jeta aux pieds de son magnanime vain-

peur. Au même instant parut le comte de Transtamarre, qui revenait de la poursuite des fuyards : voyant Sanabria pénétré de reconnaissance, il crut le moment favorable pour achever la conquête d'un capitaine dont chacun admirait le caractère. Le prince lui proposa subitement d'embrasser la cause des Gusman. L'Espagnol resta muet de surprise; la religion du serment l'attachait à don Pèdre. Duguesclin comprenait ce qui se passait dans son âme : « Respectons, dit-il à Henri, l'honneur de ce brave guerrier; il a défendu vaillamment les intérêts de son maître, sa conduite nous paraîtrait moins honorable si aujourd'hui il les abandonnait brusquement. » En même temps, il permit au gouverneur de se retirer où bon lui semblerait (1).

Don Pèdre ne jugeant pas les fortifications de Burgos assez redoutables, sortit de cette ville, emportant ses trésors; il se retira dans Tolède, dont il croyait les habitants très-dévoués à sa cause : ceux-ci s'empressèrent au contraire de prêter l'oreille aux propositions du comte de Transtamarre. Les négociations s'entamèrent pendant que Duguesclin soumettait les places voisines : il avait forcé don Fernandez de Tobar, gouverneur de Calahorra, de capituler sans condition. Le clergé de Burgos, interprète des sentiments de tous les habitants, invita le comte de Transtamarre à venir prendre la couronne de Castille dans cette ville. On convint que Henri irait revêtir les insignes de la royauté

(1) Les mémoires sur Duguesclin disent que don Pèdre fit trancher la tête au généreux Sanabria : ceci est inexact; nous le verrons reparaître sur la scène.

dans le monastère de *las Huelgas*, ce qui eut lieu la semaine suivante, le 14 avril 1366. Durant le cours de cette cérémonie, Duguesclin marchait à côté du prince, l'épée nue à la main; tous les yeux se tournaient vers ce héros, dont la valeur aussi bien que la prudence donnait un maître à la Castille : le fils d'un châtelain de la Bretagne disposait d'un sceptre dans la patrie du Cid, comme lui *faiseur de rois*. Le comte de Transtamarre (Henri II), voulant récompenser dignement celui auquel il devait un trône, le créa duc de Molina (1), et le nomma connétable de Castille en le dotant du comté de Soria.

Henri eut à essuyer bien des traverses avant que son pouvoir comme souverain fût entièrement consolidé. Dès son entrée à Burgos, les Anglais malandrins voulurent le quitter, soit que leurs chefs fussent jaloux de Duguesclin, soit que par ses agents don Pèdre fût parvenu à leur inspirer de la défiance. Les Anglais entraînèrent avec eux une partie des Normands et des Gascons : déjà une scission malheureuse s'annonçait parmi les différents corps de l'armée. Les Anglais occupaient les villages avoisinant Burgos, sur les bords de l'Èbre; ils agirent si secrètement, que personne ne soupçonna leurs desseins. Calverley, homme extrêmement dangereux, conduisait en secret cette sorte de conspiration : il se rendit auprès

(1) Nous avons vu dans une des salles de la bibliothèque de Rennes le titre original de la donation du duché de Molina en faveur de Duguesclin : cette pièce, écrite en castillan, sur vélin, avec des majuscules en or, fut donnée en présent à la ville de Rennes par les derniers descendants du héros breton.

de Henri à l'insu de Duguesclin, et lui annonça que les Anglais, les Normands et les Gascons, décidés à partir pour le royaume de Grenade, demandaient qu'on leur payât l'arriéré de la solde. Henri, fier de ses succès, comptant trouver des défenseurs parmi les Castillans, reçut Calverley d'un air de hauteur : « Retirez-vous où bon vous semblera, lui dit-il, je vais acquitter à vos compatriotes ce qui leur est dû ; » et aussitôt il fit prévenir Duguesclin de la démarche du capitaine étranger. Bertrand, moins confiant en la fortune que le comte de Transtamarre, regarda cette désunion comme un événement très-fâcheux; il se mit en mesure de parer un coup aussi terrible. Il apprit que Calverley devait rassembler le lendemain sa division dans une plaine voisine de la rive gauche de l'Èbre; il ordonna aux Français et aux Bretons d'être sous les armes, sur le terrain choisi par les Anglais, et à la même heure. Calverley ne put s'empêcher de marquer de la surprise lorsque Duguesclin unit ses soldats aux siens; mais l'armée, accoutumée à obéir au banneret breton, ne fut pas étonnée en le voyant procéder au dénombrement des troupes et les passer en revue. Jamais ce général n'avait montré autant d'affabilité : il distribua, au nom du nouveau roi, des récompenses honorifiques et pécuniaires, fit solder l'arriéré, parcourut les rangs, s'informa des besoins du soldat avec cette sollicitude si propre à gagner les cœurs. En même temps ses principaux officiers allèrent, par ses ordres, se mêler aux Normands et aux Gascons : ils surent aisément les dissuader de suivre Calverley; les uns et les autres ne

tardèrent pas de manifester pour leur illustre chef un dévouement aussi entier que le premier jour.

A peine la revue commençait-elle, que les Anglais se trouvèrent seuls de leur avis. Duguesclin, qui jusqu'alors paraissait ignorer le complot, s'avança vers le front de leur division, et dit : « Vous vouliez donc nous quitter, et laisser imparfait ce que vous avez commencé? Don Pèdre, chassé par vous de sa capitale, possède encore des places, des richesses immenses; il peut reconquérir ce que nous lui avons enlevé, et alors cette entreprise, qui aurait dû vous immortaliser aux yeux de l'Europe, vous rendra un objet de ridicule : poursuivons donc l'odieux Castillan jusque dans sa dernière retraite; affermissons la couronne sur la tête du roi Henri, et alors vous me verrez le plus ardent à marcher contre les Maures de Grenade. »

Un murmure d'approbation couvrit la voix de Bertrand. Aussi honteux que piqué de se voir délaissé, Calverley dissimulait vainement son embarras : Duguesclin s'empressa de lui adresser quelques paroles obligeantes. Ainsi, dans l'espace de quelques heures, cette scission, qui pouvait devenir fatale, ne causa plus d'inquiétude. L'armée, réunie, poussa de bruyantes acclamations pour saluer son général. Ne voulant pas laisser aux troupes le loisir de réfléchir sur ce qui venait de se passer, Duguesclin les partagea le soir même en plusieurs corps, qu'il dirigea vers Tolède : on s'attendait à rencontrer une résistance sérieuse devant cette place, don Pèdre ayant concentré sous ses remparts le reste de ses troupes; mais ce

prince ne se méprit pas longtemps sur les dispositions qui animaient la bourgeoisie. En effet, l'alcade major, don Martin Fernandez, envoya des parlementaires à Duguesclin, qui, au bout de huit jours de marche, parut en vue de la ville. A son approche, le tyran se retira dans la direction de l'Andalousie. Bertrand, ayant fait occuper les hauteurs qui avoisinaient Tolède, et rassembler ses forces sous les remparts, s'avança dans la ville, dont il fit respecter les habitants et leurs propriétés. Henri de Transtamarre, qui dirigeait l'arrière-garde, fut reçu à la lueur des flambeaux. Le surlendemain (11 mai 1366) on vit arriver la nouvelle reine, Jeanne de Penafiel, une des descendantes de saint Louis par la famille de la Cerda. Grâce au dévouement de quelques serviteurs fidèles, cette princesse venait d'échapper à la fureur de don Pèdre, qui voulait l'immoler (1). Le général français s'empressa d'aller à sa rencontre.

Les mémoires sur Duguesclin disent que les dames de la suite de la reine témoignèrent une extrême surprise à l'aspect du héros : elles se voyaient trompées dans leur espoir ; car ces dames ne doutaient point que le ciel ne lui eût donné un physique proportionné à sa renommée. Jeanne, en apercevant Bertrand, descendit de sa litière, et embrassa le guerrier : « Généreux ami, lui dit-elle, le comté de Transtamarre m'appartient ; je vous prie de l'accepter de ma part, comme un témoignage de ma reconnaissance. » Duguesclin, confus, ne consentit à recevoir ce nouveau

(1) Ferreras, in-8°, tome V, liv. VIII.

don que sur les instances les plus pressantes. Désintéressé pour lui-même, il ne manqua pas de demander des grâces pour ses lieutenants, Le Bègue de Villaines et Mathieu Gournay. Il se plut surtout à recommander à la bienveillance du prince le capitaine anglais Calverley: cet étranger reçut la seigneurie de Carrion, accompagnée du titre de comte (1). L'armée, bien payée et abondamment pourvue de vivres, prit le chemin de l'Andalousie. A cette époque, l'Espagne chrétienne se partageait en quatre royaumes, la Navarre, l'Aragon, le Portugal et la Castille.

Un souverain moins exécré que don Pèdre aurait trouvé dans les provinces non envahies des ressources suffisantes pour résister à l'orage : ce prince fugitif espérait qu'après la conquête de Tolède, les tardvenus, effrayés par les difficultés locales, ne pousseraient pas plus loin leur entreprise, puisque l'espace qui séparait la Castille de l'Andalousie était une terre inculte, couverte de forêts impraticables et peuplées de bêtes féroces; aussi les regardait-il comme des barrières plus sûres que les remparts de Tolède e de Briviesca. Mais qui pouvait arrêter les malandrins, guidés autant par l'espoir du pillage que par l'exaltation de la foi chrétienne? car la pensée de chasser les infidèles du royaume de Grenade les dominait sans cesse. A cette époque, combattre les mahométans passait pour l'action la plus sainte et la plus illustre : les hommes les plus pervers se montraient souvent animés de sentiments religieux.

(1) Ayala, t. I, in-4°, p. 409.

Il s'agissait donc d'expulser le tyran de Séville, son dernier refuge : cette ville, alors la plus peuplée de l'Espagne, comptait dans son sein de nombreux partisans du comte de Transtamarre. Ce prince y dépêcha des émissaires secrets, chargés de préparer les esprits à la révolution qui semblait inévitable. L'archevêque ne balança pas à abandonner la cause d'un roi frappé des anathèmes de l'Église ; les juifs imitèrent son exemple : il leur semblait dangereux d'embrasser la défense d'un souverain repoussé par l'Espagne entière : ces gens craignaient que la perte de leurs richesses ne devînt la conséquence d'une fidélité trop prolongée. Don Pèdre se voyait donc totalement délaissé; à peine put-il retenir auprès de sa personne six cents chevaliers ou écuyers. Fernand de Castro, le plus considérable d'entre eux, ne cessa de montrer à ce prince l'attachement le plus désintéressé : on le citait comme l'homme le plus vertueux du pays; il n'usa de son crédit que pour arracher des milliers de victimes à la fureur du tyran. Fernand conseilla au roi d'abandonner Séville, et d'aller chercher un asile en Portugal. Don Pèdre suivit ce conseil avec docilité, mais il ne put se résoudre à quitter une ville au sein de laquelle on conspirait contre lui, sans y faire sentir les terribles effets de sa vengeance. Une femme juive l'avait instruit des machinations secrètes des habitants. Le roi fit annoncer son intention de gagner le Portugal; mais il exigeait qu'on lui rendît à sa sortie de Séville les honneurs dus au souverain, insistant surtout pour que trente des notables, chrétiens, maures et juifs, vinssent l'accompa-

gner une lieue hors des barrières. L'archevêque désirait ardemment le départ de Pierre, dont la présence pouvait compromettre ses compatriotes auprès de Henri; il lui assura qu'on se ferait un devoir de souscrire à ses moindres désirs. Les trente notables sortirent à la suite de don Pèdre et de ses soldats : dès que l'on fut à un quart de lieue, le tyran voulut se ruer sur les gens du cortége; mais Fernand de Castro l'en empêcha, et, grâce aux efforts de ce noble favori, les notables de Séville échappèrent par la fuite au sort affreux qu'on leur préparait.

Ce dernier incident augmenta la haine que l'on portait à don Pèdre; son nom seul inspirait l'horreur. On envoya une députation à Duguesclin, pour le supplier de venir recevoir la soumission de la capitale de l'Andalousie. Bertrand devança de quatre jours don Henri, et occupa la ville sans difficulté (1). Sa modération, le soin qu'il mit à contenir les malandrins, le firent bénir des habitants. La conquête de Séville assura au comte de Transtamarre l'entière possession de la Castille. Cette révolution si extraordinaire s'était opérée dans l'espace de dix mois.

(1) Hay Duchâtelet et Guyard de Berville, croyant sans doute augmenter la gloire de Duguesclin, dont ils ont écrit la vie, disent que Séville fut pris après un siége mémorable; mais les historiens espagnols Ayala, Ortis, Ferreras et Mariana, assurent que la ville se rendit volontairement.

LIVRE VII.

Duguesclin termine la conquête de l'Andalousie. — Don Pèdre se rend à Bordeaux pour implorer l'assistance du prince Noir, qui passe en Espagne avec une nombreuse armée. — Bataille de Navarette. — Duguesclin y est fait prisonnier.

Les fatigues de la guerre, jointes à une chaleur excessive, avaient diminué l'armée française d'un tiers ; le reste aspirait au repos. Duguesclin séjourna deux mois à Séville; il prit San-Lucar à la suite d'un siége assez vif, et enleva le château de Xérès. Blanche de Bourbon y avait été inhumée d'une manière peu convenable; on lui fit, d'après les ordres de Bertrand, des obsèques royales dans l'église cathédrale. A peine Duguesclin venait-il de s'acquitter d'un devoir que lui commandait sa qualité de Français, qu'il apprit des choses extraordinaires sur le compte de don Pèdre. Le tyran avait espéré recevoir un accueil empressé de la part de son oncle le roi de Portugal, qui s'appelait également Pierre (1). Ce prince, époux de la belle Inès de Castro, aussi loyal que sévère, ne cessait de dire à ses ministres : « Ne péchez pas contre la justice, vous ne pécherez pas contre moi. » Mé-

(1) On comptait alors en Espagne trois princes portant le même nom : don Pèdre le Cérémonieux, roi d'Aragon; Pierre le Justicier, roi de Portugal; et don Pèdre, roi de Castille. Cet homonyme de Pierre a jeté dans l'erreur les historiens français, qui ont confondu les deux derniers, quoique leur caractère différât essentiellement. Don Pèdre de Portugal mourut l'année suivante.

prisant son neveu, il lui interdit le séjour de ses États: d'après ses ordres, deux conseillers, don Perez de Castro et le comte de Barcellos, allèrent prendre le fugitif sur les frontières du Portugal, et le conduisirent en Galice. Don Pèdre, voyant, contre tout espoir, les habitants de cette province disposés en sa faveur, prit la résolution d'y attirer ses partisans. Déjà il avait réuni un noyau de six mille hommes, et prenait une attitude menaçante : Duguesclin sut en peu de temps arrêter ses progrès; il s'avança rapidement en Galice, atteignit Fernand de Castro sur le Minho, et le battit. Fernand, ayant reçu quelques renforts, revint à la charge; mais il essuya une seconde défaite. Bertrand, poursuivant ses succès, arriva sous les remparts de Saint-Jacques de Compostelle, et emporta la place, qu'il trouva plongée dans la consternation, occasionnée par un trait de cruauté inouï dont Pierre se rendit coupable en quittant la ville. Il savait que l'archevêque de Saint-Jacques, don Suéro, formait des vœux en secret pour le triomphe de la cause de Transtamarre; il le fit massacrer au milieu de sa cathédrale, lorsque le prélat montait à l'autel pour dire l'office des morts. Perez Charriaco, Gomez Gallinato et deux autres écuyers galiciens furent, dans cette occasion, les instruments de la vengeance de don Pèdre (1). Ce tyran, instruit de la défaite de son lieutenant Castro, quitta précipitamment la capitale de la Galice, et courut à la Corogne. Il y apprit un nouveau malheur; car plus don Pèdre commet-

(1) Ayala, 1779, in-4°, tome I, page 418.

tait de forfaits, plus le ciel appesantissait sur lui sa colère : il sut que le peuple de Séville avait brisé ses statues; que, pendant ce tumulte, Gil Boccanegra, amiral de Castille, s'était mis à la poursuite de Martin Vanez, qui conduisait sur le Guadalquivir le trésor du roi, et avait enlevé ce précieux dépôt, formé de trente-six quintaux d'or (1). Le prince fut atterré par ce dernier coup; l'approche de Bertrand le détermina à monter sur un vaisseau que des serviteurs fidèles tenaient préparé. Il emmenait à sa suite ses trois filles, issues de son commerce avec Padilla : Béatrix, Constance et Isabelle (2); don Lopez de Cordova, grand-maître d'Alcantara, l'accompagnait également. Le roi fit cingler vers Saint-Sébastien, dont il gagna la rade (fin de mars 1367). Au moment de perdre de vue les côtes de l'Andalousie, don Pèdre se leva debout sur le tillac, en s'écriant : « Je la reverrai cette terre où je régnai, et je l'inonderai du sang de mes ennemis. »

Pendant que ce prince abandonnait un pays qui le repoussait, Duguesclin, tour à tour guerrier et négociateur, ayant rangé en entier la Galice sous les lois de don Henri, sut déterminer Pierre IV, roi d'Aragon, à reconnaître le comte de Transtamarre pour souverain de la Castille; service d'autant plus important qu'un orage terrible menaçait de fondre sur la maison de Gusman.

Don Pèdre, en quittant le Portugal, avait écrit au

(1) Ayala, page 420, et tous les historiens espagnols.

(2) Béatrix fut abbesse de Sainte-Claire de Tordessillas. Constance et Isabelle épousèrent les deux frères, le duc de Lancastre et le duc d'York, fils d'Édouard III.

prince de Galles pour le supplier de lui venir en aide : Édouard répondit à cette demande de la manière la plus favorable. Afin d'intéresser davantage son protecteur, le fils d'Alphonse résolut d'aller le trouver en Guyenne : à cet effet, il partit de Saint-Sébastien par mer, et débarqua au bout de quelques heures à Bayonne, où le prince de Galles, prévenu de son dessein, arriva pour le recevoir. « C'est avec l'espoir de trouver en vous un vengeur, lui dit le Castillan, que je viens me jeter dans vos bras. En embrassant ma querelle, vous trouverez la gloire que procure la défense de la justice ; ma cause est celle des rois, car je me suis vu dépossédé de la couronne par un frère bâtard, qui ne s'est appuyé que sur le droit de la force : l'épée de Duguesclin a renversé mon trône, la vôtre seule peut le relever (1). »

Édouard n'estimait certainement pas celui qui implorait son assistance, néanmoins l'idée de devenir l'arbitre des rois enflammait son imagination ; d'ailleurs, la réputation de Duguesclin l'importunait. Le prince Noir répondit à don Pèdre qu'il regardait comme un honneur de le rétablir dans ses États, mais qu'une entreprise aussi majeure ne pouvait s'exécuter sans l'aveu de son père (2). Pour montrer son désir de le favoriser, il s'empressa d'envoyer en Angleterre trois chevaliers de son hôtel, les sires de War, de Loring et de Pomier, plutôt pour engager le monarque à seconder son fils dans ses projets, que pour lui

(1) Ayala, chap. XVI, page 422.
(2) Life Edward's, prince of Wales, by Arthur Collins.

demander la permission de commencer une nouvelle guerre. Don Pèdre désira que Lopez de Cordova, grand-maître d'Alcantara, accompagnât ces chevaliers à Londres, afin que ce ministre pût plaider sa cause auprès du vieux Édouard. « Vous lui direz : Le roi mon maître a perdu son père de bonne heure; il est resté jeune, sans appui, entouré d'embûches; ses frères, plus âgés, au lieu de le protéger, sont devenus ses plus ardents ennemis; on l'appelle cruel, tyran, pour avoir châtié ceux qui le méritaient (1). »

Dans l'intervalle de cette mission, don Pèdre s'appliqua à gagner l'affection des généraux anglais, soit en leur montrant la gloire qu'ils pouvaient acquérir dans cette entreprise, soit en leur promettant des récompenses brillantes, auxquelles il préludait par de riches présents. Le roi avait été assez heureux pour sauver une portion de ses trésors, nonobstant la perte du numéraire qui fut pillé dans Séville. Il offrit au prince de Galles un dessus de table en or massif, incrusté de pierres précieuses : son père le tenait d'un chef maure de Grenade; les historiens espagnols en font une description pompeuse.

Au bout de trois semaines les chevaliers rapportèrent l'autorisation de commencer les hostilités contre Henri de Transtamarre. Le monarque anglais repoussa d'abord les instances du prince Noir, soit qu'il craignît une agression de la part de Charles V pendant l'absence de ses meilleures troupes, soit qu'il vît avec regret entreprendre une campagne qui pouvait aug-

(1) Ces instructions, qui sont fort curieuses, sont consignées tout au long dans Radeo de Andrada, historien très-exact.

menter la renommée du vainqueur de Poitiers. Personne n'ignore qu'Édouard III eut l'inconcevable faiblesse de devenir jaloux de son fils.

Duguesclin et Henri de Transtamarre, instruits des démarches que don Pèdre faisait auprès du prince Noir, ne négligèrent rien pour conjurer l'orage qui se formait contre eux. En premier lieu leurs efforts furent paralysés par le départ subit des Anglais : les malandrins de cette nation reçurent du prince Noir l'ordre de se replier sur les frontières de la Navarre, et de se rallier aux phalanges que lui-même conduisait en Espagne. Calverley ne laissa pas échapper une occasion aussi favorable pour satisfaire sa vieille haine : ni le souvenir des bienfaits du comte de Transtamarre, ni le regret de détruire son propre ouvrage, ni la confraternité d'armes qui l'unissait à Duguesclin, n'arrêtèrent sa résolution. Le nouveau roi de Castille, justement effrayé, ne put s'empêcher de regarder cette défection comme le présage de grands malheurs; néanmoins Bertrand sut relever son âme abattue : il lui conseilla d'instruire sans déguisement ses sujets des périls qui les menaçaient, afin d'éprouver jusqu'à quel point on pouvait compter sur leur affection. Le peuple manifesta son attachement pour Henri d'une manière non équivoque; les villes, les bourgs et les moindres villages offrirent au souverain des secours d'hommes et d'argent. Séville annonça qu'elle fournirait vingt mille soldats; Burgos, dix mille; Palencia, quinze mille; Valladolid, dix mille; enfin, en peu de temps, quatre-vingt mille hommes apparurent réunis au centre du royaume. Cependant

Bertrand sentit que ces milices, d'une fidélité non douteuse, ne sauraient tenir devant les soldats du prince de Galles : après le départ de Calverley, il ne resta que huit mille hommes de vieilles bandes. Le général résolut de passer en France, afin d'implorer pour Henri de Transtamarre l'appui de Charles V, comme don Pèdre venait d'implorer celui d'Édouard III; jugeant qu'en bonne politique les Valois devaient redoubler de zèle pour soutenir en Castille un prince dont l'alliance, fondée sur la reconnaissance, pourrait plus tard leur servir à expulser les Anglais du midi de la France. L'événement justifia en définitive les prévisions de Duguesclin.

Bertrand partit donc de Burgos, en laissant son armée sous la conduite d'Olivier de Mauny et du sire de Villaines. Désirant raffermir la fidélité chancelante du roi d'Aragon, allié de Henri de Transtamarre, il s'écarta de sa route pour aller à Saragosse, faire sentir à ce prince que sa propre sûreté lui commandait de resserrer les liens qui l'unissaient au souverain de la Castille, puisque les Anglais ramenaient en Espagne le roi de Majorque, dépossédé de ses États par l'Aragonais (1). En sortant de Jaca, Duguesclin entra en

(1) Une circonstance futile avait fait naître cette querelle. Pierre IV, roi d'Aragon, et don Jayme, roi de Majorque, se trouvèrent, en 1339, dans la ville d'Avignon, où ils allaient visiter le pape. L'entrée des princes était une cérémonie dans laquelle on déployait beaucoup de magnificence : dans celle-ci, le roi d'Aragon prit brusquement le pas sur celui de Majorque; ce dernier, indigné, saisit un fouet que tenait son écuyer, et, par manière d'insulte, en frappa vigoureusement le cheval de don Pèdre; l'Aragonais mit l'épée à la main, et fondit sur don Jayme : on les sépara. Une rupture suivit de

France, où il fut reçu comme le héros de la patrie; Charles V le combla de caresses, le traita non pas comme un simple général, mais en duc de Molina, en connétable de Castille, et lui promit une division de huit mille hommes d'élite. Charles V ne voyait pas sans une secrète joie son ancien rival épuiser les ressources de l'Angleterre pour tenter une expédition dangereuse, qui n'offrait aucun avantage réel. En effet, Hume, parlant de cette entreprise, déclare que les guerres d'Édouard n'eurent ni la justice pour base, ni l'utilité pour objet (1).

Jaloux d'éviter la faute que le vieux Édouard commettait sans réflexion, le roi de France se garda bien de dégarnir de troupes ses places fortes; aussi ne donna-t-il à Duguesclin que huit mille archers. Ce secours, fort précieux sans doute, était insuffisant; pour y suppléer, Bertrand fit un appel aux Bretons ses compatriotes : à sa voix on vit accourir quantité d'écuyers et de chevaliers; des bacheliers âgés de quinze ans voulurent suivre ses bannières, et commencer sous ses auspices le métier des armes. En peu de temps il s'assembla un nombre de Bretons égal à celui des soldats fournis par Charles V : ce fut à la tête de ces quinze mille auxiliaires que Duguesclin reprit le chemin de l'Espagne, en traversant toute la France. Malgré sa diligence, il avait été précédé de

près cette querelle; le roi de Majorque fut vaincu, perdit le comté de Montpellier, la Cerdagne, et enfin Majorque : il mourut de chagrin, laissant un fils qui essaya vainement de rentrer en possession de l'héritage de ses pères.

(1) « His foreign wars were, in other respects, neither founded in justice, nor direct to any salutary purpose. » Chapitre XVI.

plusieurs mois par le prince Noir. Celui-ci, résidant en Guyenne, pouvait, au bout d'une semaine de marche, arriver aux frontières de la Castille. Le héros apporta dans les préparatifs sa prudence accoutumée. Le duc de Lancastre lui amena d'Angleterre six mille gens d'armes : le captal du Buch alla, par ses ordres, lever des compagnies dans la Gascogne; les hauts barons d'Aquitaine, les comtes d'Albret, d'Armagnac, de Rochechouart, de Périgord, de Caraman, les sires de Courson, de Breteuil, durent se ranger sous ses étendards, en vertu des obligations que leur imposaient les lois féodales. Le jeune Édouard eut à sa disposition soixante-dix mille hommes : une faible partie de ces soldats avait concouru au triomphe de Poitiers.

Avant de mettre son armée en mouvement, le prince Noir exigea que don Pèdre prît des engagements pour le dédommager des frais immenses qu'allait entraîner cette expédition. Le Castillan offrit en garantie la majeure partie des trésors mis en sûreté, grâce à ses soins : il promit de payer en entier la solde des troupes, et se déclara ce jour même vassal de la couronne d'Angleterre (1). Cette convention conc ue, on désira s'assurer des dispositions du roi de Navarre. Ce prince félon avait embrassé la cause de Transtamarre, en voyant la fortune se déclarer en sa faveur; mais, apprenant que la puissance la plus formidable de la chrétienté prêtait son appui à don Pèdre, il changea brusquement sa politique, et sans rompre d'une manière définitive les liens qui l'unissaient au

(1) Collins, page 195.

comte de Transtamarre, il fit des ouvertures aux généraux anglais : ceux-ci s'empressèrent de répondre à ces avances, car Charles le Mauvais pouvait à son gré interdire ou faciliter le passage de ces montagnes. Il consentit volontiers à s'aboucher avec don Pèdre, abandonné déjà par lui une fois : l'entrevue eut lieu à Bayonne, vers la fin du mois d'août 1367 (l'année commençant à Pâques). Quel spectacle de voir en présence les deux princes les plus abominables de ce siècle! Malgré l'analogie apparente de leur caractère, il existait entre eux plusieurs points d'opposition très-marquants : en effet, tous deux beaux, bien faits, spirituels, arrivaient au mal par des chemins différents. L'un ourdissait des trames dans l'ombre, immolait par des mains étrangères ceux qui encouraient sa disgrâce, et quelquefois répandait des larmes d'une fausse pitié sur les forfaits que sa rage avait commandés; l'autre, dédaignant la dissimulation, commettait à découvert les attentats les plus inouïs; ministre de ses vengeances, il frappait de sa main les victimes, et les voyait d'un œil sec expirer devant lui : l'un concevait des craintes sérieuses à la vue des moindres dangers, se tenait caché derrière des murailles pendant que l'on combattait pour ses intérêts; l'autre, inaccessible à la crainte, bravait tous les ressentiments, marchait à la tête de son armée, et pressait le carnage : celui-là obtint tout par la ruse, celui-ci par la violence : le premier sut dérober sa tête à la foudre, et mourut dans un âge avancé, d'une manière ignoble; le second périt jeune, les armes à la main, sur un théâtre de vengeances, livré à tout ce

que la haine et la fureur ont de plus terrible.

Le fils d'Édouard présida à cette entrevue de Bayonne, ménagée par ses soins : Charles le Mauvais s'engagea à livrer les défilés moyennant la cession de la Galice, exigeant de plus la promesse formelle qu'on ne s'emparerait d'aucune place forte de la Navarre. Les trois princes se séparèrent, s'étant trompés mutuellement; car, dans le même temps qu'ils traitaient ensemble, Charles d'Évreux écoutait favorablement les nouvelles propositions de Transtamarre, don Pèdre se promettait bien de ne pas céder une seule ville de la Galice, et le général anglais, se défiant du Navarrais, prenait la résolution de ne négliger aucune précaution pour rester maître du passage des Pyrénées, et assurer ainsi sa retraite en cas de revers.

Au sortir des conférences, le prince Noir regagna Bordeaux, sa résidence ordinaire : il y conduisit don Pèdre. Le roi de Castille, voyant l'armée prête à lever le camp, promit à son protecteur l'abandon de la Biscaye; il s'engagea de plus à payer à ses capitaines, le lendemain de leur entrée en Espagne, la somme de 550,000 florins, et 50,000 un mois après : il fit à Chandos la donation anticipée de la ville de Soria. Édouard voulait attendre la délivrance de la princesse sa femme : elle mit au monde, vers les derniers jours de janvier 1367, un fils que l'on nomma Richard, et qui dans la suite monta sur le trône. Au comble de la joie, le prince anglais partit de Bordeaux le 1er février (1), demeura une semaine entière sur les bords du Gers, afin de terminer la con-

(1) Arthur Collins, p. 196.

centration de ses forces, puis il s'ébranla sur trois colonnes : la première était commandée par le duc de Lancastre et Chandos, la seconde par Édouard lui-même et don Pèdre, la troisième par don Jayme, roi de Majorque. L'armée franchit les gorges de Roncevaux le 19 février; don Pèdre, en touchant le territoire espagnol, s'empressa de lancer des manifestes dans les différentes provinces (1). Calverley fut chargé de préparer l'entrée de l'armée, en éclairant la route qu'elle allait tenir : il devait trouver, en entrant en Navarre, des guides et des vivres, on ne lui fournit ni les uns ni les autres : il s'égara au milieu des montagnes, fit des détours immenses, et laissa la moitié des siens enterrés sous les neiges. Le duc de Lancastre, qui menait la tête de la première colonne, recueillit ces débris; il envoya demander à Charles le Mauvais des explications sur ce manque de foi : le Navarrais répondit à ce message par mille protestations de services, attribuant les malheurs de Calverley à un malentendu. De son côté, Henri de Transtamarre, irrité de se voir abandonné par le roi de Navarre dans le moment le plus critique, détacha Olivier de Mauny en le chargeant de se saisir des principales places qui fermaient les passages des Pyrénées. Le chevalier breton partit accompagné de huit mille hommes; en dépit de sa promptitude à exécuter cet ordre, il n'entra dans les gorges que lorsque les colonnes ennemies avaient entièrement débouché dans la plaine. Mauny, au désespoir, voulut du moins punir Charles le Mau-

(1) Cascales, dans son Histoire de Murcie, p. 116, donne la teneur d'un de ces manifestes.

vais de sa trahison : il ravagea le pays jusqu'aux portes de Pampelune. Charles tenta de l'arrêter lui-même; il se montrait pour la première fois à la tête des troupes. Son début ne fut pas heureux : plus expert à fomenter des troubles qu'à guider des soldats au champ d'honneur, le Navarrais essuya une défaite complète, et tomba au pouvoir de Mauny. Des historiens assurent que ce prince se laissa faire prisonnier à dessein, pour que don Pèdre ne pût l'accuser de trahison. Quoi qu'il en soit, le vainqueur sut tirer parti de cet avantage : il s'empara de plusieurs citadelles, jeta l'épouvante dans la Navarre, et alla joindre à Burgos Henri de Transtamarre. Ce prince éprouvait de grands embarras; car le seul bruit de l'arrivée du prince de Galles effraya tellement les provinces, que les villes, ne songeant qu'à leur propre sûreté, ne s'empressaient point de fournir les contingents promis dans un moment d'enthousiasme; on ne put réunir que trente-cinq mille soldats, dont dix mille seulement de vieilles troupes : aussi le nouveau roi prit-il la résolution d'éviter un engagement avec le prince de Galles, qui, menant une armée aguerrie et plus nombreuse, signalait sa marche par de rapides progrès.

Le général anglais concentra son armée le long de la vallée de Pampelune; les trois colonnes avaient mis huit jours pour gravir les montagnes : il donna quelque repos à ses soldats, et forma de plusieurs divisions un corps d'avant-garde, qui fut placé sous les ordres de Thomas Felton et de Guillaume son frère. Le premier était celui que Duguesclin avait pris deux

fois en Bretagne; le second jouissait de l'entière confiance d'Édouard, qui le nomma sénéchal du Poitou. Cette avant-garde, dont Kenolles fit également partie, traversa la Navarre, entra dans l'Alava, franchit l'Èbre à Logrono, et s'arrêta à Navarette, afin de suivre les mouvements de don Henri. Tandis que Felton remplissait sa mission d'une manière si vive, Édouard se porta sur Vittoria, capitale de l'Alava, s'en rendit maître, et poussa jusqu'à Salvatierra, ayant l'intention d'atteindre l'Èbre; le duc de Lancastre, conduisant un autre corps, perçait par Estella afin de s'approcher de ce fleuve, choisi par les Anglais pour devenir la base de leurs opérations. De son côté, Henri manœuvra dans le dessein de couvrir Burgos, la capitale de la Castille; il s'en acquitta avec une supériorité de talent qui mérita les éloges du prince de Galles lui-même (1). Au lieu de s'avancer de front vers Burgos en passant l'Èbre à Miranda, Édouard inclina sur sa gauche, afin sans doute d'éviter les gorges de Pancorbo, la forteresse de Briviesca et les montagnes d'Oca. Il traversa une seconde fois l'Alava, s'étendant jusqu'à Logrono, gardé par Felton, franchit l'Èbre sur ce point, et vint prendre position à Navarette. Le prince Noir envoya une division s'emparer de Calahorra, et posta Felton sur la chaussée, pour qu'il pût observer le passage de Miranda. L'armée anglaise embrassait le long de l'Èbre une étendue de vingt lieues. La Rioca, qu'elle occupait en entier, était du petit nombre des provinces restées fidèles à

(1) Froissard, liv. I, pag. 539.

la fortune de don Pèdr a, sa ville principale, bâtie près de l'ancienne P e, avait refusé de reconnaître Henri pour s ve

Les difficultés que les A lais eurent à surmonter durant leur trajet don it comte de Transtamarre le temps de changer s dispositions. De Miranda il se replia sur B rg , envahit lui-même la Rioca, et campa auprès Najera, gros bourg situé non loin de la Najarilla, petite rivière que la fonte des neiges avait enflée : elle prend sa source aux montagnes de los Cameros. Posté de cette façon, don Henri couvrait admirablement sa capitale. Il atteignit Najera le 28 mars; le prince de Galles occupa Navarette le même jour (1). Ainsi les deux armées se trouvaient en présence, ayant entre elles une plaine, ou plutôt, comme disent les Espagnols, une *conque*, se développant sur quatre lieues de large. Pour arriver à Burgos, il fallait que le prince de Galles passât sur le ventre de l'ennemi.

Les choses étaient dans cette situation lorsque l'on vit apparaître Duguesclin. Après avoir pénétré dans la Navarre à la tête de douze mille hommes, ce général vint se réunir aux partisans de Transtamarre. Il franchit l'Èbre à Miranda, et longea les frontières de la Rioca, dans l'intention d'opérer sa jonction avec don Henri. Avant d'exécuter ce projet, il eut encore l'occasion de se signaler. Les deux Felton avaient été chargés, avons-nous dit, de conserver libre la communication de l'Alava, et d'arrêter les détachements

(1) Lopez Ayala, Cronicas de Castilla, tome I, p. 449.

espagnols qui allaient à Burgos joindre l'armée castillane. Au pied des montagnes qui séparent les deux provinces, ils rencontrèrent le corps d'armée de Duguesclin, qu'ils prirent de loin pour une division aragonaise, en voyant flotter à l'avant-garde les enseignes de don Jayme. Personne n'ignorait que Bertrand devait franchir les Pyrénées, mais on le croyait retenu au pied des monts. Les Anglais, persuadés que les gens armés qui s'avançaient n'étaient que des troupes espagnoles, par conséquent fort peu aguerries, marchèrent en toute assurance; mais ils ne tardèrent pas de distinguer parmi elles des Français : bientôt ils ne purent plus douter que Duguesclin lui-même ne les commandât, car les soldats poussaient déjà son redoutable cri de guerre. Cependant la retraite devenait impraticable, et ils cherchaient à sortir de ce mauvais pas, lorsque Bertrand fondit sur eux et tailla en pièces les deux mille cavaliers anglais : Guillaume Felton, cherchant à rallier les siens, tomba percé de coups; quant à Thomas, il se vit pour la troisième fois prisonnier de Bertrand.

Ce fut par ce succès éclatant que le héros annonça sa venue au prince, qui l'attendait si impatiemment. Les bruyantes clameurs des Castillans signalèrent son entrée dans le camp; elles furent entendues des Anglais. On venait d'informer le jeune Édouard de la défaite de Felton; il déguisa, d'une manière bien honorable pour Duguesclin, le chagrin que lui causait cet échec : « Mes amis, dit-il à ses généraux rassemblés autour de sa personne, entendez-vous ces cris? ils annoncent l'arrivée du Breton; nous allons enfin

avoir à combattre un homme digne de se mesurer avec nous. » Ses chevaliers se plaignaient déjà de n'apercevoir dans l'armée de Henri aucun adversaire redoutable, injure d'autant plus gratuite envers le comte de Transtamarre, que ce prince ne cessait de déployer un courage héroïque et une activité sans exemple : ses moindres dispositions attestaient une prudence consommée. Malgré son vif désir de combattre, le prince Noir voulut tenter les voies de conciliation; il écrivit à don Henri une lettre datée de Navarette, du 1er avril, pour l'engager à accepter sa médiation, en le suppliant d'éviter l'occasion de faire couler le sang chrétien (1). Henri répondit le lendemain en prenant le titre de roi de Castille et de Léon, titre que le prince de Galles ne lui avait point donné : « Dieu m'a envoyé, dit-il, pour délivrer la Castille d'un maître cruel; les acclamations des peuples ont légitimé mes actions; en renonçant à la couronne, je repousserais l'œuvre du Tout-Puissant : au reste, je suis prêt à subir les chances d'une bataille rangée (2). »

Tout en offrant d'accepter le combat, Henri ne faisait aucune démonstration qui annonçât l'intention de sortir de la position inexpugnable que ses troupes occupaient; car pour venir l'attaquer il fallait que l'ennemi passât en sa présence la rivière de Najarilla. La position du prince de Galles paraissait assez triste; les bords de l'Èbre, ainsi que le pays placé derrière son armée, manquaient absolument de vivres; le séjour prolongé de soixante-dix mille hommes avait

(1) Ayala, page 450; Cascales, Historia de Murcia.
(2) Ayala, page 450 ; Cascales, Hist. de Murcia.

épuisé les ressources des contrées envir mantes. Les Espagnols, naturellement sobres, font peu de provisions, de sorte que leurs greniers et leurs celliers furent promptement vidés. Les Anglais souffraient cruellement de la disette: la Navarre, dévastée par leurs propres soldats, ne fournissait plus rien; ils ne se procuraient de l'eau que difficilement. Édouard essaya de piquer l'amour-propre du comte de Transtamarre en envoyant plusieurs partis de cavalerie jusqu'à la rivière: personne ne bougea. Bertrand avait apporté au nouveau roi de Castille des lettres de Charles V; ce sage monarque disait à son allié: « Vous allez avoir à vous défendre contre une armée qui compte dans ses rangs tout ce qu'il y a de plus brave et de plus expérimenté dans la chrétienté: évitez une action décisive autant que vous le pourrez (1); » conseil d'autant plus facile à suivre, que l'armée de don Henri nageait dans l'abondance: Najera et Burgos lui fournissaient les vivres nécessaires; mais les seigneurs castillans s'indignaient de leur inaction. Un singulier incident mit le prince dans l'impossibilité de leur résister plus longtemps.

Édouard tenta un dernier moyen, qui tenait d'ailleurs aux mœurs chevaleresques de ce siècle. Il dépêcha vers Duguesclin un héraut, paré des armes d'Angleterre, accompagné de plusieurs trompettes: cet envoyé traversa toute l'armée castillane, demandant à chacun de lui indiquer le quartier de Duguesclin. Les Espagnols, curieux de connaître l'objet de

(1) Ayala, Mariana, tome II.

ce message, le suivirent en foule, et le conduisirent dans la tente du roi, où Bertrand écoutait le rapport de quelques officiers; il accueillit le héraut d'un air de bonté, et s'amusa à le questionner, en lui faisant servir du vin que l'Anglais but en témoignant une satisfaction extrême, car il jeûnait depuis une semaine. « Eh bien! dit Bertrand à cet homme, vivez-vous bien à Navarette? — Pas trop, répondit le héraut; et si cela continue, le puissant prince de Galles n'aura pas seulement deux œufs pour ses Pâques (1), et je gagerais qu'il baillerait aujourd'hui une partie de sa seigneurie de Guienne en échange d'une tranche de bœuf. »

Bertrand, ayant congédié le héraut, fit lire ensuite devant Henri et les principaux bannerets, la missive du prince de Galles; en voici la teneur : « Jusqu'ici don Henri a refusé le combat; votre arrivée, vaillant Duguesclin, doit lui inspirer la confiance nécessaire pour tenter le sort des armes; je vous invite à descendre dans la plaine. Si vous n'acceptez point mon défi, je me verrai forcé d'attaquer les Espagnols jusque dans leurs retranchements; je les traiterai comme des paysans qui se cachent derrière des palissades, et non comme de véritables soldats. » Le contenu de ce message, que l'on ne put tenir caché, blessa vivement l'amour-propre des hidalgos castillans, qui demandèrent que l'on mît en délibération si l'on accepterait ou refuserait le combat : le comte de Tello, frère de Henri, et le marquis de Villena, comman-

(1) Pâques arrivait seize jours après.

dant la division des Aragonais, insistèrent fortement pour qu'on répondit à la bravade du prince Noir en acceptant sans délai l'injurieux défi. Duguesclin ne partagea point cette opinion, montrant le message du prince comme la preuve manifeste de la position critique des Anglais : « Laissez-les, dit-il, se consumer au milieu de leur camp, bientôt la faim les contraindra d'en sortir; nous les attaquerons pendant leur retraite, nous les harcellerons, et nous les ruinerons en détail. » Quelque sages que fussent ces avis, on les méconnut. Les officiers castillans, très-jaloux déjà de voir traiter les Français avec autant de distinction, se rangèrent du parti du comte de Tello; celui-ci, jeune et présomptueux, répondit aux objections de Bertrand, d'abord par des apostrophes discourtoises, puis par des invectives : « La crainte de compromettre votre renommée, dit-il au chevalier breton, vous tient dans la réserve; le nom seul du prince de Galles vous fait peur. » Pour toute réponse Duguesclin, enflammé de courroux, s'élança vers le comte de Tello l'épée à la main, lui criant de se mettre en défense. Henri l'arrêta en le prenant dans ses bras, et contraignit son frère de présenter des excuses à Bertrand devant l'assemblée. (Mémoires de Mesnard.)

Duguesclin, fort ému de ce qui venait de se passer, dit aux hidalgos castillans : « Vous voulez le combat : eh bien! sachez qu'il vous sera fatal à tous; pour moi, ayant fait mon devoir dans le conseil, je le ferai également sur le champ de bataille, et le soleil couchant me verra demain ou mort ou prison-

nier (1). » Il fut donc décidé que le matin du jour suivant on sortirait des retranchements pour en venir à une action générale. Henri de Transtamarre n'exerçait encore qu'une autorité fort précaire; il ne pouvait heurter de front l'opinion des nobles accourus des diverses provinces pour défendre ses intérêts : cependant les paroles de Duguesclin l'effrayaient. Il se rendit auprès de lui dès que les ombres de la nuit eurent enveloppé le camp : il le trouva seul dans sa tente, absorbé par ses rêveries; ses traits respiraient encore la colère, car la réparation de don Tello n'avait point calmé son ressentiment.

« J'ai réfléchi à ce qui s'est passé dans le conseil, lui dit le prince en l'abordant; je viens vous consulter à l'effet de changer les dispositions, si nous en avons encore la faculté. — Il n'est plus temps, répondit Duguesclin; vous ne serez pas maître de contenir cette foule de nobles dont l'orgueilleuse imprudence méconnaît la voix de la raison. Je vous donne un dernier avis, c'est de mettre votre personne en sûreté dès que la fortune penchera du côté de l'ennemi; une seule défaite ne doit point vous abattre : le sort se montrera moins rigoureux dans une autre circonstance (2). » Le ton solennel qui accompagna les paroles de Duguesclin fit tressaillir le prince espagnol, qui crut y voir la prédiction certaine de quelque catastrophe.

Dès le matin, malgré la neige qui tombait, ce qui est commun dans cette partie de l'Espagne, les Cas-

(1) Mesnard, Mémoires sur Duguesclin. — (2) Ibid.

tillans quittèrent Najera, passèrent la rivière, et vinrent se ranger en bataille au delà, en occupant deux hameaux nommés Aleson et Açofro. Les historiens ne s'accordent pas sur la force de cette armée; ils assurent que ses huit divisions formaient un total de quatre-vingt mille hommes : nous croyons cette évaluation exagérée. Lopez Ayala, chancelier du comte de Transtamarre, dit que ce prince avait réuni autour de lui cinq mille hommes d'armes à cheval et à pied, ce qui présente un effectif de vingt-cinq mille cavaliers ou fantassins. L'historien parle ensuite des volontaires de Biscaye, de la Navarre, des Asturies et de l'Andalousie : il est certain que cette dernière province fournit un corps de six mille hommes de cavalerie, montés sur des mules ou sur des chevaux appelés en Espagne *ginetès*. Les Andalous avaient adopté la coutume de couvrir leurs mules de clochettes, dont le son argentin entretenait un bruit continuel. Ces Espagnols ne portaient ni cuirasses, ni gambesons, ni chemises de mailles; ils se paraient de riches habits d'une couleur éclatante, ils avaient les jambes nues, la tête ombragée de brillants panaches tirés de l'Afrique. L'infanterie espagnole ne se servait que de la fronde et d'une légère javeline. Une division d'archers génois composait, si l'on en croit Froissard, l'avant-garde du comte de Transtamarre; le prince de Galles menait également à sa suite plusieurs milliers d'Italiens. Chez les Castillans on ne pouvait distinguer le soldat de l'officier; les chefs y affluaient outre mesure.

Lopez Ayala, qui fit longtemps la guerre, nous a

é, au sujet de cette bataille de Navarette, une
tion plus précise que celle des autres chroniqueurs.
n lui, Henri forma l'infanterie sur une ligne per-
ficulaire, en donnant pour appui au centre et
ailes, des escadrons de cavalerie serrés en masse.
igne s'étendait du village d'Aleson à celui d'Aço-
tous deux existent encore) : cet espace comporte
d'une lieue. Duguesclin, à pied, avec les troupes
nt de France, au nombre de dix mille hommes,
ipait la droite, ayant également sous ses ordres
orps de cinq mille nobles castillans, commandés
lon Sanche, frère puîné de Henri, âgé de vingt-
ans : ce jeune prince avait déployé un certain
age dans maintes circonstances, mais la timidité
on caractère le rendait moins cher au comte de
stamarre. On distinguait parmi les chefs espa-
s de cette division Pierre de Manrique, don Gon-
de Castaneda, Ruiz Cisneros, Lazos de la Vega.
Pedro Lopez Ayala, l'historien, portait la prin-
e bannière. A côté de lui marchait Henriquez
, du pays de Murcie, alors octogénaire : il mou-
n 1406, âgé de cent vingt ans, ayant eu la gloire
ister aux principales batailles qui se livrèrent en
gne durant un siècle. L'aile droite, dont nous
ns de parler, se trouvait protégée par deux mille
iers espagnols aux ordres du marquis de Villena,
u du roi d'Aragon, du grand-maître de Calla-
. don Moniz de Godoy, des commandeurs de
-Jacques don Fernand Osares et Ruiz de Sando-
Cette cavalerie, montée, comme nous l'avons
lus haut, avec de petits chevaux de Biscaye,
avarre, des Asturies, s'appuyait elle-même à un

ruisseau nommé l'Ayalde, qui va s'unir à la Najarilla. L'aile gauche, le point le plus rapproché de Navarette, était couverte par un corps de six mille Andalous, montés sur des mules qu'eux seuls savaient manier. Ce commandement important fut confié au comte de Tello, troisième frère de Henri, âgé de vingt-quatre ans, dont la légèreté égalait la présomption : il ne le cédait pas en dépravation à don Pèdre, et se fût montré peut-être aussi cruel que lui si le sort eût livré à ses caprices les destinées de la Castille. Le comte de Transtamarre, qui redoutait don Tello, venait de lui concéder la principauté de Biscaye. Henri se plaça au centre avec des masses d'infanterie, formées des volontaires de la Castille, de la Murcie, de Léon et de l'Alava : on voyait groupés autour de sa personne don Juan Polomèque, évêque de Badajos, l'amiral Boccanegra, Perez de Gusman, oncle maternel de Henri, Alphonse de Haro, Gomez Cisneros, Inigo Orosco, don Pèdre Tenorio, depuis archevêque de Tolède, Jordan de Uziez, commandeur de Saint-Jacques, Martinez de Luna, Fernand Lopez Ayala, père de l'historien, etc.

En avant de la ligne se tenait placée une division d'arbalétriers génois, mêlés à des cavaliers espagnols, volontaires de San-Estevan del Puerto. Un nombre considérable d'instruments de guerre s'unissaient à la voix des troubadours : on aurait cru facilement qu'une fête magnifique avait réuni à Najera tout ce que l'Espagne renfermait de riche et de puissant.

Le samedi 3 avril 1367, veille de la Passion (1), le

(1) M. Buchon, dans son excellente édition de Froissard, fait observer avec raison que cet historien se trompe en disant que le 3 avril

prince de Galles, ayant quitté Navarette au point du jour, exécuta un mouvement en avant, franchit un léger rideau de collines, et vint se déployer en face de l'armée castillane, à trois portées de trait. Édouard commença par conférer l'ordre de chevalerie à plusieurs personnages éminents : il arma de sa main don Pèdre, le comte de Holland (1), trois nobles de la maison de Courtenay, Jean Trivet, Nicolas Bond ; le duc de Lancastre arma le sire de Camois, Gauthier Loring, Jean Crandçon. Chandos fit douze chevaliers anglais : les principaux furent le sire de Clifton, Jean Cotton, Jacques Prior, Guillaume Firmacon ; il conféra l'ordre à plusieurs nobles aquitains, en premier lieu Aymeri de Rochechouart, grand tenancier du Poitou (2).

L'armée du prince de Galles, plus nombreuse d'un quart que celle de don Henri, se composait aussi d'éléments divers : il se plaça au centre ayant à ses côtés un second lui-même, le confident de ses pensées, le vainqueur d'Auray, le terrible Chandos enfin ; deux autres personnages marquants l'accompagnaient encore, deux rois détrônés, don Pèdre et don Jayme de Majorque : ce dernier, dont le père mourut dépossédé de ses États par Pierre d'Aragon, était devenu le troisième époux de Jeanne, reine de Naples. Cette princesse, extrêmement altière, ne laissait aucune

était la veille de Pâques : cette fête tombant le 18 en 1367, le 3 de ce mois devait être la veille de la Passion.

(1) Le prince de Galles avait épousé Jeanne d'Angleterre, fille du comte de Kent, frère d'Édouard II; on la surnommait *la belle vierge de Kent*. Elle était veuve du comte de Holland, qui lui laissa le fils dont il est question ici.

(2) Froissard, liv. 1, pag. 544.

autorité à son mari. Honteux d'une pareille existence, don Jayme vint se jeter aux pieds d'Édouard, en le suppliant de l'aider à rentrer dans l'héritage de ses pères : ce prince lui promit son assistance. Le duc de Lancastre prit le commandement de l'aile gauche, ayant pour premiers lieutenants Calverley, Kenolles, le comte de Pembrock; ainsi le duc de Lancastre se trouvait opposé à Duguesclin. Le comte d'Armagnac marchait à la tête de l'aile droite, formée en entier de troupes de Guienne : on distinguait parmi ses officiers les sires d'Albret, de Duras, de Perusse, de Rochechouart, de Perduccas, de Rosem, de l'Estrade, de Mucidant, et le captal du Buch, les mêmes qui dix ans auparavant contribuèrent si puissamment au gain de la bataille de Poitiers.

Comme dans l'armée de don Henri, des Génois et des troupes légères castillanes du parti de don Pèdre, au nombre de deux mille hommes, couvraient en totalité le développement de la ligne. Ces soldats anglais, gallois, gascons et même normands, rivalisant de courage, portaient des armures pesantes et brunies par le temps; la lame de leurs épées et le fer de leurs lances réfléchissaient seuls les rayons du soleil. Les fatigues et les difficultés éprouvées au passage des Pyrénées avaient emporté la majeure partie des chevaux, de sorte que le tiers de la cavalerie cheminait à pied; mais le soldat de cette époque se distinguait par l'inappréciable mérite de savoir combattre à pied comme à cheval; le cavalier démonté, ôtant ses genouillères et ses cuissards, devenait un fantassin redoutable, sans que sa nouvelle position portât dans son âme

ni le dégoût ni le découragement. Les Anglais marchaient sous la conduite du plus grand capitaine de son siècle, héritier d'un des plus beaux trônes du monde : de vieilles bandes se montraient fières d'obéir à sa voix ; leurs soldats s'enflammaient à l'aspect de ces guerriers français et bretons, leurs rivaux de gloire, qu'ils retrouvaient devant eux à l'extrémité de l'Europe : ils pouvaient les distinguer facilement parmi les Castillans. Ainsi l'on voyait réunis dans un coin de l'Espagne, et combattant pour des intérêts étrangers à leur patrie, les personnages les plus renommés dans le métier des armes : le prince de Galles, Duguesclin, Chandos, Robert Kenolles, le duc de Lancastre, le maréchal Andrehan, Le Bègue de Villaines. On voyait aussi flotter au milieu de cette plaine les bannières de France, d'Angleterre, de Castille, d'Aragon, de Majorque, de Navarre, de Naples et d'Écosse.

Le terrain sur lequel l'action allait se livrer offrait l'aspect d'un bassin resserré entre l'Èbre et les montagnes de la Galzada, à seize lieues de Soria, à dix de Burgos. On assure que Scipion vainquit les Numantins à la même place. Le prince de Galles, monté sur une mule d'Aragon, parcourait les rangs, en ne cessant de dire aux soldats : « Nous jeûnons depuis longtemps ; c'est à Najera que vous trouverez des vivres en abondance. » L'allocution était appropriée à la circonstance, et devait toucher des hommes affamés, bien mieux que les discours les plus éloquents. Édouard résolut de diriger ses efforts contre la cavalerie qui formait la gauche des Castillans, ne doutant pas que la défaite de ce corps n'entraînât celle du

centre : s'attendant à une résistance opiniâtre de la part de la part des Français, il ne chercha qu'à les contenir d'abord, pour les accabler ensuite du poids de toutes ses forces, lorsque les Espagnols auraient été entièrement dispersés. Le prince Noir commanda d'épargner, dans la chaleur du combat, les soldats appartenant à la division de Duguesclin : il donnait cet ordre avec la ferme persuasion qu'un succès complet serait le résultat de ses dispositions.

Don Pèdre demanda au prince de Galles la permission de marcher contre l'ennemi, en tête du corps qui entamerait l'action; il était revêtu des insignes de la royauté, la couronne et le manteau de pourpre. Le tyran ne put s'empêcher de s'abandonner à un mouvement d'exaspération, lorsqu'il se vit en face de cette armée castillane au milieu de laquelle ses yeux semblaient distinguer ses trois frères, ses plus cruels ennemis.

Les trompettes sonnèrent de part et d'autre pour donner le signal du combat : cet instrument de guerre ne servait alors qu'à cet usage. Les Génois du comte de Transtamarre et les volontaires de San-Estevan se présentèrent pour commencer l'action; mais, par une perfidie insigne, ils passèrent brusquement du côté de don Pèdre (1). Profitant de cet incident, le comte d'Armagnac, conduisant la portion de la cavalerie du prince de Galles encore montée, s'avança en escadron serré, secondé par une troupe de Gallois, gens féroces autant qu'intrépides, exercés de bonne

(1) Ayala, chap. XII, page 454.

heure à courir en combattant au milieu des chevaux. Le comte d'Armagnac fondit sur les six mille Andalous placés sous les ordres du jeune Tello. Don Pèdre, monté sur un magnifique cheval blanc, se tenait en avant des vassaux de la Guienne. Ne pouvant contenir sa fureur, en se voyant si près des Espagnols, il se précipita sur eux presque seul : sa voix terrible les menaçait en termes effrayants; il cherchait ses frères dans leurs rangs : « Où sont ces indignes bâtards? » criait-il (1). Les Castillans, reconnaissant le cruel don Pèdre, dont le nom seul inspirait l'effroi à l'Espagne entière, sentirent diminuer leur assurance. Le captal du Buch acheva leur défaite en lançant contre eux sa division. Don Tello partagea la terreur des siens : épouvanté du spectacle qu'offrait le combat, spectacle nouveau pour lui, il recula en désordre et se laissa emporter par son cheval. Les Castillans, privés de leur chef, ne songèrent qu'à se soustraire aux coups de l'ennemi; d'ailleurs leurs mules, très-effrayées, ne voulaient point s'arrêter, et aucune puissance humaine n'aurait pu les retenir. En quelques instants la plaine se couvrit de cette cavalerie en déroute; elle se précipita dans le défilé de Najera, dont la gorge fut bientôt encombrée de milliers de cadavres; le reste alla tomber dans la rivière de la Najarilla.

Le comte d'Armagnac et le captal du Buch, abandonnant la poursuite de ces fuyards, revinrent sur leurs pas, et marchèrent en colonne serrée contre le

(1) Froissard.

centre des Castillans, dont le flanc droit, totalement dégarni, supportait alors par le front l'attaque du prince de Galles. Henri de Transtamarre avait su résister à un choc aussi terrible : vêtu en simple chevalier, il se faisait distinguer seulement par son cheval pie et par son bouclier, surchargé des tours de Castille. Ne pouvant s'imaginer que le corps de Tello lâchât pied si promptement, il s'avançait avec confiance contre les Anglais, à la tête des quatre mille cavaliers. Édouard eut besoin de tout son sang-froid et de sa présence d'esprit pour empêcher que sa ligne ne fût rompue : il fit ouvrir ses divisions, et les Espagnols, emportés par la charge, les dépassèrent après avoir laissé dans ce terrible passage la moitié des leurs. Mais l'intrépide Transtamarre se fraya un nouveau chemin et rejoignit son infanterie, qui, abordée vigoureusement par Chandos, reculait en désordre; il parvint à la rallier, et sut contenir l'ennemi, qui recevait du centre de nombreux renforts : deux fois les Anglais se virent obligés de céder à sa furie; jamais prince ne paya mieux de sa personne. Cependant la nouvelle de la défaite de son frère le déconcerta : il courut dans la direction opposée, afin d'opérer sa jonction avec Duguesclin : ce capitaine dans la conjoncture présente devenait son unique soutien. Le héros breton justifiait d'une manière brillante les espérances que l'on avait fondées sur lui : attaqué par les compagnies anglaises les plus aguerries, que guidaient les meilleurs généraux de cette nation, le comte de Lancastre, Kenolles, Pembrok, Calverley, il les avait complétement battues. Bertrand, poussant de la manière la

plus impétueuse les restes de ces phalanges, menaçait à son tour le centre du prince de Galles, lorsque don Henri vint se jeter dans ses bras, et l'instruisit de ce qui se passait à l'aile gauche. Duguesclin ignorait la catastrophe de don Tello, parce que la position du terrain ne lui permettait pas de juger des mouvements généraux de la ligne: ayant gravi précipitamment un plateau voisin qui dominait toute la scène, le guerrier d'un regard en embrassa l'ensemble, et désespéra de la journée : « Je vous supplie, dit-il au comte de Transtamarre, de mettre votre personne en sûreté par une prompte retraite, que vous exécuterez aisément à l'aide des troupes du centre : ne vous abandonnez pas au désespoir, une seule défaite ne doit point anéantir votre fortune; je vais de mon côté arrêter celle du prince Noir, et sauver, s'il se peut, les débris de l'armée. » Henri pressa dans ses bras le généreux Breton, et, d'après ses désirs, il regagna le centre. Son parent le grand-maître d'Alcantara y combattait vaillamment, ayant su retenir sous leurs bannières les Espagnols, pressés de différents côtés. L'arrivée de Henri et l'approche de Duguesclin relevèrent tous les courages; pendant deux heures encore Édouard se vit obligé de lutter d'une manière très-opiniâtre pour empêcher la jonction des Français avec les Castillans; il ne s'imaginait pas rencontrer une résistance aussi prolongée. Enfin le grand-maître d'Alcantara, s'étant enfoncé dans la mêlée, fut tué par des archers génois. Sa mort abattit la résolution des Espagnols; ils jetèrent leurs armes en frappant l'air de cris perçants. Ces lignes régulières, qui couvraient

naguère la plaine, n'offrirent bientôt plus que l'image d'un vaste troupeau que des loups avides poussent à leur gré devant eux.

Le prince Noir, ne cherchant pas à s'embarrasser de prisonniers espagnols, leur ouvrit une issue, ne lâchant contre eux que plusieurs escadrons afin d'accélérer la fuite des vaincus : un soin plus grave l'occupait ailleurs, celui de contenir un ennemi dont la défaite allait demander des efforts continus. Chandos, accouru avec des troupes fraîches au secours de Lancastre et de Kenolles, battus par Duguesclin, n'avait pas été plus heureux que ses frères d'armes : il avait dû se replier en désordre sur le principal corps de bataille. Le général en chef, secondé par le comte d'Armagnac, concentra sur un point ses formidables divisions, leur fit changer de direction, et put arrêter enfin la marche victorieuse des Français.

Duguesclin, jugeant qu'on ne devait plus songer au gain de la bataille, vu la dispersion totale des Espagnols, tourna toute son attention vers un seul objet : atteindre Najera, pour y rallier les débris de l'armée castillane; mais son habile adversaire, devinant ce projet, n'agit, de son côté, que pour lui barrer le chemin : il y parvint, grâce à la supériorité numérique de ses troupes. Bertrand soutint contre des forces quadruples un de ces combats désespérés tels qu'on en livrait alors dans l'unique but d'honorer une défaite. Resserrant ses divisions, déjà fort amoindries, il en forma une masse compacte, dont le front présentait l'aspect d'un mur de fer. La volonté du chef paraissait animer cette phalange, de sorte que

les moindres mouvements s'exécutaient avec un ensemble remarquable. Placé au centre de cette vaste agglomération, ayant à ses côtés Sylvestre de Budes, qui portait sa bannière, Duguesclin, à pied comme les autres, disputait le terrain, donnant tour à tour l'exemple d'une valeur héroïque et d'un sang-froid impassible. Les autres chefs disséminés sur la ligne, le maréchal Andrehan, le Bègue de Villaines, Thibaut du Pont et Jean Dubois, le secondaient on ne peut mieux (1). Ce corps de bataille fut simultanément attaqué par tous les généraux anglais : le captal du Buch, Chandos, le duc de Lancastre, échouèrent l'un après l'autre, et virent leurs cohortes écrasées par les Français. Au milieu de la déroute des siens, Chandos tomba lui-même sous les coups d'un chef espagnol-maure, qui s'était rallié à Duguesclin; renversés tous deux sur la poussière, ils luttaient depuis quelques instants, lorsque l'Espagnol, se trouvant sur son ennemi, allait lui enfoncer son poignard dans la gorge : Chandos le prévint en lui perçant le flanc de sa dague.

Pembrok, à la tête des Écossais, voulut à son tour essayer de rompre cette ligne; cet officier portait l'étendard d'Angleterre : mais il fut bientôt arrêté dans sa marche, car le maréchal d'Andrehan fondit sur lui, et arracha de ses mains la bannière. En ce moment Édouard survint, menant la réserve; il ne put s'em-

(1) Les principaux historiens espagnols, Ayala, Zurita, Ferreras, Cascales, Mariana, Garibay, s'accordent à dire que Duguesclin et Henri de Transtamarre furent les seuls qui firent leur devoir dans cette bataille; ils louent particulièrement le premier, dont la valeur extraordinaire tint durant plusieurs heures la fortune en suspens.

pêcher d'admirer l'ordre que gardaient les Français. Cependant, plus cette lutte devenait glorieuse pour eux, plus elle coûtait cher à leurs adversaires; il importait de la faire cesser promptement. Le prince Noir commença par recueillir dans les rangs de la réserve les débris des corps de Kenolles et de Chandos, puis il attaqua Duguesclin de front et sur ses flancs : Bertrand, accablé ainsi de tous côtés, fut contraint de déterminer un mouvement rétrograde, laissant sur la poussière ses plus braves officiers. Le Bègue de Villaines et Eustache de la Houssaye, blessés grièvement, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Se retirant lentement, sans cesser de porter les coups les plus terribles, Duguesclin parvint à regagner une vieille muraille romaine, qui, au début de la journée, protégeait sa droite : il s'adossa à cet obstacle, en y groupant deux cents chevaliers qui lui restaient encore : alors s'engagea un combat plus acharné que les précédents. Bertrand et le petit nombre de Français survivants à leurs compagnons d'armes semblaient se multiplier. Les Anglais, aussi étonnés qu'irrités de cette ténacité, leur criaient de se rendre. Le prince de Galles s'avança lui-même, et commanda à ses soldats d'épargner ces valeureux guerriers; mais don Pèdre les suppliait au contraire de ne point accorder de quartier, et les engageait par mille promesses à immoler Duguesclin : « Tuez-le! » répétait-il. Le Breton l'entend, se précipite sur lui comme un lion, le choque si rudement que sa lance vole en éclats, et que don Pèdre roule aux pieds des combattants. Bertrand, oubliant qu'une foule d'ennemis l'entourent,

se jette en avant pour achever le roi; dans ce moment, plusieurs Anglais le saisissent au corps et l'enlèvent de terre. Il s'agitait vigoureusement pour s'arracher de leurs bras, lorsque le prince de Galles s'approcha en lui disant: « Duguesclin, rendez-vous, la fortune a trahi votre valeur. — Oui, je me rends, reprit-il, mais c'est au plus vaillant et au plus généreux prince de la terre. » En même temps il présenta au vainqueur le tronçon de son arme, resté dans ses mains (1).

Don Pèdre, relevé de sa chute, accourait enflammé d'un courroux indicible : il voulut frapper Duguesclin désarmé; les Anglais remplis d'indignation s'empressèrent de le repousser. « Je vous supplie, dit-il à Édouard, de me livrer ce bandit, je donnerai en échange son pesant d'or. » Le prince Noir reçut cette offre d'un air de mépris, et remit son prisonnier au captal du Buch. On comprend quel est le sort que don Pèdre réservait à Bertrand : il venait de racheter de plusieurs soldats Lopez d'Orosco, et l'avait immolé à coups de poignard; vingt Castillans furent égorgés par ses mains durant l'action. La vue de ce vaste champ de carnage ne l'avait point rassasié de sang; sa fureur cherchait encore à s'exercer sur quelques malheureux, lorsque le magnanime vainqueur l'arrêta en lui ordonnant de rester auprès de sa personne: le roi de Castille obéit, et se jeta même aux genoux de son protecteur pour le remercier d'un si brillant succès, qui allait le replacer sur le trône. « Relevez-vous, beau cousin, répondit le modeste Édouard;

(1) Mesnard, Mémoires sur Duguesclin.

rendez grâces à Dieu, car la victoire vient de lui et non de moi (1). »

Le nouveau triomphe du prince de Galles, remporté sur les Espagnols et sur Duguesclin, honorait sans doute autant ses talents que sa vaillance; mais on doit convenir que la fortune se plaisait à le favoriser d'une manière particulière. A Navarette, comme à Maupertuis, l'imprudence de son ennemi le servit plus encore que son courage et ses combinaisons. Lorsque les barons castillans, contre les sages avis de Duguesclin, acceptèrent si imprudemment le combat, le prince Noir éprouvait une telle disette, qu'il regarda la possession des vivres amoncelés dans le camp de don Henri comme le plus beau fruit de sa victoire. Les Anglais négligèrent le soin de leurs prisonniers et de leur riche butin, pour ne songer qu'à satisfaire la faim qui les pressait depuis nombre de jours. Édouard fit son repas sans apprêts, sur l'herbe encore fumante de sang : il voulut que Duguesclin fût son convive, de compagnie avec ses principaux lieutenants. Le captal du Buch prodiguait au guerrier breton les soins les plus empressés, sans pouvoir néanmoins déguiser la joie qu'il ressentait de le tenir en sa puissance. « Tel est le sort des armes, lui dit Grailli; à Cocherel j'étais votre prisonnier, aujourd'hui vous êtes le mien. — Vous remarquerez cependant quelque différence, répondit Bertrand : à Cocherel je vous ai pris moi-même, ici vous n'êtes que mon gardien. »

(1) Washingham. — Arthur Collins, p. 123.

Au sortir de ce banquet, qui rappelait si bien ceux des héros d'Homère, le prince de Galles voulut voir les prisonniers. Parmi les chefs espagnols on distinguait don Sanche, comte d'Albuquerque, frère de don Henri; don Philippe de Castro, cousin germain du favori de don Pèdre; le marquis de Villena, neveu du roi d'Aragon; don Pèdre Moniz, grand-maître d'Alcantara; Garcias Palomèque, évêque de Badajoz; Ferrand Osores, commandeur de Saint-Jacques; don Carillo Quintanna, majordome du comte de Transtamarre; enfin les deux Ayala père et fils (1); parmi les Français, après Duguesclin, Le Bègue de Villaines et le maréchal Andrehan, le Nestor des généraux de cette époque.

En apercevant ce dernier, le prince de Galles parut fort irrité, et l'apostropha en ces termes : « Vous êtes un traître, un perfide, et vous méritez la mort, car je vous fis prisonnier à la bataille de Poitiers, je brisai vos fers à condition de ne point porter les armes contre le roi d'Angleterre ni contre moi tant que vous n'auriez point payé votre rançon : vous en fîtes le serment de chevalier, et cependant je vous trouve

(1) Les historiens modernes disent que don Pèdre Ayala était fils de Fernand Ayala, pris à Navarette; ils semblent ignorer que l'auteur de la Chronique de Castille partagea le sort de son père, après avoir combattu vaillamment à Najera : il vécut pendant deux ans en Angleterre, dans une dure captivité. Henri de Transtamarre, qui le chérissait, paya sa rançon, le nomma chancelier de Castille, et l'envoya comme ambassadeur auprès de Charles V, en 1374. Don Pedro Lopez Ayala mourut à Calahorra, à l'âge de soixante-quinze ans, en 1407, un an après le vieux Bozo son ami. (Voyez le Discours préliminaire de Euguenio Amirola, éditeur des Chroniques d'Ayala, 1779.)

en face de moi, quoique vous deviez encore plus de la moitié de votre rançon. » La rudesse de cette apostrophe atterra le maréchal Andrehan; accablé sous le poids du malheur, ce vieillard semblait ne compter pour rien ses infortunes, mais il ne pouvait supporter l'idée de se voir flétri par l'épithète de traître et de félon, qu'on lui prodiguait en présence de tant de preux réunis : « Seigneur, dit le maréchal au prince Noir, il vous est libre de m'arracher la vie, mais vous ne devez pas me déshonorer en faisant croire que j'ai trahi mes serments. Choisissez, parmi tous ceux qui nous entendent, douze chevaliers, et permettez qu'ils deviennent juges de ma conduite. » L'émotion avec laquelle le maréchal prononça ces paroles toucha Édouard, qui se rendit à ses désirs, et choisit douze chevaliers pour en former ce tribunal d'honneur, devant lequel il reproduisit, mais en termes moins durs, l'accusation portée contre le sire d'Andrehan. Celui-ci répondit : « Je fus fait prisonnier par le prince de Galles, cela est vrai; je jurai de n'accompagner à la guerre le roi de France ni aucun prince de sa famille, contre le roi d'Angleterre ou son fils aîné, si je n'avais payé en entier ma rançon, cela est encore vrai. Mais en combattant à Najera je n'accompagnais point le roi de France, car ni lui, ni ses fils, ni aucun prince de sa famille ne sont présents; je ne portais point non plus les armes contre le roi d'Angleterre, mais seulement contre un prétendant à la couronne de Castille : et, qu'il me soit permis de le dire, le prince de Galles n'est point ici le chef de l'entreprise; il est à la solde de don Pèdre avec ses compagnies, comme

e suis avec les miennes à la solde de don Henri. Je uis donc affirmer que dans cette circonstance je i'ai point violé mes serments. » Les douze chevaliers e purent s'empêcher de reconnaître le bon droit du ire d'Andrehan; le prince de Galles, également frapé des paroles du maréchal, avoua qu'il avait eu tort le l'accuser, et le combla de caresses (1).

Au soleil couchant, le prince Noir parcourut le champ de bataille en demandant sans cesse qu'on lui montrât le corps de don Henri, car chacun le disait mort, et lui-même ne le connaissait pas; mais toutes les recherches furent vaines : le lendemain on ramena le cheval pie du comte de Transtamarre, et les divers rapports s'accordèrent pour confirmer que ce prince n'était ni mort ni prisonnier. « En ce cas, répondit Édouard avec son laconisme accoutumé, nous n'avons rien fait (2). » Cet Henri, à la vie duquel les destinées de la Castille semblaient être attachées, eut le bonheur d'échapper sain et sauf aux poursuites des vainqueurs. Ayant abandonné son destrier sur les bords de la Najarilla, il traversa Najera, prit le cheval d'un écuyer blessé grièvement, et arriva dans le voisinage d'Osma; non loin de ce bourg il fit la rencontre d'un chevalier du pays d'Alava, nommé Ferrand de Gonoa : cet homme généreux, reconnaissant le prince, le supplia d'accepter son cheval, bien meilleur que le sien, et le seul morceau de pain qui lui restait. Henri s'étant remis en route s'ad-

(1) Lopez Ayala, présent à cette scène chevaleresque, nous en a laissé une relation fort détaillée, chap. XIII.

(2) Zurita, Chroniques d'Aragon, chap. XIII.

joignit, au bout de quelques heures, trois hidalgos castillans, Sanchez de Tovar, don Egas, Micer Ambrosio, fils de l'amiral Gil Boccanegra. Le lendemain, au sortir de Bororia, petit village voisin de Soria, il se vit entouré brusquement par un peloton de cavaliers espagnols, échappés au désastre de la veille : en l'apercevant, ces hommes conçurent la pensée de s'emparer de sa personne et de le conduire à don Pèdre, afin d'en obtenir une riche récompense. Henri, conservant son sang-froid dans ce pressant danger, profite d'un instant d'hésitation, se précipite sur celui dont la voix excitait davantage ses compagnons, et l'étend roide mort à ses pieds : le reste de cette bande, effrayé de l'énormité de l'entreprise autant que de la résolution du prince, l'abandonne et s'échappe au travers des sentiers de la montagne (1). Le second jour de marche, le comte de Transtamarre atteignit Illueca, ville frontière de l'Aragon; il y reçut un accueil empressé de la part du gouverneur Martinez de Luna, et de son frère Pierre, le même qui fut pape sous le nom de Benoît XIII lors du grand schisme d'Occident. Le dernier le conduisit jusqu'aux portes de Jaca, d'où le prince se rendit à Ortez, auprès du comte de Foix, qui le mena à Montpellier en passant par Narbonne, Béziers et Loupian.

La femme et les enfants du comte de Transtamarre sortirent miraculeusement de la Castille, grâce aux soins de l'archevêque de Saragosse, qui leur fournit les moyens de franchir les Pyrénées et de gagner les

(1) Ayala, chap. XIV, page 462.

terres du roi de France. Henri plongé dans un dénûment extrême, vendit au duc d'Anjou, pour la somme de 27,000 francs d'or, la seigneurie de Cessenon, qu'il possédait encore en Languedoc (juin 1367). Ce fief était situé entre Béziers et Saint-Pons (1).

Tandis que don Henri échappait à la fureur de ses ennemis, Duguesclin, victime de l'impéritie des Castillans, comme il le fut à Auray de la présomption des Bretons, suivait son vainqueur en captif dans les diverses provinces de l'Espagne. Il fut ainsi témoin d'une révolution plus subite que celle qui avait précipité don Pèdre du trône de ses pères. A l'approche des Anglais, les villes ouvraient leurs portes, et rentraient sous la domination d'un maître qu'elles abhorraient. Pierre signalait son second règne par des cruautés qui épouvantaient Édouard; il cherchait son rival pour le massacrer, s'imaginant que chaque bourg lui servait d'asile. Le prince de Galles arriva à Burgos le 6 avril, accompagné de don Pèdre et de la moitié de son armée; il courut remercier Dieu de sa victoire de Navarette (2), dans cette même abbaye de las Huelgas, où, l'année précédente, Duguesclin avait fait couronner roi de Castille le comte de Transtamarre :

(1) Histoire du Languedoc. Don Vaissette, t. IV.

(2) En 1811, la guerre nous amena dans l'Arioca : nous pûmes visiter les lieux où se livra cette bataille. Les habitants ont conservé le souvenir de cet événement, et de vieilles légendes espagnoles font le récit du combat en signalant la lâcheté de don Tello. Elles parlent aussi du cheval pie de Henri. La rivière de Najarilla fut appelée souvent *la Rubia* (la Rouge), à cause du sang qui colora ses ondes le jour de ce désastre.

exemple frappant de l'instabilité des choses humaines!

LIVRE VIII.

Deuxième expédition de Duguesclin en Espagne. — Bataille de Montiel. — Mort de don Pèdre.

Ce fut pour Duguesclin un horrible supplice que d'être obligé de suivre ses vainqueurs dans toute la Castille, car le spectacle affligeant d'un pays livré au courroux d'un prince inexorable s'offrait constamment à ses yeux : bien d'autres déploraient ces horribles excès; Édouard lui-même en ressentait la plus vive affliction. Ce héros avait saisi l'occasion d'augmenter sa renommée, sans considérer s'il ne la ternirait point au contraire en servant les intérêts d'un roi tel que don Pèdre. Il refusa d'abord de croire aux crimes qu'on lui imputait; mais en le voyant sur le théâtre de ses fureurs, il se sentit convaincu, et une généreuse indignation s'empara de son âme : des milliers d'infortunés venaient se réfugier dans sa tente pour éviter d'affreux supplices. Le prince Noir déclara à don Pèdre que les Anglais et leur chef avaient passé les monts pour vaincre les Français et les Espagnols réunis, et non pour présider à des massacres, lui rappelant qu'un des articles de la convention signée à Bordeaux prescrivait que le roi n'ordonnerait la mort d'aucun chevalier castillan, sans l'avoir fait juger con-

formément aux lois établies (1). Don Pèdre, aveuglé par la passion, ne pouvait se résoudre à mettre des bornes à ses vengeances. Les habitants accouraient embrasser ses genoux. Le roi prit pour de l'affection ce qui n'était que de l'effroi; il crut pouvoir se passer de la protection des étrangers qui venaient de le replacer sur le trône, et voulut se soustraire à leur tutelle. L'ingratitude est le caractère distinctif des méchants. On ne pouvait néanmoins inviter les Anglais à s'éloigner, sans remplir au préalable les engagements contractés envers eux. Édouard somma don Pèdre de se déclarer le vassal de l'Angleterre, et de compter les sommes stipulées comme indemnités des frais considérables de l'expédition. Le roi demanda du temps pour se concerter avec les grands du royaume, disant que ses ministres se voyaient hors d'état de se procurer les espèces réclamées, vu le départ subit pour l'Aragon ou pour le Portugal des plus riches familles du pays, ajoutant que rien ne pourrait mieux le mettre à même d'accomplir ses promesses que la prompte retraite de l'armée anglaise vers les frontières de la Navarre. Le prince Noir, éprouvé fortement par le climat de l'Espagne, subissait les atteintes d'une sorte d'épidemie : il désirait regagner au plus vite la Guienne, dont l'air moins ardent semblait lui promettre un prompt rétablissement. Les principaux officiers partageaient son impatience; d'ailleurs le pays, ruiné par la guerre, ne pouvait nourrir plus longtemps ses légions. A ses yeux, le but qu'il s'était proposé en entreprenant ce voyage se trouvait rempli de la ma-

(1) Ayala, chap. XIII, ann. 1367.

nière la plus complète : la Castille rentrait sous l'obéissance de son maître, et la France avait perdu son influence au delà des Pyrénées. Édouard consentit donc à se retirer en Navarre, pour y attendre l'effet des promesses du Castillan; mais il acquit, durant sa retraite, des preuves incontestables de sa perfidie.

Bien décidé à ne tenir aucun de ses engagements, don Pèdre aurait voulu anéantir l'armée anglaise et mettre le prince Noir dans l'impuissance de punir son ingratitude: il lui tendit des embûches, et ordonna aux guides de le conduire par des chemins impraticables. Les troupes, égarées dans les montagnes des Asturies, eurent à souffrir de la soif, de la faim, et des fatigues excessives ; elles eurent à se battre contre les habitants de ces rudes contrées : enfin Édouard, ayant décrit un circuit immense, déboucha sous les remparts de Pampelune, ayant perdu durant sa marche plus de monde que dans le cours de la campagne. Le généralissime anglais rencontra en Navarre un prince aussi perfide que celui qu'il venait de quitter : c'était Charles le Mauvais; ce fourbe avait su se tirer des mains d'Olivier de Mauny, à l'aide d'un stratagème que lui seul pouvait imaginer. En apprenant les résultats de la bataille de Navarette, il demanda au chevalier français de sortir de sa captivité simulée : on n'a pas oublié qu'il s'était laissé faire prisonnier à dessein. Olivier exigea une rançon assez modique : le Navarrais y souscrivit, en invitant le chevalier à le suivre jusqu'à Tudela. L'intendant de la province devait compter dans cette ville la somme

convenue. Mauny voulut que le roi laissât son fils, comme otage, entre les mains d'autres officiers qui occupaient le château de Borja. A peine le Navarrais, accompagné d'Olivier, eut-il franchi les barrières de Tudela, que les ponts-levis se dressèrent subitement derrière eux. On s'empara de la personne du paladin, qui fut contraint de rendre le jeune prince pour racheter sa liberté.

Charles vit d'un mauvais œil arriver les Anglais dans ses États, et se concerta secrètement avec don Pèdre pour les abîmer. Le hasard dévoila cette trame au jeune Édouard, qui, dans sa juste colère, voulait revenir sur ses pas pour précipiter l'exécrable don Pèdre du trône auquel il venait de l'élever; mais ses officiers l'en détournèrent : l'Espagne leur inspirait à tous un dégoût insurmontable; ils craignaient de voir périr sous un ciel dévorant le grand homme qui faisait leur orgueil. Ils repassèrent tous en Guienne, ayant vainement attendu les sommes promises par le Castillan.

Dès son entrée à Bordeaux, le prince Noir sentit diminuer son mal : il envoya au roi son père, comme trophée de la victoire de Navarette, le cheval de bataille de Henri; les Plantagenets ne retirèrent pas d'autre fruit de cette expédition, dont les suites eurent pour l'Angleterre des conséquences bien funestes, ainsi que nous le verrons plus tard. Le prince Noir permit aux chevaliers français de se racheter par des rançons; il excepta pourtant Duguesclin, dont les Anglais redoutaient la valeur autant que le caractère entreprenant; ils le supplièrent de ne point lâcher ce

dogue de Bretagne, qui les dévorerait tous. Mais des raisons d'une plus haute importance lui commandaient de le tenir dans les fers : Charles V semblait méditer une irruption en Guienne; il devenait essentiel de le priver d'un guerrier aussi formidable : un mouvement d'amour-propre l'emporta néanmoins sur les considérations de la politique.

On avait renfermé Bertrand au fond d'une espèce de cachot, sans égard pour son rang ni pour sa réputation. Les barons de la Guienne désapprouvèrent cette rigueur : un reste d'affection les attachait encore à la France; loin de vouloir concourir à son abaissement, ils désiraient contribuer à lui faire rendre un général fameux, dont le bras pouvait la servir si efficacement contre ses ennemis. Bien d'autres que ces leudes témoignaient à Bertrand un intérêt touchant : les notables de Bordeaux lui envoyaient chaque jour dans sa prison des présents assez considérables, notamment un don de 10,000 fr., qu'il ordonna de distribuer aux chevaliers ses compagnons de captivité. Une foule de peuple se tenait constamment rassemblée sous les fenêtres de son donjon, dans l'espérance de l'apercevoir. La valeur seule ne commande pas un pareil empressement : dix généraux de son temps jouissaient d'une réputation aussi bien établie que la sienne, et aucun d'eux n'inspirait le même enthousiasme. Les barons aquitains résolurent d'obtenir son élargissement à quelque prix que ce fût : le sire d'Albret y parvint d'une manière fort ingénieuse.

A son retour d'Espagne, le prince Noir donna un

banquet auquel il convia les vassaux de la Guienne et du Poitou, les sires d'Albret, d'Armagnac, de Duras, de Rosem, de Perusse, d'Escars, d'Aubeterre, de Rochechouart, de Parthenay, de Pons, de l'Esparre, de Mucident, etc. A la suite du repas, ces barons, tous hommes de guerre, parlèrent beaucoup de leur métier; ils agitèrent plusieurs questions difficiles au sujet des prisonniers, et des règles qu'on devait observer à leur égard. Ceci fournit naturellement le prétexte de placer le nom de Duguesclin; les uns se plurent à rehausser son mérite, les autres à le déprécier: le sire d'Albret se rangea à dessein de l'avis des derniers, et saisit habilement l'occasion de flatter le héros anglais, de louer ses talents en rabaissant ceux du héros breton. « On a, dit-il en s'adressant au prince Noir, une opinion si fausse du mérite de Duguesclin, qu'on veut le comparer à Votre Seigneurie; on dit même que vous le retenez prisonnier, sans vouloir accepter de rançon, dans la crainte que le sort des armes ne le mette une seconde fois en face de vous. — Comment! on dit cela? répondit Édouard, fort ému. — Oui, seigneur, dirent tous les vassaux aquitains, c'est un bruit universel. — Je vais le faire cesser à l'instant, s'écria le prince; je prouverai que je n'ai nullement peur de Bertrand. »

Il ordonna qu'on lui amenât Duguesclin. Celui-ci, sachant que les Anglais se montraient résolus de ne point briser ses fers, s'abandonnait à un sombre désespoir, cherchant vainement à se distraire : l'écuyer d'Édouard le surprit causant tranquillement avec la femme et les enfants du geôlier. Le Breton refusa

nettement de le suivre, ne voulant pas, disait-il, aller servir de spectacle à son inexorable vainqueur. Cédant enfin aux supplications de l'envoyé, Duguesclin partit vêtu d'un vieux pourpoint gris. Sa figure refrognée, ses habits délabrés et ses cheveux en désordre, formaient un grotesque si prononcé, qu'à son aspect le prince de Galles ne put s'empêcher d'éclater de rire. Il le fit asseoir auprès de lui : « Eh bien! Bertrand, comment vous trouvez-vous à Bordeaux? — Ma foi, prince, pas trop bien; j'aimerais autant ouïr gazouiller les rossignols de la Bretagne, que d'entendre trotter les souris de la Guienne. — Vous savez qu'on publie que j'ai peur de vous voir rendu à la liberté, et que cette seule raison prolonge votre captivité. — On le dit, répondit franchement Bertrand, et l'on assure même que vous craignez le fer de ma lance. — Par saint Georges! reprit Édouard en rougissant, dès ce moment vos fers sont brisés; fixez vous-même votre rançon, et quand vous ne la porteriez qu'à cinq florins, je l'accepterais. — Je la mets à 100,000 francs, s'écria énergiquement le Breton (1). — Eh! où prendrez-vous une pareille somme? répliqua le prince, extrêmement piqué. — Je la trouverai dans la bourse de mes amis; et, s'il le faut, les femmes de la Bretagne me rachèteront du produit de leurs quenouilles (2). » Ainsi se termina cette scène, dans laquelle Bertrand répondit à un acte de hauteur par un mouvement de fierté encore plus éclatant.

Les bannerets réunis au banquet comblaient de

(1) Cien mil francos de oro. Ayala, chap. XVIII, p. 468.
(2) Mémoires et Chroniques de Duguesclin.

caresses Duguesclin, dont chacun d'eux avait éprouvé la valeur et la générosité. La princesse de Galles vint exprès d'Angoulême pour visiter le prisonnier dont on parlait tant; elle se le fit présenter le lendemain de son arrivée, le dernier trait de fermeté de Bertrand l'avait charmée : « Je veux, lui dit-elle, payer 30,000 livres de votre rançon; je les remettrai pour vous au prince mon époux. — Ah! madame, s'écria Duguesclin en se jetant à ses genoux, j'avais cru être le plus laid chevalier de France, mais je commence à concevoir de moi une meilleure opinion, puisque de grandes dames comme vous me font de pareils présents (1). » Le mois suivant il prit le chemin de la Bretagne, s'étant engagé à ne pas ceindre l'épée avant que sa rançon ne fût acquittée intégralement. La veille de son départ, il reçut 20,000 livres qu'un chevalier venu du Languedoc lui remit de la part du duc d'Anjou. Le premier jour de marche, Duguesclin rencontra sur le chemin un malheureux écuyer qui revenait à Bordeaux reprendre sa parole, attendu que sa famille n'avait pu fournir la somme nécessaire pour le retirer des mains d'un chevalier gascon, fort exigeant. « Combien te faut-il? lui demanda Bertrand. — 100 florins. — En voilà 200 : achète un cheval, et viens me joindre lorsque j'appellerai mes anciens gars. »

La route de Bordeaux à Nantes était couverte d'infortunés chevaliers ou écuyers qui sortaient comme lui de prison; en les voyant, Bertrand oubliait sa propre position pour ne songer qu'à celle de ces infortunés : pour soulager leur misère il usa d'une trop

(1) Mémoires et Chroniques de Duguesclin.

grande générosité, car en arrivant à Paris il ne lui resta pas un seul florin, provenant des dons du duc d'Anjou. Charles V lui fit l'accueil le plus distingué. Le monarque ne voulut voir en lui que le vainqueur de Cocherel, et non le prisonnier du prince Noir. Bertrand, que ses revers récents n'avaient point abattu, déclara au roi qu'il désirait rentrer le plus tôt possible en Espagne pour rétablir Henri de Transtamarre; le roi fut effrayé de cette résolution. Bertrand, plein de ses projets, en regardait l'exécution comme infaillible, et fit remarquer à Charles V que don Pèdre, abandonné du prince Noir, détesté des Castillans, verrait encore sa cause trahie par toute la population. Il lui parla du comte de Transtamarre comme d'un prince très-digne de son amitié, dont les rares qualités égalaient le courage. Le roi, ébranlé par ses discours, promit de seconder ses desseins; mais on convint d'agir de manière à ne point effrayer l'Angleterre. Duguesclin quitta Paris, et revint au château de Pontorson, après une absence de quatre années. Il demanda à Tiphaine Raguenel, sa femme 80,000 livres laissées entre ses mains : celle-ci, aussi libérale que son époux, avait employé cet argent à soulager la misère des soldats bretons revenant d'Espagne. Loin de la blâmer, Bertrand approuva sa conduite : il ne songeait pas à l'embarras dans lequel lui-même allait se trouver envers le prince Noir. Il avait compté sur ses amis, ils justifièrent sa confiance : les sires de Rohan, de Laval, de Tintiniac, de Châteaubriand, de Dinan, se cotisèrent pour former en entier la somme de 100,000 francs; Duguesclin les accepta sans diffi-

culté. Ce fut, aux yeux de la Bretagne, un genre d'illustration que d'avoir payé la rançon de Duguesclin; les Rohan et les autres bannerets s'en firent aussi un titre de gloire, dont leurs descendants tirèrent vanité en plus d'une circonstance.

Bertrand sortit du duché, ayant eu soin d'annoncer qu'on le verrait bientôt franchir une seconde fois les Pyrénées pour aller combattre don Pèdre : à ce seul bruit, les chefs des plus anciennes familles, ainsi que les écuyers et les soldats rachetés par ses soins, se préparèrent à le suivre. Il repassa par Paris, où une foule de bannerets lui promirent de le seconder efficacement. Bertrand, ayant terminé les préparatifs d'urgence, reprit le chemin de Bordeaux, dans l'intention de dégager sa parole en acquittant au prince Noir le prix de sa liberté; mais cet homme admirable ne put encore mettre des bornes à ses libéralités, ou plutôt il ne put commander aux mouvements généreux de son cœur. Comme il parcourait un pays qui venait d'être le théâtre de la guerre, les traces de ce terrible fléau se présentaient à chaque pas; il y répandit des largesses, donnant à l'un de quoi rebâtir sa maison, à l'autre l'argent nécessaire pour acheter des troupeaux et des instruments aratoires. Apprenant que les prisons de la Rochelle regorgeaient de soldats pris à Navarette, Bertrand y vola, et les délivra tous en satisfaisant l'avidité des capitaines anglais.

Dix écuyers se présentèrent un soir à la porte d'une hôtellerie située sur la route d'Angoulême : la fatigue les accablait, et des vêtements en lambeaux attestaient leur mauvaise fortune; le maître de la maison

fit quelques difficultés de les admettre chez lui : « Qui êtes-vous? leur demanda-t-il. — Nous sommes, répondirent ceux-ci, de vieux soldats de Duguesclin.— Des soldats de Duguesclin! s'écria l'hôte; entrez, mes bons amis, vous trouverez gîte chez moi. » Et il leur offrit ce que son auberge renfermait de meilleur, en les accablant de questions sur le compte de Bertrand. « Qu'est devenu ce guerrier magnanime? — Hélas! il n'est peut-être pas plus heureux que nous, reprirent-ils; retenu pendant six mois dans les prisons de Bordeaux, notre général a obtenu la faculté de se racheter, et de fixer lui-même le prix de sa rançon : il l'a portée de son propre mouvement à 100,000 francs. Jamais ni lui ni les siens ne pourront ramasser cette somme, et il sera obligé d'aller reprendre ses fers. — N'en croyez rien, répliqua avec feu le maître du logis, chacun se fera un honneur de contribuer à payer une pareille dette; pour moi, je me saignerai, s'il le faut, pour le tirer d'affaire. J'ai encore dix chevaux dans mon écurie, cinq cents moutons et trente muids de vin; je vendrai tout cela, ainsi que les draps que ma femme avait aquatés quand nous nous mariâmes. » Dans ce moment la voix de cet homme fut couverte par le bruit de plusieurs chevaux qui s'arrêtaient devaient la porte. Des chevaliers que la nuit avait surpris venaient chercher un asile en ce logis: ils mettent pied à terre, et entrent dans la salle où se trouvaient les dix écuyers rangés autour de la table; ceux-ci se lèvent spontanément, poussent un cri de surprise et de joie : ils ont reconnu Duguesclin; le général a reconnu également ses soldats, et les

questionne avec bonté sur leur position. « Nous revenons, dirent-ils, de la Bretagne, et allons à Bordeaux reprendre notre parole, car l'argent nous manque pour payer la rançon exigée par les Anglais. » L'hôte, comprenant alors que l'étranger était ce Duguesclin pour qui il donnerait son avoir tout entier, se jette à ses genoux. Bertrand s'empresse de le relever, le loue de sa générosité envers des soldats malheureux, et, pour l'en récompenser, lui accorde l'honneur de l'accolade; puis il remet au plus ancien de ces écuyers 3,000 livres pour le rachat des dix hommes d'armes, et y ajoute 2,000 livres destinées à l'acquisition de lances et de chevaux, en leur recommandant de venir le mois suivant en Languedoc, où sa compagnie doit se rassembler pour commencer une autre campagne. Cette aventure se répandit dans toute la Guienne, et servit de sujet à des chansons populaires : on en cite encore quelques fragments.

En marquant ainsi chacun de ses pas par un bienfait, Duguesclin augmentait sa renommée, mais il épuisait aussi ses ressources. Le Breton arriva à Bordeaux aussi pauvre qu'il en était parti. Les Anglais n'ignoraient pas l'emploi désintéressé que cet homme avait fait de l'argent destiné à racheter sa liberté : ils le reçurent avec respect, ne pouvant lui refuser le tribut de leur estime. En le voyant, le prince de Galles lui demanda sa rançon : Bertrand fut obligé d'avouer qu'il ne possédait pas un florin. « Vous faites le magnifique, reprit Édouard d'un ton presque sévère; vous donnez à tout le monde, et vous n'avez pas de quoi vous libérer vous-même. — J'espère que

Dieu et mes amis viendront à mon aide, répliqua le captif, un peu confus; en attendant, je vais rentrer dans mon donjon. — Non, non, restez avec nous, vous aurez Bordeaux pour prison. » Le magnanime vainqueur de Navarette aurait fini vraisemblablement par briser les fers de son rival, et alors rien n'aurait manqué à sa gloire; mais la France ne lui en laissa pas le temps. Au bout d'une semaine un chevalier accompagné de plusieurs varlets se présenta au prince Noir, en plein conseil. L'étranger conserva la visière baissée; rien dans ses armes ne pouvait indiquer à quelle nation il appartenait : le messager acquitta la rançon de Duguesclin, et repartit sur-le-champ sans même l'avoir vu. On sut que cet envoyé venait de la part du duc d'Anjou, à qui Charles V avait ordonné de délivrer le héros breton à quelque prix que ce fût.

Libre de tous soins personnels, Duguesclin fit de nouvelles dispositions pour fondre sur don Pèdre, regardant son honneur engagé à maintenir don Henri dans la possession de la couronne. Le roi de Castille, aveuglé sur ses propres intérêts, se fit un ennemi irréconciliable de celui qui avait relevé son trône, et dont le bras formidable l'aurait soutenu, si tant de bienfaits n'eussent été payés de la plus noire ingratitude. Le prince de Galles n'avait retiré de son intervention que la triste gloire d'avoir rétabli un tyran dans ses États. Loin de l'indemniser des frais considérables que nécessitèrent les préparatifs de l'expédition, le Castillan n'acquitta seulement pas les sommes dues aux grandes compagnies. Le prince Noir se vit réduit à vendre ses joyaux et sa vaisselle pour apaiser quatre

mille malandrins revenus d'Espagne; jamais il ne put tirer du roi les moindres sommes. On verra plus tard que la gêne dans laquelle ce prince se mit pour servir le perfide don Pèdre, devint la cause éloignée des désastres qui marquèrent les dernières années des deux Édouard.

Duguesclin s'aperçut du dépit du prince de Galles; il lui fut aisé d'accroître son ressentiment, en peignant sans cesse sous leurs véritables couleurs les torts du Castillan. Enfin le héros anglais, indigné de ce que ses messages réitérés restaient sans réponse, de ce que l'on ne faisait droit à aucune de ses réclamations, déclara hautement qu'il abandonnait sans retour les intérêts de don Pèdre : « Puisque Henri de Transtamarre ne vous a plus pour ennemi, il ne doit pas désespérer de la fortune, s'écria Bertrand transporté de joie; en peu de temps son odieux rival sera précipité du trône une seconde fois. » Quelque regret que le prince Noir ressentît de voir détruire son ouvrage, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une vive satisfaction en songeant qu'on allait punir le perfide qui l'avait si indignement trompé.

Duguesclin quitta la Guienne, emportant l'estime d'Édouard et de ses lieutenants; il se rendit en Languedoc. Un nombre considérable de chevaliers, venus de diverses provinces, accouraient au-devant de lui; parmi eux figuraient les écuyers dont il avait payé si généreusement la rançon : les uns et les autres se montraient décidés à le suivre jusqu'aux extrémités de la terre. Le Breton, inquiet de savoir ce qu'était devenu le comte de Transtamarre, obtint sur son compte des renseignements fort rassurants.

Henri, après avoir séjourné quelques semaines en Rouergue, se jeta dans les Pyrénées, accompagné de quelques-uns de ses partisans, dont l'affluence augmentait chaque jour; il ravageait la Navarre, appartenant à Charles le Mauvais, portait la désolation dans le Bigorre, dépendant des Anglais, faisant ainsi sentir les effets de sa vengeance à tous ceux qui avaient concouru à sa ruine. Ayant reçu du duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, une division de deux mille hommes, il s'enfonça dans l'Alava : plusieurs barons considérables vinrent le joindre, entre autres le fils de Gaston Phébus, comte de Foix. Qui le croirait? pendant que des étrangers prenaient sa défense, don Henri rencontrait des ennemis au sein de sa propre famille : don Tello, au lieu de redoubler de zèle pour qu'on oubliât la lâcheté dont il avait fait preuve au milieu du combat; don Tello, disons-nous, venait de contracter une étroite alliance avec Charles le Mauvais, en vue de nuire à son frère (1). D'un autre côté, don Pèdre parcourait ses États le fer et la flamme à la main, immolant des milliers de victimes : la terreur s'empara tellement des esprits, que ces actes de férocité n'occasionnèrent aucune révolte. Burgos, Séville, Tolède, virent tomber les têtes de leurs principaux habitants; il semblait que le tyran ne voulût régner que sur des cadavres. En vain Fernand de Castro cherchait-il à calmer cette espèce d'ivresse; ses exhortations restèrent sans effet. On conçoit que

(1) Ce don Tello mourut au bout de deux ans (1370), sans laisser de postérité, n'ayant cessé de causer des embarras à son frère Henri II.

la nation entière n'attendait qu'une occasion favorable pour secouer un joug aussi pesant.

Le comte de Transtamarre franchit l'Èbre à Logrono (fin d'août 1367), et traça sur le sable, avec la pointe de son épée, une croix : Je jure, dit-il, par ce signe révéré, de ne plus sortir de la Castille, d'y vaincre ou d'y périr. » Puis s'enfonçant dans ce même champ de Navarette, naguère témoin de sa défaite, il y aperçut encore des traces bien douloureuses de ce désastre. Don Henri dut se rappeler alors les paroles de Duguesclin, qui, la veille de la bataille, prédit un grand revers, sans lui ôter l'espérance de le réparer. Voulant signaler par une action mémorable son passage dans ce lieu funeste, le comte de Transtamarre arma chevalier, sur les bords de la Najarilla, le fils du comte de Foix. Le seul bruit de l'arrivée du prétendant devint le signal d'une violente commotion. Henri s'était concilié l'amitié des Espagnols durant le court espace de son règne : autant la domination de son frère se montrait tyrannique, autant la sienne s'exerçait avec des formes paternelles. Don Pèdre avait donc le tort irrémissible de forcer les Castillans à préférer un usurpateur bon et juste à un prince légitime, il est vrai, mais fourbe et cruel.

Burgos ainsi que Valladolid ouvrirent leurs portes au comte de Transtamarre, dont l'armée grossissait à chaque pas. Il visita dans la citadelle de Burgos don Jayme d'Aragon, roi de Majorque, qui, en combattant à Navarette comme lieutenant du prince de Galles, avait reçu une blessure très-grave qui lui ôtait

l'usage de ses jambes (1). Maître de Valladolid, le comte de Transtamarre fut obligé de s'arrêter devant Tolède. Le gouverneur de cette ville se montrait très-attaché aux intérêts de Pierre; d'ailleurs les habitants, ayant déjà éprouvé les effets de la vengeance du roi de Castille, craignirent de se compromettre une seconde fois en recevant dans leurs murs un prince qui n'avait pu se soutenir sur le trône. Henri forma le blocus de Tolède au commencement de mai, c'est-à-dire les premières semaines de l'année 1368.

Cependant don Pèdre, que des soins importants retenaient alors à l'extrémité de la Péninsule, ne se laissa pas effrayer à l'approche de ce nouvel orage; il résolut d'appeler toute la population aux armes. Cette mesure ne lui réussit point, car personne ne répondit à son appel; et les moyens violents mis en usage pour obtenir quelque résultat ne servirent qu'à augmenter la haine que chacun lui portait. Apprenant que don Henri venait d'opérer un mouvement rétrograde sur l'Èbre, il courut s'établir à Ségovie. Sa présence dans cette ville, loin de calmer les esprits, ne fit que les irriter davantage. Un clerc, poussé par ses compatriotes, vint le trouver au fond de son palais, et, jouant le rôle d'inspiré, l'exhorta à sortir de Ségovie au plus vite et à regagner l'Andalousie, en lui annonçant, de la part de saint Dominique, qu'il périrait de la main de Transtamarre : « Il est juste, lui dit don Pèdre, que tu ailles rendre compte de ta mis-

(1) Froissard, liv. 1, pag. 566.

ion à saint Dominique. » En même temps il le fit ter vivant dans un bûcher (1).

De pareils actes devaient allumer le courroux des peuples. Don Pèdre, se voyant délaissé, eut recours ux expédients les plus extraordinaires pour se créer les ressources : d'abord en se liguant étroitement avec e roi de Grenade, Mahomet Lagus. Ce musulman se nontra d'autant plus disposé à le secourir, qu'il dé-ait le pouvoir suprême à ses bons offices. Tracer 'origine de l'alliance de ces princes, c'est les peindre ous deux du même trait. En 1360, Mahomet Lagus, lisposant dans Grenade d'un parti puissant, contrai-nit le sultan Bermejo le Rouge à quitter sa capitale : e dernier, ayant rendu des services essentiels au roi lphonse, pensa que le fils ne lui refuserait point on assistance dans ce pressant danger; en consé-uence, il envoya un des siens auprès du Castillan, fin d'obtenir la permission de venir chercher un isile au sein de ses États. De son côté, Mahomet La-ns, connaissant le caractère de don Pèdre, lui pro-nit la cession de plusieurs villes en échange de la ête de son compétiteur. Don Pèdre reçut les deux messages le même jour; un de ses officiers alla dire à Bermejo que le roi de Castille, jaloux d'acquitter les dettes de reconnaissance contractées par son père, rait lui-même à Séville recevoir le sultan. Le Maure, rempli de confiance, arriva dans la capitale de l'An-dalousie, escorté par trente serviteurs attachés à sa fortune : des esclaves conduisaient quantité de mules

(1) Ortis, Annales de Séville.

chargées de lingots d'or et d'argent. Le surlendemain, don Alvarez, grand-maître de Saint-Jacques, donna au chef musulman et aux gens de sa suite un banquet splendide, à l'issue duquel on fit naître une rixe simulée : au milieu du tumulte occasionné par cette scène, ces étrangers furent égorgés; don Pèdre tua de sa main, d'un coup de javeline, Bermejo, qui mourut en lui reprochant sa perfidie et en prédisant à son meurtrier une fin non moins cruelle (1). Le roi de Castille s'empara des sommes apportées par le Maure : la moitié de ces trésors fut pillée à Séville par les partisans de Transtamarre.

Uni par le crime au sultan de Grenade, don Pèdre s'en rapprocha davantage lorsqu'il se vit attaqué par Henri. N'espérant plus intéresser à sa cause le prince de Galles, dont on avait payé les services de la plus noire ingratitude, le roi implora l'appui de Mahomet Lagus. Son attente ne fut point trompée : son nouveau protecteur lui ménagea l'alliance des chefs africains de Fez et de Maroc, qui franchirent le détroit de Gibraltar, suivis de vingt mille hommes. Tandis que l'émir de Grenade redoublait de soins afin d'accomplir ses engagements, don Pèdre rentrait dans Séville pour y donner le signal des massacres : d'après ses ordres, on envoyait au supplice l'habitant soupçonné de favoriser seulement de ses vœux la cause de don Henri; la spoliation accompagnait le meurtre, car le tyran de

(1) Annales de Séville, par Ortis de Zuniga, in-fol., p. 180. — Cronica de los Moros d'Espagna, par Jayme Bleda, 1618, in-fol., p. 498. — Historia de los Moros de Grenada, par Luys Marmal, liv. 1, p. 12.

vait acquitter exactement la solde des Arabes venus à son secours, et il ne fallait pas songer à les tromper comme on avait abusé de la bonne foi du prince Noir. Les moyens les plus extrêmes lui semblaient légitimes pour se procurer les sommes nécessaires. Sachant que l'on conservait de riches reliques dans un des caveaux de l'église de Sainte-Marie de Séville, ancienne sépulture de plusieurs rois de Castille ses ancêtres, il y descendit, en enleva ce qui lui parut de quelque prix, et arracha même les couronnes d'or qui ornaient la tête d'Alphonse le Sage et de sa femme Béatrix : « Qu'ont-ils besoin de diadème? dit l'impie; n'ont-ils pas dans le ciel la couronne des saints (1)? »

Les succès obtenus sur divers points par les lieutenants de son compétiteur ne faisaient qu'accroître sa fureur. Don Pèdre se rendit lui-même à Grenade, pour hâter les préparatifs des Maures (2); mais il se trompait sur les véritables intentions de ces musulmans. Ce n'était point pour défendre la cause d'un prince catholique que les émirs de Grenade, de Tunis, de Fez et de Maroc unissaient leurs efforts; ils n'agissaient ainsi que dans la seule pensée d'arrêter les progrès que les chrétiens faisaient en Espagne, et de garantir l'islamisme des dangers qui le menaçaient.

(1) Annales de Séville, par Ortis, p. 213. — Annales espagnoles, par Garibay. — Antiquidades de la ciudad de Sevilla, par Rodrigo Caro, 1634.

(2) Les Mémoires sur Duguesclin et les historiens français disent que don Pèdre passa en Afrique, et qu'il y épousa la fille du sultan de Fez : c'est un fait controuvé; aucun historien espagnol ne parle de cette prétendue union.

On leur disait sans cesse que Duguesclin devait porter la guerre chez eux, s'il parvenait à détrôner une seconde fois le roi de Castille. La renommée, qui grossit les objets, leur montrait le héros breton comme un être surnaturel, qui marchait à la tête d'une armée formidable, ayant à ses ordres des flottes nombreuses ; de sorte que le nom de Bertrand inspirait en Afrique autant d'effroi aux Maures qu'il en inspirait en Bretagne aux Anglais : ces musulmans craignaient de voir descendre ce redoutable guerrier sur les plages de Carthage, pour venger la mort de Louis IX. Ils crurent donc prévenir une troisième invasion des chrétiens, en acceptant l'alliance du monarque espagnol.

Pendant que celui-ci pressait le passage des trente mille auxiliaires africains, Henri, revenu une seconde fois devant Tolède, y éprouvait la même résistance. Sa situation devenait fort critique, car le succès pouvait seul entretenir les dispositions favorables que la moitié des Castillans montrait en sa faveur. Déjà le bruit de la coalition de don Pèdre avec les mahométans se répandait; il suffit pour arrêter les progrès de l'insurrection : les partisans de don Pèdre reprenaient de l'assurance, et leurs menaces glaçaient d'épouvante la multitude, toujours incertaine; la défection se mit parmi les soldats de don Henri. Ce prince, désespéré de perdre le fruit de tant de travaux, se disposait à regagner l'Aragon, lorsque la nouvelle de l'arrivée du Duguesclin fit changer la face des affaires. Jamais impression ne fut plus subite. Henri envoya des émissaires secrets pour annoncer dans les lieux les

plus reculés la venue de Bertrand, et cette mesure produisit sur les populations l'effet que le prince en attendait.

Impatient de pénétrer en Espagne, Duguesclin s'était engagé, au commencement de novembre 1368, dans les Pyrénées alors couvertes de neige; son courage, sa constance, animaient ses soldats d'un esprit vraiment singulier : jamais un autre général ne serait parvenu à leur faire surmonter de pareilles difficultés. Charles le Mauvais s'opposait de tout son pouvoir à l'entrée des bandes arrivant de France; le comte de Castelbon, commandant supérieur de ses troupes, s'empara des défilés, voulant en disputer le passage. Duguesclin, irrité de ce qu'on lui suscitait ces entraves, s'arrêta au milieu de ces montagnes, et conçut le hardi projet d'en expulser les Navarrais avant même de paraître en Castille. En effet, ayant inspiré à ses compagnons l'énergie nécessaire pour tenter une entreprise aussi majeure, il revint sur ses pas, assiégea le comte de Castelbon dans la principale forteresse, enleva d'assaut le boulevard, et fit prisonnier le gouverneur. On le contraignit de servir lui-même de guide aux Français au travers de ces inextricables défilés. Ce succès inespéré permit à Bertrand d'atteindre les plaines de Vittoria, accompagné de huit mille soldats aguerris. On voyait groupés autour de lui ses anciens lieutenants, attachés depuis dix ans à sa fortune, Olivier de Mauny, Eustache de la Houssaye, Dubouestel, Geoffroy de Villers, Thibaut du Pont, Carenlouët, Guillaume de Launoy. Le valeureux le Bègue de Villaines l'avait devancé, et

ne quittait plus Henri de Transtamarre, dont il soutenait le courage chancelant.

Deux mois avant que Duguesclin fît son irruption en Navarre, l'armée des Maures se mit en mouvement : elle se composait de quarante mille hommes, dont le quart de cavalerie (1). Le roi de Castille y joignit six mille fantassins et deux mille cavaliers. Abil Ismaël, fils de Mahomet Lagus, prit le commandement de ces forces réunies. D'après le plan de don Pèdre, on devait soumettre, en débutant, les villes révoltées de l'Andalousie, et puis marcher sur Tolède pour débloquer cette place : les opérations commencèrent par le siége de Cordoue. Fernandez de Fuente-Mayor y commandait pour Henri (2); il s'y défendit en héros, et rendit inutiles les efforts des assaillants. Les Arabes mettaient d'autant plus d'ardeur à s'emparer de Cordoue, que cette cité, jadis leur capitale, passait, aux yeux des musulmans, pour une ville sainte : ils y avaient bâti une mosquée fort révérée parmi les sectateurs de Mahomet; elle servait de cathédrale aux chrétiens. Enflammés de fanatisme, les Maures livrèrent un furieux assaut, et enlevèrent un faubourg. Le gouverneur Fernandez de Fuente-Mayor, réunissant ses forces, attaqua les assiégeants au milieu des rues, les battit, et les expulsa du faubourg. Ismaël, voyant les siens découragés et son armée diminuée d'un tiers, leva le camp (3), et alla venger l'af-

(1) Ayala, cap. III, anno 1369, page 535. — Historia de l'obispado de Cadix, par Suarez Pedro.

(2) Historia de Cordoua, par Philippe de la Gandera.

(3) La légende composée à l'occasion de ce siége se trouve dans les Annales ecclésiastiques de Jaën, par Ximena, in-fol.

front de ses armes sur Jaën. S'étant rendu maître de la place à la suite d'un combat opiniâtre, il l'incendia : les habitants furent emmenés en captivité. Ubeda et Utrera éprouvèrent le même sort; mais le Maure échoua devant Andujar, défendu par le beau-frère de don Henri, le comte de la Niébla. Ismaël, intimidé par cet échec, ne songea plus qu'à rentrer en possession du territoire perdu depuis un siècle par les sultans de Grenade. Il soumit ainsi vingt-cinq villes, et réduisit en esclavage dix-huit mille chrétiens. Don Pèdre essaya vainement de s'opposer à ces empiètements, Ismaël méprisa ses plaintes; enfin, cédant à ses supplications, Mahomet Lagus se détermina à le seconder d'une manière plus efficace, fit marcher ses troupes au secours de Tolède, et mit à la disposition du roi de Castille vingt-cinq mille hommes, commandés par un chef musulman que les chroniques espagnoles appellent Abdalla-Mir (1). Cette armée se composait de Maures hispaniques, d'Africains du pays de Maroc et de Fez; elle suivit la route de la Puebla de Alcocer et d'Alcantara, avec la résolution de délivrer Tolède : la ville continuait à se défendre malgré le manque de vivres. Les assiégés, bloqués depuis sept mois, mangeaient les chevaux et les mules; une mesure de blé se vendait dix duros.

En traversant l'Estramadure, don Pèdre apprit que Duguesclin venait de pénétrer une seconde fois en Espagne; il accéléra sa marche afin d'attaquer son compétiteur, qui poursuivait le blocus de Tolède. De

(1) H. de los Moros de Grenada, par Luys Marmol, p. 14. — Antiquidades de la ciudad de Sevilla, par C. Rodriguez Caro.

son côté. Henri de Transtamarre, instruit des mouvements de l'ennemi, dépêcha au-devant de Bertrand un de ses parents pour le supplier de hâter sa venue. Duguesclin rencontra cet émissaire à Siguença, au delà du mont Arienca; il le renvoya au comte de Transtamarre, en lui faisant savoir que le commandant des Français prétendait diriger en maître les opérations de la campagne, et qu'à ce prix seul ses soldats prêteraient leur appui à la maison de Gusman. Henri, au comble de la joie, expédia un second officier vers son généreux auxiliaire, pour lui déclarer que dès ce moment chacun se ferait un devoir d'exécuter ses ordres sans murmurer.

Au lieu de se diriger sur Tolède par Guadalaxara, Madrid et Aranguez, au lieu de traverser la Nouvelle-Castille en entier, Bertrand s'enfonça dans l'Aragon, en évitant ainsi quantité de rivières qui auraient fort embarrassé la marche de l'armée. Il franchit ensuite le Tage au-dessous de sa source, chemina entre la rive gauche de ce fleuve et la chaîne de Truxillo. De cette manière, Bertrand courait sur une ligne parallèle à la province de Tolède, dont il n'était séparé que par un rideau de montagnes. La direction tenue par le général français avait tellement trompé tous les calculs, que les espions crurent qu'il s'était égaré, ou qu'il n'avait pu franchir le Tage. Cette fausse conjecture entretint le roi de Castille dans une funeste sécurité : il en résulta que ce prince ralentit son mouvement, donnant ainsi à Duguesclin le temps d'opérer sa jonction avec l'armée du comte de Transtamarre.

Nous avons dit que don Pèdre possédait quelques-unes des qualités qui distinguent les hommes supérieurs : ce prince mettait dans sa conduite une persévérance que les difficultés ne rebutaient point. Pendant que ses troupes se concentraient sur les frontières de l'Estramadure, il parcourut l'Andalousie afin d'y rassembler les milices espagnoles : son autorité n'était pas tellement méconnue, qu'elle n'agît encore assez efficacement sur les masses. Le souvenir de la bataille de Navarette rendait la chevalerie craintive, et l'empêchait de se déclarer franchement en faveur de don Henri; elle se vit à regret obligée de suivre les bannières de son rival, qui parvint encore à rassembler quatorze mille hommes, dont cinq mille cavaliers. On distinguait parmi ces féodaux le fidèle Fernand de Castro, les alcades mayor de Séville, de Carmona, d'Icija, de Xérès, le grand-maître d'Alcantara, Fernand Alonzo, Rodriguez de Sanabria, l'ancien gouverneur de Briviesca. Le roi contraignit les juifs à s'enrôler; il en composa une division de plusieurs milliers d'hommes (1), les faisant commander par des officiers de leur nation : c'était peut-être la première fois depuis le siége de Jérusalem entrepris par Titus, que ce peuple errant portait les armes.

Don Pèdre avait obtenu du roi de Portugal, Ferdinand III, un secours de cinq mille hommes : ainsi, ses forces réunies présentaient un total de quarante-cinq mille combattants : la moitié aurait suffi pour accabler son compétiteur, si le courage de ces soldats

(1) Ayala, cap. v, anno 1369.

eût été proportionné à leur nombre. Les Africains passaient à juste titre pour des hommes intrépides, mais ils ne savaient point agir d'une manière régulière; leurs cavaliers, montant des chevaux excellents, manquaient d'armes et de vêtements. Les Espagnols, la meilleure troupe de cette coalition, éprouvaient un déplaisir mortel de marcher sous les mêmes enseignes que les sectateurs de Mahomet : la crainte d'encourir la colère du tyran avait pu seule les décider à contracter une telle alliance. Il ne régnait aucune discipline parmi ce ramas de troupes étrangères, qui traitaient la Castille comme un pays conquis: don Pèdre n'avait ni le pouvoir ni la volonté d'empêcher ces ravages, et le chef maure accouru pour le soutenir sur son trône ne possédait ni les talents ni les vertus du prince Noir, dont il tenait alors la place. Les chroniques espagnoles dépeignent cet Abdalla-Mir de Benmarin sous les traits d'un vrai barbare, qui manifestait une haine brutale à l'égard des chrétiens. Ce chef musulman ne balança pas à annoncer comme certaine la défaite du comte de Transtamarre. Don Pèdre ne montrait pas une confiance aussi entière; il aurait désiré que son nouveau protecteur eût pris quelques précautions en présence d'un adversaire aussi redoutable que Duguesclin. Il obtint très-difficilement que l'armée s'arrêtât au delà des montagnes de Truxillo : ce prince désirait tracer avec calme son plan de campagne. Cette prudence, qui paraissait si naturelle, le perdit : tellement peu les circonstances de la vie se ressemblent entre elles! Il importait au contraire, dans la situation des affai-

res, d'étonner l'ennemi par une marche rapide, de l'attaquer sans lui laisser le temps de se reconnaître.

L'armée combinée partit d'Alcantara les premiers jours de mars 1369, et déboucha sur plusieurs colonnes dans une riche vallée, nommée *el campo de Montiel*, arrosée par les rivières d'Azuer et du Jabalon. Montiel se présentait comme le point central de la Manche : la ville de ce nom s'appuyait aux montagnes d'Alcaraz; elle appartenait à l'ordre de Saint-Jacques. Ainsi que la plupart des villes d'Espagne, elle avait un château détaché du corps de la place, et bâti sur une éminence qui dominait la vallée. Ce château, formé de deux grosses tours liées par un pan de muraille, passait alors pour inexpugnable; don Pèdre y avait renfermé une partie de ses trésors : le gouverneur Garcias Moran, chevalier asturien (1), se montrait extrêmement dévoué à ses intérêts. Cette vallée de Montiel, abondante en fourrages, parut propice pour faire subsister ces nombreux escadrons : les quartiers s'établirent au pied des collines, et avec tant de sécurité, que l'on ne craignit pas de les étendre dans un développement de trois lieues. La chaîne de montagnes, à laquelle Montiel s'adossait, se prolongeait dans une direction parallèle à la Guadiana; la ville regardait par conséquent le centre de la ligne que formaient les quartiers : ceux des juifs venaient les premiers du côté de Tolède, ceux de don Pèdre ensuite, puis ceux des Portugais, enfin ceux des Africains; et, par une disposition dont les historiens es-

(1) Ayala, cap. VI, anno 1369.

pagnols n'expliquent point les motifs, don Alvare de Cordova, grand-maître de Calatrava, campait plu de deux lieues en arrière des Africains, avec troi mille Espagnols, dont huit cents à cheval, l'élite de troupes castillanes du parti de don Pèdre (1).

Le pays de Montiel fournissait des vivres, mais le habitants avaient en horreur les mahométans; il abandonnèrent leurs demeures, se cachèrent au fon des montagnes, et servirent on ne peut mieux Henri en l'instruisant des moindres mouvements de son rival : il ne dédaigna point leur coopération. Le comte de Transtamarre, ayant laissé une faible division devant Tolède, afin de continuer le blocus, se porta en avant dans la direction de Montiel. Des avis assez vagues faisaient penser que Duguesclin cherchait à se frayer un passage par les montagnes de Truxillo; on en eut bientôt l'assurance, car le chevalier breton vint opérer sa jonction avec le prince dans un lieu nommé Orgaz, à cinq lieues de Tolède, vers le sud. L'arrivée de Bertrand releva le courage du comte de Transtamarre, effrayé déjà par les mauvais succès du siége de Tolède : Bertrand amenait six mille hommes. Don Henri voulut mettre en délibération le plan de campagne arrêté entre lui et ses officiers; mais Duguesclin, ayant présenté à la pensée la défaite de Navarette, s'opposa à la réunion du conseil de guerre, annonçant que lui et les siens allaient rétrograder si on ne le laissait point maître de régler les opérations. Le Bègue de Villaines, Dubouestel et Olivier de Mauny manifestèrent les mêmes intentions.

(1) Ayala, cap. VII, anno 1369.

Henri n'insista plus; il abandonna sa fortune à la prudence du vaillant capitaine qui l'avait déjà placé une fois sur le trône de Castille.

Duguesclin, informé par les paysans de la position de l'armée de don Pèdre, résolut d'aller l'attaquer sans perdre un seul instant: cette détermination hardie étonna les hidalgos du parti de don Henri, mais la confiance que montrait Bertrand les rassura. Le général français ayant choisi parmi les Espagnols les soldats les plus lestes et les plus braves, les amalgama avec ses compagnies, ce qui forma quinze mille hommes environ: il leur annonça qu'on se mettrait en route le soir même. Henri et les nobles castillans se sentirent transportés d'ardeur en le voyant disposer de sang-froid une entreprise aussi audacieuse; car il s'agissait de fondre sur un ennemi trois fois plus fort. Don Fuente-Mayor, le brave défenseur de Coroue, venait de joindre le camp, accompagné du grand-maître de Saint-Jacques et du comte de la Niéla, gouverneur d'Anjudar; ils demandèrent à marcher en tête des premières divisions. Henri déclara, devant les barons castillans, qu'il voulait servir en qualité de volontaire sous les ordres de Bertrand.

Duguesclin partit le soir, le 9 ou le 10 mars: il s'engagea dans les montagnes qui se prolongent jusqu'à Olède; son armée dut passer la Guadiana à Alcoléa, et gagner la plaine de Ciudad-Réal; puis elle gravit Almodavar, qui est une arête de la Sierra-Morèna. Le trajet s'exécuta en trois nuits et deux jours. Comme les gens marchaient par une obscurité très-profonde, s'allumèrent quantité de feux sur la crête des monts,

afin de ne pas tomber dans les précipices (1). soldats de garde au sommet de la tour de Monti gnalèrent l'approche de ces feux; le gouverneı mit aux créneaux, et distingua parfaitement ce gnaux embrasés, qui semblaient se mouvoir : il s pressa d'en instruire don Pèdre, qui, établi au du vallon, ne pouvait les apercevoir. Le roi ras Garcias Moran, en disant que vraisemblablemen tait l'annonce de la venue d'une division que m don Pedro Moniz : on l'attendait depuis longte Il ne s'imaginait pas que l'armée de don Henri cupée devant Tolède, pût songer à quitter le s pour venir l'assaillir : au reste, en raison de la des villageois, le prince castillan manquait de seignements précis sur le compte de don Henri. l'alerte donnée par le gouverneur de Montiel ı point de suite : le roi et les chefs s'abandonnè au sommeil sans la moindre inquiétude; ils en fu bientôt arrachés.

Duguesclin, ayant resserré ses divisions, débo par Santa-Cruz le 14 mars au matin, un merc à la pointe du jour: aucun poste avancé ne défe les approches du camp; rien ne protégeait les fl et les extrémités de cette immense ligne: les quar des juifs en formaient la tête. Bertrand les enlev peu d'instants; car les juifs, novices dans le m des armes, ne se conduisirent guère mieux qu Andalous de don Tello à la bataille de Navarett Duguesclin avait ordonné de ne pas s'embarrass

(1) Ayala, chap. VI, p. 548.
(2) Ayala, Froissard, liv. I, pag. 569.

prisonniers, et de n'accorder de quartier à personne. Don Pèdre, surpris comme les autres, entendit pousser le redoutable cri de *Duguesclin!* il maudit le destin qui attachait à ses pas cet odieux étranger. Sautant sur un cheval tigré, présent du sultan de Grenade, il courut planter sa bannière au milieu de la plaine pour qu'on s'y ralliât, et, à la tête de deux divisions déjà rassemblées, s'avança fièrement au-devant des Français. Le choc fut terrible : le roi donnait les preuves de la plus éclatante valeur. Pendant la mêlée un étendard semblable au sien frappe les yeux de don Pèdre : ce ne peut être que celui de son compétiteur. En effet Henri, animé par l'exemple de Bertrand, se dirigeait vers le point où flottait l'étendard de Castille : les deux frères se précipitent; ils vont se joindre; mais la foule des combattants les éloigne l'un de l'autre.

Voyant les Espagnols occupés à lutter dans la plaine contre la division de don Henri et de le Bègue de Villaines, Duguesclin prend avec lui les arbalétriers, se coule dans le camp de don Pèdre, et met le feu aux tentes. Le Bègue de Villaines, apercevant cet incendie du point où il combat, en fait remarquer la flamme à ses gens d'armes afin d'exciter leur ardeur, fond subitement sur le quartier portugais, et s'en empare. L'ennemi, éperdu, se précipite dans la vallée, qui en peu de temps offre le spectacle le plus affreux. Les Castillans, attachés à la fortune de don Pèdre par la crainte seule, jettent leurs armes, et se rendent prisonniers ; au même instant ils se voient foulés aux pieds des chevaux par les Africains, qui fuyaient devant Duguesclin. Ce général achevait de décider de

l'action par une troisième charge, exécutée à la tête des Français et des Bretons. La ligne étant rompue, les quartiers furent successivement emportés : bientôt la confusion fut à son comble; dans cet effroi universel, nul ne défendait ses jours; les chefs et les soldats, frappés d'une terreur panique, couraient à une perte assurée.

Au milieu de cette déroute effroyable, don Pèdre seul conserva quelque présence d'esprit : il venait de rallier six mille hommes environ. Ce corps, établi au centre de la plaine, présentait un point de réunion vers lequel les fuyards se dirigeaient de toutes parts, et pouvait devenir assez formidable pour engager le combat une seconde fois. Duguesclin le comprit ainsi : laissant Thibaut du Pont poursuivre les Africains, il forma ses divisions, s'avança de front et en colonne d'attaque contre don Pèdre, dont la position devint encore plus critique par une circonstance fortuite. Don Gonzales de Mexia, gouverneur de Villanueva, sortit de cette place, voisine de Montiel, et vint prendre en flanc les Portugais; cette diversion, opérée par un assez fort détachement, favorisa d'une manière très-heureuse les mouvements de Duguesclin.

Don Pèdre ne put jamais communiquer aux siens la passion qui l'animait; la frayeur s'empara d'eux lorsqu'ils virent approcher les Français. Craignant de tomber au pouvoir de l'ennemi s'il s'enfonçait dans la mêlée, le roi abandonna ces hommes terrifiés, et, suivi d'une centaine de cavaliers déterminés, il franchit rapidement un ruisseau qui coupait le terrain. Mais le Bègue de Villaines, très-rapproché de lui,

devina son intention; il se détacha avec un gros de gens d'armes, et le poursuivit sans relâche, le serrant de si près que l'écume de son cheval volait sur la cuirasse du prince : ce dernier, en stimulant son coursier, gagnait du chemin. Le banneret français le suivait toujours de l'œil, quoique enveloppé d'un tourbillon de poussière, et arriva quelques instants après le fugitif devant la tour de Montiel, dont il vit lever le pont. Certain que le roi était renfermé dans la forteresse, le Bègue de Villaines réunit autour de lui les troupes qui se trouvaient à peu de distance, les posta devant la porte en les mettant sous la commandement de son fils, ordonnant de ne laisser sortir personne de la citadelle : en même temps il dépêcha un de ses écuyers vers Duguesclin, pour le prévenir qu'on tenait don Pèdre bloqué dans Montiel. A cette nouvelle, Bertrand, qui continuait à pousser devant lui les Africains, rallia les quatre divisions composant l'armée, et accourut investir Montiel de toutes parts; chose très-praticable, vu la forme circulaire de la place.

A l'exemple des généraux romains, dont il étudiait sans cesse les principes, le vainqueur de Cocherel transforma ses soldats en pionniers, et s'en servit pour élever un mur parallèle à la ligne que décrivaient les remparts de Montiel : il n'y laissa qu'une seule issue, dont la garde fut confiée à le Bègue de Villaines. Ces murailles, faites de terre et de bois, s'achevèrent comme par enchantement : Bertrand y adossa ses quartiers, en déclarant qu'il ne bougerait point de sa position tant que la forteresse ne serait pas tombée en son pouvoir.

Cependant la résolution de ne rien négliger pour s'assurer un triomphe définitif n'empêcha point Duguesclin d'écouter la voix de l'humanité. Il assembla dans la tente de Henri les chefs et les barons castillans, et en leur présence il dit au comte de Transtamarre : « Don Pèdre, repoussé par ses sujets, est assez puni : que votre générosité prouve que vous êtes plus digne de régner que lui; accordez à votre frère des conditions honorables, et la liberté de se retirer dans quelque royaume voisin, après qu'il aura abdiqué en votre faveur une couronne qu'il ne peut plus porter. » Henri et les membres du conseil applaudirent à ces propositions : on dépêcha vers Montiel un écuyer, pour instruire don Pèdre des intentions de son vainqueur. On préjugeait mal de son caractère en espérant qu'il se prêterait à de semblables arrangements : le despote refusa de paraître aux créneaux; et, voulant donner le change aux assiégeants, il chargea le gouverneur de faire la réponse. Garcias Moran, placé dans l'angle d'un bastion, dit à Kergouët, chargé du message : « On se trompe; don Pèdre n'est point entré dans Montiel, j'ignore même le lieu de sa retraite. » Cette réponse causa un étonnement universel; l'armée commençait même à murmurer de ce qu'on l'avait privée d'un riche butin, en l'arrachant subitement du champ de bataille pour la conduire devant une place dont la prise n'offrait aucun avantage. Afin de calmer cette sorte d'agitation, le Bègue de Villaines fit, en présence des troupes, la déclaration suivante : « Je jure sur l'honneur avoir vu de mes yeux les ponts-levis de Montiel se lever sur

don Pèdre : je pense que cinq à six jours suffiront pour la soumettre. » Bertrand n'avait pas besoin d'une assurance si positive : toujours opiniâtre dans ses résolutions, il annonça que l'armée n'abandonnerait le siége que lorsqu'elle aurait en sa puissance le roi de Castille, mort ou vif.

La forteresse de Montiel, bâtie sur un rocher, pouvait résister aux assauts les plus vigoureux, mais elle manquait de vivres. Le gouverneur en avait averti le roi en le recevant dans ses murs; aussi ne voulut-il laisser entrer que douze personnes, parmi lesquelles on comptait don Fernand de Castro, Rodriguez de Sanabria, Diego Gonzales d'Oviedo, favori du prince, un Anglais appelé Raoul d'Elme, et un Breton nommé Jacques Rolland. Pierre, se voyant donc réduit à nourir de faim s'il ne voulait être pris, résolut de profiter des ombres de la nuit pour tenter une évasion; d'ailleurs une particularité singulière lui rendait odieux le séjour de Montiel. Superstitieux autant que cruel, ce prince avait consulté, six ans auparavant, les devins : on sait qu'à cette époque, par imitation des temps anciens, on recevait comme des oracles les moindres paroles de ces magiciens. Les nécromanciens espagnols lui répondirent énigmatiquement : *Méfiez-vous de la maison des étoiles, vous y trouverez la mort* (1). » Cette prédiction sinistre avait frappé ses esprits : or, la forteresse de Montiel s'appelait *la Tour des étoiles*. Elle tirait ce nom (inscrit d'ailleurs au-dessus du portail) de sa prodigieuse élé-

(1) Cascales, Hist. de Murcie, p. 327. — Ayala, notes.

vation, car la sommité des créneaux semblait toucher le firmament.

Afin de préparer sa fuite, don Pèdre envoya les plus déterminés de ses gens pratiquer une ouverture dans la muraille construite par les assiégeants, chose facile, car elle ne se composait que de terre et de planches; il leur recommanda de ne travailler qu'à l'opposé de la partie laissée libre par les Français. Le sort le servit admirablement, car la brèche fut achevée sans que les soldats de Bertrand s'en aperçussent.

Ces préliminaires achevés, le lendemain, 23 mars, neuf jours après le combat de Montiel, don Pèdre descend de la tour pendant une nuit fort obscure, il suit un sentier très-étroit; Fernand de Castro, le Breton Jacques Rolland, Raoul d'Elme l'Anglais, et deux Espagnols, l'accompagnent. Chacun mène son cheval par la bride; l'Anglais Raoul d'Elme marche le premier, le roi vient ensuite. Mais à peine ont-ils touché le mur, que les soldats de garde les aperçoivent; et l'un d'eux court avertir le Bègue de Villaines: ce dernier arrive sans bruit, et le hasard lui découvre l'ouverture, dont personne jusqu'alors ne soupçonnait l'existence. Ne doutant point que ces hommes n'eussent l'intention de sortir par cette issue, il se poste à l'entrée, appuyé par quelques chevaliers. A peine ces dispositions venaient-elles d'être prises, qu'on entend des pas précipités : c'est don Pèdre, qui, joyeux d'avoir parcouru un long trajet sans mauvaise rencontre, s'avance rapidement; déjà il se croit hors de cette fatale enceinte, déjà il se promet de susciter de nou-

veaux dangers à son odieux vainqueur. Le premier de sa troupe s'élance devant l'embouchure de la brèche, le Bègue l'arrête : c'est Raoul d'Elme, qui le repousse rudement et franchit le passage. Don Pèdre, voulant suivre celui qui le précède, se présente hardiment; Villaines le saisit au corps (1) : le prince cherche à se dégager des bras vigoureux qui le retiennent, ses efforts sont impuissants; tirant alors de sa ceinture un large poignard, il va en frapper son ennemi, lorsque le capitaine français, apercevant le brillant de la lame malgré l'obscurité, détourne le fer (2). Sur ces entrefaites, surviennent quantité de chevaliers, qui aident le Bègue à retenir son prisonnier. Durant cette lutte, assez longue, Villaines avait reconnu le roi de Castille à son extrême ressemblance avec don Henri.

Pendant qu'on l'emmenait, don Pèdre essaya inutilement de corrompre le Bègue de Villaines, en lui offrant une partie des trésors que sa prudence avait su dérober à toutes les recherches. « Si j'acceptais vos offres, lui répondit le capitaine, je commettrais une lâcheté qui couvrirait de honte moi et les miens. — Du moins, reprit le prince au désespoir, ne me livrez pas à mon frère : il me tuerait. — Bannissez toute crainte à cet égard, Henri est trop généreux; d'ailleurs, Duguesclin, les bannerets, et moi le premier, avons résolu de vous ménager un sort proportionné au rang que vous occupiez. » Ces paroles ne rassurèrent point

(1) Froissard. — Arthur Collins, Life of the Blach Prince.
(2) Mesnard, Mémoires sur Duguesclin.

don Pèdre : cet homme si terrible se mit à fon
larmes.

Au moment où le Bègue cherchait à calmer
de son captif, le vicomte de Rouergue parut,
tendit s'emparer de la personne de don Pèdre;
valier breton, indigné, déclara qu'il ne le livrera
don Henri ou à Duguesclin. L'altercation dé
violente, que les deux bannerets mirent l'ép
main. Le roi de Castille songeait déjà à profi
cette querelle pour s'évader; mais le Bègue
nant son intention, le retint fortement par la j
quelques autres officiers le joignirent alors, et r
sèrent l'injuste comte de Rouergue. Tout ceci
sait dans les quartiers de la division command
le Bègue de Villaines; mais la tente de ce ba
était encore fort éloignée : on fit entrer le roi
cinq autres personnes dans celle d'Alain de la
saye (1). Chacun s'empressa de prodiguer au
les égards que sa position réclamait.

Don Pèdre, assis dans un coin de la tente, s
donnait aux plus amères réflexions; il en fut ti
le mouvement qu'occasionnait l'arrivée de Tr
marre. Ce prince, averti de la capture de son
accourait plein de joie, suivi d'une foule de
lans. Don Henri entre, cherche des yeux son
ennemi; il l'aperçoit, et ne le reconnaît pas,
deux princes ne s'étaient pas vus depuis dix ar
Espagnol le lui montre du doigt, en disant : « T
le voilà le meurtrier de toute votre famille.
même instant, don Pèdre se lève, transporté

(1) Froissard, liv. 1.

reur : « Oui, c'est moi, dit-il fortement (1); c'est moi. » Plus prompt que la foudre, et quoique privé d'armes, il se précipite sur son frère : alors, à la lueur des flambeaux, s'engage une lutte si horrible, que les spectateurs en restent glacés d'effroi. Attachés l'un à l'autre, les deux rivaux chancellent, tombent, et font retentir la terre de leur chute. Henri, ayant pu tirer sa dague, allait en percer don Pèdre; ce dernier, plus vigoureux, la lui arrache, et parvient à se mettre sur son adversaire : il va l'immoler, lorsqu'un valet du comte de Transtamarre, nommé Perez Andreda, s'élance au milieu des deux combattants, en prononçant ces paroles remarquables par leur naturel : « Je ne veux faire ni défaire un roi de Castille, mais je veux secourir mon maître (2); » et, prenant la jambe de don Pèdre, il le renverse fortement. Alors Henri, profitant de cette heureuse circonstance, ressaisit la dague, et la plonge tout entière dans le flanc de son frère.

Aucun Espagnol ne songeait, dans ce moment solennel, à prendre la défense de don Pèdre, le petit-fils de tant de rois : deux étrangers, l'Anglais Raoul d'Elme et le Breton Rolland, mirent l'épée à la main pour remplir ce devoir; mais ils payèrent de la vie ce généreux dévouement.

Duguesclin (3) n'assistait point à cette affreuse scène,

(1) Yo so, yo so. (Ayala, page 556.)

(2) « Yo no pongo, ni quito rey in Castilla, mas ayudo à mi senor. (Cascales, Hist. de Murcie, page 121.)

(3) Ayala raconte, ainsi que nous venons de le rapporter, le fait matériel de la mort du roi; mais il ne s'accorde pas avec nous sur la manière dont ce trépas fut amené. Selon lui, don Pèdre fit sortir de

ses quartiers étant fort éloignés du lieu où elle se passait; il n'arriva qu'au moment où des Castillans de la suite de don Henri mutilaient sans pitié le corps de don Pèdre. Le tronc, renfermé dans un sac, fut suspendu aux créneaux de Montiel; on envoya la tête à Séville; mais les habitants la jetèrent dans le Guadalquivir, dont les flots avaient bien souvent roulé les têtes des victimes tombées sous les coups de ce prince odieux. Ainsi finit, le 23 mars 1369 (1), à

Montiel Rodriguez Sanabria, en le chargeant de proposer à Duguesclin des sommes considérables, pour l'engager à favoriser sa fuite. Sanabria trahit son maître, et complota sa perte avec Duguesclin et Henri. Il rentra dans Montiel, annonça à don Pèdre que le général français consentait à le servir. Sur cette assurance, le roi se rendit dans la tente de Bertrand; le Breton le livra à Transtamarre, qui lui donna la mort. Nous devons faire observer que Ayala, prisonnier à Londres depuis la bataille de Navarette, n'était point sur les lieux. Mariana, plus passionné, renchérit sur ce récit, et assure, en mettant néanmoins le mot *on dit* (dizen), que Duguesclin prit la jambe de don Pèdre. Nous n'essayerons pas de démontrer qu'une pareille conduite ne s'accordait point avec la générosité bien reconnue de Duguesclin, générosité qui ne se démentit dans aucune circonstance.

Nous ferons observer seulement que Ferreras et Mariana écrivaient à une époque où la rivalité de la France et de l'Espagne était dans toute sa vivacité : certainement ils n'auront fait aucune difficulté de mettre sur le compte d'un Français une action odieuse. Au reste, Cascales, écrivain très-exact, Luys Marmol, don Jayme de Bleda, Garibay, racontent la catastrophe sans y mêler Duguesclin; ils ne le nomment seulement pas. Froissard rapporte ce fait de manière à faire croire que Bertrand n'était point présent à cette scène; et assurément, si la moindre circonstance défavorable à l'honneur du héros breton eût existé, Froissard se fût empressé de la mettre en évidence, car il ne laissait échapper aucune occasion de dénigrer les Français.

(1) La date de la mort de don Pèdre a été le sujet d'une controverse entre tous les chronologistes. Nous avons adopté la version

l'âge de trente-quatre ans, ce tyran plus sanguinaire que Néron et Domitien.

LIVRE IX.

Duguesclin, nommé connétable, sauve le royaume d'une invasion.

Henri de Transtamarre redoutait le départ de Duguesclin; il le supplia de rester encore en Espagne, pour consolider son ouvrage : Bertrand y consentit. Tolède et plusieurs autres villes, qui tenaient encore pour le parti de don Pèdre, se soumirent; mais la conquête de Soria ne fut pas aussi aisée. Le général français détacha dans la Rioca un corps de troupes aux ordres de son frère Guillaume et d'Alain de Beaumont : ces deux chefs occupèrent sans difficulté le plat pays, et bloquèrent Soria, capitale de cette province; la ville se défendit vigoureusement : Guillaume Duguesclin, ayant voulu tenter l'escalade, fut tué sur les remparts. Informé de la mort de son frère, Bertrand

d'Ayala, parce qu'elle s'appuie, selon nous, sur des faits matériels : la bataille de Navarette se livra à la fin de 1367; après sa défaite, Henri passa en France; il y resta deux mois, rentra en Espagne au commencement de mai 1368, et entreprit le siége de Tolède le 15 juillet. Il est certain, et Ayala l'assure, que cette place était assiégée depuis neuf mois lorsque le combat de Montiel eut lieu : ce ne pouvait donc être que dans le mois de mars de l'année 1369, et non dans celui de 1368, malgré ce qu'en disent les savants auteurs de l'Art de vérifier les dates, dont l'opinion est d'ailleurs combattue victorieusement par M. Buchon, dans son édition de Froissard.

accourut de Burgos, et prit des mesures qui annonçaient la ferme résolution de ne se retirer que lorsque la place serait conquise. Les habitants, effrayés de l'opiniâtreté des assiégeants, contraignirent le gouverneur, Diego de la Roncal, de capituler. Duguesclin, pour reconnaître les services rendus dans cette circonstance par Alain de Beaumont, lui donna la seigneurie d'Anneville, ancien fief de Guillaume son frère, pour la posséder sa vie durant : les lettres de donation sont du 10 avril 1369 (fin de l'année).

Bertrand séjourna deux mois à Soria, capitale du comté dont Henri l'avait doté l'année précédente. Calahorra et Osma tenaient encore : la première ouvrit ses portes au bout d'un mois; la seconde, située dans le même canton que Navarette, nécessita plusieurs assauts. Tandis que le héros rangeait toute la Castille sous la domination de don Henri, ce prince s'occupait de son côté à le récompenser dignement de ses services, sans oublier ses compagnons d'armes. Le roi ratifia, le 4 mai 1369, la concession du duché de Molina, faite l'année précédente en faveur de Duguesclin, que les événements politiques avaient empêché d'entrer en jouissance de ce riche apanage: il donna la seigneurie de Ribadeo à le Bègue de Villaines, qui épousa une femme de la maison de Gusman; Olivier de Mauny reçut la terre d'Agrida, Eustache de la Houssaye celle d'Aguilar del Campo, et Thibaut du Pont celle de Villalpan (1). Don Henri paya également la rançon de Lopez Ayala, l'historien,

(1) Mariana et Ferreras.

qu gémissait en Angleterre dans une dure captivité, et le nomma chancelier de la couronne.

Duguesclin vint joindre Henri dans Séville (mois de décembre 1370). Le surlendemain il reçut la visite du comte de Roquebertin, envoyé par le roi d'Aragon. Le monarque espagnol, regardant le vainqueur de Montiel comme l'arbitre des rois, le priait de l'aider à soumettre la Sardaigne, promettant de lui céder la moitié de cette conquête. Cette proposition aurait pu toucher un guerrier jaloux de se signaler à tout prix; mais les prétentions de l'Aragonais ne reposaient que sur des considérations dépourvues d'équité. Il s'agissait de dépouiller de leur héritage deux jeunes orphelins : Duguesclin déclara énergiquement qu'il ne tremperait en aucune manière dans un complot aussi inique.

Voulant se venger de ces nobles refus, le roi d'Aragon investit la ville de Molina, située près de ses frontières : Garcias de Vera, gouverneur de la place, capitula lâchement, et reçut garnison aragonaise. Duguesclin, indigné de se voir enlever son duché, porta ses plaintes à don Henri, qui, partageant son ressentiment, envoya sommer Pierre III de restituer Molina. Le roi répondit que ses droits sur cette principauté lui paraissaient plus légitimes que ceux du guerrier breton, mais qu'il l'abandonnerait volontiers si Bertrand consentait à le seconder dans son expédition de Sardaigne. Duguesclin repoussa cette nouvelle proposition, en annonçant qu'il allait faire un appel aux enfants de l'Armorique, et qu'aidé de ses compatriotes il saurait bien rentrer en possession de

Molina. Henri, outré de la mauvaise foi de l'Aragonais, se préparait à soutenir Bertrand dans ses justes prétentions; de vastes préparatifs de guerre se faisaient déjà en Castille : on allait voir deux puissants souverains s'armer pour la querelle d'un simple chevalier. Des envoyés de Charles V arrivèrent sur ces entrefaites : ce prince réclamait instamment les services de Duguesclin contre l'Angleterre, qui menaçait derechef la monarchie française. On conçoit que toute considération disparut devant l'obligation de secourir son roi : Bertrand abandonna la défense de ses propres intérêts, et au bout de quelques jours il reprit le chemin des Pyrénées, suivi de mille cinq cents vieux soldats. Avant de quitter Henri II, il eut soin de contracter, au nom de Charles V, une ligue offensive d'après laquelle le roi de Castille s'engageait à fournir au roi de France les secours d'hommes que l'on réclamerait de lui : nous verrons dans la suite quel zèle le monarque espagnol mit à tenir ses engagements. Ainsi Duguesclin (1) sut non-seulement ménager à son pays un fidèle allié, il emporta encore d'Espagne la gloire d'avoir placé sur le trône des Alphonse un prince qui devint le chef d'une des plus

(1) Ce ne fut qu'en 1374 que le roi d'Aragon, forcé de conclure la paix, rendit, le 10 mai, le duché de Molina. Henri rentra en possession de cette seigneurie au nom de Bertrand, qui la vendit au roi de Castille, en 1378, pour la somme de 120,000 florins. Les Mémoires sur Duguesclin et les auteurs des différentes Vies du héros breton ne parlent aucunement des démêlés de Bertrand avec le roi d'Aragon pour le duché de Molina. Nous avons puisé ces détails dans les historiens espagnols Ortis, Zurita, et surtout Ferreras, tome V, in-4°, liv. VIII.

illustres dynasties de la chrétienté. Charles-Quint, né de la dernière héritière de Henri, se trouvait donc redevable d'une partie de sa puissance à la valeur d'un paladin français.

Bertrand repassa les monts vers le milieu de 1370, au moment où la fortune des Valois courait risque de s'abîmer devant celle des Plantagenets : l'épée seule de Duguesclin paraissait capable de rétablir l'équilibre. Déjà la patrie était redevable à ce grand capitaine de la disparition des compagnies blanches; service inappréciable, car le départ des malandrins permit à Charles V de cicatriser bien des plaies. Ce prince, dont le corps débile renfermait une âme forte, profita de ces deux années de calme pour réparer les maux causés par le règne de son père; ses sages mesures redonnèrent de la vie au commerce, dont les progrès furent arrêtés par les guerres d'Édouard III : il encouragea particulièrement la culture de la vigne, à laquelle aucun autre pays de l'Europe ne se livrait avec autant de succès. La France commençait à changer de face. Charles V parvint en peu de temps à se composer un trésor de plusieurs millions de livres. Heureux d'avoir inspiré à la nation une certaine confiance, d'avoir réveillé son ardeur martiale, amortie par des revers successifs, le monarque conçut le projet d'arrêter l'accroissement prodigieux de l'Angleterre : rempli de cette idée, il mit un empressement extrême à profiter d'une circonstance favorable qui se présentait, pour frapper des coups assurés.

La victoire de Navarette, célébrée dans Londres avec tant de pompe, fut le terme des prospérités d'É-

douard III. Nous avons vu que le prince Noir avait enrôlé sous ses bannières la moitié de ces grandes compagnies dont Duguesclin venait de délivrer la France : ces troupes exigeaient une extrême exactitude dans le payement de leur solde; aussi le prince de Galles fut-il obligé d'emprunter de fortes sommes pour subvenir aux premiers frais, ne doutant pas que le roi de Castille, rétabli sur le trône par ses bons offices, ne s'empressât de le rembourser de ses avances; mais l'indigne don Pèdre le trompa de la manière la plus lâche. Le jeune Édouard se vit forcé de recourir à des expédients fâcheux pour acquitter ses propres engagements : on mit un impôt extraordinaire sur les domaines seigneuriaux de la Guienne, de la Gascogne, sans se laisser arrêter par le souvenir des services que les nombreux vassaux de ces provinces avaient rendus aux Plantagenets. A la première notification du décret relatif à l'impôt territorial, les barons déclarèrent énergiquement qu'ils s'opposeraient à la perception de cette taxe.

Charles V, attentif au moindre événement, dépêcha vers les seigneurs aquitains, réunis auprès de Blaye, des hommes dévoués, qui firent naître dans cette assemblée l'idée de secouer le joug de l'Angleterre. Ces émissaires remplirent si efficacement les vues de leur maître, que les barons prirent la résolution hardie d'aller à Paris pour se plaindre au roi des vexations du prince Noir, en appelant au monarque français, seigneur suzerain de la Guienne. Cette députation se composait des comtes d'Armagnac, de Cominges, de Périgord et d'Albret : ce dernier

passait pour le plus puissant feudataire de l'Aquitaine. Charles V accueillit les barons de la manière la plus distinguée. Désirant gagner du temps, il ordonna que la cour des pairs examinât l'affaire. Dans cet intervalle, le monarque ne négligea rien pour s'attacher le comte d'Albret; il lui fit épouser Isabelle de Bourbon, sœur de la reine : cette alliance flatta singulièrement l'amour-propre des habitants de la Gascogne; elle prépara les esprits au changement de domination que Charles V méditait. D'un autre côté, l'union du comte d'Albret avec une fille de France causa un mortel déplaisir au jeune Édouard, qui mit encore moins de ménagements dans sa conduite envers les leudes aquitains. Ceux-ci, aigris au dernier degré, pressèrent la décision de Charles V. Le suzerain avait affecté de ne mettre aucune précipitation dans l'examen de cette question; il finit par citer le prince Noir devant la cour des pairs : une mesure aussi vigoureuse annonçait mieux que le gain d'une bataille la prépondérance qu'exerçait la maison de Valois. Jean de Chapponel et Renaud Pelaud, le premier chambellan, et le second greffier de la cour des pairs, allèrent signifier dans Bordeaux cette sommation au vice-roi.

Le vainqueur de Poitiers ne put en entendre la lecture sans émotion : « Oui, j'irai à Paris, puisque j'y suis mandé, dit-il en regardant les deux Français d'un air sévère, mais ce sera le bassinet en tête, et accompagné de soixante mille hommes. » Ces sortes de menaces s'exécutent rarement; le prince de Galles congédia les envoyés, en leur prodiguant les égards dus à des gens revêtus d'un caractère public. Le lende-

main il eut la faiblesse de changer de manière d'agir : on courut, par ses ordres, après eux, sous prétexte qu'ils avaient volé un cheval au maître d'une hôtellerie ; subterfuge pitoyable et dénué de vraisemblance. On renferma Chapponel et Belaud dans le château d'Agen. Cette violation du droit des gens parut aux yeux des barons aquitains une preuve de l'impossibilité de se réconcilier avec le prince Noir ; ils résolurent dès ce moment de recourir à la force des armes pour secouer un joug insupportable. A l'époque désignée, un soulèvement universel éclata en Guienne. Aymeri de Rochechouart, sire de Mortemart, donna le signal en s'emparant du château de Lusignan ; il arracha de la grosse tour la bannière d'Angleterre, et la remplaça par l'étendard de France (1).

Tandis que la Guienne, le Poitou, le Périgord et la Gascogne s'insurgeaient, le Ponthieu, ainsi que la portion de la Picardie cédée par le traité de Bretigny, chassait les garnisons anglaises, et rentrait sous la domination des Valois. Édouard III, accoutumé depuis vingt-cinq ans à commander d'une manière absolue dans la majeure partie de l'ancienne Gaule, regardait cette suprématie comme infaillible ; aussi crut-il pouvoir d'un seul mot arrêter l'insurrection, et réprimer l'audace des barons de l'Aquitaine. Il répondit aux réclamations des grands vassaux du Poitou et de la Guienne par une espèce de manifeste dont les termes décelaient son dépit. Plantagenet annonçait que le roi de France devait les obliger lui-même à se re-

(1) Histoire du Poitou, par Dumolard, tome II.

mettre sous l'obéissance du prince de Galles : « Je saurai bien l'y contraindre, » disait-il dans ce factum. Édouard III se faisait étrangement illusion.

Charles V vit paraître sans étonnement ce singulier manifeste, et le regarda comme l'annonce d'une rupture prochaine. Dans cette persuasion, il voulut du moins se donner le plaisir de braver ses deux formidables ennemis. Dérogeant à l'usage d'envoyer la déclaration de guerre par un chevalier à bannière, il en chargea un valet de ses écuries. Cet homme arriva à Londres, et se présenta au palais du roi, s'annonçant comme porteur d'un message de Charles V. Édouard, étonné d'abord de l'apparition d'un tel ambassadeur, sentit bientôt qu'on voulait lui faire insulte; il y opposa la majesté d'un puissant monarque, et reçut l'envoyé sur son trône, entouré des principaux dignitaires de la couronne. Le palefrenier se prosterna, et lui remit la déclaration de guerre, revêtue du grand sceau de France. Le roi d'Angleterre la prit de ses mains avec dignité : « Tu as bien rempli ta mission, dit-il au valet; tu peux te retirer librement et sans crainte (1). » Le malheureux se croyait destiné à payer de sa tête un pareil outrage; il remercia le ciel de pouvoir quitter Londres sain et sauf (2).

Édouard III, jugeant la France incapable de se relever des pertes successives qu'elle avait essuyées, ne s'était pas mis en mesure de repousser une attaque fortuite. Ses généraux ne purent empêcher la réduc-

(1) Tous les historiens d'Angleterre.

(2) Froissard, livre 1er, page 251.

tion d'Abbeville et de tout le Ponthieu; mais l'étonnement d'Édouard augmenta bien davantage lorsqu'on lui apprit que le détroit de la Manche se couvrait de vaisseaux français. Cette flotte ennemie, venue comme par enchantement, débarqua quinze mille hommes qui se répandirent sur les côtes méridionales de l'Angleterre, dévastèrent le pays, surprirent Portsmouth, et le livèrent aux flammes : c'était la seconde fois, depuis cinquante ans, que les Français brûlaient cette ville, une des plus opulentes du royaume (1). Le prince Noir, qui annonçait sa prochaine arrivée à Paris escorté par soixante mille hommes, ne pouvait tenir la campagne; la maladie de langueur, apportée d'Espagne, le consumait depuis deux ans. Les ducs d'Anjou et de Berri, unis aux seigneurs aquitains, volaient de succès en succès. Le vieux Édouard retrouva pour un moment cette activité qui l'avait rendu jadis si redoutable; il fit un appel à ses sujets, et la nation anglaise, de tout temps remarquable par son patriotisme, y répondit avec transport. Les classes féodales, le clergé, la bourgeoisie, rivalisèrent d'ardeur pour la défense de l'État. Le parlement vota les sommes demandées; deux flottes considérables sortirent en peu de temps des chantiers : on les destinait à

(1) Nos rois avaient coutume d'envoyer chaque année aux principaux souverains de l'Europe un présent de vin, provenant de leurs domaines particuliers. Charles V ne voulut pas s'écarter de cette coutume, quoique la guerre fût déclarée : son échanson arriva à Londres presque en même temps que la flotte française brûlait Portsmouth, et offrit le présent de son maître. Édouard le refusa sèchement : « Je ne l'accepte point, et pour certaines raisons. » (Rymmer, Washingham.)

balayer le détroit de la Manche, et à porter deux armées sur le continent, l'une en Guienne, l'autre à Calais. Dans le même instant Édouard III accordait la paix au roi d'Écosse, et obtenait du duc de Bretagne l'entrée de ses ports, en exécution d'un traité secret. Au bout de trois mois Édouard se mit en état de porter la guerre au sein des possessions de son agresseur. Sachant que Charles V venait de prononcer la confiscation de la Guienne, il reprit le vain titre de roi de France, abandonné depuis dix ans. Les dispositions rapides de l'Angleterre prouvèrent à Charles V qu'il s'était trompé sur le compte d'Édouard et de sa nation : il avait cru l'un trop affaibli par l'âge ou par la mollesse, l'autre trop mécontente de son souverain pour consentir à venger ses injures. Il s'agissait donc de dissiper un orage qu'on avait provoqué trop imprudemment : c'est alors que tous les vœux se tournèrent vers Duguesclin. La chrétienté retentissait du bruit de ses exploits; la renommée publiait la victoire de Montiel, en y mêlant le merveilleux. Charles V, ne voyant que Bertrand capable de le défendre dans un si pressant danger, lui dépêcha à différentes reprises des chevaliers pour hâter son retour. L'infatigable guerrier se mit en mesure d'obéir aussi promptement que possible; mais tandis qu'il traversait l'Espagne, les événements se pressaient en deçà des Pyrénées.

Le duc de Lancastre, sorti de Calais suivi d'une armée nombreuse, dévasta la Picardie : le duc de Bourgogne tenta inutilement de l'arrêter; à peine put-on fermer aux Anglais le chemin de Paris. En Guienne,

le prince de Galles, ayant essayé sans effet de ramener les esprits, trouvait moyen néanmoins de contenir les provinces soulevées. Le comte de Pembrok, Robert Kenolles et le brave Chandos le secondaient dignement. Maîtresses des citadelles du Poitou, de la Saintonge, du Limousin, de l'Aunis, etc., les troupes britanniques parvinrent, autant par la force que par les menaces, à ramener les barons de la Guienne sous leurs bannières. Aymeri de Rochechouart, sire de Mortemart, grand tenancier du Poitou, resta fidèle aux intérêts de la France, ainsi que le vieux Arnoul d'Escars, le plus puissant vassal du Limousin, le même que le pape Innocent VI, son compatriote (1), chargea en 1359 de faire bâtir les murs de la ville d'Avignon (2), tels qu'on les voit encore aujourd'hui.

Ces deux barons tenaient la campagne contre Chandos; unis à deux mille Bretons commandés par Carenlouët, ils contraignirent le sénéchal du Poitou à chercher un refuge dans la capitale de cette province. Celui-ci, ayant obtenu à son tour du prince de Galles deux divisions, chassa des positions les plus importantes le sire de Mortemart; mais il échoua devant Saint-Savin, forteresse qui soutint victorieusement plusieurs assauts. Obligé de lever le siége, Chandos partagea son armée en deux colonnes, afin d'aller envelopper un gros de troupes qui menaçait la ville de Poitiers; il prit de sa personne le chemin de Lussac, accompagné des principaux tenanciers poitevins, Louis

(1) Innocent VI était né à Mont, près Pompadour, dans la terre de Souveraine de Pompadour, femme de cet Arnoul d'Escars.

(2) Nouguier, Histoire de l'Église d'Avignon.

larcourt, Guichard de Langle, les sires de Pons, Parthenay, Geoffroi d'Argenton, Bernard de Sur-e. Les miliciens des sires de Mortemart, de Perusse, les Bretons de Carenlouët, occupaient le pont de ssac. Chandos se disposa à forcer le passage; mais ieu n'étant pas favorable pour combattre à cheval, bandonna son coursier, et s'avança hardiment suivi siens, quoique sa longue robe de sénéchal le gênât rêmement. Chandos se mit en devoir de gravir le nt, dont la courbure était fortement prononcée, on le mode adopté dans les constructions de cette oque. Arrivé au sommet, il s'embarrassa dans manteau, et ne put s'empêcher de tomber. Aus-t les Français coururent sur lui et l'entourèrent dépit des arbalétriers gallois, que le défaut d'espace pêchait de se déployer; toutefois, la tête de leur onne se battit avec acharnement pour reprendre andos. Durant cette lutte, le chevalier Jacques de nt-Martin fit au sénéchal une blessure mortelle, en rappant de son épée entre l'œil gauche et le nez. Anglais, voyant leur général couvert de sang, fu-t saisis d'effroi, et mirent bas les armes. Caren-ët fit placer Chandos sur un brancard formé de icliers et de lances, et se hâta de battre en retraite s Saint-Savin, emmenant ses prisonniers; mais à ne les Bretons eurent-ils quitté le pont pour dé-icher dans la plaine, qu'ils se trouvèrent en pré-ce d'un corps de troupes ennemies trois fois plus nbreux, commandé par Richard Ponchardon : ce nier enveloppa les Français, au milieu desquels perçut Chandos expirant. Ce spectacle fit pousser

à ses archers des cris de rage; ils manifestèrent vivement l'intention de venger la mort de ce chef illustre. Carenlouët, étroitement cerné, n'espérant pas échapper à un adversaire aussi supérieur, usa d'un expédient singulier pour sauver la vie de ses compagnons d'armes : il se rendit avec tous les siens aux chevaliers et écuyers tombés depuis quelques instants en son pouvoir; d'après les lois de la guerre, ces nouveaux prisonniers passaient sous la protection des premiers. En effet, les gens du sénéchal qui avaient mis bas les armes au pont de Lussac les reprirent pour défendre leurs vainqueurs contre le courroux de Ponchardon. Mais cet officier, sourd à leurs exhortations, rompant la faible barrière qu'on lui opposait, allait assouvir sa colère sur les Français, lorsque Chandos, rouvrant la paupière, arrêta son bras. Le héros ennoblit ses derniers moments par ce trait de grandeur d'âme : il expira le lendemain, 2 janvier 1370 (1).

Les lieutenants de Chandos se montrèrent d'autant plus sensibles à sa perte, qu'ils apprirent au même instant l'arrivée de Duguesclin : le chevalier breton, ayant enfin quitté l'Espagne, amenait deux mille vieux soldats; ce nombre se grossissait à chaque pas de tous ceux qui avaient servi sous ses ordres. Quantité de nobles, dont l'ardeur paraissait engourdie, ne

(1) Notre siècle a été témoin d'un fait semblable : on sait que cinq mille Français, prisonniers dans la Vendée, furent redevables de la vie au magnanime Bonchamp, qui expira en donnant l'ordre de les épargner. Les hommes généreux se retrouvent les mêmes dans tous temps et dans tous pays.

purent résister à l'ascendant qu'exerçait le nom de Bertrand : ils abandonnèrent leurs manoirs, et accoururent se ranger autour de lui. Les ducs d'Anjou et de Berri, contraints de reculer devant le prince Noir, qui venait de rentrer en campagne, reçurent Duguesclin comme un envoyé du ciel; les hommes d'armes découragés reprirent de la confiance sous les bannières du vainqueur de Montiel : jamais révolution ne fut plus subite. En trois semaines les affaires changèrent de face dans la Guienne : les places fortes se soumettaient à la seule approche de Duguesclin; le prince de Galles lui-même ne put résister au torrent; son étoile pâlissait devant celle du Breton. Craignant de devenir prisonnier de celui dont naguère il tenait la destinée dans ses mains, Édouard sortit précipitamment d'Angoulême pour se réfugier derrière les remparts d'une place forte; il vit enlever sous ses yeux Agen, Moissac, Aiguillon, sans pouvoir s'y opposer; le captal du Buch, n'osant pas non plus affronter un pareil adversaire, se renferma dans Bergerac. Duguesclin, voyant les armes du duc d'Anjou dominer exclusivement dans la Guienne, vola en Limousin, où le duc de Berri ne se maintenait que très-difficilement. Ce prince se consumait depuis deux mois devant Limoges; la place ne put tenir contre les savantes dispositions de Bertrand, qui dirigeait lui-même les assauts avec une ardeur surprenante. L'évêque de Limoges seconda ses efforts; le prélat sut bannir l'irrésolution des bourgeois, qui finirent par se déclarer ouvertement en faveur de la France.

Satisfait d'un succès aussi brillant, Duguesclin quitta

l'armée, et gagna Paris, accompagné de dix chevaliers : son départ montra bientôt de quelle valeur pouvait être la présence d'un homme tel que lui. Le prince de Galles, aigri par des revers consécutifs, surmonta les douleurs de la maladie qui le minait; il réunit ses divisions éparses, et en forma une armée devant laquelle tout plia de nouveau. Le duc de Berri, privé de son habile auxiliaire, n'osa point affronter un rival aussi terrible; il abandonna Limoges, en y laissant une garnison assez considérable, et se retira en Guienne. Édouard envahit à son tour le Limousin, enleva les forteresses circonvoisines, et vint mettre le siége devant la capitale de cette province, annonçant l'intention de traiter les habitants comme des parjures. Ses soldats se montraient fort disposés à servir sa colère; ils pratiquèrent une large brèche, au travers de laquelle le prince Noir passa, traîné sur un chariot, car il ne pouvait se tenir à cheval. On frémit en lisant dans les chroniques du Limousin les horreurs commises au sac de cette ville : les douleurs aiguës que ressentait le jeune Édouard le rendaient inhumain; on aurait cru qu'il espérait les calmer en se baignant dans le sang. Il donna d'une voix éteinte le signal du carnage : les gémissements d'une population tout entière ne purent l'émouvoir; rien ne fut épargné : ni les femmes, ni les enfants ne trouvèrent grâce devant lui. Le sire de Villemur, commandant la garnison française, défendit vigoureusement durant une heure entière l'entrée de la brèche : n'espérant aucun quartier d'un vainqueur impitoyable, il réunit cent chevaliers, s'adossa à un mur, déploya sa ban-

nière, et se battit jusqu'à la nuit. Villemur et les siens se firent massacrer, ayant vengé leur ruine sur des milliers d'ennemis.

La marche triomphale du prince Noir se poursuivit au travers de cadavres que l'incendie dévorait encore. Le modeste vainqueur de Maupertuis perdit en un seul jour l'éclat de ses vertus : les grands hommes vivent trop longtemps pour leur gloire.

Tandis qu'Édouard entrait dans Limoges le fer et la flamme à la main, Duguesclin arrivait à Paris au milieu des lamentations de tout un peuple. La capitale se remplissait de gens de la campagne qui fuyaient la fureur des insulaires, débarqués sous le commandement de Kenolles; ce général avait poussé son excursion jusque sous les murs de Paris (mai 1370); l'effroi régnait au sein de la ville. Ce fut dans ce moment d'alarmes que l'on annonça la venue de Bertrand : à ce nom seul les craintes cessèrent; les habitants sortirent en foule pour contempler le héros, le sauveur de l'État. On se pressait sur son passage; son assurance, sa physionomie rayonnante de joie, le souvenir de ses hauts faits, inspiraient de la confiance aux plus timides; les cloches des églises se mirent en branle; on cria même Noël! Noël! usage pratiqué seulement en l'honneur des rois.

Duguesclin portait un justaucorps gris, et un casque sans panaches; un seul écuyer composait sa suite : il n'avait adopté cette sorte de déguisement que pour mieux tromper la vigilance des Anglais, qui manifestaient l'intention de l'enlever sur la route. Cet ajustement si simple contribuait à le rendre encore plus

extraordinaire aux yeux du peuple. Il parvint à l'hôtel Saint-Paul au travers d'une foule qui semblait soulever son cheval : Charles V se plaça au perron, environné des princes de sa famille, pour recevoir le duc de Molina, le faiseur de rois. Rentré dans la salle du conseil, le monarque lui déclara qu'il le choisissait pour commander ses armées, et lui remit de ses propres mains l'épée de connétable (2 octobre 1370)(1). Duguesclin, ne se croyant pas digne d'occuper un poste si élevé, se défendit longtemps de l'accepter. « Messire Bertrand, dit Charles V, je n'agrée point votre refus; je n'ai ni frère, ni neveu, ni comte, ni baron dans mon royaume, qui ne se fasse un honneur de vous obéir; celui qui ne s'en croirait pas honoré, et qui le ferait connaître, encourrait ma colère : ainsi, prenez sans crainte l'épée de connétable. — Je l'agrée, répondit le modeste Bertrand : mais Votre Grâce doit savoir que mon élévation me suscitera des jalousies; aussi je la supplie de m'accorder une autre faveur, c'est la promesse de ne point ajouter foi, avant de m'avoir entendu, aux rapports désavantageux qu'on pourrait vous adresser sur mon compte. »

La situation des affaires imposait au nouveau connétable l'obligation d'user d'une célérité extrême, s'il voulait arrêter les progrès de l'invasion; néanmoins, Bertrand jugea convenable de ne rien précipiter : à ses yeux, le premier soin consistait à réunir

(1) Moreau de Fienne était connétable, mais son âge avancé ne lui permettait pas d'exercer cette charge; il se sacrifia au bien public, se démit volontairement de cette haute dignité, désignant lui-même Duguesclin comme seul capable de sauver l'État.

les éléments capables de composer une armée qui ne ressemblât point à une multitude d'hommes levés à la hâte. Il fallait donc en premier lieu choisir ces éléments, et puis compléter l'organisation en rétablissant la discipline. Duguesclin s'empressa de remettre en honneur les préceptes des anciens preux, réservant des châtiments très-rigoureux aux délinquants. Les peines portées par le connétable contre les chevaliers déloyaux n'étaient ni corporelles ni pécuniaires, mais ignominieuses, parce que la perte de l'honneur et de la considération passait alors pour un dommage irréparable. Une des dispositions les plus singulières de ce code, que rapporte Alain Chartier, fut celle-ci : « Cetui Bertrand laissa de son temps telle remontrance, en mémoire de discipline et de chevalerie dont nous parlons, que quiconque homme noble se forfaisoit reprochablement en son état, on lui venoit au mangier trancher la nappe devant soi. »

Bertrand organisa en *lances*, en *compagnies d'armes*, les écuyers et les gens de guerre rassemblés dans Paris; au bout de quinze jours il mit sur pied une masse de troupes, dont la majeure partie n'aurait pu certainement tenir en rase campagne devant les Anglais, mais qui pouvait fort bien se défendre derrière des murs. Les principales dispositions du plan arrêté entre lui et le roi prescrivaient de ne point attaquer l'ennemi de front, et de se borner à l'écarter de la capitale en le harcelant sans cesse. Mais Robert Kenolles n'attendit pas la mise à exécution de ce projet : ne pouvant plus subsister autour de Paris, craignant de compromettre sa réputation en se mesurant contre

Duguesclin, il se retira par le Maine, la Beauce et l'Orléanais : il établit son centre entre le Mans et Laval. De cette position l'armée expéditionnaire menaçait l'Anjou, la Normandie, et pouvait tirer soit de la Beauce ou du Blaisois les vivres nécessaires à sa subsistance pendant l'hiver. Kenolles ne devait concevoir aucune crainte de la part du duc de Bretagne, car Montfort agissait comme un allié de l'Angleterre : d'une autre part, rien ne l'empêchait d'effectuer sa jonction avec l'armée de Guienne, si on le réduisait à passer la Loire.

Nous avons déjà dit que Robert Kenolles, le plus célèbre général de l'Angleterre après le prince Noir et Chandos, se glorifiait en quelque sorte de son obscure extraction (1) : sa rapide fortune excitait l'envie. On lui adjoignit, dans cette circonstance, Grandson, Hue de Calverley, Hennequin, Thomelin, Follisset et Alain Bouchain, chefs d'aventuriers bretons et gascons. Ces six capitaines conduisaient des troupes d'une valeur éprouvée. Kenolles, voyant la saison trop avancée pour continuer la campagne, prit ses quartiers d'hiver en étendant dans le Maine, d'une manière inconsidérée, sa ligne primitive : ses principales dispositions étant arrêtées, il abandonna l'armée, laissant le commandement à Grandson, et alla dans la Guienne trouver le prince de Galles, voulant régler en commun les opérations ultérieures.

Duguesclin, ne regardant pas comme suffisant pour sa gloire d'avoir mis Paris sur un pied respectable de défense, annonça l'intention de chasser du royaume,

(1) Kippis, Hist. du prince Noir.

avant même la fin de l'année, les phalanges débarquées sous la conduite de Robert Kenolles : les circonstances rendent quelquefois la présomption nécessaire. Charles, tout en applaudissant à son zèle, refusa néanmoins de seconder ses hardis projets : il ne voulut pas dégarnir de troupes la capitale, ni se séparer des quatre divisions organisées récemment par Bertrand dans l'Ile-de-France. Le connétable ne put obtenir que trois mille hommes, la plupart, il est vrai, chevaliers, écuyers et varlets; on distinguait parmi les principaux trois maréchaux, le sire d'Andrehan, Louis de Sancerre, Jean de Blainville; puis Olivier de Clisson, les deux Mauny, l'amiral Jean de Vienne, les sire de Renneval, Oudart de Renti, Henri d'Estourmel, Eughes de Chastellux.

Bertrand, arrivé à Pontorson, n'épargna aucun soin pour grossir son armée. La Bretagne, ainsi que la Normandie, fourmillait d'aventuriers qui dévoraient ces contrées : les émissaires d'Édouard traitaient avec leurs chefs pour les prendre à la solde de l'Angleterre, au moment où Duguesclin parut à Pontorson. Aucun d'eux ne fit difficulté de donner la préférence au connétable, et de s'enrôler sous les bannières de France; mais tous exigèrent des avances, et de plus l'assurance positive qu'on les payerait exactement durant l'expédition. Duguesclin n'avait point reçu d'argent des mains du roi, dont les ressources se trouvaient épuisées; il donna en premier lieu les lingots apportés par lui de Castille, vendit ses joyaux, la moitié de ses domaines, et même les perles de sa femme, pour compléter la somme nécessaire. Les capitaines, satis-

faits au moyen de ces sacrifices, convinrent de réunir le mois suivant sous les murs de Caen. L bannerets, que l'intérêt seul ne guidait point, acco rurent à Pontorson dans l'espoir d'acquérir de la gloi en marchant sous les ordres de leur illustre comp triote : les sires de Rohan, de Raitz, de Laval, d Châteaubriand, de Porrohet, de Rochefort, de Pe houët, de Lanvaux, se montrèrent les plus ardent

La veille de quitter ses quartiers de Normandi Duguesclin, fort scrupuleux sur les usages de la ch valerie, renouvela celui de la confraternité d'arme que les anciens preux contractaient en commença quelque entreprise périlleuse: une estime récipr que formait la base de ces sortes d'associations; y préludait par une cérémonie à la fois touchante guerrière. Duguesclin choisit pour frère d'armes C vier de Clisson, entré récemment au service de Ch les V. Ce feudataire, d'une humeur altière et de n nières rudes, rachetait ces défauts par une brilla valeur : il passait pour le plus puissant *tenancier* d Bretagne. Les deux frères d'armes promirent de fendre réciproquement leur honneur, leur vie et le biens, de se prêter une assistance mutuelle con tous, excepté contre le roi de France et le sire Rohan (1). Ce pacte d'honneur étant conclu, le c nétable réunit auprès d'Argentan les divisions compagnies soldées et de nobles volontaires : l'ef tif de cette armée ne présentait que douze mille h mes; mais ces soldats, vieillis dans le métier des

(1) Voyez dans la vie Clisson les détails de cette cérémonie.

mes, se montraient animés de cet esprit aventureux si approprié aux circonstances difficiles où l'on se trouvait. La saison pluvieuse, qui s'annonçait déjà, paraissait, aux yeux du vulgaire, un obstacle insurmontable pour recommencer les opérations : personne ne doutait que Duguesclin n'attendît le retour du printemps. Le connétable agit de manière à confirmer cette opinion, et ses dispositions dénotaient l'intention de demeurer dans ses quartiers, lesquels s'étendaient jusqu'à Domfront. Les Anglais, d'abord alarmés par les mouvements qu'ils voyaient en Bretagne et en Normandie, reprirent alors confiance; Grandson, homme rempli d'ambition, aurait désiré au contraire voir continuer les hostilités : il brûlait du désir de se signaler pendant que l'absence de Robert Kenolles le mettait à même d'exercer les fonctions de général en chef.

De son côté, Duguesclin continuait à s'avancer de proche en proche de la province du Maine, occupée par les Anglais; après plusieurs stations il finit par aller établir ses quartiers au beau milieu du Maine, dans une riche plaine touchant Brulon, entre Laval et le Mans : son front était protégé par la Vègre; il se logea de sa personne au château de Virè. (1) Une démonstration aussi menaçante n'effraya nullement Grandson : ce capitaine, de plus en plus aveuglé sur les inten-

(1) Froissard et les anciens mémoires sur Duguesclin ont dit *Vire*, ville de la Normandie; nous croyons qu'il fallait dire *Virè* : l'omission de cet accent grave a fait commettre à ces historiens, à Guyart de Berville et à tous ceux qui les ont copiés, une erreur topographique des plus grossières; nous allons le démontrer de la manière la plus claire dans le feuillet suivant.

tions de son ennemi, demeura convaincu que le connétable chercherait constamment à éviter un engagement sérieux. Il voulut au moins se donner la gloire de le défier au combat; en conséquence, sachant Duguesclin à dix lieues de lui, Grandson lui dépêcha un écuyer, chargé de présenter la bataille en offrant de vider la querelle à une époque assez rapprochée, dans une vaste lande voisine de la petite ville de Pontvallain et du bourg de Mayet à cinq lieues sud du Mans. Mais cette provocation étant une pure bravade, Grandson ne fit pas les moindres préparatifs pour paraître en temps utile au lieu désigné. Ce message piqua singulièrement Duguesclin : « Par Dieu! dit-il, ils me verront plus tôt qu'ils ne voudraient. »

Selon son habitude, le connétable fit un présent à l'envoyé, en disant qu'on épargnerait aux Anglais la moitié du chemin. Ses écuyers, renchérissant sur leur maître, fêtèrent le héraut et le firent boire toute la nuit, de telle sorte qu'il ne put repartir le lendemain : cet homme passa la journée à cuver le vin de la veille. Si c'était un stratagème de la part de Duguesclin, comme l'assure Froissard, au moins ne put-on pas le taxer de déloyauté, puisque la violence ne s'en mêla point : quoi qu'il en soit, le général français en sut profiter merveilleusement. Tandis que ses écuyers occupaient le messager anglais, il rassembla ses compagnies avec sa promptitude accoutumée, annonçant aux officiers la ferme résolution d'aller surprendre l'ennemi disséminé sur une ligne trop étendue, et de disperser ses divisions en les attaquant par-

tiellement. Le ton d'assurance que Bertrand mit à développer son plan devant l'assemblée, la chaleur avec laquelle il en démontra les résultats certains, enflammèrent d'enthousiasme les bannerets. Sans plus attendre, on abandonna les tentes, les bagages, les attirails de guerre, et l'on se mit en route malgré une grosse pluie à laquelle succédait par intervalle un vent impétueux. Les guerriers de ce siècle, avons-nous déjà dit, bravaient sans reculer la mort dans les combats, mais ils redoutaient l'intempérie des saisons : Duguesclin avait besoin de tout son ascendant pour les engager dans une pareille tentative.

L'armée, formée en colonne de marche, se composait de l'avant-garde, du corps de bataille, et de la réserve : celle-ci, commandée par le maréchal Andrehan, devait ramasser les soldats qui n'auraient pu suivre la course rapide de l'avant-garde, dont le connétable se réserva la direction : il eut soin de mettre, en croupe des cavaliers, des archers et des arbalétriers. Ayant quitté Virè à la chute du jour, il franchit successivement la Vègre, la Sarthe, et arriva en face de l'ennemi le lendemain matin (fin de novembre 1370). Duguesclin employa donc toute la nuit (1) pour faire

(1) Tous les historiens. sont unanimes sur ce point que Duguesclin franchit en une seule nuit la distance qui sépare Vire (Calvados) de Pontvallain (Sarthe), c'est-à-dire, trente lieues à vol d'oiseau et plus de quarante en comptant les détours occasionnés par la sinuosité des vallées et des collines : ce fait matériel démontre à lui seul l'erreur dans laquelle la similitude des noms avait jeté ces écrivains : le château de Virè existe encore; le souvenir du passage de Duguesclin s'est conservé par tradition dans le pays. Ce château est situé non loin de Brulon sur la lisière du département de la Sarthe et du département de la Mayenne.

ce trajet de dix lieues, durant lequel il fallut surmonter des obstacles de divers genres. Les routes, dégradées par les trombes d'eau, étaient impraticables; d'épaisses ténèbres empêchaient d'apercevoir les accidents de terrain : quantité de soldats égarés tombaient au fond des ravins; d'autres, cherchant un chemin plus commode, perdaient la trace de la colonne, les petites rivières qui viennent se jeter dans la Sarthe augmentaient les difficultés par leur débordement; aux torrents de pluie se mêlait une bise glaciale. Les chevaux se laissaient choir de lassitude; les hommes se relevaient et marchaient très-péniblement. Duguesclin soutenait leur courage en promettant à tous de la gloire et de riches dépouilles, mais sa voix devenait impuissante : les chevaliers, harassés, succombant sous le poids de leurs armures, ne pouvaient plus le suivre. Il comptait moins de cinq cents hommes réunis autour de lui, en atteignant Pontvallain. Une lisière de bois le cachait aux yeux des Anglais: il en profita pour procurer quelques heures de repos à sa troupe, laquelle se grossissait de minute en minute par l'arrivée successive des soldats restés en arrière. Le soleil brillait sur l'horizon : la présence de cet astre bienfaisant influe autant sur les dispositions morales de l'homme que sur le reste de la nature; chacun oublia insensiblement ses fatigues. L'inaltérable sérénité de Duguesclin fit renaître la confiance: il montrait à ses soldats les Anglais dispersés dans la plaine, les uns endormis sous des cabanes éparses, les autres courant çà et là pour chercher des vivres, pas un seul ne se doutant du danger qui les menaçait

tous; c'est ainsi qu'il avait surpris les Maures au milieu des champs de Montiel : le souvenir de ce triomphe remplissait d'ardeur les compagnons de Bertrand, dont la plupart avaient partagé les lauriers de cette mémorable journée. Au bout d'un court espace de temps, les bannerets et les chevaliers demandèrent à combattre; les simples soldats exprimèrent le même vœu : le connétable, profitant de cet élan, fit plier les bannières, ordonna de couvrir les cuirasses, dont le luisant pouvait le faire apercevoir trop tôt. Il laissa les chevaux dans le bois, sous une garde nombreuse, et sortit de la forêt à la tête de quatre mille hommes, tous à pied comme lui.

Grandson, n'ayant point vu revenir son écuyer, en conçut une plus grande sécurité : sa tente, établie sur le revers du coteau, dominait les quartiers; son pennon et ceux des principaux chefs flottaient devant l'entrée du camp; ils servirent de point de direction au connétable. Déjà il avait franchi la moitié de la plaine sans rencontrer aucun obstacle, sans qu'on l'eût même signalé, car les Anglais ne le soupçonnaient pas si près d'eux : enfin quelques postes avancés répandirent l'alarme; mais Duguesclin, plus prompt que l'éclair, fondit sur les soldats épars, culbuta celles des divisions qui voulaient se former, et envahit le camp de Grandson. Celui-ci, homme de cœur, s'était mis promptement sur la défensive; quoique pris au dépourvu, il sut réunir assez de monde pour résister au premier choc. Il fit planter sur un tertre l'étendard d'Angleterre, écartelé des lis français; puis de ce point ses trompettes sonnèrent le ralliement. Les

gens de Grandson, la plupart vieux guerriers, ne se laissèrent point intimider par cette surprise : ils crurent d'abord qu'une poignée d'audacieux partisans produisaient cette alerte; mais les cris répétés de *Duguesclin* et de *Clisson* ne tardèrent pas de leur apprendre que l'élite des troupes de France s'approchait pour les écraser. Les Anglais accoururent afin de se ranger autour de la bannière royale : le connétable ne leur laissa pas le loisir de l'atteindre; ayant dispersé de nombreux peletons, il joignit enfin la tente de Grandson, et enleva lui-même du tertre l'étendard d'Angleterre : les vaillants soldats d'Édouard III se firent hacher pour le défendre. Rien ne pouvait résister à la furie de Bertrand; il étonnait l'ennemi, aussi bien que les siens, par la rapidité de ses coups; néanmoins un si brillant début ne lui assurait pas encore le triomphe de la journée.

Grandson venait de s'arracher de la mêlée, afin d'accélérer la marche des divisions les plus éloignées; il revint à leur tête en bataille serrée, tandis que David Hollograve, Cressonval et Hennequin arrivaient par une direction opposée. Environné d'une multitude d'assaillants, le connétable ne vit que la gloire de vaincre un plus grand nombre d'adversaires; il resserra le front de sa ligne, se plaça au centre, et livra au milieu du camp un combat des plus terribles. Les deux Mauny, le sire de Renneval, Alain de Beaumont, Penhouët, le secondèrent dignement; tous se battirent en désespérés, des monceaux de cadavres s'élevaient devant eux; mais cette bravoure héroïque se lassait enfin de lutter contre des flots d'a-

gresseurs qui se renouvelaient sans interruption. Le feu venait d'être mis aux tentes; l'incendie, dont la flamme s'élevait au-dessus de la tête des combattants, rendait la position des Français plus critique. Duguesclin parcourait comme un lion cette scène de carnage, ne cessant de crier aux siens : « Courage, mes enfants! ces gars vont être déconfits. »

Sur ces entrefaites, le maréchal Andrehan, conduisant l'arrière-garde, grossie par une foule de traînards, entra dans le bois, et fit halte à son tour afin que ses gens pussent goûter quelque repos. Ayant la faculté de juger de loin tous les mouvements, le maréchal vit accourir les peletons épars des Anglais; craignant que le connétable et les siens ne fussent massacrés si l'on différait d'aller à son secours, il résolut de prendre part à l'action sans plus attendre. Ses soldats, animés du même esprit, semblèrent retrouver de nouvelles forces; ils se précipitèrent hors de la forêt, et culbutèrent Hollograve ainsi que les deux mille hommes qui voulaient les arrêter dans leur course. L'ennemi, déconcerté par cette diversion inattendue, ralentit son attaque contre Duguesclin : ce dernier profita de cet instant de relâche pour resserrer ses rangs, que la mort de quantité de braves avait fort éclaircis. Cependant, ne voulant pas laisser refroidir l'ardeur de ses *gars*, Bertrand ne tarda pas de reprendre l'offensive au cri de *Mont-Joie saint Denis!* et se précipita sur la division que Grandson avait laissée devant le camp afin de bloquer les Français pendant qu'il allait de sa personne recevoir le maréchal Andrehan. La ligne anglaise fut rompue, et Grandson lui-même,

pris en queue par Bertrand, se vit entouré de toutes parts.

Le maréchal de Blainville et l'amiral de Vienne, restés dans la forêt avec le corps de troupes préposé à la garde des chevaux des bannerets, ne pouvant retenir leurs gens, s'étaient vus obligés de les conduire au combat, suivis par les valets eux-mêmes, qui abandonnèrent les bagages pour courir à l'ennemi. Cette troisième colonne vint assaillir les Anglais par le flanc droit : dès ce moment l'affaire parut décidée. Grandson, voyant clairement que ce désastre ne peut être attribué qu'à sa seule imprévoyance, se jeta au fort de la mêlée pour y trouver une mort glorieuse : armé d'une hache d'acier, il abattit sur son passage quantité de soldats, et perça jusqu'à Duguesclin. Prenant alors son arme à deux mains, il s'élance pour en frapper le Breton : celui-ci se baisse de côté, et le coup tombe à terre. Entraîné par la violence du mouvement, Grandson chancelle; Bertrand le saisit au corps, le renverse, et lui appuie sa dague sur la gorge pour le forcer à demander quartier. Mais Clisson s'est aperçu du danger qui menace son frère d'armes : il se précipite vers les deux champions; sa terrible hache va trancher la tête de Grandson à demi couché, lorsque Duguesclin pare l'atteinte du bout de son gantelet, en criant : « Respectez-le, il est mon prisonnier. » Ainsi deux fois, dans l'espace d'un instant, le capitaine anglais dut la vie à la générosité de son vainqueur.

La prise de Grandson ne fit point cesser le combat sur tous les points. Hennequin, Guiffart et Thomelin survinrent, suivis de troupes fraîches. Ayant rallié

une partie des fuyards, ils exécutèrent leur retraite en bon ordre, afin de sauver ces débris. Le connétable ne leur laissa pas la faculté de réaliser ce projet : il marcha contre eux de front, tandis que le maréchal de Blainville et le sire de Rohan s'étendaient sur les deux ailes pour les tourner. L'engagement recommença de la manière la plus vive; on opposa à Bertrand une résistance opiniâtre : Hennequin, Guiffart et Thomelin retardaient par leur bravoure personnelle la défaite totale de leurs gens, et prolongèrent l'action pendant la journée entière; on les mit enfin hors de combat. Ce succès prodigieux et un butin immense firent oublier aux Français les pertes qu'eux-mêmes avaient éprouvées.

La victoire de Pontvallain n'était que le prélude de résultats plus importants; on venait de battre dix mille Anglais, il en restait vingt mille autres, mais disséminés sur une vaste étendue, occupant la ligne du Loir et de la Loire. Ils manquaient d'ailleurs de direction, puisque Kenolles, leur commandant en chef, se trouvait éloigné du théâtre de la guerre, et que Grandson déplorait dans la captivité sa funeste incurie. Le connétable, connaissant trop bien le prix du temps, résolut de ne pas laisser à ses adversaires le loisir de se reconnaître. Il passa un jour entier au milieu des tentes embrasées; le lendemain, ayant rassemblé son armée, il lui annonça qu'elle allait essuyer de nouvelles fatigues, mais s'illustrer aussi par de nouveaux exploits. Les Français ne faisaient point ordinairement la guerre d'une manière aussi pénible; électrisés néanmoins par un chef qui

possédait leur confiance, ils consentirent sans difficulté à continuer la campagne. Les blessés furent laissés dans Pontvallain, et l'on se mit sur les traces de l'ennemi.

Le petit nombre d'Anglais échappés au dernier combat avaient répandu l'alarme au milieu des quartiers établis auprès du Mans; le connétable arriva le même jour que ces fuyards, dispersa deux faibles divisions de Kenolles, et entra en triomphe dans la capitale du Maine, où ses troupes se reposèrent une semaine entière : il employa ce court espace de temps à préparer les moyens de terminer l'expédition par un coup d'éclat.

Les détails renfermés dans les historiens contemporains sont très-confus, mais ils prouvent que l'intention première de Kenolles fut de menacer d'un côté Paris et en même temps de s'unir au prince Noir sur les frontières de la Guienne. Le jeune Édouard se serait assurément opposé à ce qu'on laissât les troupes britanniques disséminées dans un rayon aussi vaste, s'il eût imaginé qu'on pût l'attaquer au milieu de l'hiver. Duguesclin trompa les calculs du vainqueur de Navarette et des généraux les plus expérimentés de l'époque, en commençant une campagne dont les annales de la guerre n'offraient point d'exemple.

Les débris des troupes battues à Pontvallain et sous les murs du Mans se retirèrent sur la Loire; elles se réunirent aux divisions de Cressonval, second lieutenant de Robert Kenolles. Ce capitaine venait d'établir son quartier dans Sainte-Maure, forteresse qui défendait le passage du fleuve. Le connétable, résolu

d'enlever ce boulevard renommé, quitta le Mans, traversa la partie méridionale de la province, et, au bout de trois jours de marche au milieu des neiges, il apparut dans le voisinage de Sainte-Maure. Selon son habitude, Duguesclin tenta la voie des négociations pour se rendre maître de la place. Il envoya un sauf-conduit et un trompette à Cressonval, en le priant de venir s'aboucher avec lui. Le gouverneur, ancien chef de malandrins, ne fit aucune difficulté d'accepter l'invitation de Bertrand. « Capitaine, lui dit le connétable en montrant les compagnies rangées autour de ses bannières, je pense que vous n'aurez pas la prétention de défendre longtemps Sainte-Maure contre tant de braves gens; je vous accorde des conditions honorables, si vous capitulez à l'instant même. » Cressonval répondit d'un ton de hauteur : « On m'a confié la garde de cette forteresse, je la défendrai tant que je vivrai, ou je m'enterrerai sous ses ruines. » Duguesclin, voyant ses exhortations inutiles, changea de langage : « Par saint Yves! s'écria-t-il en fronçant ses gros sourcils, je vous rends responsable du sang qui va couler; je jure de vous faire pendre aux créneaux de Sainte-Maure si vous soutenez le siége deux jours entiers. » Cette menace produisit une certaine sensation sur Cressonval; il objecta que la reddition de la place ne dépendait pas de lui seul; que ses officiers, et les habitants eux-mêmes, s'y opposeraient. Le gouverneur finit par demander une semaine, afin de préparer les termes de sa capitulation : Bertrand y consentit, sans bouger néanmoins de ses lignes.

Le capitaine, rentré dans Sainte-Maure, ne perdit

pas un seul instant pour sauver sa garnison. Ses dispositions terminées, il mit le feu à la forteresse, et se retira par la route de Bressuire, cinq heures après son entretien avec le connétable. Duguesclin, averti de ce qui se passait, leva ses quartiers en écumant de colère; il courut sur les traces de l'arrière-garde des Anglais, la joignit auprès de Moncontour, et la tailla en pièces. La tête de la colonne de Cressonval atteignait en même temps Bressuire, ville cédée à Édouard par le traité de Bretigny : ce ne fut pas sans difficulté que les habitants leur en ouvrirent les portes. A peine les premiers détachements avaient-ils franchi les barrières, que le beffroi signala l'approche des Français, dont les étendards couleur de feu se détachaient d'une manière éclatante au milieu d'une plaine couverte de neige. Les magistrats, saisis d'épouvante, craignant de voir entrer dans la ville les soldats de Duguesclin pêle-mêle avec les Anglais, ordonnèrent de lever les ponts-levis : Cressonval demeura hors des murs, ainsi que la majeure partie de sa division. Son courage ne l'abandonna cependant pas; ses gens jetèrent le butin dont ils étaient chargés et se rangèrent devant les fossés, attendant de pied ferme qu'on vînt les attaquer. Cette valeureuse résolution n'empêcha pas leur défaite : les uns furent culbutés dans les fossés, les autres demandèrent quartier et l'obtinrent. Il s'éleva en cette circonstance, entre les capitaines des compagnies soldées et les troupes seigneuriales, une altercation sérieuse relativement au partage des prisonniers : les bannerets disaient que les bandes, faisant payer très-cher leurs

services, ne devaient point participer au gain des rançons; les capitaines soutenaient le contraire : les derniers, voulant trancher la question, se jetèrent sur les prisonniers et les massacrèrent. Duguesclin fit un rempart de son corps à ces malheureux, mais il eut la douleur de n'en sauver qu'un petit nombre. En voyant cet horrible spectacle du haut de leurs remparts, les habitants de Bressuire poussèrent des cris de terreur : ils voulaient capituler sans délai, pour éviter un pareil sort; mais le gouverneur, indigné de la tuerie de ses compatriotes, déclara qu'il périrait plutôt que de subir les lois de vainqueurs aussi féroces. Sommé par Duguesclin, le capitaine annonça que si on lui envoyait un second héraut, il le ferait accrocher aux créneaux. Le connétable n'était pas accoutumé à ces sortes de réponses : il fit le serment de ne pas manger gras avant d'avoir pris la place d'assaut. Un jeune écuyer, nommé Jean Dubois, fit un autre serment, celui de planter le soir même l'étendard de Duguesclin sur la tour de Bressuire, et, n'écoutant que l'ardeur de son âge, il courut se placer seul avec son gonfanon au bord du fossé, bravant ainsi les Anglais, qui faisaient pleuvoir sur lui une grêle de traits.

Le connétable disposa trois attaques; il se réserva la plus périlleuse, confia la seconde à Clisson, et la troisième au maréchal d'Andrehan. Ces tentatives échouèrent simultanément; on manquait d'échelles pour atteindre le sommet des murailles, et l'ennemi, certain de ne pas obtenir de quartier, se défendait en désespéré. Le maréchal Andrehan monta lui-même aux bastions, et fut culbuté dans les fossés; il s'élança

une seconde fois à l'escalade, resta maître de la muraille, et s'y maintint, quoique criblé de blessures. Le connétable, non moins maltraité, eut son casque brisé, et reçut sur le crâne plusieurs atteintes graves, qui le forcèrent à se retirer du combat; il ne tarda pas de revenir couvert d'une armure plus solide et emflammé d'une ardeur d'autant plus terrible qu'il voyait sa réputation compromise si l'on échouait devant ces remparts : « Allons, mes enfants, il faut aller souper dans Bressuire, s'écria-t-il; ces gars tiennent votre pitance. »

Le sire de Carenlouët dirigeait une troupe d'archers armés de crocs, à l'aide desquels ils arrachaient les créneaux : l'habileté consistait à mettre dans ce mouvement un ensemble parfait; on conçoit que la réunion de cent hommes tirant tous ensemble, devait produire une forte secousse. Carenlouët employa à cette opération une foule de bras, et occasionna un ébranlement tel, qu'un pan tout entier de muraille fut entraîné par les crampons : les sires de Beaumont, de Ventadour, et l'amiral de Vienne, se précipitèrent vers cette brèche et s'y logèrent. Les Français pénétrèrent dans la ville comme un torrent; la nuit allait paraître, mais les derniers rayons du jour virent encore flotter sur les murailles l'étendard de Duguesclin. Le jeune Dubois n'eut pas l'honneur de le planter, ainsi qu'il en avait fait le serment; la mort arrêta ses pas en avant de la première enceinte.

Cinq mille Anglais périrent à l'assaut de Bressuire; le combat de Pontvallain et l'escarmouche de Sainte-Maure leur en avaient coûté neuf mille, tant morts

que prisonniers, ou mis hors d'état de servir. Ces deux échecs consécutifs, essuyés sur le point central de la ligne établie par Kenolles, laissaient les autres points isolés et sans appui. Ce général accourut de Bordeaux en apprenant ces désastres; ayant recueilli les faibles débris de la division de Cressonval, il forma un camp sous Parthenay, dans l'espoir de rallier les détachements laissés près d'Orléans et de Blois. De son côté, Duguesclin, craignant de voir les forces du prince de Galles se réunir contre lui, battit en retraite vers Saumur, place très-peuplée et capable d'une bonne défense; il y fit procéder aux funérailles du maréchal Andrehan, son vieux compagnon d'armes, mort de ses blessures (1). Le lendemain de cette cérémonie, le connétable publia un ordre du jour pour annoncer aux troupes qu'elles n'avaient point encore atteint le terme de leurs travaux. En effet, d'après son commandement, le maréchal de Blainville alla dans le Berri, afin d'empêcher la jonction que Robert Kenolles tentait d'opérer avec les Anglais de cette province; Olivier de Clisson marcha sur Bressuire, pour observer les mouvements que l'ennemi ferait en Poitou; Bertrand resta dans Saumur, se tenant prêt à voler au secours de celui de ses deux lieutenants qui serait le plus menacé.

Le plan conçu par Bertrand reçut son entière exécution. Le maréchal de Blainville battit en détail les Anglais répandus dans l'Orléanais et dans la Touraine;

(1) La famille Andrehan tirait son nom d'un fief situé dans le Boulonnais : le maréchal mourut octogénaire, sans laisser de postérité mâle.

la fatigue, la misère et les embûches des paysans, consommèrent la perte de ceux qui échappèrent au fer du soldat. Robert Kenolles, désespéré de tous ces revers, voyant que les cinq mille Anglais réunis sous ses ordres ne montraient aucune énergie, voulut au moins les rendre à sa patrie. En conséquence, il prit les mesures nécessaires pour les embarquer sur la flotte qui croisait devant les côtes du Poitou et de la Bretagne; il les devança aux Sables-d'Olonne : mais Clisson, posté pour déjouer les démarches des Anglais, courut sur leurs traces à travers les marais du Poitou, et détruisit la division des cinq milles archers avant qu'ils eussent rejoint leur général. Au premier bruit de cette défaite, qui anéantissait son dernier espoir, Robert Kenolles ne chercha plus qu'à échapper lui-même aux poursuites de Clisson : ce terrible guerrier voulait couronner ses succès par une si belle capture. Kenolles sortit à la hâte du Poitou, et alla cacher son désespoir au fond du château de Derval, situé au milieu des possessions particulières du duc de Bretagne.

L'année 1370 (1) durait encore, et la campagne était achevée : cette armée anglaise, qui avait fait trembler la capitale de la France, brûlé ses faubourgs, envahi cinq provinces, disparut au bout de trois mois sans qu'il en restât vestige. On dut ces immenses résultats uniquement au courage, aux talents, à la volonté ferme de Duguesclin. Le connétable allait quitter Saumur pour gagner Paris, lorsque don Lopez

(1) L'année commençant à Pâques.

Ayala, le même qui assista à la bataille de Navarette, vint le visiter, et lui remit de la part du roi de Castille, son maître, une somme considérable en espèces : elle formait le prix de la renonciation de Bertrand au titre de duc de Molina. Duguesclin fit distribuer cet argent à son armée, afin de la dédommager des fatigues éprouvées dans une guerre d'un genre si nouveau pour elle. La semaine suivante il licencia les compagnies soldées, et se rendit auprès du roi, accompagné des barons et chevaliers qui venaient de vaincre sous ses ordres. Paris lui fit une réception magnifique; Charles V, fier d'avoir deviné un grand homme dans un simple châtelain, le combla de caresses. Le monarque saisit une heureuse occasion, qui ne tarda pas de se présenter, pour donner au guerrier une preuve éclatante de son estime.

La reine Jeanne de Bourbon mit au monde, le 3 mars 1371, un second fils, qui fut le duc d'Orléans, époux de la belle Valentine de Milan, assassiné en 1407. Suivant l'usage, le prince nouveau-né eut deux parrains : Louis, comte d'Étampes, cousin du roi, fut désigné le premier; on choisit Duguesclin en qualité de second. A la fin de la cérémonie, le héros breton mit l'épée de connétable dans les mains de l'enfant, en lui disant : « Monseigneur, je mets cette épée en votre main, et prie Dieu qu'il vous donne ou tel, ou si bon cœur, que vous soyez encore aussi preux et aussi bon chevalier comme fut oncques roi de France qui portât épée (1). »

(1) Mesnard, Mémoires sur Duguesclin.

LIVRE X.

Campagne de 1371. — Combat de Chizai. — Duguesclin achève la conquête de l'Aunis et du Poitou.

Duguesclin venait de prouver qu'il était possible d'expulser les Anglais des terres de France; mais lui seul paraissait capable de diriger une entreprise aussi vaste. Le roi craignait que le ciel ne se lassât de favoriser ses armes, tant les succès remportés en dernier lieu le surprenaient. Il ne put résister aux cris des féodaux, dont l'ardeur, naguère assoupie, se réveillait plus impatiente que jamais : chacun brûlait de combattre sous les ordres de Bertrand.

Le connétable désirait ouvrir la campagne dès les premiers jours du printemps, afin de profiter des chances favorables qui s'offraient d'elles-mêmes. Le prince de Galles, consumé par le mal cuisant dont il avait rapporté le germe de la Castille, espérait que l'influence du pays natal pourrait en diminuer la gravité. Il laissa le gouvernement des provinces méridionales à son frère le duc de Lancastre, prince fort singulier, sur qui le temps avait opéré des changements extraordinaires. Jadis brave, magnanime, chevaleresque, Lancastre était devenu inhabile, dur et sombre; dévoré d'une ambition démesurée, il ne faisait plus de cas de la gloire : l'idée de combler l'espace qui le

rait du trône l'occupait tout entier. Afin d'en-
nir son illusion à l'égard d'une élévation imagi-
e, il épousa la fille de don Pèdre, et prit le titre
oi de Castille. Nul n'était moins propre que lui
mener la fortune sous les drapeaux de l'Angle-
. Il accepta d'abord cette mission avec trans-
; mais Lancastre ne tarda pas à se montrer très-
yé, lorsqu'il se vit dépourvu de troupes et en-
dans un pays dont les habitants supportaient
atiemment le joug de la maison de Plantagenet.
nouveau vice-roi dépêcha message sur message,
r demander des hommes, de l'argent et des vivres :
s'agissait rien moins que de prévenir la perte
le des provinces du continent. Édouard III, ayant
ublé d'efforts, rassembla une flotte nombreuse,
inée à porter des troupes suffisantes pour réparer
checs essuyés dans la dernière campagne. Le mo-
que conçut même le hardi projet de s'emparer
a Rochelle, d'en transplanter les habitants en Ir-
e, et de la repeupler de Gallois ou d'Irlandais.
quisition de cette ville aurait complété la ligne
itime établie par ses soins sur le littoral de la
le ; car déjà il possédait Ostende, Calais, les ports
a Bretagne, ceux de Bordeaux et de Bayonne. La
helle pouvait servir de point d'appui aux parti-
s que l'Angleterre conservait encore dans le Poitou.
Rochellois eurent connaissance de ce dessein ; ils
rent de périr plutôt que d'en subir l'exécution :
habitants avaient ressenti on ne peut pas plus vi-
ent le malheur de passer sous une domination
ngère. « Vous ne régnerez plus sur nos biens,

avaient-ils écrit à Jean II lors du traité de Bre
mais vous régnerez toujours sur nos cœurs. »

Les Rochellois obtinrent de leurs nouveaux
tres la permission de se gouverner par leurs pro
lois, d'après un système particulier; mais ils ne
rent éviter de livrer aux Anglais la citadelle, qui
sait pour la plus forte du royaume. On comptait
la ville quinze mille bourgeois en état de porter
armes : les avantages obtenus en Poitou par les Fr
çais les avaient exaltés, de sorte que la garnis
éprouva une peine infinie pour se maintenir derrièr
ses hautes murailles. Édouard chargea du coup d
main qu'on méditait contre la Rochelle le comte d
Pembrok, homme de résolution. Des historiens assu
rent que le premier soin de ce général fut de se
munir de tonneaux remplis de chaînes, destinées à
lier les habitants.

Pembrok se présenta devant la Rochelle, ne doutant pas d'y aborder sans difficulté. Une fois débarqué avec ses troupes, il devait s'emparer des postes principaux, se saisir des bourgeois et les reléguer au fond des vaisseaux de transport, stationnés dans la rade; mais quel fut son étonnement en voyant le port fermé et les Rochellois sous les armes! Au lieu de se retirer au plus vite, et d'aller jeter en Guienne les troupes expéditionnaires, il perdit un temps précieux à parlementer, espérant prendre la ville par surprise ou par famine. Une semaine entière venait déjà de se passer, lorsqu'on vit paraître l'escadre française unie à celle de Castille : la jonction de ces forces navales prouvait que l'on connaissait depuis

emps le projet des Anglais. La marine espa-
:, la mieux entretenue de l'Europe, jouissait alors
: haute réputation : les Arabes, savants dans tous
'ts, perfectionnèrent en Espagne la construction
'aisseaux. Boccanegra, aventurier génois, issu
maison de Grimaldi, commandait cet armement;
ɔuvait le regarder comme le chef des malandrins
mer. Henri II avait pris à son service Bocca-
a, ainsi que son escadre, composée de petites
ıtes très-légères. La flotte française marchait sous
'dres d'Yvain, le dernier rejeton de Léolin, prince
alles, dépossédé par Édouard Ier. Cet amiral nour-
it contre l'Angleterre une haine aussi violente
légitime; sa bravoure égalait la singularité de ses
ières : ce paladin prenait le titre de *Poursuivant*
ıour, et portait constamment les couleurs d'une
cesse d'Écosse dont il était épris depuis vingt
Yvain courut chercher la flotte de Henri dans
ɔorts d'Espagne, et l'engagea à se mettre sur les
ɔs de Pembrok. En secondant les efforts de la
ıce, Henri de Transtamarre payait un tribut à la
nnaissance, et agissait en même temps dans ses
ɔres intérêts; car d'après le mariage récent du
de Lancastre avec la fille de don Pèdre, il devait
ıidérer les princes de la maison de Plantagenet
me ses ennemis personnels.

e comte de Pembrok, surpris à l'ancre, ne pou-
éviter le combat que venaient lui présenter Yvain
Boccanegra : l'action se livra à la hauteur de la
helle, vers la fin de mai 1371. Les Espagnols se
irent de brûlots pour incendier les vaisseaux an-

glais. Les matières dont ils firent usage ne s'enflammaient pas très-subitement; on choisissait à cet effet des bateaux plats, que l'on chargeait de bois résineux. Ces brûlots castillans, conduits par des marins intrépides, se mêlèrent aux navires ennemis, et en embrasèrent douze; les Français, profitant du désordre, attaquèrent ceux qui fuyaient pour éviter l'incendie, et s'en emparèrent. Yvain prit à l'abordage le vaisseau amiral, et déchira de ses mains l'étendard d'Angleterre; mais il déshonora son triomphe en insultant Pembrok, captif et désarmé. Boccanegra ayant reçu sa part de l'immense butin, fruit de cette glorieuse journée, se hâta de conduire dans les ports de l'Espagne la flotte et ses prisonniers.

Informé de cette victoire, Duguesclin demanda à Charles V la permission de partir pour la Guienne, afin de profiter de l'épouvante qu'un échec aussi marquant devait causer au duc de Lancastre. En effet, ce prince, craignant de compromettre sa renommée dans une troisième lutte, quitta au plus vite Bordeaux, et remit le commandement au captal du Buch, créé depuis l'année précédente connétable d'Aquitaine. A la nouvelle que Bertrand se portait en Poitou, Grailly vint prendre position non loin de la Rochelle, ne doutant pas que Charles V et son connétable n'eussent en vue d'appuyer les habitants de cette ville dans leur résolution de secouer en entier le joug des Plantagenets. Le captal agit si sagement, qu'il déjoua les projets de Bertrand; celui-ci abandonna le Poitou, et se rendit en Auvergne, déterminé à y passer la mauvaise saison, et à presser les levées extraordinai-

res promises par le roi. En voyant Duguesclin exécuter un mouvement rétrograde, Grailli leva son camp de la Rochelle, et vint s'établir sur la Charente et la Vienne, afin de couvrir le Poitou. Ainsi se termina l'année 1371. La campagne de 1372 fut commencée de bonne heure par le connétable, qui menait une armée plus considérable que toutes celles qu'il avait commandées jusqu'alors. Le dauphin d'Auvergne, les sires de Sully, de la Fayette, d'Estaing, s'empressèrent de se ranger sous ses bannières. Quantité de Bretons accoururent à sa voix, en dépit des obstacles que suscitait la maison de Montfort. Les bannerets de la Bourgogne arrivèrent en avril. Le comte d'Alençon et le maréchal de Sancerre regardèrent comme une gloire de servir sous les ordres de Bertrand. Le jeune duc de Bourbon, resplendissant de vertus guerrières, ne l'abandonnait plus depuis quatre années.

Le connétable leva ses quartiers vers la fin d'avril, sortit de l'Auvergne, traversa la Marche, envahit le Poitou, enleva Chavigny, Montmorillon, et se porta devant Moncontour, dont les Anglais avaient singulièrement augmenté les fortifications, en y ajoutant des fossés d'une largeur prodigieuse. Duguesclin y obvia par un moyen aussi gigantesque que l'obstacle lui-même; il rassembla des centaines de bûcherons, leur fit abattre la moitié d'une forêt voisine : plusieurs milliers de soldats furent employés à transporter les arbres devant Moncontour, et à combler l'immense cavité qui défendait les approches de la place. Les Français, favorisés par cet amoncellement, montèrent à l'escalade. Les assiégés, stupéfaits, capitulèrent,

glais enleva le surlendemain Niort, place bien mieux gardée que Poitiers.

Les succès remportés par Thomas de Percy dans un coin de la province ne balancèrent pas les revers consécutifs essuyés sur d'autres points par les armées britanniques. Le connétable, dont l'activité semblait augmenter de jour en jour, quitta Poitiers et se remit à battre la campagne, en poursuivant le projet d'emporter la Rochelle; il s'approcha de la place après avoir réduit les bourgs fortifiés qui l'avoisinaient. Celui qui exigea le plus d'efforts fut Soubise, citadelle bâtie sur un coteau auprès de la Charente; elle appartenait à une châtelaine très-dévouée aux intérêts d'Édouard III. Bertrand, obligé d'observer Thomas de Percy dans le Poitou, laissa la conduite du siége à Thibaut du Pont, un de ses plus habiles lieutenants. Le captal, qui suivait de l'œil le plus attentif les mouvements de son adversaire, fondit le soir même sur les Français laissés devant Soubise, envahit leur camp, mit le feu aux tentes, tailla en pièces ceux qui voulurent se défendre, et fit prisonniers les autres, ainsi que Thibaut du Pont, criblé de blessures. Mais, par un de ces jeux bizarres de la fortune si ordinaires à la guerre, l'exploit du captal se changea subitement en une défaite : quoique surpris, les Français opposèrent une résistance assez prolongée. Les flammes de l'incendie, et les cris des soldats, retentissant dans le silence de la nuit, attirèrent l'attention d'Yvain de Galles, dont la flotte croisait devant la Rochelle : elle devait protéger les opérations de Duguesclin. L'amiral, ne doutant point que les Français n'en fus-

Au moment où le connétable prenait possession de Saint-Sever, il reçut un émissaire secret envoyé par les habitants de Poitiers, qui le suppliaient de venir, sans différer un seul instant, recevoir leur soumission : le sénéchal Thomas de Percy, successeur de Chandos, sachant que Saint-Sever était aux abois, avait pris toute la garnison de Poitiers pour la conduire au corps d'armée commandé par le captal. Duguesclin se hâta de profiter d'un avis aussi précieux : le soir même il choisit trois cents chevaliers des plus déterminés, sortit du Limousin, franchit une partie de la Marche, de l'Angoumois, traversa le Poitou, et, après un circuit de trente lieues, il arriva devant Poitiers. Sa marche avait été si rapide, que les habitants ne voulaient pas croire que ce fût Bertrand; enfin on livra une porte; il entra au galop dans la ville, et s'empressa de planter lui-même sur la principale tour le drapeau français, qu'on n'y voyait plus flotter depuis le traité de Bretigny. Le connétable occupait Poitiers depuis deux heures, lorsque Thomas de Percy se présenta devant les ponts-levis; les bourgeois le reçurent en criant du haut des remparts : *Duguesclin! Duguesclin!* Ce terrible signal lui apprit qu'il était en présence de ce redoutable Breton, que lui et les siens croyaient vingt lieues en arrière, travaillant à s'établir dans sa nouvelle conquête de Saint-Sever; ses esprits en furent tellement frappés, qu'il ne songea pas à tenter la moindre attaque pour rentrer dans Poitiers. Percy aurait pu faire repentir Duguesclin de s'être compromis dans cette téméraire entreprise; chose d'autant plus croyable, que l'An-

glais enleva le surlendemain Niort, place bien mieux gardée que Poitiers.

Les succès remportés par Thomas de Percy dans un coin de la province ne balancèrent pas les revers consécutifs essuyés sur d'autres points par les armées britanniques. Le connétable, dont l'activité semblait augmenter de jour en jour, quitta Poitiers et se remit à battre la campagne, en poursuivant le projet d'emporter la Rochelle; il s'approcha de la place après avoir réduit les bourgs fortifiés qui l'avoisinaient. Celui qui exigea le plus d'efforts fut Soubise, citadelle bâtie sur un coteau auprès de la Charente; elle appartenait à une châtelaine très-dévouée aux intérêts d'Édouard III. Bertrand, obligé d'observer Thomas de Percy dans le Poitou, laissa la conduite du siége à Thibaut du Pont, un de ses plus habiles lieutenants. Le captal, qui suivait de l'œil le plus attentif les mouvements de son adversaire, fondit le soir même sur les Français laissés devant Soubise, envahit leur camp, mit le feu aux tentes, tailla en pièces ceux qui voulurent se défendre, et fit prisonniers les autres, ainsi que Thibaut du Pont, criblé de blessures. Mais, par un de ces jeux bizarres de la fortune si ordinaires à la guerre, l'exploit du captal se changea subitement en une défaite : quoique surpris, les Français opposèrent une résistance assez prolongée. Les flammes de l'incendie, et les cris des soldats, retentissant dans le silence de la nuit, attirèrent l'attention d'Yvain de Galles, dont la flotte croisait devant la Rochelle : elle devait protéger les opérations de Duguesclin. L'amiral, ne doutant point que les Français n'en fus-

: venus aux mains avec l'ennemi, débarqua une
:ie de ses troupes sur la côte, et se précipita dans
amp; il reconnut les Anglais, autant à la haine
l'animait qu'à la clarté des torches dont chaque
ıer était pourvu : Yvain de Galles surprit le vain-
ır occupé à partager le butin et les prison-
s. Grailli crut d'abord qu'une poignée de fuyards
aient un coup désespéré pour s'ouvrir un passage;
:ndant il se vit lui-même en peu d'instants entouré
ıutes parts. Sa valeur personnelle arrêta longtemps
flots d'assaillants; mais Yvain de Galles déjoua
:fforts en appelant à son aide de nouvelles trou-
Grailli, conservant son sang-froid, faisait des
ositions pour battre en retraite du côté de Saint-
-d'Angély, lorsque Pierre de la Villette saisit la
e de son cheval et brisa ses armes à coups de
se, le menaçant de l'abattre s'il ne se rendait pri-
ıier; le captal tendit son gantelet : c'était la se-
le fois que Grailli tombait au pouvoir des Fran-
On l'enferma dans la tour de Corbeil, où il
ırut au bout de cinq ans. Charles V refusa cons-
ment de le mettre à rançon. Les historiens mo-
ıes blâment cette rigueur, oubliant sans doute
le captal avait à se reprocher des torts très-graves
:rs ce prince : non-seulement il fut mis en liberté
rançon à l'issue de la bataille de Cocherel, mais
lui donna encore le beau duché de Nemours et
remier rang dans les armées après Duguesclin;
népris de sa promesse, des bienfaits dont on l'a-
comblé, Grailli abandonna le service des Valois
r embrasser celui des Plantagenets, et agit vigou-

reusement dans les champs de Navarette. Charles V gratifia Pierre de la Villette d'une rente de mille deux cents livres, en récompense de la capture du captal du Buch (1).

L'avantage remporté par Yvain de Galles devait très-certainement compliquer les embarras d'Édouard III. On avait vu ce monarque mettre à profit la haine de deux Français, Robert d'Artois et Geoffroi d'Harcourt : Charles V employait des moyens semblables, à la différence cependant que les deux barons français étaient des rebelles, et qu'Yvain, proscrit, dépouillé de l'héritage de ses pères, n'obéissait qu'à un ressentiment très-légitime.

La défaite du captal répandit la terreur dans le Poitou; le connétable en profita pour brusquer une attaque sur les places du parti anglais : Saint-Maixent,

(1) Christine de Pisan, dont on connaît l'exactitude, s'exprime ainsi à ce sujet (chap. XXVI) : « Et comme autrefois lui eust le roi Charle quieté de sa rançon et le fist de son hotel, s'etoit retourné aux Anglois, ne le volt plus le roi par rançon delivrer. »

Nonobstant l'autorité respectable de Christine de Pisan, le président Hénault dit : « Le captal mourut prisonnier au Temple, après avoir refusé généreusement de s'engager au service de la France. » Tout ceci est inexact; le captal mourut à Corbeil, et non au Temple : les registres de la cour des comptes en font foi, car ils mentionnent les frais d'inhumation; puis il n'existe aucune preuve de ce refus généreux : et comment penser que Charles V eût offert du service à un guerrier qui l'avait déjà si indignement trompé?

Anquetil et les autres historiens modernes ont renchéri encore sur le président Hénault, uniquement pour se donner la satisfaction de critiquer la conduite d'un de nos plus grands rois. C'est ainsi qu'en répétant des faits dénués de fondement, on les accrédite dans l'opinion publique. Au reste, les actes officiels du règne de Charles V (collection Decamps) fournissent les preuves irrécusables de ce que nous avons dit sur cette affaire.

Saint-Jean-d'Angély, Saintes, Melle, Aunay, lui ouvrirent leurs portes : on pouvait dire que les murailles tombaient au seul nom de Duguesclin. Il ne restait plus à soumettre en Poitou et en Saintonge que Thouars et la Rochelle. La conquête de ces deux places présentait des difficultés sans nombre : dans l'une la garnison anglaise occupait une citadelle inexpugnable; l'autre renfermait dans son sein tout ce que la faction ennemie comptait de brave et de déterminé; plusieurs fois on avait vainement tenté de les réduire. Le connétable résolut d'investir d'abord la Rochelle, dont les habitants se montraient très-disposés à servir ses projets. Yvain de Galles, ne croisant sur ces côtes que dans le but de seconder les opérations des Français, se remit en mer, alla rallier la flotte castillane devant Bordeaux, et reparut pour bloquer le port de la Rochelle.

En même temps Duguesclin concentra ses troupes éparses, et les conduisit dans le voisinage de cette ville; le lendemain il vint la reconnaître, accompagné d'une faible escorte et de deux bannerets, les sires de Lohéac et de Rostremen. L'aspect de ces fortes murailles, de ces tours carrées, de ces vastes fossés pleins d'eau, les surprit au dernier degré : le sire de Rostremen laissa échapper une exclamation d'étonnement; le connétable l'en blâma en termes sévères. « Par saint Yves! s'écria-t-il, si un rayon du soleil entre dans la Rochelle, Bertrand saura bien y pénétrer aussi! »

La vue de cet appareil formidable rassemblé sous leurs murs en imposa aux Rochellois : on savait

fort bien qu'ils poursuivaient depuis longtemps la chimérique idée de s'ériger en république; ils auraient voulu secouer le joug de l'Angleterre, et rester indépendants sous la protection de la France. L'acharnement que ces deux puissances montraient pour s'assurer la possession de leur ville fit sentir aux plus sages que la seule liberté dont ils pourraient jouir serait de se choisir un maître : les magistrats optèrent naturellement en faveur de Charles V, que leurs concitoyens aimaient de préférence à tout autre souverain. Ils députèrent des émissaires vers Duguesclin, afin de le supplier d'interrompre les attaques dirigées contre leurs remparts, attendu que les Rochellois espéraient s'emparer eux-mêmes de la cidatelle occupée par les Anglais. Il fallait, au préalable, que les Français consentissent à simuler une espèce de retraite, comme s'ils renonçaient à la conquête de la Rochelle, vu les difficultés immenses de l'entreprise. Duguesclin y souscrivit, et fit les dispositions apparentes pour lever le siége. Les bourgeois mirent alors leur projet à exécution. Le gouverneur de la citadelle, comme la plupart des guerriers de son temps, ne savait pas lire : le maire, homme fort adroit, nommé Mondorier, profita d'une particularité aussi futile pour lui tendre un piége assez bien concerté; il détacha d'un ancien édit le sceau de cire verte d'Édouard III : cette empreinte tenait, suivant l'usage, au parchemin par des rubans de soie; Mondorier la fixa au bas d'un ordre supposé que le monarque anglais adressait au capitaine. La teneur de ce commandement prescrivait de s'entendre avec les autorités de la Rochelle pour la défense de cette

:e, de passer la revue des troupes de la citadelle
s l'intérieur de la ville, conjointement avec les
.ces de la bourgeoisie, afin d'augmenter la con-
ce de celles-ci. Le maire appela l'officier, lequel,
ant les Français occupés exclusivement des pré-
atifs de leur départ, crut pouvoir sans danger des-
dre de son poste : on lui montra le sceau du roi,
l reconnut fort bien; et, dans l'impuissance où
s trouvait d'en prendre lecture lui-même, l'An-
s accepta l'offre que faisait le maire de lui en dire
ontenu. Le gouverneur, ne soupçonnant pas l'ar-
:e dont on se servait pour le tromper, sortit de la
delle suivi des deux tiers de ses compagnies; mais
eine lui et les siens eurent-ils dépassé la dernière
rière, que les bourgeois s'emparèrent du guichet,
rmèrent, assaillirent le malheureux capitaine, qui,
: déconcerté d'une telle agression, mit bas les ar-
, sans opposer aucune résistance. Les bourgeois
ifièrent ensuite à ceux de la citadelle qu'on les
it dans des sacs de cuir pour les jeter à la mer,
ne baissaient incontinent les ponts-levis. La me-
e d'un supplice aussi affreux terrifia les Anglais :
onts-levis furent baissés, et les Rochellois occu-
nt aussitôt les travaux intérieurs.

e maire, député par ses concitoyens vers le conné-
e, lui annonça que la ville se soumettait volontiers
oi de France : « Elle demande seulement, lui dit-il,
urance, sur votre parole, que les prérogatives ac-
lées en 1224 par Philippe-Auguste seront religieu-
ent respectées. — Je vous la donne, dit Dugues-
, en mon nom et en celui du roi mon maître. Je

crois même aller au-devant de vos vœux, en décidant que la citadelle soit démolie. » Les députés insistèrent encore pour que la Rochelle ne fût jamais séparée de la France, pas même par apanage; enfin les habitants firent l'abandon de plusieurs autres grâces, pour s'en réserver une qui les touchait singulièrement : c'était de vivre, deux jours entiers, affranchis de toute domination étrangère (1). Dans la matinée du troisième le connétable fit son entrée solennelle, et alla planter l'étendard royal sur la principale porte.

On célébra à Paris la réduction de la Rochelle comme un triomphe éclatant. Par une distinction toute particulière, Charles V, en plein conseil, entouré des grands dignitaires de la couronne, écrivit de sa main au connétable, en le traitant de cousin : il le remerciait en termes flatteurs d'avoir rendu à l'État, autant par sa sagesse que par sa valeur, le lustre que de longs désastres lui avaient enlevé. Tandis que le monarque témoignait sa reconnaissance d'une manière aussi pompeuse, le sujet acquérait de nouveaux droits à sa gratitude : en effet Duguesclin sortit de la Rochelle, résolu de compléter la conquête du Poitou par la prise de Thouars, le boulevard le plus formidable de la coalition organisée par les tenanciers du Poitou. Les principaux bannerets de la ligue, les sires de Parthenay, d'Argenton, de Pousange, Louis d'Harcourt, et le vicomte de Thouars, venaient de se jeter dans la place : ils comptaient sur les prompts secours de l'Angleterre, car il n'était bruit que du

(1) Arcere, Histoire de la Rochelle.

rassemblement de troupes effectué dans les États d'Édouard III. Ce prince, frappé des disgrâces de ses généraux, prit la détermination d'aller rétablir lui-même ses affaires. Le vieux Plantagenet reparut à la tête de ses armées, qui ne l'avaient pas vu depuis dix ans; il se montra aux yeux de ses soldats, revêtu d'une armure complète : son corps usé n'en pouvait plus supporter le poids; ses fils, vieux eux-mêmes, l'accompagnaient. Le prince Noir avait retrouvé la vie sous le ciel nébuleux de son pays; la satisfaction répandue sur les traits du héros semblait présager aux Anglais de nouveaux triomphes. La flotte mit à la voile le 20 août 1372; elle portait vingt mille hommes de débarquement, qui, joints à quinze mille autres disséminés dans les différentes places de la Guienne, et à douze mille restés en Poitou, allaient former une masse imposante contre laquelle, selon le monarque anglais, l'activité et le courage de Duguesclin viendraient échouer.

On leva l'ancre le 1er septembre. Édouard s'écria en quittant les côtes de Southampton : « Je vais abattre le trône de Charles V; je jure de ne revenir que lorsque j'aurai reconquis les provinces que l'on m'a ravies (1). » On voit que l'ancien rival de Philippe de Valois n'avait rien perdu de sa présomption. Les éléments, jadis dociles à ses désirs, s'y montrèrent opposés cette fois : durant six semaines les vents se chargèrent de défendre la France, et repoussèrent loin de ses rivages les escadres ennemies. Les tempêtes,

(1) Kippis, Histoire du prince Noir.

se succédant sans interruption, en détruisirent la majeure partie : des milliers de soldats périrent engloutis dans les flots. Édouard III, désespéré, se vit contraint de regagner ses ports; il licencia la moitié de son armée, et alla cacher son désespoir au fond du château de Windsor : l'intérêt de sa gloire aurait dû lui commander de ne pas en sortir.

Pendant que le roi d'Angleterre menaçait de sa colère Charles V, Duguesclin pressait les préparatifs du siége de Thouars. La ville, remplie de gens de guerre, manquait de vivres; ainsi la hauteur des murailles, la largeur des fossés devenaient inutiles; on pouvait facilement calculer le jour où les barons poitevins se rendraient à discrétion. L'impassible connétable avait su contenir l'impétuosité de ses hommes d'armes, avides de périls et de renommée : il fit investir la place de divers côtés, ne voulant pas même tenter un assaut, qui pouvait coûter la vie à quantité de soldats; il resta immobile dans son camp, attendant que la famine lui livrât les assiégés. On leur fit savoir de sa part que s'ils en venaient à cette extrémité, les chefs et les soldats seraient impitoyablement passés au fil de l'épée. Le vicomte de Parthenay et les barons poitevins, effrayés de la résolution du connétable autant que de ses menaces, proposèrent un terme moyen : sachant, à ne pas en douter, que le roi d'Angleterre faisait d'immenses préparatifs pour ressaisir ses conquêtes du continent, ils demandèrent de reculer la reddition de la ville jusqu'au 29 septembre. Duguesclin accepta la proposition, mais il exigea des otages. A l'époque convenue, Bertrand apprit lui-même aux

tenanciers poitevins la dispersion de la flotte d'Édouard; l'annonce de cet événement les plongea dans la consternation : ils capitulèrent sans difficulté. La semaine suivante, les états du Poitou annoncèrent aux habitants de la province qu'ils rentraient définitivement sous la domination de la France.

L'armée conduite par le connétable comptait dans ses rangs soixante mille combattants; on y distinguait six princes du sang, les deux maréchaux de France ainsi que l'amiral, soixante barons déployant bannière, et une foule de chevaliers à pennon. Duguesclin y maintenait une discipline sévère : il espérait, à l'aide de ces forces imposantes, réduire la Guienne comme on venait de soumettre le Poitou; mais aussitôt la prise de Thouars effectuée, cette armée diminua des deux tiers, sans qu'il pût s'y opposer : les volontés du général se trouvaient malheureusement subordonnées à celles d'une quantité de barons trop puissants pour fléchir sous son autorité. Ces chevaliers, animés d'une ardeur martiale, accouraient au moment du danger, et se retiraient dès qu'il n'existait plus.

Les princes du sang, le duc de Bourbon excepté, quittèrent le camp pour conduire les barons du Poitou qui allaient présenter leurs hommages à Charles V; il ne demeura auprès de Bertrand que les capitaines soldés, sa compagnie de cent lances, et quelques troupes féodales. En dépit de tant de désavantages, Bertrand continua les hostilités contre plusieurs partis qui erraient encore dans le Poitou : ces forces s'agglomérèrent autour de Niort, la seule ville restée au pouvoir des Anglais. Cette dernière armée se compo-

sait des débris des anciennes divisions du captal, de Lancastre, de Robert Kenolles. Thomas Hampton en prit le commandement suprême, s'adjoignant comme lieutenants Richard du Mesnil et Guillaume Insell, officiers expérimentés, élèves d'Édouard III et du prince Noir. Une fois réunis, ils résolurent de ne plus se séparer, de présenter une masse compacte à Duguesclin, et de ne rien négliger pour rentrer dans le cœur du Poitou. Certainement Hampton et ses collègues seraient parvenus à s'y maintenir, s'ils avaient eu à se mesurer contre un général moins habile et surtout moins actif que Duguesclin.

Les Anglais, et les soldats de Bertrand eux-mêmes, ne doutaient pas que, la campagne étant terminée, on ne dût passer l'hiver dans des quartiers sans en bouger. Mais au bout de quinze jours de repos le connétable rassembla ses compagnies répandues dans la Saintonge, et s'ébranla au milieu de la saison la plus rigoureuse, se proposant d'anéantir complétement la dernière coalition. Il forma trois corps principaux, pour attaquer à la fois Lusignan, la Roche-sur-Yon et Chizai : il confia le commandement du premier à Olivier de Clisson, le second à Alain de Beaumont, et se réserva le soin de conduire le troisième. Une agression dirigée simultanément contre plusieurs points devait nécessairement diviser la *puissance* des Anglais, et rompre leur projet de concentration. Cette combinaison ne réussit cependant pas. Hampton, en général consommé, résolut de porter toutes ses forces sur Chizai, investi par les Français, et d'écraser cette portion de l'armée ennemie, ne

doutant pas que la défaite du connétable n'entraînât celle des autres corps : en conséquence, il se contenta d'envoyer de faibles détachements à la Roche-sur-Yon et à Lusignan, laissant Jean d'Évreux pour garder Niort. Hampton marcha, avec le reste de ses divisions, vers Chizai. Duguesclin avait déjà échoué dans plusieurs assauts : la forteresse, commandée par Robert de Myton, homme de tête et de cœur, se défendait vigoureusement.

Bertrand, instruit d'une manière certaine de l'approche de son adversaire, fit palissader son camp, déterminé à s'y renfermer pour n'en point sortir. Hampton et les siens arrivèrent rapidement, ne doutant pas de trouver leurs rivaux établis dans la plaine : ils furent étonnés de les voir retranchés derrière de larges fossés et de hautes palissades. Jugeant superflu de chercher à forcer la position, encouragés d'ailleurs par la réserve apparente de l'ennemi, les Anglais s'imaginèrent que le connétable craignait de risquer l'action contre des forces supérieures. Hampton s'arrêta au projet de bloquer le camp : il étendit sa ligne en forme de croissant devant les retranchements des Français, adossant le centre à un bois, garantissant sa droite par un ruisseau, et appuyant sa gauche à des rochers. Duguesclin se voyait engagé dans une position très-critique, ayant en face de lui des cohortes nombreuses, derrière, la garnison de Chizai, dont les sorties l'inquiétaient extrêmement; il ne pouvait échapper à une perte certaine qu'en redoublant d'audace : la bravoure avait fondé sa fortune, elle seule devait le sauver en cette circonstance; il

ne doutait pas d'être secondé par les chevaliers ses compagnons d'armes, qui montraient une résolution inexprimable. Le duc de Bourbon, les deux Mauny, Rostremen, Kerouët, Kerimel, Dubouestel, Rochefort, Hay, Duchâtelet, le jeune l'Espinay, Yvon de Kerriec, Hervé de Kersaliou, Bizien de Monteville et Maurice du Parc se faisaient distinguer parmi ces intrépides capitaines. Au moment où le connétable allait se concerter avec eux sur les moyens de sortir de ce pas difficile, arriva un héraut apportant de la part de Hampton l'offre de la bataille. Duguesclin, affectant l'embarras devant l'envoyé, lui répondit qu'il ne pouvait accepter le combat, et le congédia brusquement.

Le connétable s'empressa de convoquer ses lieutenants afin de les consulter au sujet de ce message. Son opinion fut de se condamner quelque temps à l'inaction la plus complète, afin d'augmenter la sécurité de l'ennemi; de fondre ensuite sur les Anglais, et de les étonner par une attaque aussi subite qu'impétueuse : ce plan fut adopté sans opposition, et l'on ne négligea aucun moyen pour se ménager des chances favorables. De leur côté, les Anglais vinrent insulter les retranchements par des bravades, criant sans cesse qu'ils prendraient le connétable et le conduiraient à Londres enchaîné : chacun d'eux se disputait déjà l'honneur de cette belle capture. Ils campèrent la nuit en rase campagne, sans palissades, affectant de montrer, par une espèce de négligence, le mépris que leur inspiraient de pareils adversaires. Deux jours entiers se passèrent ainsi, sans que les

p fit la moindre démonstration; à la troisième
ne Duguesclin commença ses dispositions, dans
oir de mener à heureuse fin une entreprise de
elle dépendaient sa renommée et peut-être même
lut de l'État. Il partagea son armée en deux pha-
nes très-serrées, dont le front assez mince touchait
rsés; un corps de cavalerie d'élite, commandé
Barbouestel, suivait immédiatement ces phalan-
Le sire de Beaumanoir fut chargé de garder le
p avec trois cents hommes; ceux-ci devaient se
ir au fond des tentes, afin de laisser croire aux
ds de la garnison de Chizai que pas un archer n'é-
mesté dans l'intérieur des retranchements. La
mar des palissades empêchait les Anglais d'aper-
ir ces manœuvres préliminaires, et d'en coup-
per le but. Enfin, à un signal convenu, les pion-
nabattirent la partie des retranchements qui cou-
t le front; les madriers cédèrent tout à coup
me par enchantement. Duguesclin, conduisant la
de sa division, déboucha par cette brèche d'un
assuré. Dès que le terrain le permit, sa colonne se
oya en gagnant de l'espace, et ne tarda pas de
enter un large front revêtu de fer. La ligne se
ageait en trois corps; le centre avait le comméten-
pour chef, l'aile gauche Kerimel, et la droite
rice du Parc; la cavalerie marchait derrière le
re.

l'aspect de cette armée s'avançant dans un ordre
ait, enseignes flottantes, les Anglais restèrent
que temps frappés de terreur; mais les chefs su-
bientôt rappeler leur résolution. Néanmoins

l'impression fut si forte, qu'elle ne put s'effacer entièrement. Hampton se hâta d'envoyer au-devant des Français un corps de deux cents Poitevins auxiliaires, espérant que ces troupes légères retarderaient assez longtemps la marche de l'ennemi pour donner aux sections le loisir de prendre leur ordre de bataille; mais dès que les Poitevins furent à portée de trait, ils baissèrent leurs armes; Duguesclin les accueillit, et les fit couler sur l'aile gauche sans ralentir la vitesse de son allure. Hampton et ses lieutenants, peu étonnés de cette défection, attendirent Bertrand de pied ferme; les archers commencèrent l'action: leur attaque ne paraissant pas assez rapide au gré des deux armées, celles-ci s'abordèrent violemment. Duguesclin, entouré de chevaliers jeunes et bouillants, qui prenaient de lui les premières leçons de vaillance, les étonnait par ses terribles coups : la hache à la main, ils s'élançait dans le plus épais des bataillons anglais; mais la résistance vigoureuse qu'on lui opposait le forçait bientôt de reprendre sa place au centre de la bataille; il s'élançait de nouveau, et de nouveau rencontrait des obstacles qui le refoulaient vers les siens. Hampton, ayant fait approcher sa division de gens d'armes, fondit sur les deux premiers corps, et les enfonça complétement; mais il trouva en dernière ligne la réserve des Français, composée également de cavalerie. Dubouestel, qui la conduisait, s'avança sans hésiter contre les gens d'armes; ceux-ci, désunis par la charge, ne purent se remettre en rang avec la promptitude nécessaire. Dubouestel les tailla en pièces, et fit prisonnier de sa main le général d'Ém-

douard III. Duguesclin sut profiter de cet heureux incident pour rétablir sa ligne de bataille. Les ailes, assaillies par des forces supérieures, luttaient péniblement pour ne pas se laisser accabler. Le connétable passait tour à tour de l'une à l'autre, précédé de sa bannière, portée par Tristan du Parc : la vue de cet étendard relevait le courage des Français et doublait leur énergie.

Cependant les Anglais, privés de leur commandant, perdirent l'avantage remporté en premier lieu. Aucun ordre, aucune union ne régnait dans leur ligne, et pourtant chaque soldat recevait la mort sans reculer d'un pas. Au moment où ils allaient succomber, Jean d'Évreux arriva suivi de quatre escadrons de cavalerie : ce gouverneur de Niort, ne pouvant se résoudre à rester derrière les murailles d'une ville pendant que les deux partis se choquaient ainsi en rase campagne, sortit en toute hâte, et parvint sur le champ de bataille lorsque l'aile droite de Hampton se laissait déborder ; il arrêta le mouvement, et fournit aux Anglais les moyens de reprendre l'offensive. Mais un incident des plus graves vint tromper leur espoir et décider enfin du sort de la journée. Des cris confus, partis de Chizai, attirèrent l'attention des combattants : Robert de Myton était accouru de la place, accompagné de ses deux cents hommes de garnison, pour venir prendre en queue Duguesclin ; il traversait le camp, s'imaginant le trouver abandonné ; au moment de franchir l'ouverture pratiquée dans les retranchements, cet officier fut entouré par les soldats du sire de Beaumanoir : la surprise de ses gens

fut telle, que nul d'entre eux ne songea à se défendre d'une manière sérieuse; ils furent assaillis par de petits pelotons qui s'élançaient de l'intérieur des tentes. Les Anglais, croyant leurs adversaires fort nombreux, demandèrent quartier au bout de quelques instants. Robert de Myton, en sa qualité de commandant, fit payer cher sa défaite; blessé grièvement, il ne put éviter de tomber au pouvoir du vainqueur. Le sire de Beaumanoir courut au pont-levis, le franchit suivi de sa troupe, fit fermer les portes, et s'empressa de hisser sur la tourelle du château le drapeau français. Tandis que ceci se passait dans Chizai, les deux partis qui luttaient au milieu de la plaine, accablés de lassitude, s'arrêtèrent de part et d'autre. Les Anglais envoyèrent un parlementaire, dans la vue d'obtenir une suspension d'armes; ils n'agissaient ainsi que pour éviter une ruine complète. Dans le moment où Bertrand écoutait le messager, plusieurs chevaliers accoururent, et lui montrèrent l'étendard aux fleurs de lis arboré sur les bastions de Chizai. A cette vue, le connétable, comprenant ce dont il s'agissait, congédia brusquement le héraut : « Je ne puis, lui dit-il, consentir à aucun arrangement; ceux du château et Robert de Myton, leur chef sont pris, c'est signe que Dieu nous protége : allez dire aux vôtres qu'ils se remettent en défense; car je ne veux point les attaquer sans les prévenir (1).

(1) « Nennil, dist Bertrand, par ma foy je n'ai envie de paix ne de concorde : ceux du chastel sont desconfits à présent, et Robert Myton prisonnier; c'est signe que Dieu nous donnera victoire prochainement. Allez faire lever vos gens sur piez; car je ne daignerois assaillir

en effet, il attendit une heure; puis, s'avançant fièrement à la tête de ses soldats, transportés d'enthousiasme, il culbuta l'ennemi sur divers points. Les Anglais, frappés de stupeur par la prise de Chizai, se virent contraints de plier devant Bertrand, dont l'ascendant devenait aussi irrésistible que celui du Prince Noir; accablés de lassitude, criblés de blessures, ils mirent bas les armes : Froissard convient que pas un seul n'échappa. Ce combat de Chizai, dont les historiens français font à peine mention, se livra le 29 juillet 1372. Le connétable, charmé de la valeur des Anglais, les envoya tous en Guienne sans rançon, voulant les vaincre en générosité, comme il les avait vaincus en prouesse. Duguesclin n'étendit pas jusqu'à Jean d'Évreux la clémence dont il usait envers les soldats d'Hampton : Jean d'Évreux, frère de Charles le Mauvais, par conséquent prince du sang, aussi félon que le roi de Navarre, changea plusieurs fois de parti sans pudeur. Le connétable le fit conduire à Paris, comme trophée de sa récente victoire, lui donnant pour garde le jeune de l'Espinay, qui lui avait arraché son épée au fort de l'action.

Duguesclin, avide de succès, ne voulut pas que la journée se bornât au gain de la bataille de Chizai; il forma une division de quatre cents hommes de cavalerie, et la mit sous les ordres du sire de Rostremen, en chargeant ce capitaine d'aller surprendre Niort. Rostremen arriva à la chute du jour devant la ville, où personne ne connaissait encore l'issue du

bler à eux, se ils n'estoient en estat. » (Hist. de Duguesclin, par Claude Mesnard, page 529.)

dernier combat. Les Anglais de garde aux barrières rurent voir les escadrons de Jean d'Évreux, qui revenait sur ses pas; ils le laissèrent avancer : lui et les siens, que favorisait l'approche de la nuit, se précipitèrent sur le premier poste, le mirent en déroute, et pénétrèrent dans Niort en criant *Duguesclin! Duguesclin!* Les bourgeois y répondirent par les mêmes acclamations, et leur cité rentra par ce moyen sous la domination de la maison de Valois. Ainsi, en un seul jour, le connétable fut vainqueur dans un combat livré en rase campagne, prit une forteresse, et s'empara de la seconde ville de la province. L'annonce du revers éprouvé par les Anglais devant Chizai suffit pour déterminer les gouverneurs de Lusignan et de la Roche-sur-Yon à baisser leurs ponts-levis. La capitulation de ces deux places compléta la soumission de la Saintonge, de l'Aunis et du Poitou (1).

Les brillants avantages remportés par Duguesclin dans les provinces de l'ouest permirent au duc d'Anjou de pousser vigoureusement les opérations en Guienne. Les Anglais, pressés de toutes parts, se virent au moment de perdre les possessions continentales. Édouard ordonna à son fils le duc de Lancastre de conclure une suspension d'armes. Charles V, qui ne se laissait jamais aveugler par la fortune, donna les mains à ces arrangements; il les regardait comme les préliminaires d'une paix définitive : les hostilités

(1) Wasingham, Hume lui-même, souvent impartial, passent sous silence ces trois campagnes si glorieuses pour la France, et surtout si utiles à Charles V; sans doute qu'ils regrettaient de parler des désastres qui signalèrent les dernières années du règne d'Édouard III.

cessèrent en Poitou et dans le midi. Le connétable accourut à Paris jouir du fruit de ses travaux : il venait de ranger sous les lois de la France les provinces qui en étaient démembrées depuis le traité de Bretigny, et dont l'acquisition avait coûté à Édouard trente années de combats, signalées par trois victoires mémorables. Jamais aucune campagne n'avait procuré à la monarchie des bénéfices aussi réels. Cette France, naguère inondée d'ennemis, menacée d'une ruine imminente, se relevait plus vigoureuse qu'auparavant et humiliait déjà sa puissante rivale : chacun en remerciait Duguesclin; personne ne lui contestait le mérite d'avoir opéré ces prodiges. Nous allons voir le héros accroître sa renommée par de nouveaux services rendus à la patrie.

LIVRE XI.

Duguesclin sauve le royaume d'une nouvelle invasion. — Campagne de 1377 et de 1379. — Conquête de la Guienne.

Édouard ne pouvait se résoudre à voir flétrir sa vieillesse par des défaites; en vain cherchait-il à échapper à sa destinée, il en sentit toute l'amertume, et descendit dans la tombe avec le regret de ne pouvoir emporter le titre de *conquérant*. Afin de réparer tant de pertes, le monarque anglais eut recours à des moyens qui lui auraient peut-être répugné dans des temps prospères. Voyant ses possessions de la Guienne menacées,

ses phalanges dispersées, il voulut regagner par la brigue ce que la force des armes venait de lui ravir. Édouard III avait pris pour agent de ses menées Charles de Navarre, dit le Mauvais, qui reparaissait sur la scène quand il s'agissait de susciter de nouveaux embarras à la France. Ce prince, aussi empressé de se lancer dans le champ de l'intrigue que soigneux de se tenir à l'écart lorsque des cris de guerre l'appelaient au combat, courut de la Normandie au fond de la Castille, dans le dessein de ménager à l'Angleterre un puissant allié. Celui qu'on espérait capter si facilement était Henri de Transtamarre, qui se montrait chaque jour plus digne d'occuper le trône auquel le courage de Duguesclin et un concours de circonstances merveilleuses l'avaient élevé : il devint l'idole de ses sujets, l'arbitre des Espagnes et le potentat le plus puissant de l'Europe après Édouard III et Charles V. Il ne laissait échapper aucune occasion de prouver au dernier sa gratitude; jamais on ne porta plus loin le sentiment de la reconnaissance : néanmoins les Plantagenets ne jugèrent pas impossible de le séduire. Le Navarrais devait lui offrir, de la part du duc de Lancastre, une renonciation pleine et entière à la couronne des Alphonse. On sait que le prince anglais avait pris le titre de roi de Castille; en épousant la fille de don Pèdre. Il promit de plus la cession de quelques places dans la Gascogne, si Henri II consentait à répudier l'alliance de la France. Le Castillan laissa paraître un noble courroux en entendant cette proposition : « Je suis étonné, dit-il à Charles le Mauvais, que l'on m'ait cru capable d'une pareille lâ-

cheté, et je suis encore plus étonné de vous voir servir les intérêts d'un prince étranger contre le roi votre beau-frère. » Après cette réponse, qui ne souffrait pas de réplique, Henri de Transtamarre invita Charles le Mauvais à vider ses États au plus vite. Le Navarrais, insensible à la honte, quitta la Castille, n'éprouvant qu'un regret, celui d'avoir échoué dans ses détestables projets (1). Édouard, dont l'âme renfermait plus de noblesse, dut applaudir en secret aux sentiments généreux du roi de Castille; et, dans la confiance de réparer cet échec, il s'adressa au duc de Bretagne. Les motifs qui avaient engagé Henri de Transtamarre à se montrer inflexible devaient déterminer Montfort à servir la cause de l'Angleterre; car Édouard avait fait pour l'un ce que Charles V fit pour l'autre : la reconnaissance devait donc agir aussi puissamment sur le cœur de Jean IV.

Montfort régnait sur le duché, mais d'une manière pénible, puisque la majeure partie des habitants s'était opposée à son élévation; la haute idée qu'il avait conçue depuis longues années d'Édouard III, l'empêchait de voir que la fortune abandonnait sans retour le rival des Valois, rival jadis si terrible : Jean IV unit étroitement ses intérêts à ceux de son beau-père, ne doutant pas que les succès les plus éclatants ne finissent par couronner les efforts du monarque anglais. Montfort espérait qu'il en résulterait infailliblement pour lui, souverain de la Bretagne, un surcroît d'autorité : les rêves brillants de son imagination ne

(1) Secousse, Mémoires sur Charles le Mauvais, 2e part.

tardèrent pas à s'évanouir. La chevalerie bretonne vit d'un très-mauvais œil le projet d'alliance médité par Jean IV. Le duc aurait dû regarder comme de salutaires avertissements les murmures qui s'élevaient autour de lui. Le vicomte de Rohan, député vers Montfort par les hauts barons, lui dit rudement : « Sire, dès que nous nous apercevrons que vous faites cause commune avec l'Angleterre, nous vous chasserons du duché. » La menace n'effraya point le duc; il mit seulement plus de circonspection dans sa conduite.

Édouard tenait à l'alliance du duc de Bretagne en ce qu'il espérait que Montfort pourrait occuper les Français sur des points éloignés, tandis que de son côté il les attaquerait dans le midi et dans l'ouest. Mais l'imprudent n'avait pas mesuré son zèle à l'étendue de ses forces; dès que Montfort eut levé le masque pour agir ouvertement en faveur de son beau-père, la chevalerie bretonne se déclara sans hésiter contre lui. Les vicomtes de Laval et de Rohan devinrent les chefs de cette ligue. Le duc, fort inconsidéré dans ses démarches, appela les Anglais à son aide, et leur livra ses principales places; les barons, à leur tour, implorèrent l'appui de la France : le gros de la nation hésitait encore à se prononcer, lorsque le décret d'un impôt extraordinaire que le souverain voulait prélever pour couvrir les frais de la guerre, bannit toute irrésolution; le peuple s'unit à la féodalité. Montfort se vit réduit à la dure nécessité de combattre ses sujets.

Charles V s'était empressé de répondre à la con-

fiance des bannerets confédérés; il chargea Duguesclin de chasser les Anglais de l'Armorique. Le connétable réunit une armée auprès de Pontorson, et pénétra rapidement dans le duché; le plus vif enthousiasme éclatait sur son passage : son nom, ses exploits, l'affection que lui portaient ses concitoyens, le montraient à tous les yeux comme l'arbitre de la Bretagne. Duguesclin, au grand étonnement des différents partis, déploya dans une circonstance aussi délicate un caractère qu'on ne lui soupçonnait pas : ce guerrier, qui ne respirait que les combats, que l'on savait avide de renommée, fut le premier à proposer des voies de conciliation pour éviter l'effusion du sang. Bertrand promit à Montfort, son ennemi personnel, de conjurer l'orage formé par son imprudence, s'il consentait à renoncer franchement à l'alliance d'Édouard, se chargeant en son particulier d'expulser les Anglais que le duc avait si légèrement appelés dans ses États. Montfort ne sut aucun gré à Duguesclin de sa modération, il n'apprécia point les sacrifices d'amour-propre que ce grand homme faisait dans l'intérêt de l'humanité. Rien ne put vaincre son obstination : il se servit des troupes étrangères pour lever l'impôt que l'on refusait de payer. Alors le connétable, n'ayant plus de ménagements à garder, entra en campagne. Les effets de la foudre ne sont pas plus prompts. Les Anglais, attaqués impétueusement, n'eurent pas le temps de se reconnaître : Saint-Malo, Dinan, leur furent enlevés dans l'espace de quelques jours. Jugon, commandé par le sire de Guité, voulut résister, mais la forteresse fut obligée d'ouvrir ses

portes; on dut la regarder comme une conquête précieuse, car un proverbe disait : *Qui a Bretagne sans Jugon, a chape sans chaperon* (1). Moncontour, où l'on battait monnaie, tomba également en son pouvoir. La place d'Hennebon tenta d'arrêter la furie des soldats de Bertrand; les Anglais avaient su obtenir des habitants qu'ils serviraient leur cause. Les approches de la ville se hérissèrent de palissades; on garnit les bastions de quartiers de pierres destinés à être lancés sur les assaillants.

Le connétable ne croyait pas qu'Hennebon se mît en défense contre les troupes du roi de France; il comprit que la nécessité lui faisait une loi de réduire cette ville sans délai, de peur que l'exemple ne devînt contagieux : en conséquence, le général réunit ses trois corps d'armée sur le même point, investit la place, et présida lui-même aux dispositions d'un assaut qui, selon les apparences, devait être meurtrier. Mais, avant de le livrer, Bertrand voulut parler aux magistrats : ceux-ci, déjà remplis d'épouvante, se présentèrent aux créneaux; les habitants couvraient les remparts. Le connétable s'avança au bord du fossé, et d'une voix terrible leur fit cette sommation : « Il est certain que nous conqueterons et souperons ce soir dans cette ville : mais si un des vôtres gete pierre ou carrel par quoi le plus petit de nous et de nos garçons soit blecié, je vous ferai à tous tollir la vie. » (Lobineau, t. I, p. 406.)

A peine eut-il prononcé ces mots, que mille cris

(1) Annales briochines, par l'abbé Rufflet, 1771, in-12.

se firent entendre sur les murailles, et dans l'intérieur de la cité : la vue de Duguesclin et ses menaces effrayèrent tellement les bourgeois, qu'ils ne voulurent pas attendre un seul moment pour capituler ; les ponts-levis furent baissés en dépit des Anglais, et Duguesclin, sans tirer l'épée, se vit maître d'une des fortes places de la Bretagne, devant laquelle Phillippe de Valois avait échoué. La prise de Nantes suivit de près celle d'Hennebon. On ne voyait déjà plus à soumettre que Brest et Derval. Robert Kenolles vint se jeter dans la première : le connétable l'y bloqua étroitement. L'enchaînement des circonstances le mettait encore en présence du général battu si souvent par lui ; mais cette fois Kenolles, retranché derrière les fortifications d'une des meilleures places du continent, ne doutait pas de pouvoir braver impunément son ancien vainqueur ; d'ailleurs la flotte d'Édouard III secondait efficacement ses opérations. Duguesclin, que les difficultés, loin de rebuter, enflammaient davantage, se mettait en mesure de forcer un poste aussi difficile, lorsqu'un ordre de Charles V le contraignit de quitter la Bretagne. Le roi désirait l'opposer aux Anglais, lesquels, en exécution du plan concerté entre Montfort et Édouard, venaient de débarquer à Calais, et s'étaient répandus dans le royaume pour la troisième fois : rien ne résistait à leur furie. C'est pour céder au vœu unanime que le monarque s'empressa de rappeler Duguesclin, car la nation, le regardant comme son égide, n'espérait plus qu'en lui.

Le duc de Lancastre dirigeait encore l'expédition. Pendant que les affaires de la Bretagne retenaient

dans ce pays le connétable et le gros de l'armée française, le généralissime ne devait s'occuper qu'à recouvrer la Saintonge, l'Aunis et le Poitou, dont la perte avait été la conséquence des revers des deux campagnes précédentes. Le duc de Lancastre, ayant pour lieutenants le comte d'Arundel et le duc de Cambridge, conduisait quarante mille hommes. Il traînait à sa suite Montfort; ce dernier, obligé de fuir pour échapper au connétable, s'était vu dépouillé de ses États dans l'espace d'un mois. En mettant le pied sur le sol français, il envoya à Charles V un cartel en termes dont Édouard lui-même ne se serait pas servi : cette provocation, adressée à un puissant potentat, parut d'autant plus ridicule que Montfort ne commandait dans l'armée que soixante hommes d'armes. Il avait à dévorer sans cesse les affronts dont un souverain déchu est ordinairement abreuvé par les princes qui semblent embrasser sa défense.

Suivant les intentions de son père, le duc de Lancastre devait traverser le royaume en tournant les places fortes, sans s'arrêter devant une seule : ce système d'invasion, si redoutable, dut sa création au génie d'Édouard III. Le duc de Lancastre s'enfonça au milieu du royaume (février 1372); il traversa le Boulonnais, l'Artois, la Picardie, sans que personne s'opposât de front à son passage : mais des corps isolés le harcelaient sans cesse; le sire de Renneval, Enguerand de Couci et l'amiral Jean de Vienne, lui causaient un mal incalculable à la tête d'une division de cavalerie. En vertu des ordres du roi, les habitants des campagnes abandonnèrent leurs mai-

sons, détruisirent les vivres qu'on ne put emporter, de sorte que les étrangers se virent en butte aux maux affreux qu'entraînent la famine et les rigueurs de la saison. Tant d'obstacles n'auraient pas empêché le duc de Lancastre de conduire en Guienne des troupes suffisantes pour remplir les vues d'Édouard, si l'on n'avait eu à lui opposer un aussi grand capitaine que Duguesclin. Ce héros, forcé de laisser en Bretagne la moitié de son armée, ne put amener que dix mille hommes. Son génie savait néanmoins se créer des ressources, en calculant ses plans de campagne : c'est le premier général du moyen âge qui ait compris la science des marches, cette branche élevée de l'art de la guerre. Au lieu de diriger sur Paris les forces qu'il amenait, Duguesclin sortit du duché en remontant la rive droite de la Loire, la quitta à Orléans, traversa le Gâtinais, et vint camper sur la Seine au-dessus de Troyes. Le duc de Lancastre, le sachant au fond de la Bretagne, imagina qu'en sortant de ce pays Bertrand entrerait dans le Poitou, afin de s'opposer au passage des Anglais par les provinces de l'ouest : en conséquence, dans le dessein de l'éviter, le duc résolut d'aller joindre la route de Bordeaux, en perçant à travers le centre de la France. Quelle dut être sa surprise de trouver Duguesclin devant lui! Les deux armées se rencontrèrent auprès de Nogent : les Anglais présentèrent la bataille; le général français eut une peine extrême à retenir l'impétuosité chevaleresque des bannerets. La prudence lui faisait une loi de ne point compromettre le sort de la campagne dans une seule action : il refusa le combat, s'attachant à ne perdre

jamais de vue son ennemi, pour le ruiner en détail. Il attaqua son arrière-garde au passage de l'Yonne, non loin d'Auxerre, lui tua du monde, enleva la bannière du duc de Lancastre et tous ses bagages. A la suite de cet échec, Montfort conseilla aux Anglais d'abandonner le projet de joindre Bordeaux par le Bourbonnais et le Limousin. On devait, selon lui, rentrer dans la Bretagne en longeant la rive droite de la Loire. Le généralissime repoussa cet avis avec rudesse, quoique plusieurs barons le jugeassent très-prudent : la mésintelligence se mit alors parmi les chefs de l'armée expéditionnaire. Duguesclin en sut tirer parti : il poursuivit Lancastre dans le Nivernais, le contraignit à passer la Loire précipitamment : chaque ruisseau, chaque défilé devenait pour le fils d'Édouard la cause d'une perte notable. Bertrand se tenait constamment en tête des assaillants, recommençant ainsi, au déclin de sa carrière, cette guerre de partisans qui avait fondé sa fortune. Il franchit l'Allier quatre heures après les Anglais : ceux-ci, ayant atteint les plaines du Bourbonnais, purent déployer des forces impuissantes; ils offrirent la bataille : leur habile adversaire la refusa pour la troisième fois.

Louis II de Clermont, possesseur du Bourbonnais, réunit ses vassaux, fit prendre les armes aux habitants, et s'unit à Bertrand pour arrêter l'invasion. Il occupa les gorges de la Marche, afin de couper la retraite de ce côté : le duc de Lancastre se vit contraint de s'engager dans l'Auvergne. Duguesclin, mieux guidé, gagna deux jours de marche, et courut l'attendre à l'entrée du Puy-de-Dôme, auprès du lieu où

la Sioule prend naissance. Étant resté un jour entier dans cette position sans que les colonnes parussent, le connétable crut qu'elles avaient forcé le passage du Cher; ses officiers partageaient déjà ses craintes, lorsque le châtelain de Besse, ayant embouché son oliphant, signala du haut des remparts l'approche du duc de Lancastre. En apercevant les étendards d'Angleterre, les Français ne purent contenir leur impatience; ils demandèrent impérieusement à marcher contre ces phalanges. Le connétable, forcé d'accepter le combat, s'y prépara en déployant les merveilleuses ressources de son génie. L'histoire d'Auvergne (1) fait mention de cette bataille, sans en donner les détails; elle dit que la lutte fut longue, et que la nuit sépara les deux partis; la chronique ajoute que les habitants de ces rudes contrées accoururent de toutes parts, lorsque les échos des montagnes répétèrent le signal donné par le cor du châtelain de Besse. On doit présumer que le désavantage ne fut pas du côté des Français, puisqu'on voit leur général continuer à poursuivre le duc de Lancastre avec le même acharnement. Il entra aussitôt que lui dans le Limousin. Les difficultés locales, autant que les escarmouches successives, causèrent des pertes si considérables au chef des armées britanniques, qu'il lui restait douze mille hommes environ à son arrivée en Périgord. Duguesclin survint au moment où le duc de Lancastre allait forcer les portes de Périgueux. Les Anglais, acculés au pied des hautes

(1) Hist. des Dauphins d'Auvergne, par le père Clément.

murailles de cette capitale, livrèrent une troisième bataille dans laquelle leur valeur faillit triompher de tant d'obstacles. Montfort, désespéré de voir la victoire pencher du côté des Français, se jeta au milieu de leurs rangs pour s'y ménager un trépas glorieux : cent Bretons, restés fidèles à sa cause, l'arrachèrent des mains des Normands qui allaient l'immoler. Les soldats de Lancastre, obligés de battre en retraite, livrèrent aux flammes les faubourgs de Périgueux. L'église de Saint-Jean, une des plus anciennes des Gaules, fut brûlée dans cette circonstance (1). Les débris des divisions battues se dirigèrent vers la Dordogne; les assaillants taillèrent en pièces l'arrière-garde, commandée par le sire de Norvick, et à l'issue de l'engagement ils abandonnèrent les restes de cette formidable armée, qui venait de disparaître en moins de six semaines. En effet, Plantagenet avait débarqué avec quarante mille hommes; il n'en comptait pas six mille en atteignant Bordeaux. Les légats du pape voulurent interposer leur médiation durant la longue marche des Anglais. Le duc de Lancastre, dont la présomption égalait l'impéritie, repoussa ces propositions, ne doutant pas d'anéantir promptement les milices communales qui lui barraient le passage. Lorsque le connétable vit que le succès couronnait ses efforts, il refusa à son tour d'entrer en pourparler, disant que le roi ne lui avait pas délégué les pouvoirs nécessaires pour traiter; enfin, on conclut une trêve qui fut signée, au mois d'avril 1373, par les plénipotentiaires des deux couronnes.

(1) Hist. des comtes de Périgord, par D. Clément.

Dans l'espace d'une seule année (1373), la plus glorieuse pour Duguesclin, ce héros avait conquis le Poitou, soumis la Bretagne, et sauvé le royaume d'une invasion, en ruinant une armée formidable. Dès que la trêve fut signée, il courut se reposer de ses travaux dans son château de Pontorson : c'est là qu'il contracta un second hymen. Sa femme, Tiphaine Raguenel, était morte sans enfants en 1372; l'espoir que le ciel lui accorderait un fils engagea Duguesclin à former cette union : Charles V, la France entière, et principalement ses nombreux compagnons d'armes, l'y forcèrent par leurs supplications. Ce fut encore en Bretagne qu'il voulut choisir une autre compagne: les familles les plus illustres se disputèrent l'honneur de s'allier au grand homme. Celle de Laval eut la préférence. Jeanne, fille unique de Jean de Laval Tintiniac, fut saluée duchesse de Molina et comtesse de Longueville; le peuple, que ces titres pompeux touchaient moins, l'accueillit par mille acclamations, en l'appelant la femme *du bon connétable*. Les noces se firent à Rennes, au commencement de 1374 : ce fut pour le duché une fête nationale. Ainsi Bertrand eut deux beaux-pères qui avaient assisté au combat des Trente, Robin Raguenel et Alain Tintiniac. Au nombre des diverses possessions que lui apportait Jeanne de Laval, on remarquait ce château de Montmuran, où, vingt ans auparavant, le maréchal Andrehan l'avait armé chevalier (1).

Une seconde trêve, signée vers la fin de 1374, per-

(1) Montmuran rentra dans la maison de Laval après la mort de Duguesclin, qui n'avait pas laissé d'enfants.

mit à Duguesclin de goûter le repos qui le fuyait depuis longtemps; dans cet état de tranquillité qui dura deux années entières, il put encore exercer les vertus douces et bienfaisantes qui le distinguaient si éminemment. Parmi les traits qui font éclater sa générosité, on peut remarquer celui dont le comte de Pembrok fut l'objet. On se rappelle que ce général, pris par Yvain de Galles en 1371, fut amené prisonnier en Espagne; il éprouva les traitements les plus durs de la part des Castillans, qui voyaient en lui un des plus chauds partisans de don Pèdre : Henri de Transtamarre avait mis sa rançon à un prix tel, que l'Anglais ne pouvait espérer de sortir jamais de captivité. Après avoir imploré vainement les secours d'Édouard III et des princes ses fils, il s'adressa à Duguesclin en le suppliant de l'aider à briser ses fers, tant il avait une haute idée de sa magnanimité. Le héros breton accueillit sa prière, vendit au roi de Castille les terres qu'il possédait dans ce pays, et en laissa le prix pour payer la rançon de Pembrok : elle s'élevait à cent vingt mille écus. Le banneret anglais, n'acceptant ce don qu'à titre de prêt, donna pour caution le duc de Lancastre et les échevins de Bruges : il quitta l'Espagne, et prit la route de Calais, désirant s'y embarquer; mais Pembrok mourut avant d'atteindre cette ville. Le duc de Lancastre et les échevins de Bruges déclarèrent qu'ils se regardaient comme déliés de leur parole, attendu que Pembrok était mort sur les terres de France, en état de captivité. Bertrand fut obligé d'avoir recours aux voies judiciaires : la procédure se prolongea jusqu'en 1378. Le connétable, fatigué

de ces retards, transporta ses droits à Charles V pour la somme de cinquante mille francs, le dixième environ de la créance, et perdit le reste (1).

Duguesclin ne se contenta point d'honorer son nom par des actes de désintéressement; il consacra au bien de la France ces deux années, qui furent les plus calmes de sa vie. La nature de ses services, en décelant la trempe de son âme, le range parmi les hommes les plus remarquables de notre pays : nous voulons parler de l'ardeur qu'il mit à seconder Charles V dans les efforts que ce prince faisait pour délivrer entièrement le royaume des calamités que lui suscitaient sans cesse les grandes compagnies, formées des soldats que l'on licenciait lorsque la guerre cessait. Le moyen employé par Bertrand en 1365 n'avait plus de valeur : en effet, le sire de Couci et d'autres généraux le mirent plus tard en pratique sans en retirer les avantages qu'on en espérait. Charles V et Duguesclin crurent y obvier d'une manière définitive en créant des règlements militaires, appropriés aux circonstances. L'histoire générale, qui rapporte tout au roi, attribue à Charles V le mérite de les avoir fondés; mais elle ne peut s'empêcher d'avouer que ce fut d'après *les conseils de son connétable qu'il donna cette ordonnance*, etc.

Le point essentiel consistait à limiter le nombre des capitaines, et à empêcher que nul baron ne pût s'ériger en chef de troupe. Le roi fit promulguer, vers la fin de 1373, une ordonnance qui institua des ca-

(1) Ferreras, Hist. de Castille, liv. VIII.

pitaines inamovibles, que l'on appela *capitaines ordonnés :* ils pouvaient réunir sous leurs bannières des hommes armés; le roi les prit tous à sa solde, et s'en servit pour comprimer ceux qui refusaient d'obéir aux injonctions du prince. Dès ce moment le brigandage organisé sur toute la surface de la France cessa entièrement (1). Des dispositions supplémentaires rendirent distinctes les *compagnies*, des levées du ban et de l'arrière-ban. L'armée fut irrévocablement divisée en troupes royales permanentes, et en milices temporaires non soldées. De ces règlements principaux il en découla une infinité d'autres, sur la tenue des troupes, la discipline, la hiérarchie militaire, le campement, le logement dans les villes, et même sur l'entretien des routes, objet important qui, sous l'apparence de pure utilité publique, cache un des plus puissants instruments de l'autorité suprême, l'un des moyens les plus propres à entretenir l'harmonie dans les diverses branches du système administratif. Les Romains en avaient fait un usage admirable pour tenir sous leur domination les peuples de la terre et principalement les Gaulois.

L'occasion de mettre en pratique les nouvelles institutions militaires ne tarda pas de se présenter. Le roi de Navarre, toujours inquiet, toujours envieux du repos de la France, voulut encore le troubler :

(1) Les désastres du règne suivant anéantirent ces belles institutions, qui ne furent remises en vigueur que sous Charles VII, vers le milieu de son règne. Ce prince eut également recours aux lumières d'un grand capitaine : ce fut Arthur de Richemont, dont nous avons également écrit la vie.

il essaya d'attirer à son service les compagnies qui stationnaient dans les places voisines de ses domaines; mais les capitaines *ordonnés* par le roi, fiers de la considération dont ils jouissaient, loin de s'écarter de leur devoir, dissipèrent au contraire les bandes d'aventuriers qui prétendaient se former aussi en compagnies. Le Navarrais, réprimé d'une manière aussi prompte que vigoureuse, demanda pardon pour la dixième fois; il l'obtint facilement, car Charles V était d'autant plus fondé à croire que cette tentative serait la dernière, que le prince félon ne pouvait plus compter sur l'assistance de l'Angleterre. Cette orgueilleuse rivale recevait chaque jour quelque funeste atteinte. Le prince Noir venait de terminer sa vie à l'âge de quarante-six ans (17 juillet 1376) (1). Le roi de France s'honora lui-même en payant un juste tribut d'admiration à la mémoire du vainqueur de Poitiers : on célébra dans l'église de Notre-Dame un service funèbre, auquel assista Charles V, accompagné des dignitaires du royaume. Duguesclin, en sa qualité de connétable, présida aux apprêts de cette cérémonie touchante : la mort avait fait disparaître toute inimitié nationale; un peuple généreux, respectant les vertus jusque dans ses ennemis, donnait de magnanimes regrets à la perte d'un grand homme. L'Angleterre pleurait encore le fils, lorsqu'elle se vit enlever le père. Édouard III avait atteint l'état de décrépitude avant le temps prescrit par la nature; le mauvais succès de ses armes le jeta dans une irritation continuelle; la mort

(1) Arthur Collins, Life of Prince of Walles.

de son fils aîné y mit le comble : ses organes ne tardèrent pas de s'affaisser; mais il lui restait assez de jugement pour sentir les maux qui devaient empoisonner ses derniers jours. La discorde se mit au sein de sa famille; il put voir les débats qui s'y élevèrent à l'occasion de son successeur. L'ambitieux Lancastre prétendait exclure du trône le jeune fils du prince Noir, le signalant comme le fruit d'un commerce criminel; mais la nation anglaise chérissait trop la mémoire du héros pour abandonner son unique rejeton : elle défendit ses droits, le fit reconnaître prince de Galles et héritier présomptif de la couronne. Édouard III, libre à cet égard de toute espèce de soin, retomba dans l'apathie; il se renferma au fond de son château de Richemont, ne gardant auprès de lui que sa favorite Alix, d'origine espagnole, et même parente de Padilla, si l'on en croit les historiens de la Castille. Il y éprouva une rechute en 1377; sa maladie empira rapidement. Alix s'empressa d'éloigner les plus fidèles serviteurs; la favorite, voyant approcher l'heure fatale, déroba les effets précieux, et ôta de la main glacée du roi un anneau d'un prix fort élevé; elle se retira chargée de ces riches dépouilles. Édouard III rendit le dernier soupir dans les bras d'un simple prêtre, qu'un zèle charitable avait appelé pour assister le moribond.

Le trépas d'Édouard III et celui du prince Noir firent perdre à l'Angleterre l'influence dont elle jouissait depuis si longtemps : la France put alors reprendre le premier rang, qu'elle occupait jadis sous les derniers Capétiens. Le monarque anglais descendait dans la tombe au moment où expirait la trêve conclue

en 1375. Le conseil de régence du jeune Richard, jaloux de prouver que la mort des deux Plantagenets n'avait point ébranlé le crédit de l'Angleterre, annonça l'intention de remettre le duc de Bretagne en possession de ses États : les hostilités recommencèrent subitement.

Le duc de Lancastre, que ses défaites passées ne rendaient pas plus modeste, voulut commander encore cette expédition; il débarqua auprès de Saint-Brieux, escorté des comtes de Warwick, Stafford et Spencer, et d'une armée formidable; il s'étendit le long des côtes, montrant la résolution de s'emparer des places qui bordaient le littoral. Le connétable partit de Paris vers le milieu de janvier 1377, rassembla dans les plaines d'Alençon les troupes royales, composées des *compagnies ordonnées*, des milices de Normandie, de l'Ile-de-France et de la Picardie. Les maréchaux de Sancerre et de Blainville vinrent le joindre, suivis de deux mille bannerets, parmi lesquels on comptait les sires de la Suze, de la Châtaigneraie, de Lanvalai, de Brézé, de Belozac, de Botterel, de Rouvré, de Rothelin : les Bretons formaient une division de quatre mille hommes; on distinguait parmi les principaux chefs les sires de Rohan, de Lannion, de Beaumanoir, de Porrohet, de Châteaubriand. Ces forces réunies égalaient en nombre celles des Anglais; mais les Français tiraient une juste confiance des succès consécutifs obtenus depuis six années, tandis que leurs adversaires, fatigués de la guerre, effrayés des échecs essuyés d'une manière aussi rapide, perdaient cette assurance qui les rendit si redoutables sous le

prince de Galles. Quoi qu'il en soit, le duc de Lancastre se décida à prendre l'initiative, contre l'opinion du duc de Bretagne, qui demandait qu'on s'emparât de quelques places fortes pour s'y concentrer avant de se répandre dans le pays. Jean IV espérait, en agissant ainsi, fournir aux anciens partisans de sa maison les moyens de se rallier à la cause de Montfort. Le général anglais repoussa ses sages avis; fier du nombre de ses soldats, il mit à exécution le plan formé en son particulier, qui consistait à fondre sur six points différents le même jour. De son côté, le connétable résolut de se conduire envers le fils d'Édouard, comme il avait agi à son égard en 1373, et de le vaincre par les mêmes moyens : il se contenta de suivre ses mouvements, de le harceler en refusant constamment le combat.

Le duc de Lancastre se flatta de rompre les combinaisons de son rival par un coup hardi; il assiégea subitement Saint-Malo, place d'armes des Bretons; en cas de succès, la possession de cette ville devenait de la plus haute importance : Montfort pouvait y établir son gouvernement, et de ce poste avancé menacer le reste de la Bretagne. Lancastre ne doutait pas que la rapidité de ses manœuvres ne dût déconcerter Duguesclin; mais il se méprit étrangement en espérant de mettre en défaut la vigilance du connétable : son projet fut deviné aussitôt que conçu. Bertrand parut en même temps que lui devant les remparts de la ville menacée, et poussa des reconnaissances jusqu'au milieu du camp ennemi, trompant encore une fois les Anglais par un excès d'audace : car il se

présentait devant Saint-Malo suivi seulement de quelques compagnies de troupes légères. Le duc, s'imaginant que Bertrand menait la totalité de son armée, se fortifia dans son camp, abandonnant les travaux du siége; il perdit ainsi plusieurs jours, durant lesquels la ville, qui n'aurait pu soutenir une irruption subite, se mit en état de défense, et le reste des quatre divisions françaises eut le loisir d'arriver; elles se concentrèrent sur un seul point. Lancastre, déplorant sa faute, voulut la réparer en pressant les opérations du siége; mais aucun assaut ne put réussir, car Duguesclin se ruait sur le camp chaque fois que les Anglais dirigeaient quelques tentatives contre les remparts. Lancastre, désespéré de se consumer en efforts superflus, leva le siége aussi brusquement qu'il l'avait commencé : d'ailleurs des motifs d'ambition le rappelaient à Londres. Le prince essaya vainement de s'embarquer au port de Paimpol; les habitants lui fermèrent leurs barrières : il se vit réduit à monter sur un esquif près de Concarneau. Montfort, abandonné de son allié, s'esquiva en quelque sorte du duché, sans être parvenu à émouvoir ses anciens sujets : son départ fit cesser la guerre.

Le connétable quitta cette contrée pour s'élancer sur un autre théâtre, où la victoire lui promettait d'éclatantes faveurs. Il tourna ses vues vers un plan de campagne concerté depuis longues années, qui tendait à soumettre toute l'Aquitaine : en conséquence, on retira les troupes de la Bretagne, ainsi que de la Normandie, et l'on forma sous Paris une armée de quarante mille hommes. Rien ne fut négligé pour que

le succès le plus complet couronnât cette entreprise; chacun brûlait d'y prendre part. On distinguait dans cette réunion de bannerets le duc de Berri et plusieurs princes du sang, les maréchaux de Sancerre et de Blainville, les sires de Rohan, de Rieux, Valeran de Luxembourg, le sire de Clisson, le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, le prince Yvain de Galles, Pierre de Craon, Le Meingre de Boucicaut, Gilbert de La Fayette, Charles de Beauvoir, Jacques de Montberon, Pierre de La Baume, Charles de Noailles, Amaury de Severac, Alain de La Houssaye, Thibaut du Pont, Hellion de Callac, le sire de Vaudreuil, Maurice de Talleyrand, Gilbert de La Tourette, Pierre de Mornay. Cette armée marchait sous les ordres immédiats de Duguesclin, dont l'âge n'affaiblissait ni les forces ni l'énergie; sa bannière était portée par le jeune Penhouët, et celle du roi par un sire de Puységur, qui devint maréchal de France vingt ans plus tard.

On leva le camp au printemps de 1378 : le commandement des deux premiers corps fut confié aux maréchaux de Sancerre et de Blainville, le connétable se chargea de conduire le troisième; ils franchirent tous ensemble la Loire, et se dirigèrent vers la Guienne par trois points différents. Duguesclin avait choisi la Dordogne pour base de ses opérations. Il balaya les provinces centrales, et en expulsa quelques bandes d'aventuriers qui les dévastaient impunément; il rasa les châteaux forts qui servaient de refuge à ces brigands, et pénétra ensuite dans le Périgord. Le duc d'Anjou vint au-devant de lui; le connétable voulut remettre entre ses mains le commandement suprême,

mais le prince pensait, comme toute la chevalerie, que nul ne pouvait l'exercer plus dignement que le héros dont les exploits avaient ramené la fortune sous les drapeaux de la France.

Le commandant des troupes britanniques en Guienne était ce Thomas Felton, si souvent vaincu par Duguesclin. Ses disgrâces passées ne l'empêchaient pas de jouir de la réputation d'un général expérimenté, mais ses talents ne pouvaient suppléer à l'absence de moyens : l'Angleterre, épuisée, ne lui envoyait aucun secours; il fit néanmoins des dispositions de défense fort bien entendues. Felton rappela les garnisons trop éloignées du centre, démolit les forteresses que l'on ne devait pas se flatter de conserver longtemps, sut réchauffer le zèle des anciens partisans des Plantagenets, et détermina les seigneurs de Duras, de Rotein, de La Rochefoucault, de Mucidan, à prendre les armes en faveur de Richard II.

Les huit divisions françaises s'étant concentrées entre les deux rivières de la Dordogne et de Lisle, poussèrent les Anglais, en les obligeant de reculer jusque sur la Garonne. La semaine suivante Duguesclin entreprit le siége de Bergerac. Cette conquête présentait des difficultés majeures; car une garnison formée de soldats éprouvés, et protégée par des murailles inabordables, manifestait l'intention de disputer le terrain pied à pied. Les habitants, depuis longtemps séparés de la France, se montraient disposés à seconder les Anglais. Felton, suivi d'un corps nombreux, voltigeait autour de Bergerac; il enlevait les convois de vivres, surprenant les postes avancés,

taillant en pièces des détachements; enfin, il se conduisait comme Bertrand avait agi devant Rennes; au début de sa carrière.

Le connétable, convaincu de l'impossibilité de réduire la place sans machines de guerre, envoya chercher celles que le duc d'Anjou gardait à La Réole : il chargea Alain de Beaumont de les amener au camp, sous l'escorte de deux mille hommes; en même temps il détacha Yvain de Galles et Thibaut du Pont avec mille cinq cents hommes, pour observer Felton et protéger les moulins situés dans la langue de terre resserrée entre la Dordogne et Lisle : l'Anglais annonçait le dessein de les incendier. Felton trompa la vigilance d'Yvain de Galles, lui déroba sa marche, et occupa le défilé que devait traverser Alain de Beaumont, en revenant de La Réole : les Français ne surent point éviter l'embuscade; quoique enveloppés, ils parvinrent à contenir des flots d'assaillants. Felton, la hache à la main, excitait ses soldats, abattant sous ses terribles coups les plus vaillants chevaliers. Les Français, accablés, ne cherchaient plus qu'à succomber avec honneur, lorsque les cris de *Duguesclin! Duguesclin!* dont retentit subitement le vallon relevèrent leur résolution. On vit apparaître sur le haut de la colline les bannières d'Yvain de Galles. Ce général, ayant perdu la trace de Felton, se douta que ce gouverneur s'était dirigé vers La Réole pour s'emparer du convoi que menait Alain de Beaumont; il s'était hâté de le suivre : son arrivée fit recommencer le combat. Felton, que rien n'étonnait, fondit sur lui sans hésiter; le sire de Duras, conduisant deux cents

cavaliers, le secondait merveilleusement. Il tua de sa main Thibaut du Pont, réputé le plus intrépide chevalier de la Bretagne, un des héros de la journée de Cocherel, depuis vingt ans le compagnon inséparable de Duguesclin. Yvain de Galles, transporté de rage en voyant tomber son ami, se jeta à travers les combattants, immolant aux mânes de son frère d'armes tous ceux qui lui fermaient le passage. Le paladin se servait d'une épée longue de six pieds, qu'il maniait avec une dextérité surprenante; il atteignit le sire de Duras, et allait le pourfendre, lorsque le vicomte de Rosein arrêta son bras, et demanda quartier pour lui et pour le sire de Duras (1).

Cependant Felton balançait la fortune par son opiniâtreté; quelque brillante que fût sa valeur, elle ne put néanmoins ranimer ses soldats, qui, découragés par la défaite des sires de Duras et de Rosein, reculaient en désordre. Felton, voulant sauver les débris de sa division, se préparait à battre en retraite, lorsqu'il se vit cerné par la compagnie de Jean de Mornay. Pierre Dubeuil, chevalier picard, renversa l'enseigne qu'un page portait devant le gouverneur de la Guienne. Guillaume de Lignac, banneret du Berri, perça d'un coup de dague le poitrail de son cheval; le coursier s'abattit. Lignac fondit sur Felton, lui arracha sa hache, et le fit prisonnier : c'était la septième fois que ce général devenait le captif des Français. La défaite du chef décida de l'action. Yvain de Galles conduisit au camp

(1) Yvain de Galles fut assassiné, vers la fin de cette année (1378), dans sa tente devant Mortagne, par un écuyer anglais qu'il avait pris à son service, et qui médita son crime pendant cinq ans.

les machines de guerre, ainsi que les Anglais échappés au fer des vainqueurs.

Duguesclin, ne craignant plus d'être inquiété dans ses lignes, prit des mesures décisives pour emporter Bergerac. Selon sa coutume, il somma d'abord le gouverneur : celui-ci, appartenant à la maison d'Albret, répondit que son honneur exigeait qu'il ne capitulât qu'après avoir essuyé plusieurs assauts. Le connétable donna les ordres nécessaires pour confectionner un nombre prodigieux d'échelles, ce qui exigea plusieurs jours de travail. L'armée se ranges sur trois lignes : les soldats de la seconde se chargèrent d'échelles, ceux de la première devaient faire pleuvoir une grêle incessante de traits sur les remparts, afin d'en écarter les assiégés, pendant que ceux de la troisième marcheraient pour soutenir les corps qui les précédaient. La disposition de toutes ces troupes, prêtes à s'élancer vers les murailles, offrait un spectacle imposant : des centaines de trompettes ayant donné le signal, les trois lignes s'avancèrent rapidement, bannières déployées. A la vue de ces masses d'hommes couverts de fer qui couraient vers les murs, les habitants de Bergerac placés aux créneaux furent saisis d'épouvante; ils poussèrent des cris déchirants, en implorant la pitié des Français. En vain le gouverneur voulut-il les rassurer; ces gens terrifiés n'écoutèrent rien, et arborèrent la bannière blanche. Dès que Bertrand vit paraître l'étendard parlementaire, il arrêta l'élan des troupes, sans permettre qu'on appliquât une seule échelle, de peur que les soldats ne se ruassent sur les habitants. On dressa la capitulation selon

les formes voulues, et, grâce à des précautions aussi généreuses, le sang ne coula point.

La prise de Blaye, de Saint-Macaire et de Cadillac suivit de près celle de Bergerac : la conquête de la dernière de ces trois places coûta cher au connétable, car il fit devant cette ville une perte bien sensible à son cœur. Le sire de Langurant, neveu de Tiphaine Raguenel, sa première femme, périt victime de cette présomption chevaleresque si ordinaire dans ce siècle, et qui passerait aujourd'hui pour de la démence. Bernard Courant, chevalier gascon d'une haute bravoure, défendait Cadillac. On prescrivit à Langurant de resserrer la garnison : un matin, laissant tous ses gens derrière un bois voisin, ce chevalier se présenta seul au bord des fossés. « Où est donc Bernard, votre vaillant capitaine? demanda-t-il au poste du rempart. Allez lui dire que Langurant l'invite à venir rompre une lance en l'honneur de sa dame. » La joûte ne fut point refusée; Bernard Courant sortit de la place, se battit pendant une heure, reçut plusieurs blessures, et tua le Breton qui l'avait provoqué si imprudemment.

Le résultat de tant de conquêtes fut de mettre Bordeaux, capitale de la Guienne, dans la situation de se préparer à subir le joug, en dépit de l'activité et de la bravoure de son gouverneur, le sire de L'Estrade. Les Anglais, chassés des points les plus importants, n'osaient plus tenir la campagne devant le connétable; ils ne le regardaient qu'au travers de leurs créneaux, dit Mézerai. Le projet d'expulser l'ennemi des provinces méridionales allait recevoir son entière

exécution, lorsque des ordres réitérés rappelèrent Duguesclin à Paris : il y arriva chargé de lauriers, ayant acquis de nouveaux droits à la reconnaissance publique. Mais c'est au moment où la fortune semblait se complaire à lui prodiguer ses faveurs, qu'il trouva le terme de ses prospérités : la calomnie, déchaînée contre lui, l'abreuva d'amertume, et hâta la fin de sa glorieuse carrière.

LIVRE XII.

Nouvelle guerre de Bretagne. — Montfort rentre dans le duché. — Disgrâce de Duguesclin. — Sa mort.

Nous avons vu Montfort chassé trois fois par ses sujets, dont il n'avait pas voulu partager l'animadversion contre les Anglais. Le roi de France ne fit aucune difficulté d'aider les Bretons dans leur rébellion : depuis cette époque, c'est-à-dire pendant cinq ans, le duché n'eut point de gouvernement particulier; il vécut sous la protection de Charles V, qui s'étudia à rendre son autorité la plus douce possible. Il combla les Bretons de ses bienfaits, et s'imagina que celui qui les toucherait le plus serait de les ranger entièrement sous ses lois. Le roi médita longtemps son projet, cachant soigneusement ses secrètes intentions; il rougissait de les avouer, parce qu'elles n'avaient point pour base cette droiture qui avait fait jusqu'alors la gloire de sa vie. Au moment où l'on s'y attendait le

moins, Charles V cita devant la cour des pairs le duc de Bretagne, retiré en Angleterre : l'ordonnance royale accusait Jean IV du crime de félonie. La procédure constante n'offrit qu'une suite de violations juridiques. Personne ne prit la défense de Montfort : on en marqua d'autant moins de regret, que le duc, ayant toujours manifesté une haine violente à l'égard de Charles V, avait fourni au monarque un prétexte légitime pour user du droit que lui donnait la constitution féodale, de punir un vassal qui s'était déclaré l'ennemi de son suzerain; mais nul ne soupçonnait le véritable but auquel tendaient les efforts du roi. L'ajournement fut indiqué du 1er au 4 septembre 1378. Le duc ne comparut point. Le 9 du même mois, Charles V vint tenir son lit de justice, exposa lui-même la série des griefs imputés à Montfort, appuyant sur son alliance avec l'Angleterre, quoique vassal de la couronne de France, et sur l'ardeur avec laquelle il avait excité Édouard à porter la guerre au sein de son propre pays; il finit par déclarer Montfort coupable de lèse-majesté. L'avocat général appela trois fois Jean IV à la table de marbre (1). Au bout d'une heure d'attente, il prononça la peine capitale contre Montfort, et la confiscation de la Bretagne au profit de la couronne.

Cet arrêt retentit d'un bout du duché à l'autre, et produisit sur ses habitants l'effet d'une commotion électrique : les Bretons avaient combattu mille ans pour conserver leur indépendance, et se voyaient au

(1) Cette table de marbre fut brisée et anéantie lors de l'incendie du Palais, au commencement du dix-septième siècle.

moment de perdre le fruit d'une héroïque persévérance. Ils se levèrent tous pour se soustraire au joug qu'on voulait leur imposer. Les dissensions nées de la querelle des deux maisons de Blois et de Montfort cessèrent aussitôt; les haines particulières disparurent; les Rohan et les Châteaubriand, les Duchâtel et les Kergorlay, les Laval et les Malestroit, les Goyon et les Kerimel, unirent leurs gantelets. Ces guerriers, qu'on avait vus dans les plaines d'Auray se chercher au milieu de la mêlée, s'empressèrent d'étouffer un antique ressentiment, pour mieux défendre en commun l'honneur et l'indépendance de leur pays.

La chevalerie, le clergé, le peuple, les hommes de tout rang, de toute condition, se confondirent afin de se vouer à une si belle cause; chaque ville, chaque bourg devint une place de guerre; il se forma des fédérations dans le moindre canton : un même esprit animait l'Armorique. On vit chaque baron renvoyer au roi de France les bienfaits qu'il tenait de lui : aucune considération d'intérêt personnel ne vint rompre cet accord. Les garnisons françaises furent chassées de la majeure partie des places fortes : des troupes nationales, organisées comme par enchantement, occupèrent les principales villes. Une pareille opposition étonna Charles V; en vain chercha-t-il à mettre la désunion parmi les Bretons, ses menées ne purent y parvenir. Le roi voulut alors user de la force : mais cette résolution ne les effraya point. Comprenant que le principal objet pour eux était de se ménager un centre commun, ils prirent une détermination propre à tromper les plus sages prévisions : ils rappelè-

rent spontanément Jean IV, naguère chassé par eux, aimant mieux vivre, disaient-ils, sous un prince qui *prie souvent que sous un roi qui commande toujours.* Les barons députèrent vers lui les sires de Kersaliou et de Quelen, pour le supplier de revenir dans le duché.

Cette résolution fut prise, le 16 avril 1379, par le conseil fédératif de Rennes, et approuvée par ceux de Nantes et de Vannes, enfin par la Bretagne entière. On croit que le sire de Lohéac eut le premier l'idée de former un pacte fédéral; il s'adjoignit quatre maréchaux, Amaury de Fontenay, Geoffroi de Kerimel, Jean de Goyon, et Eustache de la Houssaye : ces cinq tenanciers se partagèrent l'autorité administrative jusqu'au retour de Montfort. Nous nous faisons un devoir de rappeler ici le nom des autres principaux bannerets, créateurs de cette ligue, dont l'existence doit être regardée comme un des faits les plus mémorables du moyen âge.

Le sire de Beaumanoir, second fils de celui qui vainquit les Anglais au combat des Trente, du Coëtmen, de Plusquellec, Guillaume de Montauban, du Perrier, de Guitré, de Vauclor, de Tremigon, Plumengat, La Soraie, Kersaliou, Montafilant, La Hunaudaie, Pledran, Feron, Lemoine, Beaubois, Lanvallai, Coëtquen, Chef-du-Bois, Plorec, Thomelin, Pargaz, Treziguidi, Richard, Quelen, Alain et Jean de Malestroit, Blossac, Jean de Raguenel, neveu de la première femme de Duguesclin, Champagné, Duplessis, Mahé, Saint-Pern, Leveyer, Montgermont, Jean de Serent, qui avait été au combat des Trente et

à la bataille d'Auray, le Nestor de tous ces barons (1).

Le sire de Rohan, retenu à Paris depuis quelques mois, accourut se ranger du parti de la ligue, et en accrut la force autant par l'éclat de son nom que par la puissance réelle de sa maison. Jeanne de Penthièvre elle-même quitta la ville de Blois, où elle vivait retirée, et rentra en Bretagne, ne voulant pas demeurer étrangère au mouvement qui se manifestait dans son pays : elle confondit ses intérêts avec ceux de son ancien compétiteur. La réunion de ces deux branches rivales acheva de consolider la fédération. Les Bretons, rangés le long de la frontière du duché, attendirent de pied ferme que Charles V effectuât ses menaces : « Nous prouverons au roi, disaient-ils, qu'il est aussi dangereux de nous avoir pour ennemis, qu'il est avantageux de nous avoir pour amis. »

C'est alors que Charles V rappela Duguesclin : il lui avait caché pendant quatre ans ses projets sur la Bretagne. Ce prince espérait que le nom de ce grand capitaine, en réveillant dans le cœur de ses compatriotes des souvenirs de gloire, ranimerait l'affection qu'ils n'avaient cessé de montrer pour la France. Le connétable arriva au Louvre, et fut étrangement surpris en apprenant que le roi venait de prononcer par un simple arrêt la réunion du duché; mais l'étonnement fit place à la terreur, lorsque Charles V lui déclara de sa propre bouche que son connétable allait être chargé d'exécuter l'arrêt, à la tête d'une armée formidable. Jamais guerrier ne s'était vu placer

(1) Lobineau, tome I, in-folio, page 425.

dans une situation aussi critique : Bertrand devait-il abandonner la France, à laquelle sa charge, sa gloire et ses exploits le liaient intimement? ou bien pouvait-il, pour servir les vues ambitieuses du prince, aller combattre ses compatriotes, et porter le fer et le feu dans son pays natal? En définitive, Duguesclin crut ne pouvoir pas se dispenser d'obéir aux ordres de Charles V, en témoignant cependant un déplaisir mortel de remplir une semblable mission. Il ne nous appartient pas de décider si le héros commit une faute en agissant ainsi : notre objet est de peindre les hommes, et non de les juger.

Duguesclin parut sur les frontières de la Bretagne suivi de sa compagnie de cent lances, et de quatre mille archers. Combien son cœur dut souffrir, en comparant l'accueil qu'il reçut alors avec les cris de joie qui ordinairement annonçaient sa venue dans le duché! Jadis on accourait sur son passage; chacun désirait le contempler; les villes envoyaient des députations à sa rencontre : maintenant on le fuyait; les cités se fermaient dès qu'il paraissait; leurs habitants le maudissaient : ses compagnies, formées de gens d'armes levés sur ses terres, l'abandonnèrent en entier; de *vieux gars*, tous amis de son enfance, désertèrent ses quartiers. Cet abandon universel l'affligea au dernier degré : il ne fit que de faibles efforts pour remplir les vues de Charles V. Ayant essayé de maintenir plusieurs villes dans l'obéissance de la France, il fut repoussé par elles, et se vit obligé de se renfermer dans Saint-Malo, pour ne pas tomber au pouvoir de ses concitoyens irrités, qui le harcelaient sans cesse. Les Bretons mettaient en pratique contre

leur ancien chef les leçons qu'ils en avaient reçues. Il fortifia Saint-Malo, et n'en sortit qu'à l'approche du duc d'Anjou : ce prince amenait des forces considérables. Ce fut du haut des remparts de cette ville que Bertrand vit arriver dans le détroit la flotte anglaise, portant Jean de Montfort, lequel, naguère honni, chassé par ses sujets, était devenu tout à coup leur idole : il entra dans l'embouchure de la Rance le 3 août 1379; une foule immense couvrait les deux rives, et le saluait de ses bruyantes acclamations; un nombre infini de barques entouraient le vaisseau qu'il montait; on s'avançait même dans les flots pour le mieux voir : la plage retentissait de cris de joie; chacun demandait au prince pardon du passé. Les sires de Rohan, de Laval, jadis les plus zélés partisans de la maison de Blois, le suppliaient de les admettre au nombre de ses amis. Duguesclin considérait tristement, des bastions de Saint-Malo, cette fête de famille, à laquelle il ne lui était pas permis de prendre part.

Cependant la présence de Montfort accrut l'enthousiasme des Bretons : non-seulement les diverses tentatives de Charles V échouèrent, mais encore le connétable ne put empêcher Beaumanoir, son élève, d'envahir la Normandie et de ravager impunément cette province. Le fils de Carenlouët s'empara de la majeure partie des possessions de Clisson : car Olivier, à l'exemple de Duguesclin, s'était prononcé contre la fédération; des motifs semblables l'engagèrent dans la même voie : son beau château de Clisson (1) fut au

(1) Ce magnifique château, une des merveilles de la Bretagne,

ent de tomber entre les mains des gens de Mont-
Pour comble de malheur, la mésintelligence se
ntre Bertrand et le duc d'Anjou : aussi le con-
le pressa-t-il Charles V d'accepter la trêve qu'on
frait, en déclarant, en termes fort clairs, qu'une
lle guerre serait fatale au royaume. On n'ap-
a point cette franchise comme elle le méritait :
e moment Duguesclin encourut la disgrâce du
a plupart des historiens donnent pour origine
e disgrâce l'envie que Bureau La Rivière portait
ros breton. Ce ministre jouissait de l'entière
nce de Charles V : ce n'était point un de ces
les favoris que le caprice seul du maître élève
ement aux premières dignités; La Rivière pas-
à juste titre, pour un personnage d'un mérite
cendant : il gagna la faveur du roi en secondant
manière la plus habile ses projets d'innovation.
t certainement d'après ses avis que Charles V

ns le site le plus pittoresque, fut détruit lors de nos dernières
civiles. M. François Cacault, ancien agent diplomatique, ren-
Nantes, sa ville natale, en 1805, conçut l'idée patriotique de
les ruines de ce château, et d'y placer une très-belle collection
d'art qu'il rapportait d'Italie. Il consacra une fortune consi-
à ce noble projet. Ses efforts furent couronnés de succès, grâce
ours de plusieurs artistes célèbres qu'il avait attirés à Clisson,
ent M. Lemot, statuaire, membre de l'Académie des beaux-
ssi distingué par ses talents que par ses qualités personnelles.
ot opéra des mirales, et fit sortir d'un monceau de décom-
château que l'on va visiter par curiosité. Charmé de la beauté
lieux, il acheta un domaine, et y fit bâtir une habitation en
ie avec l'architecture du château. C'est là que ce grand ar-
t mort, en 1827. Il avait publié, sous le voile de l'anonyme,
rage extrêmement bien fait, intitulé : *Voyage pittoresque à*
, in-4°, avec dessins.

prit la détermination de réunir le duché au royaume. La non-réussite de ce projet dut blesser naturellement son amour-propre ; aussi ne craignait-il pas d'accuser Bertrand d'avoir favorisé secrètement les intérêts de Jean de Montfort. Une semblable inculpation ne trouva point crédit auprès de la nation, mais elle fut accueillie par Charles V, que le mauvais succès de cette entreprise indisposait mortellement. Le monarque écrivit à Duguesclin une lettre fort dure, qui manifestait les soupçons les plus odieux sur sa fidélité. Au reçu du message royal, Bertrand renvoya incontinent l'épée de connétable, et fit ses préparatifs à l'effet de se retirer en Castille. Sa résolution de chercher un refuge au delà des Pyrénées plutôt qu'en Bretagne, atteste la loyauté de sa conduite.

La disgrâce de Duguesclin fit éclater dans Paris une indignation telle, que l'on craignit un moment de voir troubler l'ordre public ; le clergé, les corporations, l'université, les syndics des métiers, adressèrent des suppliques au roi ; les provinces voisines de la capitale les imitèrent : « C'était, dit un historien, le cri de tout un peuple qui vengeait le mérite outragé. » Une nation aussi libre dans la manifestation de ses opinions ne courbait point son front sous l'opprobre de la servitude, comme le pensent certains écrivains. Disons-le à la gloire de Charles V, ce prince ne persista point dans son erreur, il ne méprisa point la franche expression du vœu de ses sujets : son noble cœur ne pouvait céder longtemps à des insinuations perfides, et il voulut que la répara-

tion fût aussi éclatante que l'offense avait été cruelle.

Le duc d'Anjou, accompagné du duc de Bourbon, alla, par ses ordres, trouver Bertrand en Normandie pour le supplier de reprendre l'épée de connétable, *et l'assurer de l'estime entière du roi.* Les deux princes, suivis d'une escorte nombreuse, arrivèrent au château de Pontorson, quand le héros s'apprêtait à le quitter pour aller demander un asile en Espagne, où il avait donné un trône. Le duc d'Anjou lui présenta l'épée de connétable. « Véez ici, dit-il, l'épée d'honneur de votre office; reprenez-la, le roi le veut. » Bertrand répondit à cette invitation par un refus positif : les instances des deux princes ne purent rien obtenir. Ils revinrent à Paris apporter cette triste nouvelle; le bruit s'en répandit bientôt : le peuple et la bourgeoisie, les princes du sang et la chevalerie, en témoignèrent un véritable chagrin. Le refus de Bertrand parut une calamité d'autant plus réelle que les Anglais, opiniâtres dans leur haine, menaçaient le royaume d'une irruption. Déjà la moitié de l'armée expéditionnaire de Richard II couvrait les côtes de la Guienne, et quelques divisions éparses venaient de pénétrer en Languedoc, en Auvergne, et jusqu'au fond du Bourbonnais. Charles V dépêcha un second message pour instruire Bertrand de la marche de l'ennemi, et le supplier de l'aider à conjurer cet orage. Duguesclin n'était pas homme à persister dans sa fatale détermination, quand des dangers réels menaçaient l'État : il reprit les insignes de sa charge. « Le monarque a fléchi son sujet, » dit à cette occasion la Harpe dans son Éloge de Charles V.

Au bout d'une semaine, le connétable regagna Paris : le roi le combla des marques de son affection, et s'efforça de lui faire oublier, par les égards les plus délicats, la mortification récemment essuyée. Toutes ces prévenances ne purent néanmoins le consoler d'une autre disgrâce : son cœur ressentait trop péniblement la perte de l'affection de ses compatriotes; il devint inquiet, morose; sa vie lui paraissait flétrie sans retour. Cette profonde tristesse engendra la maladie qui le conduisit au tombeau. L'amitié de Sancerre diminuait ses ennuis, sans en détruire la cause; la guerre pouvait seule y apporter une heureuse diversion. Le roi, qui le savait, saisit l'occasion qui se présentait, et le chargea non-seulement de chasser les Anglais des terres de France, mais de commencer la conquête entière de la Guienne, projet formé en premier lieu par Duguesclin, et abandonné brusquement pour la funeste expédition de Bretagne.

Le connétable fit ses dispositions pour commencer la campagne, au neuvième mois de l'année 1379 : le maréchal de Sancerre devint son premier lieutenant. L'armée qui partait de Paris ne dépassait pas dix mille hommes : elle devait se grossir, dans les provinces du centre et de l'ouest, de plusieurs divisions. Duguesclin, en prenant congé du roi, lui dit : « Sire, je ne sais si je retournerai du lieu où je vas, je suis vieilli et non pas las; mais je vous supplie très-humblement, s'il y a moyen, que vous fassiez la paix avec le duc de Bretagne, et aussi que le laissiez en repos en se soumettant à son devoir : car les gens de guerre du pays vous ont très-bien secouru en toutes vos con-

es, et peuvent encore le faire, s'il plaît vous en
ir. — Je pense depuis longtemps, lui répondit le
à terminer cette guerre, et j'en prendrai l'occa-
s'il s'en présente d'honnêtes moyens. »
uguesclin, plus tranquille depuis cette déclara-
, sortit de la capitale, traversa le royaume, et
ra dans la Guienne au commencement de mars
9, le dernier mois de l'année. La vue de ces lieux qui
nt si longtemps le théâtre de ses exploits, ban-
m moment sa mélancolie; son ancienne vigueur
bla renaître. A son approche, les Anglais aban-
nèrent le plat pays, et se cachèrent dans les for-
sses qui leur restaient sur les rives de la Dordo-
et de la Garonne; le connétable les expulsa de
lques-unes, mais la rigueur de la saison le contrai-
de ralentir les opérations : les hostilités cessèrent
es-mêmes. Duguesclin en profita pour aller chez
uc de Bourbon. Ce prince résidait auprès de Mou-
; il suppliait instamment Bertrand de venir se
ser dans ses domaines. Le duc, accompagné des
icipaux bannerets du Bourbonnais et de l'Auver-
, courut à sa rencontre : les fêtes se succédèrent
interruption. Le connétable reçut des mains du
ice le collier de l'ordre de l'Espérance, et une large
pe d'or (hanap) qu'il accepta, promettant de s'en
ir à chacun de ses repas. Duguesclin quitta le
rbonnais pour aller au Puy en Velay visiter l'é-
e consacrée à Notre-Dame, une des plus célèbres
midi des Gaules; il y déposa une armure com-
e, et enrichit de ses dons le temple saint. Cette
se, bâtie sur une éminence, formée de produits

volcaniques, menaçait ruine, à cause des nombreux caveaux souterrains qui compromettaient la solidité des fondations. Les magistrats ordonnèrent d'élever deux piles pour soutenir le vaisseau : Duguesclin encouragea même les travailleurs par sa présence (1). Le connétable allait partir du Puy pour regagner l'Auvergne, où ses troupes se réunissaient, lorsqu'une députation des habitants du Gévaudan vint le trouver : leur pays, coupé de forêts et de montagnes, hérissé de forteresses, offrait aux Anglais un refuge inexpugnable ; ils s'emparèrent de quelques châteaux, s'y établirent, et y résistèrent à toutes les attaques. Ils sortaient de leurs retraites, pillaient les campagnes, levaient d'énormes contributions, et tenaient la contrée dans un effroi perpétuel. Les malheureux villageois abandonnèrent la culture des terres pour se retirer dans des cavernes. Quoiqu'ils eussent peu de communication avec les autres provinces, cependant le bruit des exploits du héros breton était parvenu jusqu'à eux : ils l'invoquèrent comme un dieu tutélaire. Le récit de leurs infortunes suffit pour l'émouvoir : il promit de s'occuper sans délai des moyens de les délivrer de ces tyrans. Il entrait pareillement dans ses vues d'expulser les Anglais des provinces limitrophes de la Guienne, avant d'entreprendre de les chasser entièrement de celle-ci.

Il se transporta au plus vite en Auvergne, où l'armée française achevait son mouvement de concentration sous la direction du maréchal de Sancerre,

(1) Notre-Dame du Puy, par Odo de Gissay.

d'Olivier de Clisson et des deux Mauny. Le connétable pouvait disposer de quinze mille hommes. Au lieu de marcher en Guienne par la route du Périgord, Bertrand passa en Velay, franchit les montagnes qui séparent cette province du Gévaudan, et commença les hostilités le 15 mai 1380. Le désir de justifier la confiance des habitants de ce pays, de les affranchir de l'espèce d'esclavage auquel on les tenait asservis, lui rendit une partie de sa première ardeur : il se rappelait que, vingt-cinq ans auparavant, dans une occasion semblable, la Normandie était venue implorer son assistance.

Les Anglais, de leur côté, ne s'imaginaient point que Duguesclin voulût pénétrer au milieu des affreuses gorges du Gévaudan; ils perdirent leur assurance quand les échos de ces montagnes répétèrent ce formidable nom. Ces partisans ne manquaient point de courage; mais, craignant de lutter contre la fortune d'un général que le sort trahissait rarement, ils s'empressèrent de rappeler les détachements disséminés par les campagnes, et se renfermèrent dans Châteauneuf-Randon, forteresse bâtie au pied des montagnes de Mende, non loin des sources du Lot et de l'Allier : leurs bandes se réunirent derrière les hautes murailles de ce boulevard, qui passait pour inexpugnable. Duguesclin ne réglait point sa conduite d'après les opinions du vulgaire : il n'hésita pas à former le siége de Châteauneuf-Randon, annonçant hautement l'intention de ne point abandonner la province avant d'avoir conquis la forteresse. Plusieurs assauts échouèrent complétement : Bertrand n'en parut point

étonné. Le sire de Roos, gouverneur de la place, guerrier brave et expérimenté, s'était mesuré plusieurs fois avec le rude Breton; il sut si bien ménager ses ressources que le siége durait depuis un mois, et les Français n'avaient point gagné un pouce de terrain. Mais le sire de Roos, perdant quantité de monde en soutenant des attaques répétées, courait un danger imminent; il envoya demander des secours au sénéchal d'Aquitaine : ce dernier, instruit de la reprise des hostilités en Gévaudan, se rapprocha d'Agen. Le connétable, irrité de l'opiniâtre résistance des Anglais, multiplia ses tentatives, en conduisant lui-même les soldats à la brèche : « Mes amis, leur disait-il avec la verve de ses premiers ans, Dieu le veut, nous aurons ces gars, et si le soleil pénètre dans Randon, nous y entrerons aussi (1). »

L'armée, d'abord inquiète sur la santé de son général, poussa des cris de joie en le voyant déployer une vigueur surprenante; mais son allégresse fut de courte durée : la fatigue ne tarda pas d'accabler le connétable; un affaissement effrayant suivit de près ces courts instants de bien-être. Le lendemain, se déclara une maladie que l'on jugea mortelle dès son début; on cacha néanmoins au connétable son véritable état. Il n'éprouvait que le regret de se voir arrêté dans son expédition, tenant extrêmement à conquérir Châteauneuf-Randon, défendu par un guerrier dont il estimait le caractère. Le maréchal de Sancerre, Olivier de Clisson, ses lieutenants, le rassurèrent en lui pro-

(1) Oronville, chroniqueur contemporain, in-8°, p. 142.

mettant de redoubler d'efforts contre les assiégés. En effet, ils firent les dispositions d'un assaut décisif; la ville fut cernée de différents côtés : l'armée française s'avança de front et sur trois lignes vers la muraille. Olivier de Mauny conduisait la gauche, le maréchal de Sancerre la droite, et Clisson le centre; le dernier dirigeait les machines de guerre, les catapultes, les crocs, les engins. La première ligne se composait d'archers armés à la légère, portant chacun une échelle.

Les trompettes réunies donnèrent le signal; leur son éclatant fit tressaillir l'âme martiale de Duguesclin : il sortit de sa tente armé de pied en cap, au mépris des prières de ses écuyers, et voulut guider les combattants. Sa présence inattendue doubla l'ardeur des Français : les cris de *Duguesclin! Duguesclin!* se firent entendre sur les différents points. Les Anglais déployaient une valeur surprenante. Le sire de Roos, constamment en haleine, se portait à l'endroit où le danger paraissait le plus pressant; il amortissait les coups des béliers, brisait les crocs au moment où ces machines s'attachaient aux créneaux. Mais son activité ne put maîtriser la fougue des assiégeants : une portion du rempart, s'étant écroulée sous les coups répétés des catapultes, offrit une large ouverture; les assiégés la fermèrent très-promptement. Les plus braves chevaliers français avaient succombé en voulant forcer cette barrière; d'autres trouvèrent la mort en plantant leurs bannières sur les bastions; de leur côté, les Anglais venaient d'éprouver une perte énorme : la nuit sépara les deux partis. Du-

guesclin décida qu'on donnerait un autre assaut le lendemain; il fit au préalable sommer le gouverneur en lui renvoyant ses blessés et en offrant des conditions très-honorables. Le sire de Roos avait pu juger de l'étendue du dommage; ses troupes paraissaient hors d'état de soutenir une seconde lutte; les murailles, fortement ébranlées, menaçaient de céder au moindre choc : la place courait risque d'être enlevée de vive force. Il assembla un conseil de guerre, et proposa de subir une capitulation conditionnelle, c'est-à-dire de rendre Châteauneuf si, à une époque déterminée, le sénéchal d'Aquitaine n'avait point paru accompagné d'un corps d'armée. Sa proposition fut unanimement approuvée; il s'agissait de la faire agréer au connétable, qui pouvait évidemment entrer en possession de la ville le jour suivant sans déployer de grands efforts. Bertrand, préférant les voies de la conciliation, accorda au gouverneur une semaine entière de répit. Les termes de la suspension d'armes portaient que si le 12 juillet personne ne s'était présenté pour contraindre les Français à lever le siége, le sire de Roos *remettrait le lendemain la place au connétable Bertrand Duguesclin*. Cette convention étant ratifiée, les hostilités cessèrent, et le général français permit aux Anglais de sortir pour ramasser des vivres, et leur en fournit lui-même : il invita le gouverneur, ainsi que ses officiers, à venir prendre le clairet et les épices dans son quartier.

Cependant les fatigues du siége avaient empiré l'état de Duguesclin; les symptômes les plus alarmants se manifestèrent : on ne put cacher plus longtemps

au connétable son danger. Il en reçut la nouvelle avec un calme intrépide : on l'avait vu pendant quarante ans affronter sans crainte la mort dans les combats, on le vit aussi regarder sans effroi l'approche d'un trépas infaillible; il se prépara en véritable chrétien à ce terrible passage. Après avoir rempli ses devoirs de religion, il s'entretint avec les chevaliers, la plupart ses élèves, et les exhorta à rester fidèles au roi de France; il leur parla aussi des devoirs du guerrier : « Souvenez-vous que les gens d'église, les femmes, les enfants, le pauvre peuple, ne sont point vos ennemis, et que vous portez les armes pour les défendre, et non pour les opprimer. Je vous l'ai toujours recommandé; je vous le répète encore, en vous disant un éternel adieu. » C'est ainsi que le héros breton consacrait ses derniers accents à plaider la cause de l'humanité.

Duguesclin ne put adresser cette allocution à ses officiers sans éprouver une douloureuse fatigue; il s'assoupit un moment, et puis demanda son épée de connétable. La vue de cette arme, qu'il avait portée sans reproche, parut ranimer ses esprits; il la prit dans ses mains défaillantes, et s'inclina devant la croix qui en surmontait le pommeau, baisa ce signe révéré, en faisant découvrir sa tête blanchie par les ans et par de glorieux travaux; il remit ensuite l'épée à Olivier de Clisson, en lui disant : « Vous direz au roi que je suis bien marri que je ne lui ai fait plus longtemps services. Si Dieu m'en avoit donné le temps, j'avois bon espoir de vuider son royaume de ses ennemis d'Angleterre; il a bons serviteurs qui s'em-

ployeront à cet effet, et vous, messire Olivier, pour le premier je vous prie de reprendre l'épée qu'il me commit quand il me bailla l'état de connétable. Je lui recommande ma femme et mon frère. Adieu, je n'en puis plus. » Ayant prononcé ces mots, Bertrand laissa tomber sa tête sur la poitrine de l'inconsolable Sancerre; il la souleva quelques instants après pour jeter un dernier regard sur ses compagnons d'armes, prosternés religieusement autour du lit funèbre. Ses yeux se fermèrent pour toujours, et sa belle âme s'envola vers le ciel (1).

On n'entendit bientôt plus dans le camp que sanglots et gémissements : chaque soldat croyait avoir perdu son père; tous rappelaient sa bonté, sa bienfaisance, et nullement sa valeur, car les vertus touchent bien plus les hommes que le courage. Les étrangers se plurent aussi à lui payer un juste tribut d'admiration. Le sire de Roos était convenu de livrer *la place au connétable Duguesclin* le 13 juillet, si personne ne s'était présenté la veille pour faire lever le siége: les traités s'exécutaient alors à la lettre, et ne souffraient aucune interprétation indirecte. La mort du connétable pouvait, d'après les lois en vigueur, dispenser le général anglais de tenir sa parole; d'ailleurs, il lui était facile de profiter de la consternation des troupes. Il annonça du haut des remparts, au maréchal de Sancerre, que lui et les siens allaient venir rendre à Duguesclin les clefs de Châteauneuf. En effet, il sortit de la place au soleil couchant, escorté

(1) Le 13 juillet 1380, à midi. — Duguesclin n'avait donc que soixante ans.

de sa garnison, pour exécuter une capitulation dont les fastes de la guerre ne fournissaient point d'exemple. Il descendit l'éminence qui le séparait des lignes du blocus, traversa le camp au milieu d'une haie formée d'archers et d'habitants de ces lieux agrestes, accourus des montagnes pour joindre leurs regrets à ceux de l'armée. En voyant l'air morne des soldats des deux nations, on aurait cru que les Anglais et les Français ne faisaient qu'un même peuple : naguère le prince Noir avait reçu en deçà du détroit un semblable témoignage d'admiration. Que doit-on penser d'un siècle où les hommes savaient s'estimer ainsi?

Le gouverneur, parvenu à la tente du connétable, fut reçu par le maréchal de Sancerre, qui se tenait à cheval devant le front des divisions rangées en bataille : la bannière de Duguesclin, plantée sur un tertre, était roulée en signe de deuil. A l'aspect du corps de Bertrand, gisant sur un lit de parade, environné des marques distinctives de sa charge, le sire de Roos s'inclina profondément, et déposa les clefs de Châteauneuf sur les pieds du défunt en disant d'une voix émue : « Messire Duguesclin, c'est à vous que je remets les clefs de la place dont j'étais gouverneur; » en même temps il tomba à genoux devant le corps, et, par un mouvement spontané, tous les assistants l'imitèrent. Dans ce moment la plaine, les hauteurs voisines, le camp entier, offrirent le spectacle de personnes de tout âge, de tout rang, de tout pays, prosternées devant les dépouilles mortelles d'un grand homme : les derniers rayons d'un beau jour vinrent éclairer cette scène attendrissante (1).

(1) On construisit, il y a vingt ans, une sorte de sarcophage dan

Le surlendemain, les gens de la maison de Duguesclin commencèrent à embaumer son corps; ils envoyèrent les entrailles au Puy, pour être déposées à Notre-Dame, auprès de l'armure consacrée récemment par le héros. En attendant que les réparations faites à la primatiale fussent terminées, on plaça les entrailles dans l'église des Jacobins, fondée par la maison de Polignac (1). Les écuyers bretons, pour se conformer aux dernières volontés de leur maître, se mirent en devoir de le transporter à Dinan, où il voulait être

le lieu où, suivant les traditions du pays, se trouvait établie la tente dans laquelle expira Duguesclin. Ce petit mausolée, déjà fort endommagé par l'intempérie des saisons, borde la route qui mène du Puy à Mende, entre Langogne et Châteauneuf.

(1) On éleva dans cette église (de Saint-Laurent), à la droite du maître autel, un tombeau, sur l'entablement duquel reposait couchée la statue de Duguesclin armé de pied en cap. Les protestants le saccagèrent lors des guerres civiles. Un siècle après, en réparant l'église, on revêtit le chœur de boiseries derrière lesquelles se trouva caché le mausolée. La statue, brisée en plusieurs pièces, gisait sur le pavé, ainsi que les ornements qui l'accompagnaient. La boîte de plomb renfermant les entrailles était conservée dans la sacristie, où les voyageurs allaient la voir. Cet abandon dura jusqu'en 1833. A cette époque, M. Eynac, curé de Saint-Laurent, conçut le projet, d'après les encouragements de Monseigneur de Bonald son évêque, de rétablir le monument d'une manière digne du héros dont la France s'enorgueillit. M. Eynac l'a exécuté sans le concours d'aucun architecte, suivant ses plans particuliers, en conservant avec une scrupuleuse exactitude le style gothique du quatorzième siècle, si difficile à préciser, à cause des ornements polychromes qui souvent l'accompagnent. La boîte contenant les entrailles de Bertrand est scellée dans l'intérieur du sarcophage. La statue primitive a été habilement rajustée, et les couleurs rétablies suivant les nuances exigées par le style de l'époque. Ce tombeau, ainsi que la chapelle qui le renferme (dont l'État a payé les frais), est certainement un des monuments les plus remarquables de ce genre, et forme une des curiosités de la ville du Puy, qui en comptait déjà un si grand nombre.

enterré, dans l'église des Dominicains, auprès de sa première femme, Tiphaine Raguenel. Bertrand affectionna toujours Dinan, qu'il appelait *son lieu de prédilection* : sa famille y possédait un hôtel, que lui-même habita longtemps (1). Le château de Bellièvre, que Tiphaine lui apporta en dot, s'élevait non loin de cette ville. Son parrain, Bertrand de Saint-Pern, résidait également à Dinan (2). Les bacheliers et les écuyers dont se composa sa première compagnie, qu'il appelait *ses gars*, et qui le suivirent plus de vingt ans au milieu des combats, sortirent tous de Dinan ou des villages environnants.

Les écuyers du connétable, menant le convoi funèbre, se mirent en route vers la fin de juillet; ils traversèrent une partie de la France, et passaient par le Mans pour entrer en Bretagne, lorsque les officiers du roi les arrêtèrent en leur ordonnant, de la part de Charles V, de conduire ces restes précieux à l'abbaye de Saint-Denis : le monarque désirait que le héros breton reposât dans la sépulture royale.

Charles V, ne voulant point priver entièrement la ville de Dinan d'un dépôt qu'elle réclamait instamment, lui envoya, dans une boîte de plomb, le cœur de Duguesclin. L'enthousiasme avec lequel les habitants et tout le duché reçurent la dépouille la plus

(1) Cet hôtel existe encore; le vénérable abbé Berthier y a établi depuis longues années un atelier de charité : ainsi, les malheureux ont trouvé un asile dans la maison où s'éleva le preux des preux. On ne pouvait mieux remplir les intentions manifestées par les dernières paroles du bon connétable.

(2) Les descendants en ligne directe de Bertrand de Saint-Pern existent encore, et n'ont cessé d'habiter Dinan.

noble de leur illustre compatriote, atteste que Bertrand n'emporta point dans la tombe la haine des Bretons, comme quelques écrivains l'ont pensé : en effet, son pays, jaloux de venger sa mémoire des attaques de quelques obscurs détracteurs, lui a élevé des statues. Rennes, Nantes, Dinan, Saint-Brieux, en ont décoré leurs places publiques.

D'après les intentions de Duguesclin, on plaça son cœur dans l'église des Dominicains de Dinan, auprès de Tiphaine Raguenel (1), et sous une pierre tumulaire de marbre noir, sur laquelle on incrusta en lettres d'or l'inscription suivante : « Cy gist le cueur de Messire Bertrand Duguesclin, connestable de France, qui trespassa le XIII julet l'an IIIe IIIIXX (1380), et dont le corps respose auecques ceux des rois à Sainct-Denis en France (2). »

(1) Le 9 juillet 1810, sous le ministère de M. Champagny, le cœur de Duguesclin fut transféré de l'église des Dominicains, devenue propriété particulière, dans celle de Saint-Sauveur.

(2) Le corps de Duguesclin ne fut point mis d'abord dans le lieu où il resta ensuite plusieurs siècles; car on le plaça aux pieds de Charles V. Nul doute que cette disposition n'ait été commandée par Charles VI. Ce prince voulut que, par une distinction particulière, on attachât au-dessus de ce tombeau une lampe qui devait toujours brûler : ces ordres furent observés jusqu'en 1709; des réparations notables que l'on fit alors à l'église Saint-Denis demandèrent le déplacement de cette lampe, que depuis lors on ne revit plus. La tombe de Duguesclin se trouvait à l'endroit même qu'occupe maintenant l'escalier de droite qui mène aux caveaux.

Lors de la profanation des tombeaux de Saint-Denis, on ne trouva dans celui de Duguesclin que quelques os du corps, mais la tête existait, en entier, et l'on en détacha même quelques parcelles de cheveux. Ces restes furent mis dans la fosse où l'on jeta les corps des Bourbons. Ainsi, la dernière poussière de Duguesclin alla se confondre

Bertrand et ses trois frères, *Olivier, Guillaume* et *Robert,* moururent sans laisser d'enfants mâles : ainsi s'éteignit la branche aînée des *Duguesclin.* La branche cadette eut pour auteur *Bertrand,* frère puîné de Renaud, et dont les descendants prirent le nom de *Duguesclin de la Roberie.* Cette branche s'est perpétuée jusqu'à nos jours ; elle s'est éteinte il y a vingt ans, dans la personne de madame la *duchesse de Gesvres,* née Duguesclin de la Roberie.

avec celle des rois : c'était une fin digne de ce grand homme. Les profanateurs voulurent briser la statue de Bertrand, qui couvrait le couvercle de son tombeau; mais cela n'eut point lieu, grâce à l'intervention de quelques amis des arts, notamment de M. le chevalier Lenoir. Cette statue, haute de quatre pieds et quelques pouces, subsiste encore, quoique un peu endommagée.

OLIVIER DE CLISSON,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Jeunesse de Clisson. — Ce guerrier, un des soutiens du parti de Montfort, se signale à la bataille d'Auray — Charles V le nomme connétable après la mort de Duguesclin.

On se rappelle sans doute l'acte de sévérité exercé par Philippe de Valois, en 1343, envers Olivier de Clisson et quatorze chevaliers bretons venus à Paris. Vannes avait été pris par Robert d'Artois au commencement de la querelle des deux maisons de Blois et de Montfort. L'opinion publique accusa Olivier de Clisson, gouverneur de cette place, d'avoir cédé à des insinuations secrètes plutôt qu'à la force des armes. Les termes de ce traité occulte prouvèrent qu'Édouard III, en paraissant défendre les droits de la maison de Montfort, ne travaillait en réalité que pour ses propres intérêts : cette trame fut dévoilée à Philippe de Valois par le comte de Salisbury, dont la femme, la belle Anna Norfolk, n'avait pu résister aux poursuites d'Édouard III. Salisbury, indigné de

voir flétrir son honneur par un prince qu'il avait servi avec le zèle le plus sincère, quitta Londres furtivement, et se retira en France, comme Robert d'Artois s'était retiré en Angleterre. Philippe de Valois l'accueillit, et le dédommagea de la confiscation de ses terres. Pour payer ces bienfaits, Salisbury livra tous les secrets de son ancien maître : Philippe de Valois vit déchirer le voile qui couvrait d'horribles intrigues; il acquit la cruelle certitude d'être trahi précisément par ceux dont il s'efforçait de gagner l'affection, lesquels, tout en acceptant ses dons, continuaient à le tromper. Voulant les effrayer par un grand exemple, le roi fit tomber sa colère sur les bannerets bretons inscrits dans la liste des parjures. Il les avait tous comblés des marques de sa munificence, en particulier Olivier de Clisson, que sa haute naissance et ses vastes domaines rendaient un des hommes influents du duché. Olivier et les autres Bretons, partisans cachés d'Édouard, assistaient en ce moment aux fêtes que l'on donnait à Paris pour le mariage de la fille posthume de Charles IV avec le second fils de Philippe. Olivier, ayant fait briller dans les tournois sa force et son adresse, sortait de la lice couvert d'applaudissements, lorsque le connétable du palais l'arrêta au nom du roi : la semaine suivante il eut la tête tranchée, ainsi que quatorze chevaliers ses amis, convaincus, comme lui, d'avoir favorisé l'Angleterre, en paraissant toujours attachés à la maison de Blois. Olivier mourut victime de sa dissimulation; il aurait pu servir Édouard ouvertement en embrassant la cause de Montfort, à l'exemple de beaucoup de ba-

rons ses compatriotes (1). Sa tête fut envoyée en Bretagne, et plantée sur une pique au-dessus de la porte principale de Rennes.

Tel est cet événement, qui eut des conséquences si graves, et que les chroniques du temps rapportent diversement. Olivier de Clisson laissait deux fils et une veuve, Jeanne de Belleville : celle-ci vivait par goût fort retirée, au château de Saint-Yves, situé auprès d'Hennebon. Douce et timide, Jeanne de Belleville paraissait dépourvue de cette énergie que plusieurs femmes de cette époque déployaient à un si haut degré : la mort de son époux fit développer en elle une vigueur de caractère surprenante. Au premier bruit de cette catastrophe, elle se livra à tous les transports de sa juste douleur; puis les larmes se tarirent subitement, et les regrets amers firent place aux désirs de la vengeance. Jeanne, ayant quitté Saint-Yves, accompagnée de sa jeune famille, parvint jusqu'à Rennes, s'arrêta devant la porte, et montra à ses fils le trophée sanglant qui la décorait : « Voilà, leur dit-elle, la tête de votre père; jurez avec moi de le venger. » Elle éleva vers le ciel les mains de ses enfants, et leur fit prononcer le fatal serment : le moins âgé comptait à peine trois ans; l'aîné, qui en avait sept, était cet Olivier dont nous écrivons la vie : il naquit en 1366, au château de Clisson, situé à huit lieues de Nantes.

Dès ce moment Jeanne n'eut en vue que d'apaiser les mânes de son époux ; elle parcourut ses domaines, implora l'assistance de ses amis. Le récit de ses

(1) L'historien Hume applaudit à cet acte de sévérité; il dit que Philippe de Valois avait le droit de punir une pareille félonie.

malheurs les émut profondément; plusieurs d'entre eux embrassèrent sa défense avec enthousiasme. Elle réunit quatre mille hommes, se mit à leur tête, et enleva six châteaux forts du parti de Blois. C'eût été le sublime de la vertu de ne point souiller son triomphe, mais un pareil effort est au-dessus de l'humanité: les garnisons furent massacrées en entier; Gallois de Labaume, gouverneur de Lannion, échappa par miracle, après s'être battu quelque temps corps à corps, dans l'intérieur de la place, contre la veuve de Clisson. La prise de Lannion pouvait passer pour un exploit éclatant, surtout de la part d'une femme; mais déjà on se familiarisait avec de pareilles actions : la Bretagne admirait depuis plus d'une année Jeanne de Montfort, dont le courage seul soutenait le parti de son époux; on vit bientôt après monter sur ce théâtre vivement animé, une autre héroïne, Jeanne de Penthièvre, qui égala en résolution ses deux devancières.

Philippe de Valois, satisfait d'avoir puni la félonie dans la personne de Clisson, n'avait pas eu l'intention d'étendre le châtiment jusque sur sa famille; mais en apprenant la conduite de la veuve, il prononça la confiscation de ses fiefs, et la déclara ennemie de l'État. Ce décret, loin d'arrêter Jeanne de Belleville dans le cours de ses expéditions, rendit au contraire sa fureur plus active : accablée cependant par des forces supérieures, elle dut abandonner et ses conquêtes, et même ses propres domaines. Chassée de son pays, de ses foyers jadis si paisibles, cette femme énergique vendit ses joyaux, fit l'acquisition d'un vaisseau, et s'y réfugia, n'ayant autour d'elle que

quelques hommes généreux, qui s'attachèrent à sa fortune par admiration.

Jeanne de Belleville désola les côtes de la Bretagne par ses courses : tout navire qui portait pavillon français était attaqué et pris. Cet étrange corsaire devint la terreur des navigateurs; souvent elle opérait des descentes, portait le fer et le feu au milieu des campagnes. Le jeune Olivier la suivait dans ses excursions. et prenait de sa mère les premières leçons du métier des armes. Les succès de l'héroïne attirèrent l'attention de Philippe; on lança à sa poursuite plusieurs vaisseaux : elle soutint contre eux des combats meurtriers. Mais enfin son bâtiment fut mis hors d'état de tenir la mer; Jeanne n'eut que le temps de se jeter dans une chaloupe, avec ses deux enfants et trois serviteurs fidèles : l'infortunée resta plusieurs jours à la merci des vagues. Ce fut dans ce moment déplorable que le plus jeune de ses fils mourut : la malheureuse mère ne put lui creuser un tombeau sur cette terre natale, que ses yeux découvraient de loin; la proscription l'en tenait écartée; les abîmes de l'Océan reçurent les restes de son enfant. Les premières méditations du jeune Olivier eurent donc pour objet un père mort sur l'échafaud, une mère livrée au désespoir, et un frère expirant sous ses yeux d'une manière presque tragique : doit-on s'étonner si, dans une situation aussi cruelle, exalté par des émotions trop fortes pour son âge, il contracta une violence qui dégénéra plus tard en férocité, chaque fois qu'une résistance trop opiniâtre vint heurter ses volontés?

La veuve de Clisson, ayant lutté six jours entiers

contre le courroux des vagues et les horreurs de la faim, parvint à prendre terre au port de Morlaix, qui tenait pour le parti de Montfort; elle y trouva Jeanne de Flandre, que le sort poursuivait alors avec acharnement : la conformité de leur situation lia ces deux femmes, qui avaient été ennemies dès le principe de la rupture des maisons de Blois et de Montfort. Olivier faisait l'orgueil de sa mère, son unique consolation; déjà son jeune courage exprimait énergiquement le désir de la vengeance, et, dans la position de la dame de Belleville, cette fureur précoce lui paraissait plus agréable que le développement des plus rares vertus. Voulant donner un père à son fils, seul rejeton d'une malheureuse famille, voulant lui assurer un protecteur dans un temps de troubles, Jeanne épousa en 1349 le sire de Bertelay, banneret pauvre, mais d'un caractère aventureux et entreprenant : elle espérait que la valeur éprouvée de ce mari la ferait rentrer en possession des domaines dont un décret du roi l'avait dépouillée. Sur ces entrefaites, Édouard III, toujours guidé par des vues politiques, la combla de bienfaits, en dédommagement de la perte de son premier époux, immolé en quelque façon pour avoir trop bien servi ses intérêts. D'un autre côté, la comtesse de Montfort, veuve à son tour, consacrant son existence à soutenir les prétentions dont son fils Jean venait d'hériter, s'efforçait à lui gagner des partisans : l'air martial du jeune Clisson, son humeur impétueuse, le montraient comme un défenseur qu'il importait d'attacher à la fortune de sa maison par les liens de la

reconnaissance. Mais Clisson devait tromper, et la prévoyance de Jeanne de Flandre, et la politique d'Édouard : ce Montfort dont il partagea les jeux, les premières sensations, n'eut pas de plus cruel ennemi que lui; ces Anglais, parmi lesquels il fit ses premières armes, ne trouvèrent pas de haine plus implacable que la sienne, et cependant on ne peut l'accuser ni d'ingratitude ni de légèreté; l'enchaînement des circonstances opéra seul ces variations.

La comtesse de Montfort voulut défendre elle-même les droits de son époux, sans exposer son fils aux hasards de la guerre; elle l'envoya à Londres : Clisson accompagna le prince; il étonna tout le monde par sa mâle beauté, assure Wasingham; on le regardait comme bien plus digne de régner sur le duché que Montfort, dont la complexion délicate n'inspirait que des inquiétudes. Édouard III conçut pour le jeune Olivier une affection singulière, il se plut à le combler de présents : lorsque Montfort dut paraître en Bretagne, le monarque donna à Clisson un équipage qui rivalisa de luxe et de richesse avec celui du prétendant.

Le duc de Lancastre, comme nous l'avons déjà vu, débarqua en Bretagne, conduisant une armée formidable; voulant frapper les esprits par une entreprise considérable, il assiégea Vannes (1357). Ce fut devant ces murs que les deux guerriers dont la Bretagne s'enorgueillit le plus fixèrent, dans deux armées opposées, l'attention générale par des faits d'armes éclatants : Duguesclin du côté de Blois, et

Clisson du côté de Montfort; le premier avait trente-six ans, le second vingt-un.

Dans les diverses rencontres Olivier se fit remarquer par une audace peu commune; les soldats, charmés de sa vaillance, lui montrèrent un attachement qui blessa l'amour-propre du duc de Lancastre. Clisson attirait tous les regards par une grâce chevaleresque; ses armures étaient magnifiques, ses coursiers les plus beaux de l'armée : ce goût pour le faste ne le quitta jamais; on a conservé, comme modèle, le dessin de son casque (1). Ses exploits, déjà l'objet des chants des ménestrels, enflèrent tellement sa vanité, que le rôle d'un brillant paladin, borné à quelques faits d'armes saillants, lui parut désormais au-dessous de lui; il aspira à exercer une influence politique sur les grands événements dont son pays était devenu le théâtre. Il se trouva placé naturellement à la tête du parti qui défendait les intérêts de Montfort : ceux qui le composaient, se voyant, non sans dépit, liés à l'Angleterre, cherchaient un centre commun; ils le rencontrèrent dans Clisson, et se réjouirent de marcher sous les ordres immédiats d'un chef né breton : ils auraient vainement demandé la même garantie au comte de Montfort, entièrement soumis aux volontés d'Édouard III. Jean IV, pour conserver l'affection de ses partisans, se vit contraint de s'appuyer sur Olivier et de se mettre, en quelque façon, sous son égide. L'autorité que Lancastre tirait

(1) Voyez les Antiquités du père Montfaucon, t. V.

de sa qualité de généralissime, pâlit auprès du crédit dont jouissait le jeune banneret. Olivier, soit qu'il eût des talents de Lancastre une opinion désavantageuse, soit qu'il ne pût commander à son aversion contre les Anglais, ne chercha point à gagner l'amitié d'un prince qu'une seule tête séparait du trône des Alfred; bien au contraire, il agit à son égard avec une hauteur qui flattait autant l'orgueil de ses compatriotes qu'elle blessait la fierté de Lancastre. On vit, dans une circonstance mémorable, jusqu'où pouvait aller son influence. Lors du malheureux traité de Bretigny, le duché occupa l'attention des plénipotentiaires : une clause portait que les places prises durant les hostilités seraient rendues de part et d'autre. Clisson, rentré par la force des armes dans une portion des fiefs dont sa famille avait été dépouillée par l'édit de Philippe de Valois, espérait que le nouveau traité de paix allait lui assurer la jouissance de l'autre portion; mais il n'en fut pas ainsi : les villes et les châteaux forts réclamés par lui restèrent entre les mains des Français. Olivier les envoya demander à Jean II d'un ton d'arrogance, qui surprit étrangement tout le monde; et telle était la prépondérance du banneret, que les deux souverains guidés par les mêmes vues, obtempérèrent à ses désirs. Édouard insista sur la restitution des domaines, voulant que le jeune Breton fût bien persuadé que c'était à ses bons offices qu'il en devait le recouvrement; d'un autre côté, le dauphin alors régent, depuis Charles V, dominé par de sages prévisions, essayait de préparer les voies pour attirer dans son parti

un guerrier qui paraissait destiné à diriger, en quelque façon, les affaires de la Bretagne. Clisson, qui dans son enfance n'avait eu qu'une frêle barque pour asile, qui naguère encore vivait des bienfaits d'un prince étranger, se trouvait, par la restitution de ses fiefs, le baron le plus considérable du duché; les Laval, les Rohan, les Beaumanoir, jouissaient d'une illustration mieux établie, mais ils possédaient moins de territoire. On lui remit Garnache, Château-de-Veaux et Château-Guy.

L'importance de ses domaines s'accrut encore par son mariage avec Jeanne de Laval; cette alliance le rendit une puissance d'un poids déterminant dans la querelle de Montfort et de Charles de Blois : jamais le premier ne fût devenu maître du duché, s'il n'eût compté Clisson au nombre de ses partisans. Ce fier vassal se forma une suite de quatre cents chevaliers et de mille écuyers ou bacheliers. Bouillant, emporté, d'une irascibilité extrême, il entendait que tout fléchît devant sa volonté. Jaloux de dominer, dédaignant les plaisirs à une époque de la vie où ils ont tant d'attraits, Olivier se montrait animé d'une ambition d'autant plus incommode, qu'elle flottait sans direction : l'unique but de ses désirs fut constamment de faire trembler son maître en le servant. Ce caractère si fortement prononcé distingue Clisson de tous ses contemporains, et le dessine d'une manière particulière dans le grand tableau du moyen âge.

Une prépondérance exclusive, des richesses immenses, une très-haute considération ne satisfaisaient pas encore le fils de Jeanne de Belleville. En effet,

le banneret se voyait placé contre son gré dans une fausse position : les infortunes de sa mère, aussi bien que la reconnaissance, l'avaient jeté dans le parti anglais, qu'il détestait au fond de l'âme. La mort cruelle de son père lui imposait l'obligation de combattre la France, pour laquelle son cœur nourrissait une véritable prédilection : les succès de Duguesclin, et la gloire que ce héros acquérait sous les étendards de Charles V, lui causaient une mortelle envie.

Le dénoûment de l'affaire relative à la succession de Jean III approchait. On sait qu'en 1364 les plaines d'Auray virent le terme de tant d'incertitudes. Nous avons déjà fait, dans la Vie de Duguesclin, le récit de cet événement mémorable; nous y revenons, afin de montrer la part que Clisson eut au succès.

La veille de la bataille, le conseil de Montfort insista pour qu'on attaquât l'ennemi au moment où, accablé de fatigue, il débouchait par Brech. « Je m'y oppose, s'écria Clisson; je me fais un scrupule de vaincre des hommes harassés de lassitude; un pareil triomphe est indigne de gens de cœur : attendons à demain, le repos aura rendu la partie moins inégale. » Cet avis, plus chevaleresque que sage, fut adopté sans difficulté, et, en raison d'une générosité qui tenait à l'esprit du temps, on repoussa les chances offertes par la fortune. Le lendemain, Clisson, dans la disposition des chefs principaux, reçut le commandement du corps opposé à Duguesclin. Le spectacle qu'auraient offert ces deux guerriers se rencontrant dans la mêlée eût sans doute été d'un intérêt bien vif : le sort en décida autrement. Olivier

était d'une taille médiocre, mais elle grandissait au combat; sa force prodigieuse lui ouvrait partout un passage : il abattait à ses pieds, à coups de hache, des ennemis vulgaires; dédaignant de pareils avantages, le paladin perçait les rangs en y cherchant son ennemi personnel, Beaumanoir : une haine héréditaire divisait leurs familles. « Beaumanoir, Beaumanoir, où es-tu? s'écriait Clisson d'une voix terrible; viens te mesurer avec moi. » Enfin il l'aperçoit au milieu de la mêlée, agissant en simple chevalier: nous avons dit ailleurs comment Beaumanoir, prisonnier sur parole, ne put obtenir un commandement. Olivier le joint à l'instant où celui-ci abattait le casque de Gauthier Huet; il allait l'aborder lorsque Geoffroi de Kerimel le croise, l'attaque de front, fend sa visière et le frappe violemment au-dessus de l'œil gauche. Une blessure aussi grave n'empêcha point Olivier de prendre part à la lutte. Kerimel venait d'échapper à sa furie en se réfugiant derrière un gros d'arbalétriers français. En ce moment tous les efforts se réunissaient contre le centre, où combattait Charles de Blois. Ayant contraint l'aile gauche des ennemis à lui céder le terrain, Olivier arriva sur ce point avec sa division lorsque l'époux de Jeanne de Penthièvre recevait le coup mortel. Dès lors la bataille fut gagnée; mais il importait de dissiper le reste des vaincus de crainte que ces débris, ralliés par quelques chefs audacieux, ne parvinssent à former une masse capable de défendre la cause des enfants de Charles de Blois. Plein de cette idée, Clisson se mit à la poursuite du centre et de l'aile gauche, tan-

dis que Chandos et Montfort s'unissaient pour accabler Duguesclin, dont l'opiniâtreté tenait en échec les vainqueurs. Olivier, emporté par sa fougue, harcela les fuyards, sans se laisser arrêter par les douleurs de sa blessure; le sang qui en sortait l'animait encore davantage : son bras immola un nombre considérable de ces malheureux; enfin Olivier, las de frapper, prit la résolution de rejoindre l'armée. Il revint au camp vers la chute du jour, ramenant une foule de prisonniers. Montfort courut au-devant de lui, l'embrassa en disant : « Après Dieu et Chandos, c'est à vous que je dois la victoire. » En même temps il versa du vin dans le hanap ducal, voulant que le général anglais et le banneret breton y bussent ensemble : c'était une distinction insigne; mais Clisson n'accepta point cet honneur, attendu qu'un autre devait le partager. Ce refus piqua extrêmement Montfort, et devint la première origine de la mésintelligence qui, plus tard, éclata entre le duc et son trop puissant vassal.

Jean IV ne tarda point à s'apercevoir qu'il ne pourrait jamais se soutenir en Bretagne contre le gré du roi de France : il s'agissait donc de se ménager ses bonnes grâces. En conséquence, on prépara une magnifique ambassade, à la tête de laquelle fut placé Clisson. Le plénipotentiaire entra dans Paris accompagné d'une suite nombreuse. D'abord le souvenir du trépas de son père lui fit regarder d'un œil irrité les lieux dans lesquels les malheurs de sa famille avaient commencé; il reçut d'un air de hauteur l'accueil bienveillant du monarque. Charles V ne se laissa point

rebuter : « La haine que vous portez à la France, lui dit-il, est légitime, et honore votre cœur; mais l'équité et votre intérêt exigent que vous y mettiez des bornes. » Depuis longtemps Charles V formait des projets sur Clisson, dont la réputation et l'influence balançaient en Bretagne le pouvoir de Montfort; il sut tellement flatter ce caractère superbe, que dès ce moment tout lui fit espérer que la conquête d'Olivier ne rencontrerait pas d'obstacles.

Fier des avances qu'on venait de lui prodiguer, Clisson, rentré dans le duché, se mit à redoubler de morgue à l'égard de son souverain, l'accusant d'accorder aux Anglais une confiance capable de choquer ses sujets : le duc répondit à ces reproches en termes évasifs. Olivier, excité par les barons, résolut de provoquer un éclat : il insista auprès de Montfort pour qu'on lui cédât le château de Gavre, voulant le réunir à la seigneurie de Blain. Le Gavre avait été donné en dotation à Chandos, le lendemain de la victoire d'Auray : Clisson devait d'autant moins l'ignorer, que la bannière de ce général flottait depuis cette époque sur la haute tour du château. Le duc, étonné, lui répliqua par un refus : « Ne savez-vous pas, dit-il, que j'en ai disposé en faveur de Chandos? » Sur cette réponse, Clisson entra dans une colère inexprimable : « Vous abandonnez vos vrais amis, pour ne penser qu'aux étrangers; mais sachez que je me donne au diable si jamais Anglais est mon voisin (1). » En disant ces mots il quitte brusquement le prince, court dans

(1) Tous les historiens de Bretagne.

ses domaines, réunit ses hommes d'armes, se porte sur le Gavre, s'en empare et le livre aux flammes. Olivier termina cette expédition en ordonnant de charger sur plusieurs centaines de chariots les pierres du château : il s'en servit pour construire l'aile qui manquait à celui de Blain.

Le duc, dont l'autorité était mal affermie, dévora cette offense. On ne peut concevoir comment le valeureux Chandos ne chercha point à venger par les armes un outrage aussi sanglant; il se contenta d'en porter ses plaintes au prince de Galles, que sa réputation rendait l'arbitre des chevaliers de toute la chrétienté : on en référait à sa décision quand il s'élevait un différend entre deux paladins. Le vainqueur de Poitiers, jugeant la conduite de Clisson fort répréhensible, lui adressa de sévères remontrances. L'impétueux Breton, loin de se soumettre à un arrêt que tout autre aurait reçu avec respect, le regarda comme une insulte : traitant comme un égal l'héritier présomptif du trône d'Angleterre, il l'envoya défier, en réparation des reproches qu'on lui avait transmis de sa part. Deux de ses écuyers arrivèrent à Bordeaux, où résidait le prince Noir : introduits dans la salle du conseil, ils jetèrent un gantelet d'acier, en signifiant le cartel; les spectateurs restèrent pétrifiés. Édouard répondit, sans s'émouvoir, qu'il refusait le combat, empêcha même Kenolles et Roos de relever le gantelet, et intima aux écuyers bretons l'ordre de sortir sur-le-champ des terres de son gouvernement : en même temps il dépêcha un message à Jean IV, pour lui témoigner sa surprise de la conduite de

Clisson, en demandant si la Bretagne oubliait déjà qu'elle tenait son maître de l'Angleterre. Ceci aigrit davantage les esprits. Montfort, très-embarrassé, crut atténuer le mal en éloignant Olivier : il le chargea d'aller une seconde fois soumettre quelques réclamations au conseil de France. Cette mission avait pour objet d'assurer Charles V de la constante amitié du duc de Bretagne, et de demander la restitution de plusieurs places sur les frontières du duché. Olivier déploya comme négociateur un zèle extrême; il peignit en termes chaleureux l'attachement de son souverain à la France : mais quelle fut sa confusion lorsque Charles V l'informa qu'au mépris de la foi jurée, Montfort prenait ses dispositions pour livrer passage aux troupes britanniques qui allaient en Guienne rejoindre l'armée du prince Noir! Le monarque se plaignit amèrement de ce que le duc de Bretagne lui adressait des protestations de fidélité par la voix d'un ambassadeur, tandis qu'il violait de la manière la plus manifeste les traités existants. Olivier, confus de jouer un rôle indigne de son caractère, déclara à Charles V qu'il abandonnait sans retour le parti de Montfort, et qu'il acceptait les offres du roi de France.

Le royaume se trouvait alors privé de ses plus vaillants défenseurs : Duguesclin combattait en Espagne pour la cause de Transtamarre, le maréchal de Blainville remplissait une mission auprès du roi de Danemark, Sancerre défendait le Quercy contre les attaques de Charles le Mauvais : il ne restait à la disposition du roi aucun général de réputation. Les services de

Clisson furent agréés; on le nomma *lieutenant pour le roi* dans la province de Guienne, où la France possédait encore un certain nombre de places fortes. Cet emploi le rendait l'égal du duc d'Anjou, commandant en Languedoc, et mettait sous ses ordres les troupes disséminées dans les provinces de l'ouest. Décoré de son nouveau titre, Olivier revint en Bretagne, brava le duc jusque dans son palais, étalant partout les insignes de sa haute dignité, et se faisant précéder constamment de deux hérauts aux armes de France. Il se hâta de visiter ses domaines, y leva une compagnie de trois cents lances, mille huit cents hommes parfaitement équipés, et vint les présenter à Charles V, qui lui fournit sur-le-champ l'occasion de se signaler.

Édouard, ne pouvant, en raison de la trêve, attaquer la France ouvertement, rejeta sur son territoire le reste des malandrins ramenés de la Castille par le prince Noir. Ces aventuriers, grossis d'autres soldats licenciés et de quelques chevaliers anglais, envahirent la Saintonge : ils y exercèrent d'affreux ravages. De son côté, Charles V, qui nourrissait des projets hostiles contre Édouard III, excitait les barons aquitains à secouer le joug de l'Angleterre, n'étant pas lui-même en mesure de provoquer le trop redoutable Plantagenet; mais arrêter les dévastations des malandrins parut le plus pressé : le roi chargea Olivier de ce soin; c'était lui confier le salut de l'État. Le guerrier breton passait pour aussi expérimenté que brave : il partit de Paris le 1er mai 1369, suivi de trois mille hommes, traversa le royaume, et arriva à Saintes

sans avoir rencontré d'obstacle sérieux; il forma un corps de huit mille vieux soldats, en ramassant les troupes disséminées dans les provinces voisines, et courut assaillir l'ennemi auprès de Jonsac. Les malandrins, surpris, reculèrent en bon ordre jusque sur la rive droite de la Charente, et s'y concentrèrent, attendant de pied ferme les Français : Clisson les ayant suivis pas à pas, se trouva en leur présence. C'était la première fois que le fils de Jeanne de Belleville allait croiser le fer contre ces Anglais dont il avait naguère partagé les triomphes; mais sa liaison avec eux devait son origine à un concours de circonstances indépendantes de sa volonté : en les combattant le Breton reprenait sa position naturelle; aussi mit-il dans son attaque une vigueur qui semblait accrue par la contrainte dans laquelle des motifs politiques l'avaient tenu si longtemps. Les malandrins n'étaient pas des ennemis faciles à vaincre; durant un mois ils défendirent vaillamment les deux rives de la Dordogne : ils furent enfin obligés de céder aux efforts d'un général qu'une résistance trop prolongée enflammait davantage. Les débris de leurs divisions essayèrent de passer la rivière sur des barques réunies depuis longtemps à cet effet : Clisson, devinant leur projet, avait pris la même précaution; il parut à la tête d'une escadre, et la manœuvra avec la supériorité d'un guerrier accoutumé aux combats de mer. On a vu que, dès ses premiers ans, il en avait fait l'apprentissage au milieu des plus tristes circonstances. La majeure partie des embarcations fut enlevée à l'abordage; tout ce qui les montait périt en combattant : des huit ou

dix mille aventuriers vomis par l'Angleterre, il ne resta que quelques centaines d'hommes.

La défaite des malandrins renversa tous les projets des deux Édouard, donna le temps à Duguesclin de revenir d'Espagne, et acquit à Olivier une réputation d'habileté que personne n'osa lui contester.

Le vainqueur abandonna la Guienne : Charles V le rappelait à Paris, voulant le consulter sur son projet de devancer les Plantagenets dans l'attaque qu'ils préparaient sourdement. Clisson, loin de l'en détourner, ne fit que l'y encourager : car son humeur belliqueuse recherchait avidement les occasions de se signaler. Désirant témoigner au monarque le zèle qui l'animait, il se hâta de se rendre en Bretagne, autant pour lever des soldats sur ses propres terres, que pour exciter ses compatriotes à servir la cause de la France. Duguesclin, guidé par de semblables motifs, arriva dans le duché le mois suivant. Clisson témoignait à Bertrand une amitié qui tenait de la vénération, lui montrant une déférence dont il n'avait usé à l'égard de personne. Olivier alla le visiter au château de Pontorson, accompagné d'une nombreuse escorte de clients. Le vainqueur de Montiel le reçut avec sa simplicité ordinaire; de son côté Olivier, charmé de Bertrand, lui déclara vivement qu'il aspirait à la faveur de porter le titre de son frère d'armes. Cette confraternité tombait en désuétude depuis que le zèle chevaleresque se refroidissait; il appartenait à deux hommes comme Duguesclin et Olivier de la remettre en honneur. Bertrand ne pouvait concevoir pour Clisson une affection bien réelle, car leurs carac-

tères différaient essentiellement : le premier, humain, affable, libéral, brillait par un désintéressement antique, rehaussant son mérite par une excessive modestie; le second, dur, emporté, avantageux, montrait pour le faste un goût qui lui faisait trop aimer les richesses : l'un gagnait la confiance de ceux qui l'approchaient, l'autre n'inspirait que de la crainte. Bertrand, invariable dans sa conduite, fournit une carrière exempte de trouble; Olivier, livré aux écarts d'une ambition démesurée, fut souvent abreuvé de dégoûts. On ne remarquait de conforme entre eux que le courage, la loyauté, et le ressentiment qu'ils portaient à Montfort. Ainsi ce fut la politique, plutôt que la véritable amitié, qui engagea Duguesclin à choisir Clisson pour son frère d'armes. Admirable jusque dans les moindres détails, il avait jugé qu'Olivier abandonné à la fougue de ses passions, aujourd'hui l'ennemi de l'Angleterre et du duc de Bretagne, pouvait le lendemain changer d'opinion; il importait de l'attacher à la France par de nouveaux liens : ceux de la confraternité d'armes devaient fixer invariablement ce caractère volage. Pas un seul guerrier ne se rappelait alors (1369) avoir vu former une de ces associations; ce fut une raison de plus pour que Bertrand voulût en donner le spectacle à ses contemporains.

Les bannerets bretons, français et normands, accoururent à Pontorson pour assister à cette curieuse solennité. Duguesclin et Clisson y déployèrent un grand appareil. Comme toutes les réunions de barons se terminaient par un tournoi, c'était dans le champ destiné à la joûte que la solennité devait avoir lieu.

On consacrait aux prières les deux jours qui précédaient la *cérémonie*, car les hommes valeureux de cette époque préludaient constamment aux actions importantes de leur vie par implorer l'assistance de Dieu. On disposait la lice avec soin; des femmes, richement parées, garnissaient les estrades; d'anciens bannerets, la baguette blanche à la main, prenaient place comme juges du camp. Les armoiries des deux preux décoraient l'entrée de la barrière; enfin eux-mêmes arrivaient au bruit des fanfares. Les deux chevaliers, précédés de la bannière de leur maison, paraissaient sans armes, la tête couverte d'un bonnet de mailles; les écuyers d'honneur les suivaient, chargés des différentes pièces de leurs armures: l'un sou tenait le casque sur le pommeau de la selle, un autre conduisait le *destrier*, grand cheval de bataille, appelé de ce nom vu que l'écuyer le tenait toujours de la main droite. Les chevaliers se rapprochaient de manière à croiser les destriers, chacun ôtait alors les pièces de son armure et les échangeait avec celles de son frère d'armes; ils mettaient ensuite leur main droite gantelée l'une dans celle de l'autre, pendant que le héraut lisait à haute voix la formule du serment (1). La lecture terminée, les deux chevaliers mettaient pied à terre, mangeaient les épices, et buvaient dans le même hanap (coupe) le *clairet*, liqueur faite de vin blanc et de miel; les deux paladins allaient ensuite s'asseoir auprès de leurs armoiries. Les ménestrels entonnaient des chants, prenant pour su-

(1) Voyez Saint-Palaye. De la Chevalerie, t. II.

jet les hauts faits d'armes et les traits de vertu des deux frères; à ces chants succédaient des *entremets*, espèce de représentations théâtrales semblables à nos proverbes, et jouées par des bateleurs : ils servaient aussi à remplir les intervalles des services dans les festins splendides.

A l'issue des entremets les fanfares guerrières annonçaient l'ouverture du champ, et appelaient les chevaliers poursuivants; les deux frères se présentaient comme *tenants d'armes*, c'est-à-dire disposés à satisfaire tous les jouteurs qui se présenteraient. Nous avons dit que les armoiries des héros de la fête décoraient les abords de la barrière : chaque poursuivant qui entrait en lice touchait du bout de sa lance l'écu de l'un des paladins, et le défiait ainsi au combat; alors celui des deux guerriers auquel n'appartenait pas le bouclier répondait pour son frère, voulant prouver ainsi que les injures faites à l'un étaient communes à l'autre. Les juges ordonnaient de clore le tournoi par le *coup de lance des dames* : et puis par la *mêlée*: la lice offrait alors l'image d'une véritable rencontre; tous ceux qui avaient couru y prenaient part, et souvent les chevaliers vaincus dans le cours de la joute attendaient ce moment pour venger leur défaite. Ces jeux guerriers se terminaient rarement sans quelques acccidents graves. Philippe Mouskes parle d'un tournoi donné à Nuys, dans la mêlée duquel il périt quarante-deux chevaliers : les dames obtenaient fréquemment que la mêlée n'eût pas lieu.

Olivier et Duguesclin partirent le surlendemain de a cérémonie, et allèrent ouvrir la campagne de 1370,

si glorieuse pour les armes de la France : nous en avons donné la relation dans la vie de Bertrand ; nous en parlerons encore pour retracer les faits particuliers qui se rattachent à Olivier. Il commandait l'arrière-garde, lorsque Duguesclin se mit en marche à la chute du jour pour aller surprendre Grandson au milieu de son camp de Pontvallain ; le général en chef devança la colonne, comme nous l'avons vu, accompagné seulement de quelques troupes, car le mauvais état des chemins empêcha que tous ses gens ne pussent le suivre : le héros breton, sans se laisser arrêter par ce contre-temps, avait commencé l'attaque. Grandson, nullement déconcerté, sut résister au premier choc, et aurait fini par écraser son agresseur sans l'arrivée successive des divisions françaises ; Olivier conduisait les dernières. Un trajet de quatorze heures les avait accablées de fatigue ; mais il sut ranimer la résolution de ses soldats, en leur montrant de loin les Français enveloppés de tous côtés par les Anglais : il s'élance de la forêt, entraînant ses divisions, et franchit rapidement l'espace qui le sépare du champ de bataille ; la jonction de Clisson rétablit d'abord l'équilibre, et fait ensuite pencher la balance. A travers les horreurs de la mêlée, il aperçoit Duguesclin entouré d'assaillants, il voit la hache de Grandson suspendue sur la tête de son frère d'armes : Olivier se précipite, et survient dans l'instant où Grandson, ayant porté à faux le coup destiné à Duguesclin, venait d'être renversé par ce dernier. Clisson, s'étant jeté sur l'Anglais, allait lui abattre la tête,

lorsque le généreux Bertrand écarta la hache avec son gantelet.

La prise de Grandson n'avait pas terminé l'action; de nombreux pelotons ralliés par Hennequin, Guifart et Thomelin offraient aux fuyards un point de réunion : agglomérés en un seul corps, ils déterminèrent leur mouvement de retraite : le succès remporté en ce jour allait ne présenter aucun avantage majeur, si on laissait échapper ces divisions. Duguesclin et Clisson sont animés de la même pensée, les soldats la partagent, ils s'avancent impétueusement pour compléter leur triomphe : l'un et l'autre attaquent de front les Anglais, tandis que le maréchal de Blainville et le sire de Rohan les enveloppent par les ailes. L'ennemi oppose une vigoureuse résistance : la valeur personnelle des trois chefs, Hennequin, Guifart et Thomelin, tenait la fortune en suspens; le dernier se faisait remarquer par une taille gigantesque; armé d'un gros bâton, ferré aux deux bouts, il brisait les lances et les épées; les casques ne garantissaient même pas de ses atteintes : chaque chevalier qu'il touchait roulait à ses pieds. C'est ainsi que périt le jeune Cressonnailles, varlet et élève de Clisson. Olivier voit chanceler son écuyer; enflammé de colère, il perce la foule qui entourait Thomelin, aborde ce terrible jouteur, et d' un revers de hache coupe le bâton ferré de l'Anglais. Celui-ci jette les débris de son arme, et, mettant l'épée, à la main, fond sur son adversaire, le frappe droit à la poitrine en poussant un cri de joie, croyant l'avoir percé; mais le Bre-

ton portait cuirasse sous sa cotte d'armes, et l'épée cassa dessus. Le capitaine, désarmé, tombe aux genoux de son vainqueur, qui lui donne la vie. La défaite de Thomelin et des autres chefs, vaincus sur un autre point par le maréchal de Blainville et par le connétable, termina le combat.

Olivier venait de contribuer puissamment au brillant début de cette campagne, qui ramena la fortune sous les étendards des Valois; il en suivit le cours en se signalant par mille exploits divers, et eut l'honneur de la terminer par un fait éclatant. Après le combat de Pontvallain et la prise de Bressuire, cette vaste ligne anglaise, qui partageait le territoire de Paris à Bordeaux, disparut comme par enchantement. Robert Kenolles se crut trop heureux de recueillir les débris de son armée, et conçut l'espoir de les soustraire aux poursuites des Français, en les embarquant sur la flotte qui croisait devant la Rochelle. Six mille hommes se trouvaient rassemblés par ses soins : ces soldats, épouvantés des revers essuyés sans interruption depuis trois mois, demandaient instamment de quitter une terre qui avait dévoré tous leurs compagnons d'armes. Kenolles se rapprocha des grèves de la Bretagne, en longeant les marais du Poitou; il devança cette division, afin de hâter les préparatifs de l'embarquement, laissant le commandement au sire de Neuville. Celui-ci, persuadé que la marche rétrograde de sa troupe avait trompé les calculs de l'ennemi, se dirigeait en pleine sécurité vers les côtes de l'Océan. Clisson, chargé de veiller sur la retraite des Anglais, les suivait de loin sans perdre un seul de

leurs mouvements : il tenait une route tracée au travers des fondrières. Le vicomte de Rohan, les sires de Rochefort, de Beaumanoir, et quatre mille hommes de troupes l'accompagnaient. Cependant les soldats de Kenolles avaient gagné du chemin sans rencontrer d'obstacles; déjà ils apercevaient l'élément protecteur qui allait les dérober au fer d'un vainqueur irrité, lorsque tout-à-coup ils aperçurent devant eux ces bannières chargées d'hermines, dont la vue, pendant cette campagne, n'avait cessé d'être pour eux le pronostic d'une défaite certaine. Les cris de *Clisson*, de *Rohan*, les remplissent d'une épouvante telle, qu'ils ne songent point à se défendre; chacun d'eux cherche son salut dans la fuite. En vain le sire de Neuville et les autres chefs essayent de les rallier; ils se voient abandonnés : le petit nombre de soldats qui se serrent autour d'eux sont taillés en pièces. Le sire de Neuville, désespéré, tend son gantelet à Clisson; on poursuit les fuyards jusque sur la plage; ils sont tués ou précipités dans les flots. Olivier ne comptait pour rien ce brillant succès, s'il ne tenait en sa puissance Robert Kenolles, comme trophée de sa victoire : il le chercha dans tout le Poitou; mais Robert parvint à lui échapper, et alla cacher sa honte au fond du château de Derval, situé au milieu des possessions de Montfort.

L'anéantissement de l'armée de Kenolles ne termina point la guerre; elle continua toujours au désavantage de l'Angleterre. Clisson, envoyé en Poitou, contraignit les troupes du prince de Galles à lever le siége de Moncontour. Les Anglais ressentaient dou-

blement ces revers, car celui qu'ils en accusaient sortait de leurs rangs. Le vieux Édouard ne pouvait se consoler d'avoir élevé dans sa maison, en quelque sorte, un homme dont le courage lui était si fatal. Pour servir le ressentiment de ce monarque et calmer ses regrets, les principaux chevaliers jurèrent en sa présence de prendre Clisson mort ou vif. Ils n'épargnèrent aucun soin pour accomplir cette promesse, et dans toutes les rencontres Olivier avait à soutenir le poids de milliers d'ennemis conjurés pour consommer sa perte. Cet acharnement à le poursuivre flattait sa vanité; mais sa sûreté le forçait nécessairement de ne point accorder de quartier : il en résulta une lutte horrible. Nous nous contenterons de citer un seul exemple qui montrera jusqu'à quel point Clisson et les Anglais poussaient le ressentiment.

Olivier, ayant terminé ses opérations par la prise de Taillebourg et d'Angoulême, s'unit au connétable dans le but de former en commun le siége de la Rochelle. Cette ville tomba au pouvoir des Français; mais la conquête ne devait recevoir son complément que par la réduction des forteresses qui l'entouraient La plus redoutable était Benon; elle appartenait au captal du Buch : ce général y tenait une garnison nombreuse. Duguesclin vint l'investir; Clisson fut chargé d'en bloquer la partie orientale. Les Anglais firent une belle défense; leurs sorties continuelles incommodaient singulièrement les assiégés. Le gouverneur en dirigea une, dans la nuit, vers la tour de l'est; la compagnie aux ordres de Geoffroy Payen, ami et parent de Clisson, occupait ce poste avancé. La tour

fut enlevée, en dépit de la courageuse résistance de ses défenseurs : Geoffroi Payen, atteint de plusieurs coups, dut rendre les armes. Les vainqueurs, ayant admiré sa vaillance, eurent pour lui de grands égards; ils le conduisirent à Benon, ainsi que les autres prisonniers. Dans le trajet, le chef anglais demanda à Payen de quelle division de l'armée française il faisait partie; celui-ci répondit sans défiance : « Nous sommes tous de la chevauchée de Clisson. — De Clisson! s'écrièrent en fureur les Anglais; de Clisson! » Au même instant ils font main-basse sur Geoffroy Payen, et l'égorgent impitoyablement; ses compagnons subissent le même sort : deux de ces malheureux eurent le bonheur d'échapper aux barbares, et vinrent au camp raconter la tragique aventure. L'annonce de cet attentat, qui violait les lois de la guerre et de l'humanité, fit pousser un cri d'indignation. Olivier, dans le délire de la rage, se porta rapidement, escorté d'une troupe de cavalerie, sur le chemin de Benon, espérant couper la retraite aux Anglais; mais il arriva trop tard, ayant eu seulement le temps de recevoir les derniers soupirs de Geoffroy, qui lui demanda vengeance : on la lui promit éclatante; le reste des hommes d'armes gisaient mutilés sur la poussière. Clisson fit entre les mains de trois chevaliers le serment d'user de représailles, de n'épargner aucun Anglais renfermé dans Benon. La garnison, dépourvue de vivres, affaiblie par des sorties réitérées, se vit obligée de capituler : Olivier demanda au connétable la faculté de disposer des prisonniers suivant son bon plaisir; ce qui se pratiquait en maintes circonstances. Duguesclin, soit

qu'il ignorât le serment de son frère d'armes, soit que le souvenir n'en fût point présent à sa pensée, lui accorda les prisonniers. Clisson, s'autorisant de l'agrément du connétable, ordonna à ses soldats de faire sortir les Anglais par une petite porte latérale de la forteresse, et lui-même se mit en travers de cette ouverture, tenant une hache d'acier; il brisa la tête du premier qui sortit, et immola ainsi aux mânes de ses amis jusqu'à douze Anglais. Des bannerets accoururent; et firent cesser cette boucherie. Si les lois de la guerre autorisent les représailles, l'humanité n'en déplore pas moins cette affreuse coutume. La gloire de Clisson serait plus pure s'il avait su modérer la violence qui le portait à venger sans merci le froid assassinat de ses compagnons d'armes, égorgés en haine de sa personne.

Une trêve ménagée en 1373 par les bons offices de Grégoire XI, interrompit cette guerre acharnée; des plénipotentiaires se réunirent à Bruges pour traiter d'une paix définitive. Olivier de Clisson alla se reposer de ses fatigues dans le château de Josselin, acheté au comte d'Alençon. Ce château, bâti sur un roc, dominant une vallée arrosée par l'Oust, appartint jadis aux Templiers. Olivier en fit l'acquisition, le jugeant susceptible d'être transformé en une forteresse, qui deviendrait le point central de ses autres domaines.

Montfort, sentant le danger de laisser établir au milieu de ses États un homme aussi redoutable, traversa cette négociation; mais il échoua, et Clisson put se mettre en possession de Josselin le 15 mai 1373.

Il se hâta d'en augmenter les fortifications (1), et l'embellit de la manière la plus élégante : c'est là qu'Olivier reçut la visite de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Il donna à ce prince des fêtes magnifiques, et le conduisit chez le duc de Bretagne, qui, à la faveur de la trêve, venait de rentrer dans son duché. Montfort montra de l'empressement auprès du Navarrais, en raison de la haine que Charles nourrissait contre les Valois; mais il reçut très-froidement ce superbe Clisson, jadis son ami et aujourd'hui l'allié de son plus cruel adversaire. Cette animosité n'était pas tellement enracinée dans son cœur, qu'elle ne pût disparaître devant une explication franche : ce rapprochement, tant désiré par les amis désintéressés de Jean IV, aurait eu lieu peut-être sans la présence de Charles le Mauvais, dont le génie malfaisant se plaisait à souffler le feu de la discorde.

Le duchesse de Bretagne, fille d'Édouard III, passait pour la plus belle personne de son temps; Montfort en paraissait fort jaloux. Moins aveuglée par la haine que son époux, Isabelle pensait que l'on pouvait ramener les bannerets bretons au moyen d'affectueuses prévenances, et non en les traitant avec une roideur continuelle. Elle fit donc un accueil distingué à Clis-

(1) Ce château existe en partie. La façade est demeurée intacte : c'est un chef-d'œuvre d'architecture gothique. La devise de Clisson, *à plus*, est reproduite sur la galerie et dans les appartements intérieurs : les lettres sont formées par des serpents qui se replient. Le temps détruit chaque jour ce beau monument. Il appartient maintenant aux héritiers de M. le duc de Rohan-Chabot, mort archevêque de Besançon.

son, l'homme le plus influent du duché. Les attentions de la duchesse flattèrent l'amour-propre d'Olivier; il crut que son mérite personnel inspirait seul Isabelle en cette circonstance. Le Navarrais, à qui rien n'échappait, se fit un malin plaisir d'exciter la jalousie de Montfort, en lui montrant la duchesse éprise de Clisson, et celui-ci ardent à poursuivre ses succès jusque dans le palais de son souverain : « J'aimerais mieux mourir, disait Charles le Mauvais à Jean IV, que de souffrir une telle vilenie comme le sire de Clisson vous fait. Il aime la duchesse votre femme, je l'ai vu causer avec elle très-vivement derrière une courtine (1). » Montfort s'en rapporta aux discours du Navarrais, et, oubliant tout à la fois sa propre dignité et les devoirs d'un chevalier, il conçut le projet de faire périr Clisson dans une fête annoncée pour le lendemain. D'après ses ordres, douze valets devaient s'emparer d'Olivier à la faveur d'un incendie, allumé à dessein pour causer de la confusion, le traîner au fond des jardins, et l'y étrangler. Mais Clisson, averti du danger on ignore comment, sortit furtivement du château : il courait sur la route de Vannes, que le duc le croyait encore occupé des plaisirs de la fête. Trompé dans ses désirs de vengeance, honteux d'une action qui le dégradait à ses propres yeux, Montfort perdit toute retenue, et querella sa femme; il fit un éclat fâcheux. Le Navarrais, tout joyeux du mal qu'il occasionnait, craignit néanmoins que tout ne s'éclaircît; le fourbe, s'imaginant que les deux rivaux, rac-

(1) Tous les historiens de la Bretagne.

commodés entre eux, pourraient le punir de sa noirceur, se hâta de quitter des lieux où, pour prix d'une hospitalité généreuse, il venait de fomenter la haine et le désordre.

Dès ce moment toute réconciliation entre Jean IV et son puissant vassal devint impossible : le premier jura de laver son affront dans le sang de son ennemi; le second, tirant vanité de l'accusation qui pesait sur lui, dédaigna de se justifier. Le duc, au mépris de la trêve, recommença les hostilités contre le parti des feudataires confédérés. Il sut que Clisson et Beaumanoir s'étaient jetés dans Quimperlé avec quelques troupes; à cette nouvelle, Montfort leva le siége de Saint-Brieux, entrepris la veille, marcha deux jours entiers, et investit Quimperlé, au grand étonnement de Clisson. Malgré l'héroïque défense de celui-ci, la ville ne put tenir; Olivier et Beaumanoir se retirèrent, accompagnés de vingt chevaliers, dans la citadelle, qui passait pour imprenable. Jean IV, animé de fureur, les y resserra sans essayer d'emporter la tour de vive force. Clisson, escorté par tous ses gens, sortit au milieu de la nuit, pour incendier le camp et se frayer un passage à travers les flammes. Soit qu'il eût mal pris ses dispositions, soit qu'on eût deviné son projet, il fut reçu vaillamment; enfin, après avoir combattu avec un acharnement dont lui seul était capable, Olivier regagna péniblement l'entrée du fort; mais, redoutable jusque dans sa disgrâce, le banneret, secondé on ne peut mieux par ses braves compagnons, avait tué huit cents hommes. Cette perte accrut la colère de Jean IV, qui mit plus d'obstination à con-

tinuer le blocus. Les assiégés, réduits au désespoir, privés de vivres, demandèrent à capituler. Clisson, sachant le sort que lui réservait un vainqueur impitoyable, se montrait décidé à subir les sacrifices les plus cruels, pour s'y soustraire. Beaumanoir et lui offrirent de se rendre, sous condition d'être mis à rançon, pour laquelle ils promettaient la moitié de leurs domaines et une somme considérable. Ces propositions devaient paraître fort avantageuses aux yeux de Montfort, qui manquait d'argent : elles furent cependant repoussées, tant les hommes se laissent aveugler par la passion! Le duc exigeait que les assiégés se missent à sa discrétion. Néanmoins, par considération pour les bannerets bretons renfermés dans Quimperlé, il accorda huit jours de délai durant lesquels on devait dresser les termes de la capitulation. Montfort ne fit même aucune difficulté pour laisser entrer des vivres dans la place, tant il était certain qu'Olivier ne pouvait s'échapper de la citadelle, et qu'il pourrait à loisir assouvir sa vengeance sur cet odieux rival. Le sort trompa son attente; dans l'intervalle des huit jours accordés, deux chevaliers apportèrent de la part du duc de Lancastre la copie du traité de paix signé à Bruges (1375), et l'invitation très-expresse de cesser à l'instant même les hostilités. Montfort, au désespoir, ne put se dispenser de lever le siége, et Olivier de Clisson échappa par ce moyen à un danger plus pressant que celui qu'il avait couru dans les champs d'Auray et de Pontvallain. En vertu de la convention conclue à Bruges, la paix était assurée entre la France et l'Angleterre pour quarante ans : le duc d'Anjou et le chan-

celier la Rivière d'une part, le duc de Lancastre et le sire de Latimer de l'autre, devaient régler les affaires de la Bretagne. Les plénipotentiaires, jaloux de mettre le pays à l'abri des désordres durant les négociations, décidèrent que les troupes anglaises, ainsi que Montfort, videraient le duché. Jean IV se vit contraint de subir cette dure condition; il s'embarqua dans le port de Brest, vers la fin de novembre 1370. Dès ce moment Clisson exerça sur la Bretagne une espèce de protectorat, l'espace de deux années. Montfort, retiré en Angleterre, y vivait comme un réfugié obscur, et n'espérait plus rentrer en possession de ses États, lorsqu'un incident fortuit vint relever ses espérances. Dans la fortune des princes, le temps les sert souvent mieux que leurs propres efforts.

La mort d'Édouard III avait modifié la politique des deux puissances rivales : les hostilités recommencèrent en Guienne et en Poitou. Le conseil de Richard II s'occupa activement à ranimer le parti de Montfort; d'un autre côté, Charles V, guidé par une ambition aussi imprudente qu'injuste, n'aspirait qu'à réunir à la couronne le duché, afin de le soustraire entièrement à l'influence de l'Angleterre. Olivier de Clisson, le vice-roi du duché, reçut l'ordre d'enlever les places que Jean IV y conservait encore : Brest, Saint-Brieux et Auray. Cette dernière ville avait vu renouveler en entier sa population, qui se trouvait alors composée d'Anglais et de Bretons, zélés partisans de la maison de Flandre : la conquête en avait été tentée plusieurs fois sans succès. Clisson en forma le siége le 15 août 1378. Les habitants, abondamment

pourvus de vivres, défendus par des fortifications nouvellement élevées, rirent d'abord des efforts du *roi borgne* : ils appelaient ainsi Olivier, qui treize ans auparavant avait perdu un œil devant leurs murs. Ces sarcasmes aigrissaient le guerrier; il fit combler les fossés, animant les ouvriers par son exemple. Ces apprêts terminés, les machines de guerre s'approchèrent, et battirent les murailles à coups redoublés : les assiégés répondirent par une grêle de traits et de pierres. Les machines furent brisées, ne pouvant supporter le poids des blocs de bois et de meubles qu'on laissait rouler du haut des remparts. Clisson, voyant que cette résistance lassait la résolution de ses soldats, fit distribuer les échelles comme dernière ressource. Il en saisit une d'un bras vigoureux, l'applique contre la muraille, et monte le premier, au milieu d'une pluie de pierres; le choc d'une poutre casse son échelle, et l'étend lui-même tout étourdi. Cet échec, loin de rebuter les assaillants, les enflamme davantage. Clisson, remis de sa chute, accourt animé de fureur, et conduit ses soldats à l'escalade; afin de suppléer aux échelles, il pique dans le mur son poignard ainsi que sa dague, et s'élève par ce moyen à une certaine hauteur : les Bretons se sentent électrisés en voyant leur chef déployer tant d'audace; ils l'imitent sur tous les points : les dagues, les poignards sont enfoncés dans les fentes des pierres; chacun gravit, chacun se pousse avec une ardeur sans exemple. Les assiégés, saisis d'effroi, abandonnent la défense des remparts. Clisson, porté par ses soldats, atteint les créneaux, monte sur les bastions, et y plante sa bannière, qu'il prend des mains de Jean de la Hu-

naudaye, son écuyer. Ainsi fut conquis Auray, en septembre 1378. (Tous les historiens de Bretagne.)

Tandis que Clisson détruisait les dernières espérances de Montfort, Charles V les relevait par la seule faute politique qu'on doive lui reprocher. Le monarque français aurait pu rester maître de la Bretagne en faisant régir le duché au moyen d'une autorité provisoire, soumise à ses volontés; il préféra le réunir à la couronne par un coup d'éclat : on sait que le succès ne couronna point cette entreprise. Olivier, flatté de tenir le premier rang parmi les dignitaires du royaume de France, se montra décidé à servir les vues de Charles V. On eut cependant à lui reprocher de n'avoir pas mis dans sa conduite toute la franchise que chacun avait lieu d'attendre d'un homme de son caractère. Renfermé dans Nantes, secondé par une garnison nombreuse, Olivier aurait pu neutraliser les efforts des généraux de Richard II, qui opéraient de concert avec les troupes féodales du duché : il n'eut pas la force de résister aux sollicitations des magistrats, et pour gagner leur affection il sortit de la place, feignant d'y être contraint par le soulèvement unanime de la population. De tels ménagements finirent par rendre honteux le fier Clisson; il assaillit la ville de Guérande, mais les habitants le repoussèrent de la manière la plus vigoureuse : cet échec en irritant son orgueil bannit de chez lui toute espèce d'irrésolution. Olivier redoubla de zèle pour justifier la confiance du roi; il visita ses domaines, y fit des levées extraordinaires, et rentra en campagne à la tête de deux mille hommes.

Sur ces entrefaites, la flotte anglaise, commandée

par le comte d'Arundel, croisait le long des côtes de Bretagne, afin de protéger les opérations de Montfort; elle fut anéantie par la violence des tempêtes. La nouvelle de la dispersion des escadres ennemies fit concevoir à Olivier le projet de reprendre l'offensive; il fondit sur Dinan : la population, accourue sur les remparts, l'accueillit par une grêle de pierres et des huées prolongées, l'appelant *traître à son pays*. Clisson, très-sensible à ce reproche, fit sur sa bannière le serment de laver une pareille offense, en n'accordant aucun quartier aux habitants : on sait s'il tenait fidèlement ces sortes de promesses. Le sire de Rohan et les autres bannerets, épouvantés, le supplièrent de rétracter ce serment, déclarant qu'ils lui refusaient le secours de leurs bras, ne voulant pas se baigner froidement dans le sang de leurs compatriotes. Olivier, vaincu par de si pressantes sollicitations, donna le signal de l'assaut. Les imprudents Dinantais avaient consulté plutôt leur indignation que leurs propres forces : la ville, défendue par une simple chemise et des fossés sans eau, fut enlevée au bout de trois heures de combat. Clisson se précipita au milieu des rues, tenant sa hache levée; Rohan ne cessait de le suivre en lui rappelant sa récente rétractation. Les femmes, éplorées, se jetèrent à ses pieds, en demandant la vie de leurs époux : la voix de la patrie sut toucher ce cœur inflexible, et pour cette fois l'humanité n'eut point à gémir sur de sanglants excès.

Cependant Olivier poursuivait son entreprise avec l'habileté la mieux soutenue : les talents qu'il déploya dans cette circonstance doivent le placer au rang des

capitaines les plus expérimentés de son siècle. Ne disposant que d'un nombre de troupes fort restreint, il contraignit cependant le duc à lui abandonner la campagne. Montfort, épouvanté, allait sortir de ses États une troisième fois, lorsque les opérations de Clisson furent subitement entravées par suite de la défection de son gendre, le sire de Rohan. Réduit à la défensive, fatigué de combattre des Bretons, craignant de compromettre sa renommée dans une lutte aussi opiniâtre, Olivier quitta le duché le dernier jour d'août 1379, et alla rejoindre son frère d'armes Bertrand, qui préparait une quatrième expédition.

Clisson partit, en 1380, avec Duguesclin et le maréchal de Sancerre. Nous avons déjà dit que Châteauneuf-Randon fut le terme fatal de la carrière du connétable. L'âme altière d'Olivier ne put supporter sans émotion la vue de son ami expirant : le fier Clisson versa des larmes; mais l'ambition ne tarda pas de reprendre son empire. On le retrouve à Paris bien peu de jours après la mort de Bertrand. Il y était sans doute venu pour réclamer l'espèce de legs que le vainqueur de Cocherel fit en sa faveur dans ses derniers moments. « Je vous remets, lui dit alors Duguesclin, l'épée de connétable; assurez bien le roi que j'avais bon espoir de lui vuider son royaume de ses ennemis d'Angleterre : il a de bons serviteurs qui s'employeront à cet effet, et vous, Olivier, le premier..... » Ces paroles pouvaient être regardées comme le plus bel éloge de Clisson. Le témoignage de Duguesclin n'eut point le pouvoir de faire prendre à Charles V une détermination décisive : le monarque

flottait entre Louis de Sancerre, Enguerand de Couci et Olivier; les deux premiers refusèrent, par véritable modestie, la plus haute dignité de l'État, en disant que le défunt connétable l'avait exercée avec tant d'éclat, qu'ils craignaient de ne pouvoir lui succéder dignement. Clisson se vit contraint de les imiter. Charles V, guidé par une prévoyante politique, ne négligea rien pour s'attacher Olivier, comme le plus puissant feudataire de la Bretagne; cependant il ne lui témoigna jamais une amitié sincère : le caractère emporté de Clisson différait trop de celui de Charles V, toujours calme et même timide. La question de la connétablie demeura donc indécise. Sur ces entrefaites, la France perdit le plus sage de ses rois, le réparateur de ses maux : Charles V, miné par une maladie dont l'origine fut le poison versé dans ses veines par l'affreux Charles de Navarre, expira âgé de quarante-huit ans.

Lorsqu'on examine attentivement les avantages que notre patrie retira de la prudence de ce prince, on ne peut lui accorder trop d'éloges : son corps débile renfermait une âme à l'épreuve des plus rudes coups; mais dans cette âme si forte régnait une modération admirable. On le vit, au milieu d'une prospérité constante, conserver une retenue qui ne lui permettait pas de se livrer à une joie excessive : il tirait cette humilité dans la fortune, de sa piété profonde, qui l'avait aussi aidé à supporter sans faiblesse les rigueurs du sort. C'est ici le cas de défendre la mémoire de Charles V contre les imputations de Mably et de quelques autres écrivains. « La France, disent-ils, dut en

grande partie à Charles V les malheurs du règne de Charles VI. » Comment Charles V pouvait-il prévoir que son fils, qui donnait les plus belles espérances, et dont le règne s'ouvrit par des triomphes éclatants, serait privé de la raison de la manière la plus funeste? Devant cette seule objection s'écroule l'échafaudage de paradoxes et de sophismes élevé dans l'intention de rabaisser la gloire de ce monarque, le Salomon de notre pays.

Charles V, voyant approcher la mort à pas lents, laissant un héritier du trône trop jeune pour gouverner par lui-même, forma un conseil de régence; il voulut que Clisson en fît partie, et mit son fils sous sa protection spéciale.

Le duc d'Anjou, en sa qualité de l'aîné des oncles du jeune roi, fut proclamé chef de la régence; au lieu de ménager Olivier de Clisson, dont les airs hautains l'indisposaient, il s'en déclara ouvertement l'ennemi, et conclut avec le duc de Bretagne une alliance défensive contre le banneret, comme deux souverains auraient pu agir envers un monarque trop redoutable. Cependant il devenait urgent de nommer un connétable, car une des fonctions essentielles de cette charge était de tenir les soldats dans les bornes du devoir. Duguesclin ne cessa de s'en acquitter de manière à mériter la reconnaissance de ses concitoyens : ce grand homme expiré, la discipline militaire disparut une seconde fois, et une licence effrénée remplaça l'ordre admirable que l'on remarquait dans l'armée du vivant de Bertrand. Cette nouvelle calamité dut son origine à une faute du régent, qui renvoya les

deux tiers des compagnies salariées : Charles V, au contraire, ne les avait conservées sur pied que pour préserver le peuple de la fureur de ces bandes. Non-seulement le régent congédia ces légions, mais il s'appropria les sommes affectées au payement de leur solde. On sait que la rapacité de ce prince devint une des causes principales des désastres qui fondirent sur le royaume durant le règne de Charles VI.

La prompte nomination d'un connétable pouvait seule arrêter les ravages commis par les compagnies mutinées : l'opinion publique désignait Clisson. Le duc d'Anjou, qui le craignait, voulait trancher la difficulté en supprimant la connétablie, comme on le fit trois siècles plus tard; mais le conseil de régence, en particulier Bureau de La Rivière, s'y opposa énergiquement. Il fallut céder au vœu général : Clisson fut nommé le 28 octobre 1380. En mourant, Charles V avait dit à ses frères : « Or, faites le sire de Clisson connétable, je n'y vois nul plus propre que lui. »

LIVRE II.

Campagne de 1382. — Clisson bat les Flamands à Rosebec.

La sévérité inflexible de Clisson servit merveilleusement à faire rentrer dans les bornes du devoir les hommes d'armes et les écuyers qui venaient de rompre les liens de la discipline. Tranquilles sur ce point, les gens sages du conseil crurent couper court aux dé-

sordres enfantés déjà par la mésintelligence des oncles du roi, en avançant l'époque de l'émancipation de Charles VI : le duc d'Anjou ne put s'y opposer. Un motif semblable fit décider qu'on procéderait sans délai au sacre du roi. L'approche d'une cérémonie auguste, regardée ordinairement comme le prélude d'un avenir prospère, semblait alarmer les esprits au lieu de les calmer. Le connétable, ayant pris le petit nombre de soldats rassemblés autour Paris, s'assura de la route de Reims, que des partis armés interceptaient audacieusement, et mena le monarque jusqu'au lieu de sa consécration ; c'est ainsi que saint Louis, menacé par des rebelles, arriva dans Reims sous la protection d'un autre connétable, Mathieu de Montmorency. On étala dans cette cérémonie toute la pompe dont ce siècle était susceptible : Olivier, le baron le plus opulent du royaume, se fit remarquer par son faste. Selon l'usage, un festin d'apparat suivit la cérémonie du sacre : le roi était assis au banquet, entouré des princes de sa famille, Clisson lui servit les plats, armé de pied en cap, et monté sur un haut destrier. La capitale célébra l'heureux événement du sacre par des réjouissances. La chevalerie composa des tournois : Clisson s'abstint de rompre des lances, ce qui prouverait que les grands officiers de la couronne commençaient à sentir qu'ils pouvaient compromettre la dignité de leur caractère en livrant leur personne aux hasards d'un combat simulé, où souvent l'adresse triomphait du courage.

Clisson, exerçant la charge de connétable, la première de l'État, aurait pu chercher à gagner l'affection

du duc d'Anjou, afin de parcourir sans obstacle la vaste carrière ouverte à son ambition; telle ne fut pas sa conduite : il s'unit étroitement à Louis de Bourbon et à Enguerand de Couci, les sages de l'époque, pour arrêter les oncles paternels du roi dans leurs funestes écarts. Grâce aux efforts de ce noble triumvirat, le royaume, quoique agité dans l'intérieur, prit aux yeux de l'Europe une attitude si respectable, que Montfort, désespérant de se soutenir dans le duché sans l'agrément de la France, rompit les liens qui l'unissaient aux Plantagenets, et demanda comme une faveur de conclure une paix définitive : il vint à Paris, et rendit hommage au roi le 27 septembre 1381. Ce prince saisit une occasion aussi favorable pour obtenir quelque arrangement de Clisson, dont l'animosité lui paraissait encore plus redoutable depuis que ce vassal exerçait la plus haute charge de l'État. Cette alliance, ou plutôt cette réconciliation, se consomma par un traité authentique signé le 10 juillet 1381 : le connétable jura d'être *bon, vrai et loyal allié de Montfort*, contre tous, excepté le roi de France; le duc, de son côté, jura d'être *bon, loyal seigneur, et allié bienveillant de Clisson*.

Le connétable continua à déployer une énergie soutenue, et redoubla de soins pour rallier autour du trône les vrais amis de la patrie, afin de la garantir des dangers auxquels l'exposait la coupable incurie des trois régents qui présidaient à ses destinées. Le jeune souverain manifestait dans ses jeux une ardeur martiale. Charles V, peu de temps avant sa mort, le mit à une épreuve digne d'un roi de France. Ayant

fait placer devant son fils un riche diadème à côté d'un casque sans panache et sans ornement, il lui permit de choisir entre les deux présents : le jeune homme se précipita sur le casque; il voulut que désormais un armure complète fût suspendue aux colonnes de son lit. On conçoit que, devenu roi, il dut distinguer principalement celui qui succédait à la gloire et à la dignité de Duguesclin. La guerre vint offrir à Olivier les moyens de justifier l'espèce d'admiration que Charles VI professait pour son expérience dans l'art militaire.

Les Flamands, toujours féroces et indomptables, auraient eu besoin d'être régis par un prince appliqué, ferme et vigilant. Louis III de Mâle ne brillait par aucune de ces qualités ; prodigue, livré à ses plaisirs, il ne mettait aucune mesure dans la levée des impôts : des contestations fort orageuses s'élevèrent entre le comte et ses sujets; elles amenèrent une insurrection, qui éclata à l'instigation de la classe du tiers-état, bien plus nombreuse et bien plus riche que celle de la noblesse. Les troupes du souverain ne purent tenir contre les rebelles, et lui-même se vit poursuivi avec acharnement. Un jour le danger le contraignit de se jeter dans la chaumière d'une pauvre femme demeurant au bout d'un des faubourgs de Gand : « Me connaissez-vous ? lui demanda-t-il tout éperdu. — Oui, seigneur, répondit-elle; j'ai plusieurs fois demandé l'aumône à la porte de votre palais. » Cette femme le cacha dans le lit de ses enfants. (Meyer.)

Louis de Mâle, vassal de Charles VI, et beau-père du duc de Bourgogne, devait naturellement cher-

cher un refuge en France. Les Flamands sommèrent le roi en termes ridicules d'expulser de ses terres le fugitif, menaçant le monarque de leur colère, en cas de refus. La guerre fut donc décidée; on s'y prépara de part et d'autre. Clisson présida à toutes les dispositions; il possédait cet esprit d'ordre et de détail si rare à cette époque, et que l'on aurait pu croire incompatible avec son caractère bouillant. De leur côté, les Belges prirent les mesures les plus convenables pour résister aux armes de la France.

Au moment de l'insurrection, les Flamands choisirent pour chef Piètre Dubois : celui-ci, ne pouvant supporter seul un si pesant fardeau, désigna à ses concitoyens Philippe Artevelle comme capable de le seconder dans ses fonctions. On élut en tumulte Philippe Artevelle, fils de celui que les Gantois avaient massacré en 1342; il prit le titre de régent de Flandre. La fin tragique de son père ne le rendit pas plus sage : on remarquait en lui moins de courage que d'audace; l'instinct lui tenait lieu de talents. Il réussit à capter la faveur des basses classes, et devint en peu de temps si puissant, que Piètre Dubois crut devoir lui céder le pas, sans chercher à faire naître une rivalité dont les suites pouvaient devenir fatales à la cause commune. Ce Piètre Dubois, très-riche marchand de laine, était un homme de sang, qui, tout en défendant les droits du peuple, pensait qu'on ne pouvait le conduire que par la terreur : « Soyez fier et cruel, disait-il sans cesse à Artevelle, les Flamands veulent être menés ainsi : on ne doit tenir compte de la vie des hommes, ni en avoir plus de pitié que des alouettes

qu'on prend dans la saison pour les manger. » (Froissard.) Ce Louis de Mâle, contre lequel la Flandre se soulevait, n'avait jamais manifesté de pareils sentiments envers ses sujets. Artevelle se montra docile à ces leçons : le premier acte de son autorité fut d'ordonner le massacre de douze vieillards qu'on lui signala pour avoir dirigé le rassemblement populaire au milieu duquel Jacques Artevelle fut mis en pièces. Philippe organisa la Flandre en confédérations subdivisées par profession. Chaque ville dut fournir un contingent proportionné à sa population et à ses manufactures : c'était le système féodal appliqué à une autre classe de gens. La chevalerie, ayant abandonné ses domaines, formait un corps de troupes assez respectable, et occupait la ligne des frontières afin de favoriser l'entrée des soldats de Charles VI.

En France, Clisson achevait l'organisation des forces destinées à poursuivre cette expédition : une masse considérable de féodaux composait le corps principal. Le connétable ayant ramassé les aventuriers, restes des compagnies licenciées, les replaça sous le joug de la discipline, et sut les y retenir : avant lui Duguesclin y était parvenu, par le respect et l'affection qu'il inspirait à ces hommes farouches; Olivier y parvint en déployant envers eux une inflexible sévérité.

Les légions seigneuriales accourues de toutes les provinces se réunirent, sous les murs de Paris, aux troupes soldées : le jeune monarque annonça l'intention de marcher à la tête de l'armée, voulant, disait-il, prendre de Clisson les premières leçons de la guerre. En vertu des prérogatives de sa charge, Olivier de-

vait exercer le commandement suprême ; il le céda au duc de Bourgogne, qui paraissait le lui envier : le connétable se réserva néanmoins la conduite des opérations ; il s'adjoignit des hommes capables de le seconder, Enguerand de Couci, Louis de Bourbon, les maréchaux de Sancerre et de Blainville.

Le dix-huitième jour d'août 1382, Charles VI alla prendre à Saint-Denis l'oriflamme, qu'il remit ensuite à Pierre de Villiers, qui, dans un âge fort avancé, avait conservé tout le feu de la jeunesse. Clisson envoya d'abord quelques divisions, qui se jetèrent dans Oudenarde, défendu contre les insurgés par la chevalerie de l'Artois : on distinguait parmi ces bannerets les sires de Wavrin, de Tilly, de Rebecque, de Bryas, de Sainte-Aldegonde, d'Aweroult, d'Allevaigne, de Waroquier, de Coupigny, de Tramecourt, du Bos, Nedonchel, de Croï, de Salperwick, de Canteleu, etc. Le gros de l'armée se mit en route le 15 du mois de septembre 1382.

Les Français, divisés en trois corps, atteignirent les frontières vers la fin d'octobre. Le connétable employa quinze jours à établir sa ligne d'opérations : il prit la ville de Lens pour point central ; le roi et la réserve se portèrent sur cette place le 10 novembre 1382. Au bout de huit jours de repos l'armée se rapprocha de Lille, où devaient se concentrer les milices du Hainaut et les partisans de Louis de Mâle. Une pluie continuelle dégradait les chemins : le trajet de Lens à Lille offrit de graves difficultés ; on marchait dans la terre délayée ; une brise glaciale succédait à l'eau qui tombait par torrents. Le jeune Charles VI supporta du

plus grand sang-froid cette rude épreuve de la guerre, grâce à Clisson, qui soutenait sa résolution autant par son exemple que par ses discours. Les barons, au contraire, murmuraient hautement de ce que l'on exposait à de semblables fatigues un roi âgé de quinze ans; mais Charles VI écoutait les mâles exhortations d'Olivier bien mieux que les plaintes intéressées des courtisans : « Oil, oil, leur disait-il, qui oncques rien n'entreprint, rien n'acheva (1). » Enfin on arriva aux portes de Lille; l'armée traversa cette ville sans s'y arrêter, et alla camper à l'abbaye des Marquettes, près la Deule. Le roi trouva réunies sous les murs de cette cité les milices de la Picardie, du Hainaut et du comté de Flandre; Clisson organisa ces diverses levées en divisions, et leur donna pour commandant quelque feudataire de haut lignage : outre les ducs d'Orléans, de Bourgogne, de Berri, de Valois, de la Marche, de Bourbon, on voyait au premier rang le prince de Salm, le comte d'Albret, Jean de Hongrie, Florent de Hollande, Gaston de Castille, don Juan de Portugal, enfin Charles, duc de Lorraine, qui dans sa jeunesse combattit à Poitiers auprès du roi Jean. L'empressement que ces princes étrangers mettaient à partager les dangers de cette campagne d'hiver, attestait que les preux de la chrétienté ne cessaient de regarder la France comme une école de tactique et de vaillance.

Le conseil du roi mit en délibération s'il fallait commencer par forcer les passages de la Lys : on savait que ceux de Comines et de Warneston étaient défen-

(1) Froissard, liv. II.

dus par de nombreuses phalanges. Enguerand de Couci proposa d'abandonner la Lys, de se diriger par un mouvement de flanc vers Tournay, d'y sauter l'Escaut, et d'entrer par ce point dans le cœur du pays. Olivier différait d'opinion, en disant qu'il semblait plus sage de franchir la Lys et de marcher ensuite sur Ypres, Bruges et Gand, les principaux foyers de l'insurrection.

Le connétable partagea l'armée expéditionnaire en trois corps bien distincts, qui devaient s'échelonner et se réunir dans le cas où les Belges opposeraient des obstacles trop sérieux aux efforts des premières divisions. Si l'on en croit les détails fournis par le moine de Saint-Denis, contemporain de Charles VI, et bien plus véridique que Froissard, le troisième corps fut chargé de garder les bagages et les malades : il se formait de deux cents hommes d'armes et de deux mille archers ou varlets; on voyait à sa tête le comte d'Artois, les sires d'Harcourt, de Châtillon, de Saint-Pol, et Miles Dormans, évêque de Beauvais et chancelier de France : tout propriétaire de fief devait le service militaire, aucune profession n'en dispensait. Le corps du centre, au milieu duquel marchaient Charles VI et le duc de Bourgogne, regardé comme généralissime, se composait de cinq mille hommes d'armes (vingt mille soldats), quatre mille arbalétriers communaux, et six mille Génois. Depuis Philippe le Bel la France tenait à sa solde quelques bandes de ces Italiens. Ceux-ci étaient encore commandés par l'aîné de la maison de Grimaldi, si fertile en guerriers valeureux.

L'avant-garde, formée de l'élite de la chevalerie,

suivait les ordres d'Enguerand de Couci, à qui on donna pour lieutenants le maréchal de Sancerre, les sires de Rohan, de Saimpi, d'Albret, d'Aci, Raoul de Renneval, de Saint-Just, Arthur de Hesdin, Bourdes, Longueville, de Sully, de Lestouet, Olivier Duguesclin, frère de Bertrand, la Trémouille, Maurice de Trésiguidi. L'avant-garde se faisait précéder du sire de Rambure, qui ouvrait les chemins avec mille travailleurs. Le premier corps était spécialement chargé d'emporter le pas de Comines; le connétable voulut l'accompagner, jaloux de diriger une opération qui devait décider du sort de la campagne.

Les Français s'ébranlèrent une seconde fois, le 3 novembre 1382. L'arrière-garde fit halte au delà de l'abbaye des Marquettes; les deux premiers corps s'avancèrent en se déployant dans la plaine du Quesnoy: celui du roi s'y arrêta. Clisson, à la tête de l'avant-garde, poursuivant sa route, joignit la rive droite de la Lys, et la remonta, jusqu'au Bourg de Comines: le pont était rompu, et le passage défendu par neuf mille hommes, que commandait Piètre Dubois. On apercevait sur la rive opposée ce chef, la hache à la main; il provoquait les Français par de grossières injures. Quoique le pont fût coupé, le connétable tenta cependant de passer soit sur les débris des arches, soit à travers la chaussée brisée : il s'y élança un des premiers, afin de donner l'exemple aux siens; mais une grêle de traits abattit ceux qui l'accompagnaient. Jugeant le passage impraticable sur ce point, il dépêcha le sire de Bourdes au duc de Bourgogne pour l'exhorter à ne pas se porter en avant, attendu que des obstacles matériels

l'empêchaient d'avancer : « D'où vient cette rivière? demanda le connétable aux gens du pays qui l'entouraient. — De Lisbourg, lui répondit-on. — Puisqu'elle a un commencement, nous la passerons bien. » Il voulait dire qu'en remontant vers sa source on finirait par rencontrer un gué, puisque le nombre des affluents diminuerait graduellement. Ceci est tout simple : cependant les historiens modernes ont interprété d'une tout autre manière les paroles de Clisson, rapportées par Froissard.

Olivier resta de sa personne en face de Comines, déterminé à rebâtir le pont; il détacha les sires de Saimpi, de Rohan, de Malestroit, de Roye, de Belleperche, avec quinze cents hommes, en les chargeant de sonder la rivière au-dessus de lui jusqu'à l'embouchure de la Deule.

Saimpi et les autres explorateurs se trouvèrent en moins d'une heure hors de vue de Clisson et des Flamands de Comines, qui observaient soigneusement les démarches des Français. Leurs recherches furent sans résultat; les eaux, très-élevées dans ce moment, couvraient les gués ; ils revenaient tristement au camp, lorsque plusieurs barques s'offrirent à leurs regards. Ayant remonté la Deule depuis Lille, elles étaient entrées dans la Lys : ces barques portaient les bagages de l'armée. Saimpi, frappé d'une heureuse inspiration, les arrête, et imagine de les réunir pour établir un pont de bateaux : le banneret se jette dans une de ces barques, assez fragile, y plante son pennon, et atteint la rive opposée, en compagnie de neuf chevaliers ou écuyers; il attache ensuite de fortes cordes aux arbres qui bordaient la grève, et renvoie l'esquif. Les

autres chevaliers ont vu que Saimpi avait franchi la rivière : ils se précipitent sur leurs barques pour aller le rejoindre; mais ces frêles moyens de transport, surchargés par la foule de ces bouillants guerriers, menacent de s'engloutir avec eux : le secours des cordes devient indispensable. Grâce à cet auxiliaire, on maintient les embarcations en travers de la rivière, sans crainte qu'elles soient emportées par le courant. Enfin, au bout de deux heures de travail, Saimpi et les siens ont tous passé la Lys avant la nuit.

Le connétable, instruit vaguement de ce qui se pratiquait sur la rivière, envoya le sire de Rieux pour s'assurer du fait. Le banneret, joyeux de remplir un pareil message, part comme un trait, suivi de quarante chevaliers; il arrive au moment où les derniers Bretons allaient toucher le bord opposé : oubliant sa mission, il abandonne son cheval, prend une barque, et rejoint ses compagnons d'armes. Le sage Louis de Saucerre avait d'abord voulu empêcher Saimpi de se hasarder dans une pareille entreprise; mais, l'y voyant engagé, il crut que l'honneur lui faisait une loi de partager le danger. Ce baron se mit dans un batelet qui pouvait contenir à peine trois personnes, et franchit la Lys escorté par les sires de Renneval et de Hangest. Cependant la violence du courant finit par désunir les barques et en entraîna la majeure partie, de sorte que tous ces imprudents chevaliers se trouvaient étrangement compromis ; car, séparés de l'armée, ils ne pouvaient en recevoir aucun secours, et les Flamands de Piètre Dubois ne devaient point tarder de les apercevoir.

Clisson, informé de l'événement, jugea Saimpi et

les autres chevaliers perdus sans retour : afin de retarder leur ruine et d'inquiéter les Flamands, il fit entrer dans l'eau les archers génois, en leur prescrivant d'exécuter sans interruption des décharges de traits; lui-même s'avança sur les débris du pont, afin de guider les travailleurs. Cette manœuvre réussit : les Flamands, ainsi occupés de front, ne se doutaient point de ce qui se passait sur leur flanc; mais la terreur d'Olivier augmenta bien davantage lorsqu'on lui montra les audacieux Français, qui s'avançaient bannières déployées le long de la rivière, pour aller attaquer les Belges postés à Comines. Le connétable accusait Sancerre de la ruine de ces vaillants hommes, qui marchaient à une perte certaine : c'était l'élite de son armée. « Ah, Rohan! ah, Saimpi! ah, Laval! ah, Rochefort! s'écriait-il en courant sur le rivage, je ne vous reverrai plus! »

Les ennemis, aussi étonnés que le connétable, restèrent pétrifiés à cet aspect. Piètre Dubois fut d'avis d'attendre les Français; son camp s'étendait sur le revers d'un coteau : le chef des Flamands craignait, en abandonnant ses quartiers pour aller au-devant de Saimpi, de laisser à Clisson la faculté de franchir le passage du côté du pont, et de le prendre en queue tandis que les autres bannerets l'attaqueraient de front. La nuit le surprit dans cette perplexité : on garda de part et d'autre ses positions respectives. Les Français de Sancerre, comprenant la grandeur du danger qui les menaçait, restèrent dans les marais, debout, le casque en tête et l'arme au poing, sous une pluie continuelle. Saimpi et quatre de ses écuyers

quittèrent seuls leurs rangs, pour tâcher d'observer au milieu des ténèbres les mouvements de l'ennemi. Pendant cette nuit si terrible, Clisson, n'ayant qu'une seule pensée, celle de sauver les bannerets si malheureusement engagés, redoubla de soins pour exciter le zèle des travailleurs, et fit des efforts inimaginables afin d'établir une espèce de chaussée au moyen des débris du pont. De son côté, Piètre Dubois et ses lieutenants décidèrent d'aller fondre avant le jour sur les Français sans leur donner le temps de se reconnaître. Les chefs flamands avaient appelé au conseil une espèce de devineresse, nommée Marie Gertrude, amazone ignoble, mais remplie d'énergie. Gertrude promit de paralyser les bras des Français au moyen de ses maléfices, et de leur ôter la faculté de se servir de leurs armes : elle s'offrit de marcher à la tête des assaillants. Les Flamands, sous la conduite de cette femme, se mirent en route. Le vigilant Saimpi, qui s'était coulé le long de la Lys, les entendit s'avancer; il revint avertir les autres chevaliers. Outre Saimpi et le maréchal de Sancerre, on distinguait parmi eux les sires de Rohan, de Montmorency, de Rieux, de Malestroit, de Laval, de Longueville, Olivier Duguesclin, de Chambord, de Bellièvre, Desbarres, Renaud de Thouars, Pousanges, Rochechouart, Gauthier du Parc, Angest, Beaumanoir, Châteaumorand, Robert de Damas, de Saint-Priest, Robert de Chalus, Gaucher de Passac : ces six derniers faisaient partie de l'hôtel du duc de Bourbon.

Ces Français résolurent de former un bataillon compacte, faisant face de tous côtés, en se rappro-

chant le plus possible de la rivière, de manière que le flanc droit ne pût être tourné. Ils se servaient d'une arme terrible, adoptée depuis dix ans; c'était une épée beaucoup plus forte que les anciennes, aussi effilée, et d'une trempe supérieure : on les nommait communément *fer de Bordeaux* (1), parce qu'elles se fabriquaient dans cette ville; les chevaliers la maniaient avec une adresse surprenante, et en usaient pour frapper l'ennemi aux endroits les plus sensibles du corps.

Les Flamands, au nombre sept mille, précédés de Marie Gertrude portant la bannière de saint Georges, patron des tisserands, volaient à une victoire, suivant eux, infaillible. Ils rencontrèrent les Français plus tôt que leurs chefs ne se l'étaient imaginé; ils cherchèrent d'abord à les entourer, mais les ténèbres épaisses qui couvraient l'horizon rendaient impraticable l'exécution de ce dessein : on les reçut si vigoureusement, que quantité des leurs restèrent sur place de ce premier choc : la devineresse fut tuée, en dépit de ses maléfices. Piètre Dubois, percé de plusieurs coups d'épée, tomba évanoui entre les bras de ses varlets, qui l'enlevèrent de la mêlée. Cet échec rebuta les Flamands; ils reculèrent quelques pas pour se former de nouveau en phalange serrée. Louis de Sancerre ne leur en donna pas le temps; il se porta brusquement en avant : les Français deviennent à leur tour assaillants, ils poussent à la fois les cris de cent bannières, et d'une force telle que le connétable les

(1) Froissard, liv. II.

entend distinctement de l'autre rive. L'obscurité profonde qui enveloppait la scène l'empêchait de distinguer ce qui se passait; mais les cris lui apprirent que l'on en était venu aux mains. Clisson, regardant ces bruyantes clameurs comme le signal de la défaite des siens, dit à ceux qui l'entouraient : « Adressons au ciel nos prières; puisque des obstacles invincibles nous empêchent de secourir nos malheureux amis. » Cependant, contre son attente, Louis de Sancerre et Saimpi battaient leurs adversaires. Les chemises de mailles que portaient les Flamands ne les garantissaient point des coups de la redoutable épée des Français : l'alternative de vaincre ou de mourir, l'espoir d'un beau triomphe, avaient doublé la force des chevaliers. Les Flamands, épouvantés de se voir attaquer par des hommes qu'ils ne doutaient point d'accabler sans peine, hésitent, reculent, au milieu des gémissements de leurs gens; les Français les poursuivent sans se désunir. Enfin la première clarté du jour leur montre non-seulement les avantages qu'ils avaient remportés en deçà de la rivière, mais encore ceux que Clisson venait de s'assurer au pont de Comines. Le connétable, ne pouvant supporter la pensée d'être réduit à n'offrir que des vœux stériles à ses braves compagnons d'armes, avait permis à chacun de tenter le passage de la rivière, même à la nage, si on le jugeait praticable; une partie de l'avant-garde adopta ce moyen, et atteignit l'autre bord. Olivier sauta sur les ruines des arches, et s'y maintint ses soldats entraînèrent des poutres, et les lancèrent au travers. Clisson, ayant surmonté tous

les obstacles, parvint à la rive opposée au milieu d'une grêle de traits; il fit entendre à son tour le cri de sa bannière, auquel répondit le victorieux Sancerre le connétable envahit enfin le bourg de Comines, et tailla en pièces les Flamands qui voulaient y mettre le feu : c'est sur les cadavres des ennemis que s'opéra sa jonction avec Saimpi, dont les soldats allaient expirer de fatigue et de faim après le glorieux combat qu'ils venaient livrer contre la troupe de Piètre Dubois.

Clisson envoya plusieurs écuyers annoncer au duc de Bourgogne que le pas de Comines avait été forcé : le corps du roi se mit en mouvement, laissa derrière lui les malades ainsi que les bagages, et franchit à son tour la Lys. L'armée française réunie s'avança vers Ypres sur plusieurs colonnes; une extrême avant-garde, commandée par le sire de Sainte-Croix, éclairait la marche en explorant les défilés. Les habitants d'Ypres essayèrent de se défendre; mais, effrayés de la résolution que l'on mettait à les forcer, ils ouvrirent leurs portes. Le roi prit gîte dans la ville : l'armée s'établit une lieue au delà, sur l'embranchement des trois routes de Courtray, de Gand et de Bruges. Le connétable se borna, pour le moment, à cette démonstration préliminaire.

Cependant les Gantois, étonnés de la marche des Français, que le débordement des rivières et l'intempérie des saisons n'arrêtaient point, mandèrent à Philippe Artevelle de lever le siége d'Oudenarde, et de se hâter de couvrir leur ville. Artevelle obéit : ayant laissé une division pour continuer le blocus,

il se dirigea vers Gand, suivi de vingt-cinq mille hommes, en longeant l'espace de terrain resserré entre l'Escaut et la Lys. On sait qu'à la fin de l'automne les oiseaux de proie changent de parages pour échapper aux rigueurs de l'hiver. Le matin qu'Artevelle leva ses quartiers, une nuée de corbeaux vint du côté d'Oudenarde, et se mit à voltiger sur la tête des Belges : les assiégés qui garnissaient les remparts regardèrent ceci comme un prodige, et crièrent à leurs ennemis : « Allez, allez chercher la mort, vous servirez de pâture aux corbeaux : les voyez-vous? ils vous conduisent où vous devez trouver le trépas (1). » Artevelle, réuni dans la capitale de la Flandre aux chefs de la révolte, forma un plan de campagne pour résister aux Français : lui et ses collègues en arrêtèrent les dispositions avec la présomption d'hommes aveuglés par la passion et étrangers au métier des armes. Ils ne doutaient point de conquérir la France entière, et déjà s'en partageaient les provinces, comme l'empereur Othon fit la veille de la bataille de Bouvines. Le début fut d'envoyer Jacques Hennequin défier le roi de France en termes grossiers; mais l'objet principal de cette mission était d'examiner la position de l'ennemi. Artevelle tira de la seule ville de Gand dix mille soldats; au moyen de ce contingent, il forma une masse de cinquante mille hommes, qu'on devait conduire au-devant des Français; il attendait pour s'ébranler le retour d'Hennequin. Celui-ci arriva au bout de trois jours; il ne cacha point au conseil que

(1) Flandria Gallicana, liv. III.

l'ordre le plus parfait régnait dans l'armée de Charles VI, que les généraux et les soldats lui avaient paru résignés à supporter patiemment les rigueurs de la saison pour mener l'entreprise à une heureuse fin. Ce rapport surprit Philippe Artevelle : son assurance disparut à l'aspect d'un danger qu'on avait bravé hautement, parce qu'il semblait encore très-éloigné. Artevelle essaya même de communiquer ses craintes aux Gantois en leur montrant, dans un discours fort éloquent, la grandeur du péril auquel ils s'exposaient : cet homme finit cette singulière harangue par annoncer qu'il partait à l'instant même pour aller presser la venue des douze mille hommes promis par les villes d'Anvers et de Malines; mais les Gantois s'opposèrent à sa sortie. Artevelle sut racheter par des airs de jactance ce mouvement passager de pusillanimité. Piètre Dubois, que les revers n'abattaient point, s'était jeté dans Bruges à l'issue du combat de Comines. Enfin l'armée flamande sortit de Gand, et se dirigea sur Courtray, franchit la Lys dans cette ville, descendit la rivière jusqu'à Harlebec, et prit position sur un plateau défendu de tous côtés par des bouquets de bois et par des ravins profonds. De ce lieu redoutable Artevelle pouvait observer ses adversaires, et s'élancer pour leur couper la route de Gand. Le connétable, instruit du mouvement opéré par les Belges, se hâta de lever le camp de devant Ypres, et se porta à leur rencontre en traversant la plaine de Rollen; il vint concentrer ses forces en avant de Rosebec, en face de l'ennemi (1).

(1) En adoptant pour guide le récit de Froissard, on pourrait con-

Le mercredi 26 novembre 1382, Olivier de Clisson, accompagné de l'amiral Jean de Vienne et du sénéchal de Langres, généraux expérimentés, alla reconnaître les Belges, à la faveur d'un épais brouillard; il s'approcha fort près de leurs retranchements, et put juger de la contenance de ce ramas de soldats improvisés. Le connétable et ses deux lieutenants caracolèrent longtemps devant eux dans la plaine; enfin une grêle de traits le contraignit à se retirer. Olivier revint au camp. « Chier sire, dit-il au roi en l'abordant, nous venons de voir les Flamands; les varlets seuls de l'armée les battraient. » (Froissard, liv. II.)

Comme on l'avait prévu, les Flamands n'abandonnèrent pas leur excellente position; il fut décidé qu'on tenterait le lendemain de les y forcer : en conséquence, on fit les premières dispositions du combat. Un conseil, auquel assistèrent les principaux barons, fut tenu en présence du roi : on convint de placer le jeune monarque au centre de la grande bataille, composée de douze mille féodaux; le prince seul devait rester à cheval; huit preux de haut lignage se chargèrent de garder le roi, et de tenir la bride de son destrier: on voulait que Charles VI présidât à l'action, sans être exposé à tomber entre les mains des Flamands; chacun savait trop bien ce qu'avait coûté à l'État la prise du roi Jean. Ces huit chevaliers furent Raoul de Renneval, le Bègue de Villaines, le sire de Pom-

fondre le Rosebec qui donna son nom à la sanglante bataille, avec un autre village appelé de même, situé à deux lieues d'Ypres, sur la route de Rollen : le Rosebec dont il s'agit se trouve à six lieues d'Ypres, à dix lieues sud de Gand, à une de la Lys, et à égale distance de Deinse et de Harlebec.

miers, Enguerand de Hesdin, le vicomte d'Acy, Gui de Baveux, Nicolas de Pennet, Guillaume de Bourdes. Pierre de Villiers, portant l'oriflamme, devait marcher en avant du prince, assisté de Robert de Bayeux, de Maurice de Saucour, de Gui de Trésiguidi et du sire de Hangest.

Le conseil se sépara aux approches de la nuit; chaque banneret se retira dans sa tente. Charles VI retint auprès de lui Clisson : « Feu monseigneur mon père, dit-il, vous aimoit sur tout autre et se fioit en vous; et pour l'amour et grande confiance qu'il avoit en vous, je voudrois bien vous avoir demain delez moi (derrière moi), en ma compagnie, et vous prie de vous démettre pour ce jour-là de l'office de connétable, le cédez à un autre pour que vous restiez delez moi. » Voilà les propres paroles que Froissard et l'anonyme de Saint-Denis prêtent à Charles VI; comment doit-on les interpréter? Faut-il les regarder comme une preuve de la confiance que le jeune roi avait en Clisson? ou bien doit-on regarder ce discours comme étant dicté par le duc de Bourgogne, qui, jaloux d'Olivier, voulait le réduire à un rôle nul, afin de ménager à lui seul l'honneur de la journée? La réponse du connétable nous confirmerait dans cette opinion : « Chier sire, dès le commencement de la campagne, l'armée est accoutumée de se voir conduite par moi; que dirait-elle si l'on ne me voyait plus à mon office dans un beau jour de bataille? je suis certain qu'il en arriverait mal à vos affaires. » Le roi et ses oncles approuvèrent ces motifs : Clisson demeura libre de continuer ses fonctions de conné-

table; Charles VI le congédia en lui disant : « Au nom de Dieu et de saint Denis, faites votre office; je ne vous en veux plus parler. »

Les Flamands avaient vu écouler la journée sans combattre; ils en éprouvaient un vif regret : rien ne leur commandait de prévenir un ennemi égal en force, bien mieux armé et surtout plus habile. A défaut d'expérience militaire, les Flamands se laissaient guider par l'instinct de la haine : on voyait régner parmi eux un ordre grotesque, mais régulier; ils étaient divisés par professions, par villes, et revêtus des habits affectés à chaque métier; leurs diverses sections avaient pris pour étendards les bannières de plusieurs saints, les uns patrons des tisserands, les autres des vanniers, des marchands de poisson, etc., etc. Les barons et les gens de souche féodale, ayant seuls le droit de se servir d'armes, les avaient toutes emportées en se jetant dans Oudenarde; les artisans manquaient principalement de cuirasses : ils fabriquèrent à la hâte des cuissards et des chapeaux de fer battu, car les casques demandaient trop de temps à confectionner; ils se pourvurent de piques, de haches, de bâtons ferrés, et de maillets fixés au bout de manches très-longs. Les insurgés placèrent à l'entrée de leurs retranchements des bombardes qui lançaient des quartiers de pierres et des morceaux de fer : ces machines se mettaient en mouvement au moyen d'une détente mécanique, et non par l'explosion du salpêtre, comme on le croit communément. Les Français traînaient aussi à leur suite un assez grand nombre de ces bombardes.

Serrés autour de leurs chefs, les Flamands écoutaient avidement des harangues grossières : ils regardaient Artevelle comme un homme inspiré, et recueillaient ses moindres paroles. « Je veux, disait-il sans cesse, je veux que l'on tue tout, je veux que l'on n'épargne pas un seul noble; nous ferons grâce au roi : c'est un enfant, il va où on le mène; nous le conduirons à Gand, et nous lui apprendrons à parler flamand. Je vous le répète, il faut tuer tous les nobles : soyez persuadés que les villes de France vous en sauront gré (1). » La tourbe s'animait à ces discours, et s'enflammait à l'idée de massacrer en entier la chevalerie française. Des motifs bien différents soutenaient l'ardeur des preux réunis sous les bannières de Charles VI; c'était le désir de venger vingt mille de leurs ancêtres taillés en pièces par ces mêmes Flamands dans ces mêmes lieux, l'espoir de se signaler sous les yeux du roi, enfin l'impatience de faire sentir la pesanteur de leurs coups à des ennemis dont ils ne devaient attendre aucune pitié.

L'enthousiasme paraissait unanime parmi les classes populaires de la Belgique; de graves dissidences existaient cependant parmi les habitants de ce pays; ces dissidences entravèrent leurs opérations. Ceux de Bruges et de Furnes menaçaient d'abandonner la cause de la ligue; Jacques Herselan, capitaine brugeois, se mutila lui-même les deux pieds, afin d'être dispensé de prendre part au combat : il revint à Gand pour soigner ses blessures (Buzelin.)

(1) Buzelin, Meyer, et tous les historiens de Flandre

Le roi d'Angleterre avait promis d'envoyer dix mille hommes de ses meilleures troupes, ainsi que plusieurs généraux capables de diriger ces masses désordonnées; mais la division annoncée n'arriva point, cent archers anglais seulement débarquèrent à l'Écluse : l'absence des secours promis par Richard II porta le découragement dans l'âme des Flamands. Artevelle essaya de raffermir leur résolution, naguère si démonstrative. Dès que la nuit fut venue, il réunit les principaux chefs, et leur fit servir un banquet splendide, à l'issue duquel il pérora longuement: « Cessez, leur dit-il, de regretter l'absence des Anglais : ces étrangers se seraient attribué le mérite du succès et nous auraient ravi la gloire de pouvoir nous compter parmi les plus redoutables guerriers de l'univers, comme nous en mériterons le titre après la défaite totale des Français. » Ces paroles, et encore mieux les liqueurs prises immodérément, ranimèrent le courage de ses compagnons; ils se séparèrent les esprits exaltés, et bien convaincus que le lendemain serait pour eux un jour de triomphe : les Belges s'abandonnèrent au sommeil en toute sécurité. Artevelle se retira dans sa tente, en compagnie d'une devineresse qui exerçait sur lui un ascendant prodigieux : l'armée entière la regardait comme une femme surnaturelle. A peine le chef des Flamands goûtait-il le repos, que les gardes vinrent l'en arracher pour l'avertir que les Français s'avançaient dans le dessein d'attaquer. Artevelle se porta au bord des fossés : ses yeux ne purent rien distinguer, à cause des épaisses ténèbres qui enveloppaient le camp; mais il entendit un tumulte formidable, un

fracas d'armes mêlé de cris plaintifs, semblables à ceux que poussent dans la mêlée les hommes atteints du coup fatal : ce bruit sinistre partait du Mont-d'Or, qui s'élevait en face des lignes des Flamands. Artevelle dépêcha plusieurs de ses gens pour s'assurer de la cause de ce tumulte, qui lui paraissait d'autant plus extraordinaire que pas un seul peloton n'occupait le Mont-d'Or. Ses envoyés sortirent des retranchements, s'approchèrent de la montagne; mais ils ne virent que des moulins abandonnés, et plus les explorateurs avançaient, plus ces clameurs s'éloignaient d'eux. Ces gens rentrèrent au camp, et firent leur rapport : Artevelle regarda cet étrange événement comme le présage certain de la destruction entière des nobles de France (1).

Au lever de l'aurore, Charles VI se fit dire la messe sur l'autel portatif : les chefs et les soldats assistèrent à la cérémonie dans le plus profond recueillement, en implorant la protection du Tout-Puissant. Les chroniques font observer que les Flamands négligèrent ce devoir, auquel les armées ne manquaient jamais.

Le jour avait paru (27 novembre 1382) : la pluie, qui tombait sans discontinuer depuis un mois, venait de cesser, laissant après elle un brouillard aussi épais que glacial. Le connétable s'empressa de ranger l'armée en bataille; il la divisa en cinq corps : le principal fut celui du centre, où se placèrent l'oriflamme et le roi escorté par les comtes de Flandre,

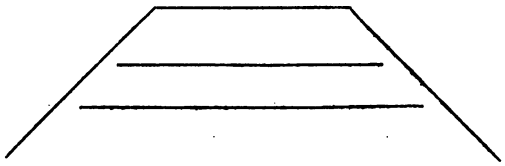
(1) Froissard, Meyer, Buzelin.

de Lorraine, de Saint-Pol, les sires d'Entoing, de Montmorency, de Châtillon, de La Fère et d'Hangest. Le front du centre était couvert par une ligne d'avant-garde formée des Génois, et des Bretons, à la tête desquels on distinguait Beaumanoir, Rieux, Laval, Rohan, Porrohet. L'aile gauche marchait sous la conduite d'Enguerand de Couci, à qui le connétable donna pour lieutenants le sire de La Trémouille et Miles de Dormans, évêque de Beauvais. La droite obéissait aux ordres des maréchaux de Sancerre, de Blainville et de Jean d'Artois : les ducs de Bourbon et de Berri commandaient la réserve. Le connétable, posté en arrière du centre, dirigeait tous les mouvements; tandis que le duc de Bourgogne, décoré du titre de généralissime, recevait les rapports et veillait sur la personne de Charles VI.

Pendant qu'on rangeait l'armée en bataille, le jeune roi faisait des chevaliers : plus de quatre cents écuyers reçurent l'ordre en cette occasion. Les historiens contemporains disent que les nobles renvoyèrent leurs chevaux pour combattre à pied : était-ce une règle générale de la tactique du temps, ou bien une mesure de circonstance qui faisait regarder la cavalerie comme plus embarrassante qu'utile sur un terrain fangeux et très-gras? Froissard assure néanmoins que des gros de cavalerie soutenaient l'extrémité des deux ailes; l'issue de l'événement vient à l'appui de cette assertion.

Clisson avait disposé l'armée d'après des règles nouvelles : voulant cacher ses forces à l'ennemi, afin d'augmenter sa confiance et de l'engager à quitter la

montagne, il ne présenta qu'un front très-étroit : les deux ailes se repliaient en arrière sur le centre, de manière à ormer avec lui deux angles très-ouverts représentant cette figure :



Grâce à cette disposition, il laissait les Flamands libres de s'étendre dans la plaine, et se ménageait en même temps la faculté de les envelopper par un mouvement simultané des deux ailes. Désirant attirer l'ennemi dans le vallon, le connétable résolut d'engager une forte escarmouche : en conséquence, il envoya, sur les neuf heures du matin, Beaumanoir à la tête de trois mille hommes tâter les Flamands. Favorisé par un brouillard très-épais, Beaumanoir arrive jusqu'au bord des fossés sans être aperçu; il franchit le ravin, et attaque vigoureusement les premières lignes : celles-ci, éperdues, jettent l'alarme et reculent en désordre, laissant quantité de morts sur le terrain. Le banneret breton, emporté par la fougue de son courage, les poursuit chaudement et se trouve en quelques instants au milieu de l'armée ennemie : les Flamands allaient lui couper la retraite, mais Beaumanoir ne leur en laisse pas le temps; il reprend le chemin de la plaine, culbute tout ce qui s'oppose à son passage, saute le ravin, et rentre en rase campagne, se glorifiant d'avoir provoqué cin-

quante mille hommes avec une chevauchée de trois mille combattants. Ce trait d'audace ne fut pas un exploit inutile, comme tant d'autres faits d'armes; l'habile Clisson sut en tirer les avantages qu'il en espérait. Les Flamands, outrés de colère d'avoir été insultés par une poignée de soldats dans une position réputée inexpugnable, demandèrent à grands cris d'en venir aux mains. Artevelle, aussi inconséquent que tous les siens, s'ébranla sur-le-champ, et par un mouvement de flanc il porta ses forces sur cette montagne appelée le Mont-d'Or, d'où partaient la nuit précédente tant de sinistres clameurs : une petite chaussée l'en séparait. Cette éminence se liait à la plaine par une pente insensible, et s'élevait en amphithéâtre vis-à-vis du corps de bataille des Français; Clisson l'avait sans doute laissée libre dans l'espérance que les Flamands s'empresseraient de l'occuper pour fondre sur lui avec plus de facilité : le parti adopté par Artevelle justifia pleinement ces sages prévisions.

Dès que le connétable s'aperçut de la faute que l'ennemi venait de commettre, il fit sonner les trompettes et déployer l'oriflamme. Le beffroi de Deinse frappait alors midi : c'est le moment où les brouillards se dissipent. Au même instant où Villiers élevait l'étendard sacré, on vit disparaître comme par enchantement l'épaisse brume qui couvrait les campagnes; un soleil brillant éclaira l'horizon : ses rayons dardant avec force sur la bannière de France, en faisaient ressortir la couleur éclatante. En même temps une colombe, sortie de Courtray, se mit à voltiger de-

vant Charles VI, et vint se poser sur le fer de lance de l'oriflamme.

Les deux armées différaient d'aspect : les Flamands, revêtus d'habits d'une nuance très-apparente, rangés par ordre de métiers, formaient un coup d'œil pittoresque; les Français, couverts d'armures resplendissantes, présentaient un front comparable à une muraille d'acier. Artevelle se plaça au centre avec les Gantois; soixante archers anglais lui servaient de garde particulière. Les historiens belges disent que les Flamands portaient des lances longues et très-fortes, de sorte que l'agglomération de leurs bataillons ressemblait assez à une forêt. Enfin, les Flamands, de l'avant-garde assaillirent, comme des furieux, la première ligne du connétable, défendue par les Génois. Clisson fit appuyer ces bandes étrangères au moyen de plusieurs compagnies d'arbalétriers français.

Au bruit que ces deux corps occasionnaient en se heurtant, le jeune Charles VI demanda ce que signifiait tout ce tumulte : Le Bègue de Villaines lui dit : « Voilà le commencement de l'action. » En entendant cette réponse, le prince pique son cheval pour aller, disait-il, *faire des mains;* mais les barons commis à sa garde retiennent le destrier par le frein et l'empêchent de s'élancer. Charles VI criait, s'agitait, suppliant qu'on le laissât combattre. Les chevaliers restèrent sourds à ses prières, et l'empêchèrent de s'enfoncer dans la mêlée : ils agissaient avec d'autant plus de sagesse en retenant cette fougue précoce, que dans ce moment les Flamands venaient d'effectuer une attaque générale. Voyant leur avant-garde

repoussée, ils avaient voulu fondre sur le corps de bataille. Ces cinquante mille hommes, entrelacés les uns aux autres par les bras, glissèrent du haut de la montagne, et vinrent heurter le front des Français comme un rocher qui, détaché de la cime des monts, descend dans la plaine en brisant tous les obstacles. Aucune puissance humaine n'était capable de résister à ce choc : les Français le soutinrent avec leur courage accoutumé ; mais ils furent obligés de reculer, et le firent sans se désunir. Plusieurs bannerets de distinction périrent en cette circonstance, entre autres Gui de Pontalier et le sire de Revel. Clisson sentit le danger, car une certaine hésitation se fit remarquer quelques instants parmi les féodaux. Placé sur un tertre au centre de la ligne, le connétable animait les combattants par ses discours : d'une voix éclatante il poussa le cri solennel, *Au roi! Montjoie Saint-Denis :* en même temps, il s'élance vers les Flamands ; le corps de bataille le suit, chasse l'ennemi et regagne le terrain perdu. Les Français et les Belges, transportés de cette fureur qui dans les combats change l'homme en bête féroce, se joignent, et, pied à pied, corps à corps, commencent une lutte sanglante dont le plus hardi ne pouvait prévoir l'issue. Les Flamands, descendus du Mont-d'Or, occupèrent un terrain qui formait la conque, de sorte que leur centre s'établit naturellement dans un bas-fond, tandis que les extrémités, plus élevées, cessaient d'être liées au corps de bataille, ce qui rompait d'une manière funeste l'ensemble de la ligne. Clisson, s'arrachant de la mêlée, accourut à l'aile gauche, formée

en majeure partie de cavalerie, et la conduisit contre l'extrême droite des Flamands. Enguerand de Couci, saisissant la pensée du connétable, répète le mouvement sur le point opposé. Alors on vit les deux ailes des Français traverser les champs, la cavalerie à toute bride, et même un peu en désordre, dit Froissard : l'infanterie transportée d'ardeur la suit à la course. Enfin, Olivier et Couci viennent effectuer leur jonction en queue de l'ennemi, de sorte que les Flamands se trouvent enveloppés comme dans un enclos de murs : leur carré est assailli sur les quatre faces; ils ne cherchent qu'à percer le front de cette bataille, qui, semblable à une barrière d'airain, rend leurs efforts impuissants. De moment en moment les Belges s'élançaient pour pénétrer jusqu'à Charles VI, qu'ils distinguaient fort bien à cheval, au milieu de cette plaine de casques et de boucliers. Cependant, abordés de divers côtés, loin de songer à attaquer, ils ne doivent plus penser qu'à se défendre. Les chevaliers, armés d'épées effilées, traversaient aisément leurs pourpoints et leurs chemises de mailles; ils fendaient à coups de hache les grands chapeaux de fer des Flamands : « On aurait cru, dit Froissard, entendre tous les forgerons de Bruxelles et de Bruges frapper sur leurs enclumes. » Resserrés de plus en plus, les Flamands des ailes reculent, glissent des rebords de la conque, et retombent sur ceux du centre; bientôt l'espace de leur ligne se rétrécit, bientôt il disparaît entièrement, bientôt ces cinquante mille hommes, qui dans le principe occupaient un terrain considérable, ne forment plus qu'une masse com-

pacte au fond de cet entonnoir dont la cavalerie française borde le contour. Ces gens sont tellement pressés, qu'ils ne peuvent plus retirer leur bras pour frapper; ils reçoivent la mort à découvert, mais ils la reçoivent encore d'un air menaçant. Les bannerets, se rappelant qu'ils combattaient un ennemi résolu à n'accorder aucun quartier, se montraient insensibles à l'aspect d'un spectacle aussi hideux. Du centre de ce vaste corps ainsi comprimé s'élevaient par intervalles des cris horribles; c'étaient les gémissements des malheureux étouffés par la pression. Le connétable craignit que, par un effort désespéré, les Flamands ne parvinssent à pratiquer une trouée, et dans ce cas on ne pouvait prévoir ce qui en adviendrait; voulant y obvier de bonne heure, Clisson fit ouvrir un passage à l'extrémité de la gorge. Les Belges de l'arrière-garde s'y précipitent sans réflexion, ne songeant plus qu'à sauver leur vie, et non à disputer la victoire. Leur situation devint encore plus affreuse, car les Français, ayant la faculté de se déployer, se jetèrent sur cette longue colonne de fuyards; ce ne fut plus qu'un massacre. Clisson laissa le sire de Couci sur la trace des Flamands, et revint au corps de bataille du roi, où les gens d'armes français contenaient péniblement les premières divisions d'avant-garde de l'ennemi. Les assaillants, ne voyant aucune possibilité d'échapper, faisaient des efforts indicibles pour parvenir jusqu'au jeune monarque : ils voulaient l'immoler, et venger leur trépas par cette mort illustre. L'arrivée d'Olivier releva la résolution des troupes féodales, qu'une pareille

lutte commençait à lasser. Les Belges, rejetés dans la plaine, y trouvèrent le terme de leur vie; les uns tombèrent sous le fer des vainqueurs, les autres se noyèrent dans les canaux qui coupaient le terrain : il en périt plus de vingt mille (1).

Les Français, harassés de fatigue, las de frapper, couchèrent sur le terrain de l'action, rangés comme pour soutenir un nouveau choc. Clisson l'ordonna ainsi, craignant sans doute que les Flamands échappés à la boucherie ne se ralliassent en opérant leur jonction avec Piètre Dubois, campé en deçà de Bruges, et ne revinssent tenter une seconde fois le sort des combats : il ignorait encore que Piètre Dubois avait été tué dans un engagement soutenu contre le sire de Couci et le duc de Bourbon.

Le lendemain on apprit que les Flamands ne cherchaient qu'à se cacher dans les places fortes. Charles VI voulut parcourir le champ de bataille : nul autre n'aurait pu lui offrir un exemple plus terrible de la fureur des hommes; les Flamands étendus sur la terre figuraient un carré long dont le centre recélait des monceaux de cadavres étouffés les uns sur les autres. Le roi se montrait curieux de voir le corps d'Artevelle : personne ne connaissait ce chef. On eut recours à un bourgeois de Gand qui avait été pris, criblé de blessures, et dont on avait bandé les plaies : c'était précisément un des alliés d'Artevelle. Des écuyers le conduisirent sur le lieu du carnage : il découvrit Philippe sous un tas de morts. On ne trouva pas une

(1) La Chronique de Tramecourt dit trente-cinq mille.

seule blessure apparente sur le corps du général flamand; il avait été étouffé, *éteint*, comme dit la chronique. On le traîna par les pieds devant Charles VI. Le Gantois qui avait servi à cette recherche ne put contenir son indignation en voyant traiter sans égards les restes de son parent; il se répandit en imprécations contre les Français, arracha ses bandages : le sang jaillit de ses blessures, et l'infortuné expira au bout de quelques instants. Les autres chefs flamands tués ce jour-là furent Jacob le Riche, Jean Hermann, Pierre Wandell, Guillaume Harlebec et Pieruche Zarin. (Buzelin, Chron. de Flandre.)

Telle fut la bataille de Rosebec, la plus extraordinaire sans contredit du moyen âge, livrée entre des guerriers expérimentés et des artisans qui méconnurent toutes les règles de l'art militaire : c'était l'aristocratie combattant contre le tiers-état, la prudence contre la présomption, la valeur éprouvée contre le courage naturel. Plusieurs chevaliers se signalèrent par des traits d'audace, principalement Jean de Mornay, chambellan de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, qui, en récompense, lui fit une pension de mille livres, somme considérable pour cette époque (1). La victoire remportée le 27 novembre termina l'expédition; la majeure partie de la Flandre se soumit. La campagne avait été conduite par Clisson avec une prévoyance, une habileté qui seules en assurèrent le succès. Personne n'eut la prétention de lui disputer la gloire de l'avoir menée à une si heureuse fin. Le

(1) Cour des comptes de Dijon, année 1384. — Labarre, p. 42.

jeune roi témoigna au guerrier sa reconnaissance en termes chaleureux. Dès ce moment Clisson devint le personnage le plus considérable du royaume. Les oncles du roi virent pâlir leur influence, sans qu'il leur fût permis d'élever la moindre objection; mais ils se promettaient d'accabler un rival aussi dangereux, lorsqu'il s'en présenterait une occasion. C'est ainsi que naquit cette inimitié entre le duc de Bourgogne et le connétable, inimitié dont les suites furent si fatales au vainqueur de Rosebec.

Les Parisiens, profitant de l'absence du roi, avaient arboré l'étendard de la révolte. Le commerce de la capitale prenait chaque jour une extension plus rapide : il devait cette prospérité subite à la protection spéciale de Charles V. Les marchands devinrent, par leurs richesses, une puissance rivale de la noblesse. Il se forma à cette époque, dans les divers pays de la chrétienté, une ligue contre les feudataires et contre tout ce qui était seigneurial. En rapprochant plusieurs circonstances, on découvre aisément l'existence réelle d'un plan qui tendait à changer la face de l'ordre social par un soulèvement universel. Pendant que les Flamands s'insurgeaient contre leur souverain, en France les Parisiens faisaient main-basse sur le petit nombre de bannerets qui ne purent suivre le roi dans son expédition, et pillaient les maisons de ceux qui l'avaient accompagné. Les habitants de Tours, de Lyon, d'Orléans, de Chartres, de Bourges, imitèrent la métropole. Aussi Artevelle dit-il aux siens, au moment de la bataille : « Soyez persuadés que les villes de France apprendront avec une joie inexprimable la

destruction des nobles (1). » A Londres, un forgeron, Tyller, secondé par cent mille ouvriers, imposait des lois au roi son maître, dépouillait les riches de leurs propriétés; en Allemagne, Francfort, Leipsick, Vienne, Augsbourg voyaient éclater dans leur sein de sanglantes insurrections : ces insurrections préludaient à la déposition de l'empereur Venceslas. Les papes luttaient contre un esprit de révolte sans cesse renaissant, qui bouleversait l'Italie entière : naguère Rienzi avait voulu rétablir le tribunat dans Rome; Castracani, simple artisan, s'était érigé en souverain de Lucques, après avoir chassé les patriciens et les particuliers les plus opulents. Il fallut qu'Urbain VI eût recours aux supplices pour effrayer les agitateurs conjurés contre lui; et, quelques années plus tard, un de ses successeurs, Jean XXIII, d'un caractère moins ferme, se vit déposé et jeté au fond d'un cachot. Mais, au milieu de tant d'excès, ce fut Paris qui se signala d'une manière particulière : cette ville se mit dans la triste position d'être obligée de souhaiter la honte des armes françaises; elle reçut comme une calamité la nouvelle de la victoire de Rosebec. Dans cette crise il importait, pour le salut de l'État, qu'une main vigoureuse prît la direction générale des affaires en attendant que le roi fût en âge de gouverner. Clisson se plaça de lui-même à ce poste difficile : les oncles du roi ne purent s'y opposer, ils furent contraints de dévorer leur dépit et de remercier Olivier des services qu'il venait de rendre à la monarchie.

(1) Meyer. — Buzelin, 1re partie.

Le connétable conduisait à sa suite le jeune souverain, comme un tuteur aurait agi à l'égard de son pupille; il traversa les provinces du nord, et ramena le roi à Paris : une nombreuse députation de la capitale vint au-devant de l'armée. Olivier ne permit pas qu'elle fût admise auprès de Charles VI : il entra dans la ville en vainqueur, par une brèche récemment pratiquée; il se faisait précéder d'une avant-garde de huit cents hommes commandée par Louis de Clermont. Le connétable déploya en cette occasion toute la sévérité de son caractère; il fit abattre six portes, et n'en laissa que six debout : de cette manière la capitale restait démantelée.

Les Parisiens avaient eu d'abord la pensée de ne pas recevoir le roi à son retour de Flandre; le connétable voulut les mettre hors d'état d'exécuter jamais un semblable projet. Charles VI approuva les mesures prises par Clisson, dont le zèle n'avait en vue que de consolider la puissance de son maître. Olivier se relâcha insensiblement de sa sévérité; il intercéda même en faveur des Parisiens : ses bons offices leur valurent la remise des peines prononcées contre eux. Voulant reconnaître ce bienfait, la ville lui fit présent d'une très-belle maison, dite *le grand Chantier du Temple :* on donna à cette habitation le nom d'*Hôtel de la Miséricorde*, afin de perpétuer le souvenir du pardon que les bourgeois avaient obtenu du roi par les sollicitations d'Olivier. Cette maison devint plus tard l'hôtel de Guise.

Dès ce moment, aucune ambition rivale n'essaya de balancer la faveur de Clisson; le banneret breton

exerçait une puissance égale à celle des anciens maires du palais : plus loyal néanmoins que les Ébroïn et les Pepin, il voulait dominer sans doute, mais seulement dans l'intérêt de l'État. Cette courte période fut la plus belle époque de sa vie, car il y déploya des talents qui attestaient sa haute capacité dans les affaires administratives. Il ne lui fut pas donné de poursuivre longtemps cette carrière pacifique : la mort du comte de Flandre, arrivée en 1383, provoqua nouvelles guerres.

L'Angleterre avait vu d'un œil inquiet le triomphe de Rosebec ; elle fit ses dispositions pour empêcher le duc de Bourgogne de prendre possession de la Flandre. On sait que ce prince avait épousé la fille unique de Louis de Mâle. Les provinces arrosées par la Meuse et la Lys devinrent une seconde fois le théâtre des opérations militaires ; les Belges, unis aux Anglais, opposèrent une vigoureuse résistance : les campagnes de 1384 et 1385, dirigées par Clisson avec une supériorité des plus éclatantes, auraient eu des résultats immenses si le conseil du roi n'eût pas détruit, par une politique erronée, tout ce que le connétable exécutait de merveilleux à la tête de l'armée. En dépit de cette fâcheuse opposition, il sut dompter les Flamands : ce peuple venait de perdre, dans trois années de rébellion, les richesses acquises par un demi-siècle de travail. Philippe le Hardi fut reconnu souverain de la Flandre à Tournay, le 18 décembre 1385. Ce prince, l'ennemi secret d'Olivier, ne pouvait se dissimuler qu'il devait ses nouveaux États au courage et à la prudence du héros breton. Une innovation intro-

duite dans l'administration militaire, signala l'expédition de 1385. Les subsistances des troupes furent assurées, au moyen d'une convention passée avec un fournisseur nommé Colin Boulard, riche bourgeois de Paris, qui traita pour la nourriture de cent mille hommes pendant deux années (1) : l'armée ne se composait que de quarante-cinq mille soldats de toutes armes.

LIVRE III.

Nouvelle rupture avec l'Angleterre. — Clisson est fait prisonnier au château de l'Hermine par Jean de Montfort.

L'Angleterre fit, durant tout le quatorzième siècle, des efforts inouïs pour obtenir sur la France une supériorité durable; mais, après des combats sans nombre, elle dut signer une trêve qui lui devenait indispensable. En ce moment les deux nations voyaient commencer de nouveaux règnes; l'une et l'autre avaient pour souverains des princes jeunes, dont la destinée fut déplorable, et qui en montant sur le trône eurent à lutter contre des rébellions fomentées au sein de leurs capitales : Charles VI et Richard II subissaient le joug d'oncles aussi ineptes qu'ambitieux. Lorsque les troubles de Londres et de Paris eurent cessé, que

(1) Histoire de Paris par Félibien, t. II, preuves. — Daniel, Hist. de la Milice française, t. III.

la crainte de la guerre civile se fut évanouie, les conseils des deux rois songèrent simultanément à poursuivre le cours d'une rivalité si fatale au repos des peuples.

La nation britannique se rappelait, avec une joie mêlée de regret, les triomphes de Crécy et de Poitiers; elle songeait au temps où la moitié de la France, et principalement les provinces méridionales de ce beau royaume, obéissaient à ses lois. Deux fortes armées, conduites par Robert Kenolles et Lancastre, s'étaient fondues en parcourant seulement la Picardie, l'Artois, la Champagne et la Beauce : l'orgueil patriotique demandait à réparer des affronts inconnus jusqu'alors. De son côté, la France ne se croyait pas dédommagée de ses revers passés par les immenses avantages du règne de Charles V. On nageait dans la prospérité, et la sagesse commandait de se borner à cet état de calme; mais il semblait que l'on pressentît de loin le déluge de maux qui devait fondre sur la patrie : chacun s'agitait pour s'y soustraire. On résolut de prévenir l'Angleterre dans ses projets d'invasion. Le conseil de Charles VI renfermait des hommes capables de s'élever aux plus hautes conceptions ; Olivier de Clisson, Enguerand de Couci, Bureau de La Rivière, Louis de Bourbon, le maréchal de Sancerre; les uns comme les autres se montraient amis de leur pays, jaloux de sa gloire et de sa félicité. Le connétable et ses collègues s'arrêtèrent au projet de diriger contre l'Angleterre des coups tellement assurés, qu'on la mît pour longtemps dans l'impuissance de troubler par ses entreprises la tranquillité du royaume:

on se concerta pour porter la guerre jusqu'au milieu de la Grande-Bretagne, sans se contenter d'insulter ses côtes et d'enlever quelque butin. Depuis que les Valois régnaient, on avait effectué douze descentes en Angleterre : si Londres ne subit pas le joug, c'est qu'à cette époque les Français ne mettaient point dans leurs expéditions la constance nécessaire pour produire des résultats importants.

Le jeune Charles VI, d'une imagination ardente, accueillait avec transport les projets d'expéditions qui exigeaient beaucoup de mouvement; il exprima sa reconnaissance à Clisson pour le soin que ce guerrier prenait d'illustrer son règne.

Afin de diviser les moyens de défense qu'opposerait l'Angleterre, on voulut l'attaquer sur trois points à la fois : le vaillant Louis de Clermont reçut la mission d'enlever aux Anglais ce qu'ils possédaient encore dans le midi; l'amiral Jean de Vienne, commandant une division navale et six mille hommes d'élite, devait aller débarquer en Écosse, s'unir aux guerriers de ce pays, et pénétrer ensuite dans le Northumberland. Robert II, roi d'Écosse, avait fort bien accueilli, l'année précédente, Geoffroy de Charni, chevalier français : il le chargea de dire de sa part à Charles VI, que si le connétable, l'amiral ou quelque autre grand officier de la couronne venait en Écosse accompagné de cinq ou six mille archers, il pourrait faire à l'Angleterre un trou qui ne serait pas facile à boucher, pour nous servir de l'expression de Froissard. Clisson se chargea de lancer trente mille hommes sur les côtes méridionales, et de les y conduire lui-même.

Louis de Clermont accomplit sa mission d'une manière merveilleuse : il balaya la Guienne, chassa les Anglais du Périgord, de la Gascogne, et les contraignit de se renfermer dans Bordeaux, qu'il bloqua étroitement, attendant, pour commencer un siége en règle, les renforts que la flotte française devait lui amener. Nous renvoyons à la Vie de ce général, en ce qui touche les détails de cette campagne ; nous renvoyons également à la Vie d'Enguerand de Couci, pour l'expédition dirigée vers l'Écosse : il nous reste à parler de celle que commandait en personne Olivier de Clisson.

Le connétable mit une incroyable célérité dans ses préparatifs ; il fit construire à ses frais, dans le port de Tréguier, quantité de navires légers, propres à recevoir des troupes de débarquement ; une partie de ses richesses furent employées à cet objet. Les historiens contemporains font la description d'une ville en bois de trois mille pas de circonférence, qui se démontait ; elle devait servir à loger l'armée dès qu'on aurait touché les côtes d'Angleterre, fort dépourvues alors d'habitations. La promptitude avec laquelle cette machine colossale sortit des chantiers atteste la supériorité des arts mécaniques de cet âge.

Pendant que l'on réunissait la flotte, l'infatigable Olivier forma la résolution d'enlever aux Anglais la ville de Brest, que le duc Jean IV leur avait livrée vingt ans auparavant lorsqu'il implora leur secours : ces étrangers l'occupaient encore, sans vouloir s'en dessaisir. Montfort, toujours attaché aux intérêts des Plantagenets, sans l'avouer ouvertement, fit manquer l'expédition en retirant de l'armée du connétable les

soldats bretons qui servaient comme auxiliaires. Olivier sut commander à l'indignation que lui causait une manière d'agir aussi déloyale : il leva le camp de devant Brest, et se rendit à Dunkerque, où l'armée achevait de se réunir (juillet 1386). Les forces navales de la France et de ses alliés se composaient de douze cents navires de diverses grandeurs, tirés de tous les ports du royaume et des côtes de l'Océan depuis Algésiras jusqu'à Lubeck : Froissard assure que le nombre des vaisseaux aurait suffi pour former un pont de Calais à Douvres.

Les rois de Castille, de Portugal, d'Aragon, de Danemark, envoyèrent à Charles VI les bâtiments dont ils pouvaient disposer : cette multitude de mâts couvrait la mer, qui, dans un certain espace, ressemblait à une forêt. Le moyen âge ne se rappelait point d'avoir vu un spectacle aussi imposant : cette flotte portait des armes, des chevaux, des provisions de toute espèce, et en si prodigieuse quantité que les détails fournis à cet égard par les historiens de l'époque paraissent fabuleux. Les archives de la cour des comptes ont conservé longtemps les preuves authentiques des dépenses extraordinaires faites dans cette circonstance. Geoffroy de Charni, bailli du pays de Caux, fut chargé de faire manutentionner pour sa part sept cents tonneaux de biscuit. On embarqua trois mille pièces de vin : cette liqueur était devenue commune depuis vingt ans, grâce aux encouragements donnés par Charles V à la culture de la vigne. L'escadre particulière de Clisson se composait de soixante-quinze voiles; les sires de Rohan, de la Marche, de Laval,

de Beaumanoir, de Braquemont, de Rais, de Malestroit, de Coëtmen, de Plumengat, de la Houssaye, y servaient comme volontaires. Pierre de Damas, sire de Marcilly, amena quatre cents mariniers pour armer deux galères dont il reçut le commandement, avec une solde de cinq cents livres pour trois mois. Gaucher de Caulincourt, sire de Marteville, jeune banneret picard fort riche, amena également une compagnie de mariniers, et fit construire plusieurs galères au Crotoy et à Saint-Valery (1). Chacun de ces barons possédait en propre un navire : les uns et les autres déployèrent à l'envi dans cette occasion un luxe extravagant ; le sire de la Trémouille paya 2,000 livres aux peintres et aux doreurs chargés de décorer le vaisseau qu'il montait (2).

Les apprêts d'un armement si extraordinaire ne pouvaient rester secrets pour les Anglais : ils en rirent d'abord, comme d'une menace impuissante ; mais à la vue de cette flotte immense concentrée le long des côtes de Flandres la jactance fit place chez eux à la terreur. Leur patriotisme ne voyait pas de moyen

(1) On trouve dans la Vie de saint Quentin, par Claude de La Fons, page 392, une anecdote singulière au sujet de ce Gaucher de Caulincourt : on disait que les clous qui servirent au martyre de saint Quentin furent forgés à Marteville, et que pour cette cause aucun maréchal n'osait s'établir dans ce bourg. Le sire de Caulincourt amena de Normandie un valet, maréchal de son métier, lequel, après la mort de son maître, s'établit à Marteville pour y exercer sa profession, malgré les avis des habitants. Au bout d'un an il fut attaqué d'une maladie extraordinaire, dont il mourut. « Depuis oncques on ne vit plus de maréchal à Marteville. »

(2) Toutes les chroniques.

suffisant pour résister à une agression aussi bien combinée; ils envoyèrent en diligence sur le continent des émissaires façonnés à l'intrigue. Édouard III fut très-souvent redevable de ses succès au soin qu'il mit à faire servir les passions des hommes aux desseins de sa politique; les conseillers de Richard résolurent de tenter les mêmes expédients. Le duc de Berri avait reçu mission de lever douze mille hommes de noblesse dans le Poitou et dans le Languedoc; plus, trois mille matelots sur les côtes de la Saintonge, de l'Aunis, et dans les pays arrosés par la Garonne, la Dordogne et le Rhône. On destinait ces troupes à former le noyau de l'expédition : leur concours devenait indispensable, car Sancerre, l'amiral de Vienne et Enguerand de Couci avaient emmené les premières divisions qui se trouvèrent disponibles. Les agents anglais coururent après le duc de Berri. Ce prince, inconsolable de la perte de la régence, s'indignait que le roi, son neveu, se fût affranchi de sa tutelle; dans son dépit, il souhaitait que le royaume s'abîmât sous le poids des désastres, espérant que l'urgence du danger le ferait rappeler à la tête des affaires. Les envoyés étrangers, sachant le duc préoccupé de si criminelles pensées, surent le gagner facilement. On ignore si en réalité il y eut un pacte conclu entre le duc Jean et les ennemis de sa patrie, s'il en retira un prix quelconque; ces faits sont restés ensevelis dans le secret le plus profond : l'historien n'en peut citer aucune preuve authentique; mais si, remontant aux causes par les effets, il est permis de conclure par induction, que doit-on penser de la conduite du duc

de Berri? Il savait, à ne pas en douter, que les hommes d'armes levés par ses soins étaient attendus avec impatience, et que le moindre retard pouvait occasionner un mal irréparable; car si l'on ne saisissait pas le moment où la mer est bonne, l'expédition devait nécessairement se renvoyer à l'année suivante, ce qui procurerait à l'Angleterre les moyens de se mettre en défense. Bien convaincu de ces vérités, bien persuadé qu'il tenait dans ses mains le sort de l'État, l'oncle de Charles VI fit tout ce qu'il fallait pour que l'entreprise échouât. Au lieu de se hâter de conduire sur les côtes de l'Océan les quinze mille hommes demandés, dont la levée s'était exécutée sans rencontrer le moindre obstacle, il les retint dans le midi, en alléguant des prétextes frivoles. Pressé par les messages du roi, le duc de Berri se mit en route, puis s'arrêta le surlendemain, s'avança une seconde fois, et demeura quinze jours sur les bords du Lot, sans y être obligé. C'est ainsi qu'on employa trois mois à un trajet qui demandait cinq semaines au plus. Enfin le prince arriva lentement à l'Écluse, le 14 septembre 1386 : Charles VI l'accabla de reproches sanglants; il y répondit par des sarcasmes. L'instant propice était passé sans retour : le soir même de la venue du duc de Berri une horrible tempête désola la côte, « comme si la mer, dit l'anonyme de Saint-Denis, eût voulu témoigner son courroux à ce prince perfide. » Dès ce moment les ouragans se succédèrent sans interruption; des vents impétueux régnèrent sans relâche, et la fière Albion se vit préservée du danger le plus imminent qu'elle eût jamais couru. Pendant les délais

occasionnés par le retard du duc de Berri, cette première ardeur française si propre aux entreprises hardies, mais qu'il importe de saisir en temps opportun, s'était refroidie; le découragement passa dans toutes les âmes. Le mauvais temps augmentait de jour en jour : lorsque les vents cessaient, la pluie tombait en telle abondance que, selon les chroniques, on craignit un déluge; l'armée entière marchait dans l'eau; les vivres, les tentes, les harnais furent pourris très-promptement. Charles VI, désespéré de voir perdre ainsi le fruit de tant de soins et de tant d'impôts obtenus péniblement, voulait que l'on essayât d'affronter la fureur des vagues. En vain les marins les plus expérimentés s'efforcèrent-ils de lui en montrer l'impossibilité : ce jeune roi, digne d'un meilleur sort, essaya de relever la résolution de ses soldats par un trait de vaillance. Au moment où le temps paraissait moins affreux, le prince monta sur un vaisseau, et sortit de l'Écluse à la tête d'une escadre; il vogua au large. A peine fut-il à deux lieues en mer, qu'un coup de vent le sépara de la flotte; les vaisseaux, battus par la tempête, vinrent se briser contre des bancs de rochers; le sien, manœuvré plus heureusement, put regagner le port. Ce mauvais succès ne découragea point Clisson; il donna le signal de lever l'ancre, vers la fin d'octobre : mais les premières divisions navales furent accueillies par un ouragan furieux, qui les jeta sur les côtes de la Zélande; quantité de bâtiments, entraînés par les courants, allèrent se perdre dans la Tamise. Les navires de Clisson furent les plus maltraités; une partie de la ville de bois et les charpen-

tiers chargés de l'établir, lorsqu'on aurait abordé, tombèrent au pouvoir des Anglais : on les conduisit en triomphe à Londres, ainsi que deux mille tonneaux de vin. Olivier éprouva des difficultés infinies pour gagner l'Écluse. Enfin ces vastes préparatifs s'en allèrent en fumée : ils coûtèrent trois millions de livres, plus de cinquante millions de nos jours.

Le terrible échec que l'on venait d'essuyer ne rebuta point le conseil de Charles VI. Jean de Vienne et le sire de Couci revenaient d'Écosse : ces deux généraux avaient envahi une partie de l'Angleterre, et pénétré jusque dans le pays de Galles; leurs récits montraient comme une entreprise praticable la conquête de l'île entière, si l'on parvenait à y conduire trente mille hommes : d'ailleurs les circonstances semblaient se réunir pour favoriser ce projet, car la discorde régnait d'un bout de l'Angleterre à l'autre. La féodalité, unie cette fois aux communes, avait déclaré la guerre à Richard, en haine de ses favoris. Richard, pour se soutenir contre cette ligue, implorait en secret l'assistance de Charles VI, offrant de remettre Cherbourg et Calais, ou plutôt il proposait de les livrer. La découverte de ce complot causa une irritation extrême : les hostilités commencèrent sur plusieurs points. A cette nouvelle, les Français, oubliant les revers de la campagne précédente, ne songèrent plus qu'à la réussite d'une seconde tentative. On rassembla les débris de la flotte de 1386; des ouvriers nombreux travaillèrent sans relâche dans les ports de Flandres, de Hollande, de Bretagne, de Guienne, à la construction de nouveaux vaisseaux. Ces forces,

moins considérables que celles de la première expédition, pouvaient encore transporter sur les côtes d'Angleterre une armée de trente mille hommes, laquelle, une fois débarquée, serait facilement secourue au moyen d'escadres stationnaires. Clisson, que la grandeur de l'entreprise exaltait au dernier degré, parcourait la Bretagne, appelant ses compatriotes aux armes, faisant des levées dans ses domaines : sa voix électrisait les Bretons, ils accouraient en foule se ranger sous les bannières du connétable.

Tout en combattant son roi, le parlement anglais se préparait d'une manière énergique à éloigner le danger dont le pays semblait être menacé. Il ne pouvait se dissimuler que, sans les lenteurs calculées du duc de Berri, l'armement de l'année précédente aurait eu un plein succès : le parlement avisa donc aux moyens de conjurer l'orage par quelque expédient de la même nature. Les Anglais gagnèrent le duc de Bretagne, et lui donnèrent des sommes considérables pour l'engager à mettre des entraves à l'expédition projetée : on le laissait libre d'agir comme il l'entendrait; on demandait seulement de la célérité, car la majeure partie de la flotte se trouvait déjà rassemblée au port de l'Écluse; on parlait même de fixer le jour du départ. Le formidable Clisson allait prendre à Tréguier sa division navale, pour la conduire au lieu du rassemblement, et cingler ensuite vers l'Écosse et le pays de Galles. Le duc de Bretagne se montra d'autant plus empressé de favoriser les desseins du parlement, que lui-même, étant gravement menacé, devait chercher un appui auprès des ennemis de la France.

On n'a sans doute point oublié que les deux fils de Charles de Blois (tué à la bataille d'Auray) demeurèrent en otage à Londres, comme garantie de la rançon que leur père devait aux Anglais, qui le firent prisonnier au combat de la Roche-Derrien. Charles de Blois, ayant payé une faible partie de sa rançon obtint une liberté temporaire; il revint en Bretagne tenter pour la dernière fois le sort des armes: on sait qu'il périt dans cette lutte désespérée. Après sa mort, l'avare Édouard refusa de rompre les fers des deux jeunes princes bretons; il exigeait quatre cent mille livres en échange de leur personne : ni la mère de ces infortunés, ni le duc d'Anjou, leur oncle, ne voulurent acquitter cette dette. Les fils de Charles de Blois passèrent leur jeunesse dans la captivité : une aussi cruelle position durait encore en 1386. Clisson, se trouvant alors auprès du duc de Bretagne pour renouveler son hommage de vassal, plaida la cause de la famille dont lui-même avait si fort contribué à renverser la fortune dans les champs d'Auray. Clisson dit au duc Jean IV qu'il serait beau de voir le vainqueur de Charles de Blois payer la rançon des enfants de son compétiteur : « Taisez-vous, messire Olivier, répondit Jean IV; où prendrais-je les quatre cent mille livres que l'on demande pour eux? » Sur ces entrefaites, Guy, le plus jeune de ces princes, expira, n'ayant pu supporter plus longtemps les ennuis d'une détention qui lui semblait indéfinie. Clisson, craignant que l'aîné ne succombât aussi misérablement, forma le généreux dessein de briser ses fers; il dépêcha donc en Angleterre le chevalier Jean Rolland, muni des pouvoirs nécessaires pour conduire cette négociation :

ceci se passait de 1386 à 1387, dans l'intervalle des deux expéditions. Le messager s'adressa au duc d'Irlande, favori de Richard, qui jouissait auprès du monarque d'un crédit illimité. Le duc d'Irlande demanda à son maître, Jean de Blois, pour prix de ses loyaux services. On disposait alors d'un prisonnier comme d'un domaine, et ces sortes de donations se faisaient par lettres patentes. Richard accorda cette grâce à son favori : il fut convenu entre le duc d'Irlande et le chevalier Rolland que le comte de Penthièvre serait conduit à Boulogne, où l'on acquitterait une rançon de cent vingt mille livres. Le chevalier Rolland annonça au prisonnier que Clisson, pour prix d'un pareil bienfait, désirait le voir uni à sa fille Marguerite, condition à laquelle le fils de Charles de Blois souscrivit sans difficulté. Les historiens de la Bretagne ont cherché à obscurcir la belle action d'Olivier, en lui prêtant des projets d'ambition : « Le connétable savait fort bien, disent-ils, que d'après le traité de Guerande les enfants de Charles de Blois devaient succéder à Montfort, dans le cas où celui-ci ne laisserait pas d'héritiers directs; il voulait, au moyen de cette union, mettre le duché dans sa famille. » Ces écrivains ont oublié qu'à l'époque du traité conclu en Angleterre par le chevalier Rolland, Montfort était remarié depuis un an avec la fille de Charles le Mauvais, et que cette princesse promettait de donner incessamment un héritier à son époux : l'enfant qu'elle mit au monde naquit le 12 août 1387; ainsi on ne peut refuser de convenir que Clisson agissait dans des vues désintéressées. Montfort n'en fut pas moins très-

alarmé : il se promit de ne rien négliger pour traverser l'union projetée. On ne pouvait employer la force ouverte à l'égard d'un leude aussi puissant qu'Olivier; il ne lui restait qu'un seul moyen, celui d'user de perfidie. Montfort ne rougit pas de le mettre en œuvre pour venger sa propre querelle, et remplir en même temps les intentions du parlement anglais.

Jean IV n'exerçait l'autorité souveraine que par intervalles; restreint dans l'exercice du pouvoir, il trouvait rarement l'occasion de s'occuper de l'administration de ses domaines ou du bonheur de ses sujets. Cependant, au milieu des embarras qui l'accablaient, ce prince réunit, sans aucun motif apparent, les états de la province à Vannes. Les Bretons voyaient avec joie ces sortes d'assemblées, car ils en retiraient ordinairement quelques avantages. Pendant la réunion des états, auxquels assistait Clisson, en sa qualité du plus puissant feudataire, Montfort tenait sa cour à Vannes, dans le château de la Mothe, situé au centre de la ville (1). Le connétable tenait la sienne dans une vaste maison dont on ne connaît plus l'emplacement; il y déployait une extrême magnificence. Montfort, sans être attendu, vint faire visite à Olivier, le jour même où le connétable donnait un repas splendide aux barons et chevaliers qui partaient le lendemain pour l'armée. Clisson invita Jean IV à prendre place au banquet (mai 1387) : le prince accepta

(1) Ce château fut détruit dans le seizième siècle; on construisit sur son emplacement un palais épiscopal, dont madame de Sévigné parle quelquefois dans ses Lettres : c'est aujourd'hui l'hôtel de la Préfecture.

gracieusement, et s'assit à la table de celui dont il méditait la ruine. A l'issue du repas, le duc dit à Olivier : « Vous passez à juste titre pour l'homme le plus expert en constructions; je vous prie de venir incontinent examiner le tour de l'Hermine, que je fais bâtir : je serai bien aise d'avoir votre avis. » Le château de l'Hermine était à cent pas (1). Clisson consentit à y monter sur-le-champ, en faisant observer qu'il ne pouvait y rester que fort peu de temps, vu que des soins très-urgents réclamaient sa présence à Tréguier. Le duc sortit immédiatement (trois heures après midi), accompagné d'Olivier, du sire de Laval, de Beaumanoir et de quelques chevaliers. Jean IV et sa suite arrivèrent au château de l'Hermine : le duc fit rendre à Clisson les plus grands honneurs à l'entrée de la barrière et du pont-levis; il conduisit les bannerets dans les divers appartements, et parvint enfin à la porte de la grosse tour; le connétable s'arrêta par respect, pour laisser passer son suzerain : « Hissez d'abord, dit celui-ci, examinez bien l'intérieur, et surtout la construction de cette tour; je reste ici un moment pour dire quelques mots au sire de Laval. » Clisson monte seul et sans défiance; à peine est-il entré dans la chambre du premier étage, que la porte se referme violemment en dehors : au même instant

(1) Le château de l'Hermine, espèce de forteresse, terminait la ville du côté de l'est. Il tenait le milieu entre la porte Paterne et la porte Saint-Jean; ses murailles, formant la continuation des remparts, étaient baignées par un fort courant que la mer enflait, ce qui n'existe plus aujourd'hui, à cause des chaussées que l'on a construites depuis, et qui arrêtent les eaux. La tour, que l'on finissait de bâtir alors, devait compléter les fortifications du château.

cinq hommes cachés dans les angles se précipitent sur lui, arrachent son épée et la brisent. Clisson, dont l'âge n'a point encore affaibli la vigueur, oppose la résistance la plus opiniâtre, et contient les assaillants : enfin il succombe sous le nombre ; on le charge de chaînes, on l'assujettit sur un bloc de marbre, et on lui passe au cou un carcan de fer : Yvonet, premier écuyer du duc, dirigeait cette horrible expédition. Lorsque ces quatre soldats, ministres de la vengeance de leur maître, virent ainsi attaché sur une pierre cet indomptable guerrier, la terreur des Anglais, le premier officier de la couronne de France, ce héros dont le courage fixa la victoire dans les plaines d'Auray, ils parurent étonnés de la grandeur d'un pareil attentat ; ils allèrent jusqu'à demander pardon à leur captif d'avoir exécuté un ordre aussi barbare. L'un d'eux, nommé Bernard, voyant le pourpoint du connétable mis en pièces par suite de la longue lutte qu'il venait de soutenir, ôta son manteau et en couvrit les épaules du prisonnier, qui, sans cet acte de pitié, serait peut-être mort de froid dans ce lieu humide et glacial. (Froissard, livre III, chap. 60.)

Cependant Montfort n'avait pu s'empêcher de pâlir en entendant le bruit qui se faisait dans le donjon ; Laval, inquiet, n'osait le questionner. Beaumanoir (fils du héros du combat des Trente) arrive sur ces entrefaites, et, voyant le trouble extrême de Jean IV, demande vivement où est le connétable, son-beau-père : « Veux-tu être comme lui ? » s'écrie Montfort en courant sur Beaumanoir ; « réponds : veux-tu être comme lui ? — Je crois que Clisson est bien, » dit le

banneret étonné. — « Puisque tu veux être comme lui, je vais te crever un œil, afin que tu sois également borgne. » Clisson avait perdu un œil en servant la querelle de ce Montfort. Au même instant, saisissant fortement Beaumanoir, le duc se mettait en devoir d'exécuter sa terrible menace avec la lame de sa dague : le banneret épouvanté tombe à ses genoux, et le supplie de considérer qu'il se couvrirait de honte par une action semblable. Montfort remet sa dague dans le fourreau et se contente de faire jeter Beaumanoir au fond d'un cachot : quant au sire de Laval, il essaya vainement de rappeler le duc à des sentiments plus généreux : le prince le mit par force hors de la barrière, et ordonna de lever le pont-levis. Laval, ne voulant pas s'éloigner des lieux où l'on retenait son ami prisonnier, demeura au bas des murailles du château de l'Hermine, dans l'espoir de prêter quelque assistance au connétable.

Montfort, libre de suivre les impulsions de son ressentiment, maître de la personne de son ennemi, allait enfin goûter le détestable plaisir de la vengeance. Il mande auprès de lui le gouverneur du château de l'Hermine, Jean de Bavalan, guerrier vieilli dans les combats, pauvre, mais d'une vertu égale à sa bravoure. « Messire Jean, dit le duc, vous irez à minuit prendre Clisson dans son cachot, vous le lierez dans un sac de cuir, et le jetterez dans la rivière qui borde les remparts : aucun supplice ne peut racheter le mal que m'a fait ce mécréant. Bavalan, terrifié, se prosterne aux pieds de son maître, et le conjure de rétracter un ordre aussi cruel; pendant deux heures

ce serviteur fidèle tenta inutilement de fléchir sa colère. Jean IV, irrité d'une telle obstination, lui intime l'ordre une seconde fois, en le rendant reponsable sur sa tête de l'entière exécution de cette sentence. Bavalan se retire désespéré.

Montfort, accablé de lassitude, chercha le repos dans le sommeil et s'assoupit profondément. Mais au bout de quelques heures il s'éveilla en sursaut; ses sens avaient recouvré leur calme habituel : le supplice de Clisson apparut à son esprit, environné de tous ses horribles détails et de toutes ses conséquences; plus la raison reprenait son empire, plus ses terreurs augmentaient : les ténèbres qui l'entouraient, le sifflement des vents, les cris plaintifs des oiseaux de nuit, le murmure de cette rivière devenue le tombeau de Clisson, remplissaient son âme d'effroi; les remords qui l'agitaient commençaient déjà son châtiment. Le jour vint accroître son supplice; Bavalan entra dans l'appartement; à son aspect, Montfort poussa un cri déchirant : « Avez-vous exécuté mes ordres? demanda-t-il d'une voix altérée. — Oui, seigneur : à minuit Clisson a été noyé; j'ai fait mettre ensuite son corps dans une fosse au milieu du jardin. — Retirez-vous, messire Jean, et ne reparaissez jamais plus devant mes yeux, » reprit le duc avec l'accent du désespoir. Jean IV, resté seul, se roulait par terre; le château retentissait de ses gémissements : il refusait les consolations, repoussait les aliments qu'on lui présentait. La journée tirait à sa fin, et sa douleur ne semblait point diminuer. Bavalan, bravant sa défense, vint le trouver une seconde fois : « Seigneur,

dit-il, je suis bien coupable, je n'ai point exécuté vos ordres; vous me les aviez donnés dans un moment où la colère égarait votre raison, j'ai cru qu'il valait mieux en différer l'accomplissement : maintenant, je viens prendre de nouvelles instructions. Clisson vit encore. » En entendant ces paroles, Montfort passa d'un désespoir affreux à une joie immodérée; il combla de caresses le vertueux Bavalan (1). Mais, ce premier mouvement de satisfaction passé, Montfort redevint ce qu'il était auparavant, avare et dépourvu de dignité: il demanda une somme considérable pour la rançon d'Olivier, dans la double intention de retirer un lucre honteux de la plus insigne perfidie, et d'absorber les ressources de son prisonnier, afin de le mettre hors d'état de payer la rançon du comte de Penthièvre.

Olivier, chargé de chaînes, n'ayant pris aucune nourriture depuis trente heures, attendait la mort : il ne reconnut pas le sire de Laval, qui entrait dans son cachot, et, le prenant pour un de ses bourreaux, il se préparait à disputer encore le souffle de vie qui lui restait; mais la voix de son ami ramena l'espérance dans son cœur, et avec elle le désir de la vengeance. Laval, que le duc avait rappelé au château de l'Hermine, lui fit part des conditions imposées par Montfort. Clisson souscrivit à tout, en se promettant de ne rien tenir; mais le duc exigeait au préalable 100,000 livres, somme considérable à une époque où le nu-

(1) La famille de cet homme généreux subsiste encore; et l'un de ses descendants, portant le même nom, était encore maire de Vannes en 1828.

méraire était fort rare. Les sires de Laval, de Rohan, de Châteaubriand, de Malestroit, de Tanneguy, de Rochefort, fournirent la moitié de ce que l'on exigeait; les intendants de Clisson apportèrent l'autre moitié, et le connétable se vit rendu à la liberté au bout de quinze jours de captivité (1).

LIVRE IV.

Clisson devient plus puissant que jamais. — Maladie de Charles VI. — Le duc de Bourgogne, devenu régent, accable Olivier de sa disgrâce.

Clisson, le cœur gonflé de ressentiment, quitta le château de l'Hermine, et, sans aller visiter ni sa famille ni ses domaines, il partit pour Paris, accompagné d'un seul page. Le roi et sa chevalerie avaient quitté l'Écluse depuis quinze jours : au premier bruit de l'arrestation du connétable, un cri d'horreur s'était élevé dans l'armée; mais le découragement ne tarda pas de succéder à l'indignation : les bannerets, ainsi

(1) Le château de l'Hermine n'existe plus; il n'en est resté que cette fameuse tour, qui sert maintenant de maison de correction pour les femmes : on l'appelle *la Tour du connétable*. Rien n'est changé dans l'intérieur : elle se compose de deux étages; ses murs sont d'une épaisseur extraordinaire : on ne la voit bien qu'en dehors de la ville. Le ruisseau dont nous avons parlé sépare les remparts de la promenade publique dite *la Garenne*, plantée de beaux arbres, de sorte que la tour de l'Hermine se trouve en face d'une grande allée latérale : c'est au bout de cette allée que le jeune Sombreuil et ses compagnons d'infortune furent fusillés en 1795.

que leurs gens, abandonnèrent le camp et regagnèrent leurs foyers; on se hâta de licencier les troupes soldées, que l'État ne pouvait garder trop longtemps sur pied; enfin ces vastes préparatifs, pour lesquels on avait épuisé les ressources du royaume, furent encore en pure perte. Ainsi les deux expéditions les plus formidables que la France eût jamais disposées contre l'Angleterre, et dont chacun espérait des résultats aussi utiles que glorieux, échouèrent par suite de deux intrigues ourdies avec la plus odieuse lâcheté.

Olivier, arrivé à Paris, y trouva tout le conseil dans la consternation : on lui témoigna un médiocre empressement. Les oncles du roi, ses ennemis déclarés, heureux de le voir humilié, saisirent cette occasion pour chercher à le perdre dans l'esprit de Charles VI. Le roi reçut froidement Clisson, qui ne se laissa pas intimider par cet accueil : « Seigneur, dit-il en se jetant aux pieds du monarque, jamais je ne me suis rendu indigne de la charge de premier officier de la couronne, dont vous avez daigné me revêtir; si quelqu'un ose ici me démentir, je jette mon gage : » en même temps il laissa tomber son gant; personne ne le releva. Seigneur, continua Olivier, en exerçant les devoirs de ma charge, j'ai été arrêté traîtreusement par le duc de Bretagne; cette violence inouïe a suspendu l'expédition d'Angleterre, et finalement l'a fait échouer : je demande une réparation éclatante; et si vous croyez qu'elle ne doive pas m'être accordée, je vous prie de reprendre l'office de connétable, dont je me démets entre vos mains. »

Le roi parut touché du malheur d'Olivier; néan-

moins la présence de ses oncles l'empêcha de manifester ouvertement l'intérêt qu'il lui portait. « Je penserai à votre affaire, répliqua-t-il; mais en attendant je vous dirai que vous avez commis une grosse faute en vous laissant conduire au château de l'Hermine par votre plus cruel ennemi : le duc de Bretagne vous a joué comme un enfant. — Eh! monseigneur, répondit Olivier, il me montroit de si beaux semblants, que je ne lui osois pas refuser. »

Les services passés du banneret breton ramenaient déjà Charles VI à des dispositions plus favorables, lorsque le duc Bourgogne le retint par cette phrase, adressée à Olivier d'un ton ironique : « Je vous cuidois plus subtil que vous n'êtes. » Clisson aurait pu répondre au duc : « Vous me regardiez comme subtil lorsque mon bras et mon courage vous mettaient en possession de vos États de Flandre. » Au reste, le conseil ne partageait pas à l'égard d'Olivier les sentiments des oncles du roi : deux partis bien distincts s'y disputaient l'avantage de s'emparer de l'esprit de Charles VI, et de gouverner l'État au nom de ce prince; l'un reconnaissait pour chefs les ducs de Berri et de Bourgogne, l'autre les guerriers les plus fameux de cette époque, le sire de Couci, le maréchal de Sancerre, le comte de Saint-Pol, le maréchal de Blainville, l'amiral Jean de Vienne et le chancelier La Rivière. Ce parti, composé de gens recommandables, et jouissant de l'estime publique, subissait la loi des oncles du roi, vu l'impuissance de placer à sa tête un homme rempli de résolution et d'une consistance personnelle non équivoque. Clisson, quoi-

que disgracié, parut propre à remplir ce rôle, autant par son caractère et sa réputation militaire que par ses immenses richesses, qu'il savait prodiguer quand la nécessité l'exigeait. Olivier embrassa d'un coup d'œil la véritable situation des choses; il sut réparer promptement l'échec que son crédit venait d'essuyer par suite de la félonie de Montfort, et redevint en peu d'instants plus puissant qu'on ne l'avait jamais vu. Les nombreux adversaires des oncles du roi se rallièrent spontanément autour de lui; l'Université, la ville de Paris même, offrirent au connétable leur appui contre des princes objets de la haine publique; le parlement, les syndics des corporations vinrent le visiter en grand appareil. (Froissard, liv. III, ch. 68.) La chevalerie surtout se montra très-empressée auprès du connétable. Dans d'autres circonstances, Olivier se serait hâté de quitter Paris pour aller en Bretagne venger son offense par la force des armes; mais, ayant conçu des projets plus vastes, il ne voulut pas s'absenter de la capitale du royaume, et ce qu'il fit alors peut donner une juste idée du pouvoir exorbitant que les hauts barons exerçaient à cette époque, en vertu de la constitution féodale. Clisson se trouvait à cent lieues de ses domaines, et cependant ses ordres s'y exécutèrent comme s'il n'eût point quitté le duché. Olivier commanda à ses chefs de compagnies, à ses capitaines d'armes, aux gouverneurs de ses châteaux et forteresses, de commencer sans délai les hostilités contre le duc de Bretagne. Ces farouches capitaines obéirent avec l'ardeur que l'on pouvait attendre d'hommes auxquels la guerre offrait autant

de charmes que de profit. Coëtmen se rendit maître de la ville de Guingamp, défendue par le sire de Kermarec; le sire de Rostremen emporta Châtel-Audren, et passa au fil de l'épée la garnison, en punition d'avoir tenu une heure; Allain de Rolland bloqua Châteaulin, combla les fossés, et prit la place d'assaut; Beaumanoir, naguère captif au château de l'Hermine comme son beau-père, enleva Lamballe par escalade; Robert de Guitté et Geoffroy Feron surprirent Saint-Malo, occupé par des Anglais unis à des Bretons du parti de Montfort, et firent la garnison prisonnière de guerre, malgré la résistance soutenue du gouverneur, Pierre de Châteaugirons. La nouvelle de succès aussi brillants et aussi rapides étonna le conseil de France, et particulièrement Charles VI, dont l'imagination ardente s'enflammait au simple récit d'un fait d'armes extraordinaire. La réputation que le connétable avait acquise dans les combats lui parut encore plus méritée: il se repentit d'avoir écouté les cris de l'envie. Clisson, instruit de ces dispositions bienveillantes, se présenta devant le roi, et lui offrit en pur don la ville de Saint-Malo, conquise par ses armes. Charles VI accepta la donation : dès ce moment il rendit ses bonnes grâces à Olivier, et ne voulut agir que suivant ses conseils. Les princes essayèrent vainement de retenir le pouvoir qui leur échappait; et ce fut contre leur gré que le jeune monarque, regardant l'offense faite à Clisson comme la sienne propre, en demanda réparation. Il somma le duc de Bretagne de venir sans délai à Paris pour comparaître devant les pairs, le menaçant, en cas de refus, de l'y contraindre à la

tête de soixante mille hommes, et de le dépouiller du duché. La nation bretonne ne se montra nullement empressée de compromettre son existence pour défendre la querelle particulière de ce prince. Jean IV, effrayé des intentions que manifestaient ses sujets, se soumit : il vint à Paris dans le mois de juin 1388, sollicita longtemps une audience de Charles VI, et se vit obligé de suivre le souverain à Montereau. Après plusieurs semaines passées en vaines supplications, le monarque consentit à recevoir ses excuses, pour avoir insulté le premier officier de la couronne. L'entrevue du roi et de Montfort eut lieu au moment où la famille royale allait se mettre à table : soit à dessein, soit par hasard, Charles VI se lavait les mains lorsque le premier chambellan introduisit le duc de Bretagne; Jean IV prit la serviette que tenait l'officier du palais, et la présenta lui-même au roi. Pour obtenir son pardon, Montfort dut remettre non-seulement les quatre places reçues par lui en caution, mais encore les cent mille livres arrachées à Clisson. Il venait de dépenser une somme double pour repousser l'agression des capitaines d'armes agissant au nom d'Olivier. Le duc aurait dû prévoir, quand il fit prisonnier le connétable, que cette perfidie n'était en réalité qu'un acte de démence, et qu'elle finirait par tourner à sa honte.

Charles VI, désirant cimenter cette réconciliation forcée, fit asseoir à sa table Montfort et Clisson : l'un et l'autre, sur son invitation, burent dans la coupe royale, que Pierre d'Auberjon, grand échanson, leur présenta au nom de son maître. Selon les mœurs du

temps, cette cérémonie équivalait au serment le plus solennel. A l'issue du repas, Charles VI exigea qu'on s'embrassât en sa présence. Cette contrainte, loin d'affaiblir leur haine, la rendit plus implacable. Le roi, satisfait, regardait la querelle comme définitivement terminée par les engagements que Montfort venait de contracter; mais le prince breton, avant de quitter Rennes, avait pris la singulière précaution de protester d'avance, entre les mains de deux chapelains, contre toutes les promesses qu'on allait exiger de lui. En effet, rentré dans le duché, il ne remplit qu'une faible partie de ses obligations. Olivier, qui s'y attendait, vola en Bretagne. Les habitants de ce malheureux pays ne virent pas sans effroi rallumer le flambeau de la guerre civile; car lorsqu'il s'agissait des intérêts de Montfort et de Clisson, tous se partageaient d'opinion. Quoique les hostilités se poursuivissent chaudement, Olivier ne craignit pas de s'absenter du duché, et chargea Beaumanoir de conduire les opérations de la guerre. La Bretagne lui paraissait un théâtre trop restreint pour son ambition, la France seule pouvait la satisfaire. Il ne tarda pas de regagner Paris, guidé par le désir de présider au grand acte qui se préparait : c'était de priver les ducs de Berri et de Bourgogne de la tutelle du roi, leur neveu, tutelle si longuement prolongée, dont le prince s'affranchissait par intervalles, et sous le joug de laquelle il finissait par retomber. Le vœu de la nation favorisait, sans contredit, le parti opposé au duc de Bourgogne; néanmoins ceux qui le dirigeaient ne pouvaient agir sans l'intervention du connétable, dont la

réputation balançait l'avantage que donnait aux régents le prestige de leur position élevée. Clisson accourt; il arrive à Reims, où résidaient le roi et sa famille. A son apparition, le mouvement est donné; un coup d'état s'apprête : l'explosion a lieu le 30 novembre 1388. Depuis longtemps des gens sages instruisaient le roi des désordres enfantés par l'administration de ses oncles; les ducs de Bourgogne et de Berri en avaient comblé la mesure. On fit prendre à Charles VI la résolution de réparer tant de désastres au sein de cette même ville, où huit ans auparavant, en recevant l'onction sainte, il avait promis d'être juste. Charles VI assembla un conseil extraordinaire, où parurent ses trois oncles, les ducs de Bourgogne, de Berri et de Bourbon; trente prélats, et les dignitaires de la couronne, y assistèrent pareillement.

Le roi, dans un discours préparé, annonça la résolution de gouverner par lui-même; il remercia ses oncles de tous leurs soins, en exprimant le désir de les décharger d'un pénible fardeau. L'assemblée parut très-joyeuse de cette détermination. Les ducs de Berri et de Bourgogne jurèrent de tirer une vengeance éclatante des menées d'Olivier, qu'ils regardaient comme le principal artisan de leur disgrâce; le premier alla reprendre son gouvernement du Languedoc; le second se retira en Flandre. Clisson, qui les supplantait dans la confiance du roi, devint premier ministre; il ne fit aucune difficulté de partager les soins de la fortune publique avec le duc de Bourbon, prince vertueux, qui estimait le connétable sans l'aimer.

Clisson, voulant marquer son avénement au pou-

voir par quelque spectacle propre à frapper les yeux autant qu'à toucher le cœur, imagina de faire célébrer un service funèbre en l'honneur de Duguesclin, son ancien frère d'armes. L'évêque d'Auxerre prononça le panégyrique : il étala dans son discours l'éloquence d'un orateur chrétien et les sentiments d'un chevalier français; le prélat termina par ces mots remarquables : « Le titre de preux n'appartient vraiment qu'à ceux qui, à l'exemple du héros breton, se signalent également en prouesses et en vertu. »

Des mariages succédèrent au service funèbre de Duguesclin; le duc de Berri alla épouser la fille du comte d'Auvergne (6 juin 1389), et le duc d'Orléans, frère du roi, s'unit à Valentine de Milan : ce fut l'occasion de tournois et de fêtes brillantes. Tant de dissipations cachaient des orages : les princes du sang tombés en disgrâce cherchaient par mille intrigues à renverser les ministres, et principalement le connétable, dont la conduite ne se montrait pas toujours exempte de blâme. Les ducs de Bourgogne et de Berri trouvèrent dans le duc de Bretagne un instrument docile de leurs passions. Ils lui persuadèrent de rompre le traité en vertu duquel le prince devait restituer les cent mille livres extorquées à Clisson : la rupture ne tarda pas d'éclater; les démêlés recommencèrent. Le conseil et la famille royale de France se partagèrent d'affection entre Montfort et Olivier : les princes embrassèrent le parti du premier, ils furent les seuls; la chevalerie tout entière se prononça en faveur du second. Clisson quitta la France, qu'il gouvernait en maître, pour aller en Bretagne, où son crédit reposait sur

des bases encore plus solides : à sa voix les preux vinrent se ranger sous ses bannières. Il possédait un moyen infaillible pour enflammer leur ardeur : c'était de montrer les Anglais prêts à venir ravager le duché. Montfort, au moindre danger, renouait ses liaisons avec les Plantagenets; ses sujets en concevaient pour lui un surcroît d'aversion. Clisson profita de ces dispositions pour défendre les côtes de la Bretagne menacées par les ennemis perpétuels de son pays (juillet 1391), et dans cette circonstance il prouva à ses compatriotes que l'habitude de régir les affaires civiles de l'État n'avait point amolli son courage ni diminué son activité. Au bout de trois mois le duc perdit les deux tiers de ses domaines : les soldats de son redoutable adversaire taillaient en pièces les troupes qui osaient tenir la campagne contre eux; ils enlevaient à l'escalade les châteaux et les villes crénelées. Clisson déployait la fougueuse intrépidité qui l'avait fait remarquer au début de sa carrière. Au fort d'une rencontre, tombèrent un jour entre ses mains Yvonet et Bernard, écuyers du duc de Bretagne, les mêmes qui l'avaient arrêté lors de la trahison du château de l'Hermine : nous avons vu que le premier exerça avec une extrême dureté son odieux ministère, et que le second, touché de compassion, se dépouilla de son manteau pour le jeter sur les épaules du connétable. Clisson tua l'un de sa main à coups de dague, et combla l'autre de largesses.

Quoique la guerre n'eût lieu que sur les terres de Bretagne, on en ressentait cependant les effets jusque dans le cœur du royaume. Les ministres La Rivière

et Noviant, hommes éclairés, désireux de la paix, résolurent de mettre un terme à ces contestations. D'après leurs conseils, Charles VI intima aux deux rivaux l'ordre de suspendre toute hostilité, et les appela une seconde fois à son tribunal, afin de juger ces différends. On choisit à cet effet la ville de Tours, plus rapprochée du théâtre de la guerre (fin de décembre 1391).

Les négociations entamées pour calmer tant de cœurs ulcérés furent plusieurs fois sur le point d'être rompues; enfin les princes, qui favorisaient le duc de Bretagne, se servirent d'un expédient pour empêcher le roi de rendre une justice complète à Clisson, comme ce dernier le désirait : ils proposèrent le double mariage d'une fille de Charles VI, encore au berceau, avec le fils aîné du duc de Bretagne, âgé de trois ans, et celui de la fille de ce même duc de Bretagne avec le fils du comte de Penthièvre. Clisson était l'aïeul de ce jeune prince, un des rejetons de la maison de Blois. L'idée de ce mariage entre quatre enfants plut au roi, mais ne sourit pas au connétable. L'ambition et la colère ne l'avaient cependant pas aveuglé au point d'étouffer dans son cœur les sentiments généreux; il sacrifia ses intérêts particuliers au bien de l'État, et ne recula devant aucune concession. Dès ce moment les démêlés parurent définitivement arrangés, et néanmoins la noble modération de Clisson ne désarma point le courroux de ses ennemis.

Parmi les personnages saillants de cette époque on distingue en troisième ligne Pierre de Craon, homme pervers, artisan d'intrigues, qui sut gagner les bon-

nes grâces de tous les princes de la famille royale. Choisi pour favori par le duc d'Anjou, il détourna à son profit les sommes considérables que la femme de ce prince l'avait chargé de porter à son mari, qui disputait en Italie la couronne de Naples à Charles de Durazzo.

Pierre de Craon se fit le client empressé du duc d'Orléans, frère du roi; il devint confident de ses désordres, et le trahit en les dévoilant à Valentine de Milan : celle-ci ne cacha point à son époux le nom de celui de qui elle tenait ces informations. Le duc d'Orléans, outré de dépit, annonça qu'il percerait de sa dague le traître, s'il le rencontrait sur son passage. Craon reçut l'ordre de sortir du royaume : cette disgrâce le mortifia singulièrement. Les barons dévoués aux anciens régents lui persuadèrent qu'Olivier de Clisson l'avait desservi auprès du roi. Pierre de Craon jura d'en tirer vengeance : il courut trouver le duc de Bretagne, qui se repentait alors, dit Froissard, de n'avoir pas ôté la vie au connétable lorsqu'il le tenait enchaîné dans la tour de l'Hermine. Craon vendit sa terre de Sablé à Jean de Montfort, annonçant que des motifs de conscience l'obligeaient à faire un voyage en Terre-Sainte : personne n'en douta, et il fut bientôt oublié. Sur ces entrefaites, la santé de Charles VI s'altéra : la nature de sa maladie confirma l'idée généralement reçue, qu'avec un corps robuste et une imagination ardente, ce prince avait une tête très-faible; cependant cette indisposition céda en peu de jours à des soins éclairés. Ce prompt rétablissement fournit un prétexte naturel pour donner des

fêtes. Le 13 juin 1392, le jour du Saint-Sacrement, les chevaliers et les écuyers formèrent des joûtes : Guillaume de Flandre, comte de Namur, remporta le prix. Ces joûtes furent suivies d'un souper, donné à l'hôtel Saint-Paul, appelé l'*Hôtel des joyeux esbastements* : à l'issue du banquet l'on dansa la moitié de la nuit. Clisson se retira un des derniers : il vit en partant le duc d'Orléans, qui l'aimait passionnément, et lui demanda s'il ne songeait pas à quitter le bal : « Je ne sais, répondit le prince; mais partez toujours. » Clisson monta à cheval, accompagné de huit écuyers et de quelques valets portant des flambeaux : son hôtel occupait la place que tient aujourd'hui celui de Soubise. Lorsqu'il passa dans la rue Culture-Sainte-Catherine, des inconnus se mêlèrent brusquement à sa petite troupe, arrachèrent les flambeaux, et les éteignirent sur le pavé. Telle était la sécurité du connétable, qu'il prit d'abord cette attaque subite pour un simple jeu de la part du duc d'Orléans, le seul qui pût se permettre de plaisanter ainsi avec lui. Olivier se mit donc à crier : « Ma foi, monseigneur, c'est mal fait à vous, mais je vous pardonne ce badinage. — A mort Clisson ! à mort ! » fut la réponse qu'on lui fit, et il se sentit frapper en même temps de coups d'épée. « Qui es-tu, dit Clisson, toi qui parles de cette manière? — Je suis Pierre de Craon, et tu vas expier l'outrage que tu m'as fait. » Olivier tira une petite épée (1), et essaya de se mettre en défense. Une voix ayant crié : « Les tuerons-nous tous? » Craon répon-

(1) On portait ces petites épées lorsqu'on allait dans le monde : c'était un simulacre d'arme.

dit : « Oui, tous ceux qui résisteront. » Clisson s'étant adossé contre un mur afin de ne pas se laisser entourer, se défendait comme un homme accoutumé à braver la mort au milieu des combats. Les assassins à gage, persuadés d'abord qu'il s'agissait de venger quelque injure particulière sur un baron obscur, furent saisis d'étonnement (comme ceux de la tour de l'Hermine), lorsque la voix de Craon leur apprit qu'ils avaient devant eux le plus grand guerrier de l'époque, le premier officier de la couronne. Leurs bras tremblants ne portaient plus que des coups mal assurés; mais leur chef, que nul respect ne retenait, guidé par l'animosité, s'acharnait à frapper Clisson; il l'atteignit enfin au visage, et l'étendit : le connétable tomba de son destrier, et alla heurter contre la porte d'un boulanger, qui venait de l'entr'ouvrir au bruit qui se faisait dans la rue. Craon, ne doutant pas que son ennemi ne fût mort, partit suivi de sa bande de stipendiés, quitta Paris sur-le-champ, et reprit la route de Bretagne.

Le boulanger reconnut le connétable, le plaça sur son lit, et s'empressa d'envoyer chercher des chirurgiens à l'hôtel Saint-Paul. Le roi fut informé de cet attentat au moment où ses gens finissaient de le déshabiller : il prit à la hâte un manteau, et courut chez le boulanger, escorté de quelques gardes et de plusieurs flambeaux. A la vue de Clisson couvert de sang, le prince poussa des cris de désespoir. « Comment vous trouvez-vous, mon connétable? lui dit-il. — Chier sire, petitement, foiblement. — Eh! qui vous a mis dans cet état? — C'est Pierre de Craon, qui m'a pris

traîtreusement sans défense. » Les médecins visitèrent les blessures, et assurèrent au roi que dans quinze jours le malade aurait assez de force pour monter à cheval. « Ne songez qu'à vous guérir, reprit Charles VI, ne vous inquiétez de rien; cet outrage est le mien, et je me charge du soin de la vengeance. » Le prévôt de Paris, Pierre de Folleville, venait d'accourir sur les lieux : le roi lui ordonna de se mettre incontinent à la poursuite de Craon; mais celui-ci sut donner le change, au moyen d'un faux avis qu'il fit semer sur sur la route, et le prévôt ayant pris le chemin de Cherbourg, entra dans cette ville, où Craon n'avait point paru.

Sur les douze portes de Paris, six existaient encore; les autres avaient été abattues par ordre d'Olivier, lorsqu'il ramena le roi dans sa capitale, après la campagne de 1382 : depuis dix ans on ne les avait pas rétablies. Cette négligence favorisa l'évasion des assassins; ce qui fait dire à Froissard que Clisson paya les verges dont il fut fouetté, et que jamais on n'aurait osé attenter à sa vie si les portes de Paris eussent été fermées.

Les informations apprirent que Craon s'était tenu caché un mois entier dans son hôtel; qu'il y avait rassemblé des armes et des spadassins; que la plupart d'entre eux ne savaient pas quel homme ils allaient frapper; qu'enfin Pierre de Craon, sorti de Paris par le faubourg Saint-Antoine, ne s'était arrêté qu'à Chartres, dans la maison d'un chanoine, qui lui fit boire précipitamment quelque peu de liqueur; puis, au bout de dix minutes, Craon poursuivit sa route jusqu'à son an-

cien château de Sablé, où il demeura pour connaître l'effet qu'avait produit son attentat. Un page et deux de ses écuyers furent arrêtés; on leur coupa le poing sur le lieu du délit, et puis on leur trancha la tête aux halles. Le lendemain, le concierge de l'hôtel de Craon fut décapité, pour n'avoir pas révélé au quartenier l'arrivée de son maître. Le prévôt se saisit du chanoine chez qui Pierre de Craon but un verre de cordial : on le condamna à rester enfermé, au pain et à l'eau, le reste de sa vie. Le roi voulait qu'on punît tous ceux qui, directement ou indirectement, se trouvaient impliqués dans cette affaire. De son côté, la ville de Paris demandait qu'on fît justice des criminels et des complices. L'hôtel de Craon fut démoli : on convertit son emplacement en un cimetière; la rue qui passait sous les murs du jardin où les spadassins s'étaient cachés, fut appelée désormais *la rue des Mauvais Garçons*, nom qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. Froissard assure qu'un clerc attaché au sire de Craon instruisit le duc de Berri du complot formé contre la vie du connétable, mais que ce prince ne fit aucune démarche pour en prévenir Olivier. L'attentat du 13 juin 1392 devint, par l'enchaînement des circonstances, la cause première des longs malheurs qui affligèrent la France durant les règnes de Charles VI et de Charles VII.

Pierre de Craon apprit avec une extrême surprise que le connétable vivait encore : il quitta subitement le château de Sablé, et se retira auprès du duc de Bretagne. En le voyant, ce prince lui dit : « Vous êtes un chétif, quand vous n'avez pu occire un homme duquel vous étiez au-dessus. — Monseigneur, je crois,

répondit Craon, que tous les diables de l'enfer l'ont gardé des mains de moi et de mes gens, car il y eut lancé sur lui et geté plus de soixante coups d'épée et de couteau, et quand il fut chutté de cheval je cuidois qu'il fut mort (1). » Ceux qui s'attachent à étudier le cœur humain trouveront sans doute étrange de voir Montfort reprocher à un autre d'avoir laissé échapper Olivier, lui qui, quatre ans auparavant, d'un mot aurait pu trancher les jours de ce redoutable ennemi, retenu prisonnier au château de l'Hermine. Au reste, si Olivier n'avait pas encore cessé de vivre, sa mort n'en paraissait pas moins prochaine : il fit son testament, d'après lequel on vit que le puissant vassal possédait (la dot de ses filles payée) 1,700,000 livres de nos jours, en mobilier, numéraire, joyaux; ses domaines territoriaux valaient le double : il avait conquis ces richesses sur les Anglais. Les rançons produisaient alors des gains considérables : dans l'espace de vingt ans, le sort des armes fit tomber entre ses mains cent soixante bannerets, qui se virent obligés de se racheter au prix de 15,000 livres chacun (2). Contre toute espérance, Clisson se vit hors de danger au bout d'une semaine, grâce aux soins de deux praticiens allemands. Olivier ne craignait plus pour sa vie, cependant il ressentait des douleurs très-aiguës : l'espoir d'une prochaine vengeance pouvait seul apporter quelque adoucissement à ses maux. En effet, Charles VI ne se montrait animé que du désir de lui tenir parole : en apprenant l'assassinat du premier officier

(1) Froissard, liv. II.
(2) Lobineau, t. II, preuves.

de la couronne, le roi avait donné les marques de la plus violente colère ; il était rentré à l'hôtel Saint-Paul dans une agitation qui ne se calma plus ; la douceur habituelle de son caractère fit place à une acrimonie que le moindre incident excitait au plus haut degré; il éclatait en fureur lorsque le hasard lui rappelait cette criminelle tentative envers la personne de son connétable.

Charles VI somma le duc de Bretagne de lui livrer le sire de Craon ; Montfort répondit qu'il ignorait absolument si le fugitif s'était retiré dans ses États : sur cette réponse, des commissaires furent envoyés pour saisir les terres que Pierre de Craon possédait dans le Maine et dans l'Anjou. Le duc protesta contre ce séquestre, en qualité d'acquéreur tout récent de ces domaines. Le courroux du roi ne connut plus de bornes, et, ne pouvant atteindre le véritable coupable, le monarque dirigea ses poursuites contre Montfort, qu'il regardait comme l'instigateur de l'assassinat; il manifesta hautement l'intention de porter la guerre en Bretagne, et ordonna sur-le-champ les préparatifs de cette expédition. Les ministres le secondaient activement : ils étaient amis du connétable, et avaient pour eux l'opinion publique. Les oncles du roi, tremblant pour Montfort, qu'ils chérissaient en raison de la haine que ce dernier portait à Olivier, mirent en jeu ls moindres ressorts de l'intrigue pour faire échouer ce projet. Charles VI reçut des avis anonymes qui le menaçaient des plus grands malheurs s'il persistait à fondre sur le duc Jean IV. Faire partir le roi ou le faire rester devint l'unique objet de toutes

les brigues : le voyage de Bretagne occupait les esprits; un noir pressentiment semblait annoncer quelque catastrophe prochaine. Charles VI n'en travaillait pas moins à poursuivre ses desseins; en vain le duc de Bourgogne voulut-il lui alléguer les fatigues d'une campagne commencée au fort de l'été : « Je me porte mieux à cheval que dans l'oisiveté, lui répondit son neveu d'un ton sec; ceux qui me conseillent autrement ne m'aiment pas et ne cherchent pas à me plaire. » Enfin il partit pour le Mans, le 12 juillet 1392, suivi de dix mille hommes; ses deux oncles, commandant d'autres troupes, arrivèrent le plus tard qu'ils purent. Les intrigues recommencèrent dès que l'on atteignit la capitale du Maine; la faction opposée essaya vainement de détourner le roi de cette guerre de Bretagne. Les hérauts publièrent l'ordre suprême d'après lequel l'armée devait se ranger en bataille hors de la ville du Mans, le 1er août au matin. Ce jour-là de très-bonne heure, Charles VI ressentit de violents spasmes nerveux; mais, ayant éprouvé du calme au bout de quelques heures, il fit donner le signal du départ : ainsi le connétable triomphait. Pendant que les divisions (1) défilaient sous les murs de la ville et se mettaient en colonne de marche, Charles VI assistait à l'office divin dans l'église cathédrale; il paraissait inquiet, accablé sous le poids de pénibles rêveries. Le prince refusa de toucher aux mets qu'on venait de lui servir,

(1) Louis de Clermont les commandait spécialement. Les historiens modernes disent que le connétable avait suivi le roi : c'est une erreur; les chroniques contemporaines assurent qu'Olivier souffrait encore trop de ses blessures pour pouvoir monter à cheval.

et ne prit que du clairet. A l'issue de la messe il monta à cheval; l'horloge de la ville sonnait onze heures; la chaleur se faisait déjà sentir très-vivement, et le roi l'éprouvait d'autant plus qu'il était vêtu comme en plein hiver : on ignore la cause de cette singularité. Charles VI portait sa jaque de drap d'or, recouverte d'un manteau; un vaste chaperon de velours écarlate couvrait sa tête; un collier de grosses perles, présent de sa jeune épouse Isabeau, pendait à son cou. Les gens de la suite particulière du roi marchaient à quelque distance, afin de ne point l'incommoder par la poussière qui s'élevait sous les pieds des chevaux. Les ducs de Bourgogne et de Berri cheminaient à côté l'un de l'autre; le duc de Bourbon, le sire de Couci, le comte de Clermont, don Pèdre de Navarre, suivaient les deux régents. Les personnes les moins éloignées du monarque étaient deux pages : l'un portait la lance de Charles VI, l'autre son casque de bataille, exhaussé sur le pommeau de la selle. La lance, remarquable par le travail et par la trempe de l'acier, venait du duc de Berri, qui en fit fabriquer douze pareilles dans la capitale du Languedoc (1). (Froissard, liv. IV.)

Le roi traversait la forêt du Mans, et longeait seul la lisière du bois; tout-à-coup un homme vêtu singulièrement sort du milieu des arbres, saisit la bride du cheval en disant : « Roi, ne chevauche pas plus avant, mais retourne, car tu es trahi. » Ces paroles,

(1) La manufacture d'armes de Toulouse fut célèbre dans le moyen âge; elle rivalisait avec celle de Bordeaux. Bajazet en tira plusieurs armes de prix, ce qui la mit en réputation dans tout l'Orient.

et l'apparition de cette espèce de mendiant, tirèrent Charles VI de sa préoccupation, sans l'épouvanter néanmoins, comme quelques écrivains l'ont dit. Le prince ne discontinua pas de marcher : il pouvait regarder cet étrange avis comme une ruse employée par ceux qui voulaient empêcher l'expédition d'avoir lieu. Cependant les gardes accourus de divers points repoussaient l'inconnu, qui répétait par intervalle et d'une voix forte le fatal avertissement, en cherchant toujours à joindre le roi; enfin il se retira, se perdit dans l'épaisseur du taillis, et, chose assez surprenante, on ne l'arrêta point. Charles VI, absorbé plus que jamais par de tristes pensées, acheva de traverser la forêt, au sortir de laquelle s'ouvrait une plaine argileuse qui réfléchissait fortement les rayons du soleil, on n'entendait résonner ni le pas des fantassins, ni celui des chevaux, puisqu'ils marchaient sur le sable; Le silence morne qui environne le cortége est brusquement interrompu par le bruit de la lance royale, que le page laisse tomber sur le casque de son compagnon, qui le précédait immédiatement. A ce choc inattendu Charles VI tressaille, se retourne et voit tout près de sa poitrine le fer de cette lance que l'on relevait avec vivacité; le prince frissonne, sa tête se perd, il croit distinguer le cliquetis des armes; l'avertissement du mendiant lui revient à l'esprit, l'assassinat encore récent du connétable reparaît à son imagination : l'infortuné se voit environné d'ennemis; il tire son épée, pousse son cheval sur ses pages, et les renverse : « En avant sur les traîtres! » s'écrie-t-il d'une voix altérée. Charles agite le glaive sans vouloir

rien écouter : tout fuit, tout se disperse. Le duc d'Orléans, son frère bien-aimé, se présente, espérant le contenir; mais le prince fond sur lui comme un furieux, et Louis de France n'échappe à ce péril que par une prompte fuite. Chacun courait, sans songer à se défendre contre le roi; enfin le cheval, haletant de fatigue s'arrêta : Charles VI, atteint de frénésie, continuait à frapper, quoique le fer se fût cassé dans ses mains. Cette scène affreuse dura une heure. Froissard, contemporain, mais éloigné des lieux où l'événement se passait, assure que personne ne fut tué; le moine de Saint-Denis, qui faisait partie du cortége, dit que le roi blessa mortellement quatre écuyers, et cite parmi eux le jeune Héraclius de Polignac. Guillaume Martel, chevalier normand fort aimé de Charles VI, sauta légèrement sur la croupe du destrier, et embrassant étroitement son maître, lui ôta ainsi l'usage de ses mains. Le roi ne connaissait aucun de ses serviteurs : on le tenait couché sur le sable; il finit par s'évanouir. « Le voyage est fait pour cette saison, » dit le duc de Bourgogne d'un ton d'assurance. Les troupes reçurent à l'instant même l'ordre de rebrousser chemin, et de regagner le Mans; on y transporta le malheureux prince dans un chariot à bœufs, la seule voiture que l'on put se procurer en ce moment. Arrivé au Mans, Charles VI fut placé dans une des salles du palais épiscopal (1); on lui prodigua les secours que nécessitait sa position. On

(1) La ville du Mans avait alors pour évêque Pierre de Savoie, frère du trésorier de France : ce prélat déploya un grand zèle en cette malheureuse circonstance.

laissait entrer tout le monde : plusieurs envoyés d'Angleterre, assurent la plupart des historiens, pénétrèrent comme les autres dans l'appartement, et ne purent s'empêcher de témoigner leur joie, ne doutant pas que cette catastrophe n'eût pour le repos de la France de terribles conséquences. Le fait est vrai à l'égard de ces personnages politiques, mais il est certain que le roi Richard II et la ville de Londres montrèrent de véritables regrets en apprenant ce funeste accident (1). Charles VI demeura plongé deux jours entiers dans une léthargie complète; le pouls ne lui battait plus. Les médecins, après l'avoir cru mort pendant plusieurs heures, parvinrent à ranimer ses forces vitales, sans pouvoir néanmoins ramener sa raison, dont l'infortuné semblait être privé sans retour. Ces médecins déclarèrent qu'il n'y existait aucun symptôme de poison, ce qui fit cesser les fâcheuses rumeurs répandues parmi le peuple. Les hommes de l'art pensaient que l'ardeur du soleil, auquel Charles VI était resté exposé longtemps, avait pu occasionner une congestion au cerveau : d'ailleurs l'exaltation inexprimable que l'on remarquait chez ce prince pouvait fort bien jeter le désordre dans son esprit, très-ébranlé déjà par une première secousse qu'il avait éprouvée six mois auparavant au bal de l'hôtel Saint-Paul.

Comme le merveilleux se mêlait alors aux faits importants, les chroniques de la Bretagne et du Maine disent que pendant la léthargie du roi le grand anneau de la Vierge Marie, de l'église de Saint-Ju-

(1) Rapin Thoiras, t. II.

(2) Anonyme de Saint-Denis, livre XII, chap. 3.

lien du Mans, roula une heure autour du doigt de la sainte, sans que personne y touchât. (Manuscrits du seizième siècle, p. 263.) (1)

Charles VI entrait dans sa vingt-troisième année; la reine, plus jeune, attendait le moment de devenir mère : on eut soin de lui cacher ce malheur. Les oncles du roi, profitant de la circonstance, s'emparèrent du pouvoir, et renversèrent le parti de Clisson.

Le connétable se rétablit beaucoup plus promptement que ses amis et lui-même ne l'avaient espéré : déjà Olivier voyait arriver l'instant où il pourrait aller rejoindre le roi; déjà il se représentait au milieu des États de son ennemi, vengeant sa propre querelle les armes à la main. La nouvelle de la catastrophe du Mans vint dissiper ces rêves brillants : il en fut atterré, et trop généreux pour s'occuper de sa propre situation, il ne songea plus qu'aux malheurs prêts à fondre sur la France. Hélas! ses craintes n'étaient que trop réelles; les difficultés qui s'élevèrent subitement pour savoir quel serait le prince du sang qui exercerait la régence faisaient présager des désastres sans nombre. Le droit de la naissance la mettait aux mains de Louis, frère du roi; mais, sous prétexte que le duc d'Orléans était trop jeune et trop léger, le duc de Bourgogne l'évinça, et prit sa place. Le duc de Berri, d'un caractère apathique, se désista de ses prétentions, moyennant promesses d'argent.

Le nouveau régent se montrait depuis longtemps l'ennemi le plus implacable de Clisson. Au mépris

(1) Bondonnet, Histoire des évêques du Mans; Corvoisier, Hist. des évêques du Mans.

des services éminents que ce guerrier avait rendus à sa maison lors de la succession des États du comte de Flandre, le duc de Bourgogne saisit la première occasion qui se présenta pour lui faire sentir combien l'ingratitude est redoutable. Les princes s'étaient hâtés de congédier les troupes, sans acquitter la solde arriérée. Les archers, fort mécontents, vinrent porter plainte à Clisson, leur défenseur naturel, en sa qualité de chef de l'armée; ils le supplièrent de les protéger en cette occasion. Olivier promit d'y employer tout son crédit; en effet, surmontant les douleurs que lui causaient encore ses blessures, il se présenta à l'hôtel d'Artois, où le duc de Bourgogne venait d'arriver; il exposa à ce prince les plaintes des archers et des gens d'armes, et demanda, peut-être avec trop de hauteur, qu'on payât sans retard la solde arriérée. « Clisson, lui dit le duc d'un ton dur, vous n'avez que faire de vous embesogner de l'état du royaume; il a eu malheur tant que vous vous en êtes mêlé. Où diable avez-vous assemblé tant de finance? le roi, mon frère de Berri et moi, ne pourrions en mettre autant ensemble. Partez de ma chambre, hissez de ma présence, et faites que oncques je ne vous voie; car ce n'étoit l'honneur, je vous ferois l'autre œil crever. » Un pareil langage tenu au premier officier de la couronne, à un vieux guerrier dont la nation appréciait les services, montrait la ligne qu'allait suivre le nouveau régent. La ruine de Clisson fut donc résolue; le Breton l'apprit de bonne heure, grâce au duc d'Orléans, qui lui témoignait un intérêt généreux. Olivier sut, à ne pas en douter, que sa maison allait

être cernée le soir même : profitant de cet avis, il sortit par une issue souterraine, et se trouva en quelques instants hors des murs de Paris, suivi d'un seul page. C'est ainsi que le héros de Rosebec abandonna, comme un fugitif, la capitale du royaume, où, dix ans auparavant, on l'avait vu entrer en triomphateur et en maître. Clisson gagna la forteresse de Montlhéri, l'un de ses fiefs; mais on vint l'avertir au bout de quelques heures, que le sire de Châteaumorand, lieutenant de Philippe le Hardi, accourait pour l'investir avec des forces considérables. Il sortit de Montlhéri, accompagné d'une partie de sa garnison, se fraya un passage par la force à travers la Beauce, et arriva dans ses domaines de Bretagne, décidé à soutenir seul la guerre contre les régents de France. Ceux-ci lui dépêchèrent quatre hérauts d'armes pour le sommer, au nom du roi, de remettre l'épée de connétable. Olivier reçut ces messagers à Josselin, les fit magnifiquement traiter, les combla de présents, et les renvoya porteurs de cette réponse : « Le roi Charles VI m'a donné l'épée de connétable, et je ne la rendrai qu'à la mort. » Le duc de Bourgogne, ne gardant plus de mesure, enjoignit au parlement d'instruire le procès d'Olivier : on observa à son égard les formes ordinaires. Le délai prescrit pour la comparution étant expiré, Clisson fut appelé trois fois, à la table de marbre, au perron, à la porte du palais : personne n'ayant répondu, le parlement condamna Olivier, comme faux traître, à être banni et amendé de cent mille livres (un million) (10 décembre 1392).

Cet arrêt indigna les habitants de Paris et ceux

des provinces. Le duc d'Orléans refusa d'assister à ce jugement inique, car chacun savait que Clisson avait toujours bien servi l'État. La chaleur que mit ce prince à défendre le noble accusé fut l'origine de la rivalité des deux maisons de Bourgogne et d'Orléans.

Clisson étant banni, le régent offrit l'épée de connétable au sire de Couci : cet illustre vassal eut la délicatesse de la refuser; Gui de la Trémouille imita un si noble exemple : Philippe d'Artois, comte d'Eu, petit-fils du fameux Robert d'Artois et gendre du duc de Berri, ne se fit pas scrupule de l'accepter.

Après sa condamnation par le parlement, Olivier ne reparaît plus sur la scène politique, et dès ce moment il cesse d'appartenir à l'histoire de France. Ce guerrier vécut encore quatorze ans, qu'il passa en Bretagne, toujours puissant, toujours redouté et toujours malheureux. Nous consacrerons le dernier livre à parler de ces quatorze années, qui ne sont pas dépourvues d'intérêt.

LIVRE V.

Clisson se réconcilie avec le duc Jean IV. — Sa mort.

Olivier, disgracié par les régents de France, dépouillé de ses dignités, parut aux yeux de Montfort un ennemi facile à vaincre. Au mépris de ses serments, ce prince ne songea qu'à presser l'exécution de ses projets hostiles. La venue de Pierre de Craon dans le

duché rendit son animosité plus active : l'un et l'autre avaient tenu en leur puissance ce connétable si détesté, deux fois ils s'étaient vus les maîtres de sa vie, deux fois un miracle avait trompé leur espoir homicide.

Pierre de Craon, l'homme le plus aventureux de son temps, venait de s'évader des prisons de Barcelonne, où la veuve de Louis d'Anjou le gardait captif, pour le punir d'avoir trahi les intérêts de son maître en dissipant les sommes confiées à sa foi; il poignarda le geôlier, sauta un mur haut de vingt pieds, traversa le royaume de France déguisé en pèlerin, et arriva en Bretagne. Montfort, dévoré du désir de la vengeance, hésitait cependant à fondre sur cet Olivier dont le seul nom remplissait son âme d'effroi. Il craignait de troubler par de nouveaux démêlés l'espèce de calme dont jouissaient ses États : il céda néanmoins aux instances du sire de Craon. Cet homme odieux sut persuader au duc que Clisson n'aspirait qu'à chasser la maison de Montfort pour lui substituer celle de Blois, dont le chef était le comte de Penthièvre, son gendre. Jamais imputation ne fut plus calomnieuse : Clisson ne cessa de prouver que la violence pouvait fort bien s'allier dans son caractère à la loyauté; son cœur repoussa constamment toute idée d'usurpation.

Pierre de Craon, désormais le conseiller intime du duc de Bretagne, imprima aux affaires l'impulsion rapide de son génie actif et entreprenant; il fut décidé que l'on ne donnerait pas le temps à l'ennemi commun de se reconnaître. Dans sa position, Clisson

ne pouvait, sans encourir le blâme général, commencer les hostilités. Il apprit que les troupes bretonnes, commandées par Montfort en personne, devaient venir le surprendre dans son château de Josselin, où Marguerite de Rohan, la digne compagne du connétable, résidait depuis longtemps. En effet au milieu de la nuit du 28 février 1393, à la faveur d'une neige très-épaisse, la forteresse fut investie; les soldats de Montfort firent tomber dans une embuscade le chevalier d'Aigreville, que le duc d'Orléans envoyait avec trois cents lances au secours d'Olivier. Ce succès obtenu, les vainqueurs ne doutèrent pas de la prompte reddition de Josselin; mais restait à savoir si Olivier se trouvait réellement dans la place : personne parmi les assiégeants n'en avait la certitude. Clisson, informé de ces doutes, loin de les mettre à profit, les fit cesser par un trait de jactance inhérent aux mœurs de ce siècle : dès que le jour fut assez éclatant, il parut aux créneaux revêtu d'armes brillantes, tenant sa bannière, afin qu'on le distinguât mieux. L'historien Lobineau, favorable à Montfort, ne parle pas de cette circonstance, et dit au contraire que Clisson s'évada par une poterne et courut se renfermer dans Moncontour. Il était fort possible que le connétable ne se fût montré sur les remparts que pour tromper l'ennemi par une ruse chevaleresque, et qu'il eût quitté la place aussitôt après son apparition aux créneaux. Quoi qu'il en soit, Josselin ne fut point pris. Les soldats d'Olivier, électrisés par l'exemple de Marguerite de Rohan, douée de ce courage si commun chez les femmes bretonnes, soutinrent tous les as-

sauts, et firent perdre à l'ennemi l'espoir de conquérir la forteresse. Montfort, désespéré d'avoir laissé échapper Clisson, honteux de ne tirer aucun fruit de ses armements considérables, dégoûté de Pierre de Craon et de la guerre, écouta les propositions que lui fit le beau-frère du connétable : il consentit à cesser les hostilités. Mais son orgueil ne pouvait supporter la pensée qu'on pût dire que le duc de Bretagne avait échoué devant Josselin, défendu par une femme : d'ailleurs il avait fait le serment indiscret de ne point lever le siége sans être entré dans la place. Le sage Rohan adopta un expédient capable de satisfaire l'amour-propre de ce prince : on baissa les ponts-levis; Montfort les passa seul, à cheval, s'avança au-delà des portes, reçut les clefs, les prit en mains, puis les remit à un des officiers de Marguerite en repassant les barrières : il crut que cette vaine formalité mettait son honneur à couvert. Ainsi avait agi le duc de Lancastre devant la ville de Rennes.

Le roi Charles VI, ayant retrouvé momentanément sa raison, demanda son connétable : des serviteurs fidèles ne lui cachèrent point qu'on l'avait dépouillé de sa charge, que le parlement venait de le condamner comme criminel d'État, et qu'enfin il soutenait dans ce moment la guerre contre le duc de Bretagne, son agresseur. Le monarque, en apprenant ces particularités, versa un torrent de larmes : il ordonna qu'on dépêchât sur-le-champ des ambassadeurs à Nantes, pour arrêter les hostilités. Ces messagers partirent accompagnés de deux divisions; leur commandant devait s'unir aux soldats de Clisson, dans le cas

où Jean IV refuserait d'entrer en accommodement. Le duc de Bourgogne essaya vainement de s'opposer à ce départ ; il fallut obéir au roi, jouissant alors de toutes ses facultés. Les ambassadeurs vinrent saluer Montfort à Morlaix ; mais celui-ci ne voulut ni les recevoir ni les entendre. « Que viennent chercher ici ses Français? s'écria-t-il ; au diable! qu'ils se mêlent de leurs affaires. » (Lobineau, liv. IV.) Conformément aux ordres de Charles VI, les divisions qui marchaient à la suite de ces envoyés se mirent sous le commandement de Clisson, qui s'était vu contraint de reprendre les armes; car le duc, sous un prétexte des plus futiles, avait remis ses troupes en campagne.

Le duc de Bourgogne fit des efforts impuissants pour détourner l'orage prêt à fondre sur son intime allié; le duc de Bretagne, de son côté, ne se laissa point intimider par ces apprêts militaires : il concentra ses forces sous les murs de Moncontour pour en former le siége, qui ne fut pas plus heureux que celui de Josselin. Olivier, plus expérimenté et mieux servi, surprit Saint-Brieux, en fortifia avec célérité l'église, et en fit un boulevard imprenable. Il courut ensuite s'établir sur les grèves d'Hélion : de là il pouvait suivre les mouvements de l'ennemi, et assaillir ses colonnes dès qu'une occasion favorable s'en présenterait. Jean IV, exaspéré par les revers, retira des villes toutes les garnisons, afin d'augmenter son armée active : ces corps réunis composèrent une masse de seize mille hommes, à la tête desquels Montfort vint présenter le combat à son rival. Olivier, trop prudent pour abandonner sa position et s'engager

dans la plaine, sut contenir la bouillante ardeur de ses bannerets; le duc ne put jamais le forcer dans ses retranchements. Dégoûté d'un genre de guerre nouveau, ne pouvant alimenter son armée sur le même point, Jean IV fut contraint de la disloquer; alors Olivier, sortant des grèves, attaqua impétueusement les divisions séparées de Montfort, et les battit en détail : son adversaire, découragé, dut accepter enfin la médiation de la France. Le duc de Bourgogne vint dans le duché au commencement du mois de novembre 1394, en qualité de pacificateur; sa fierté dut souffrir quand la nécessité le contraignit de traiter d'égal à égal, et par ambassadeur, avec ce Clisson qu'il avait dépouillé de la charge de connétable, et dans ce moment plus puissant que jamais. Loin d'aplanir les difficultés, le duc de Bourgogne les compliqua; il quitta la Bretagne sans y avoir ramené le calme. La lutte recommença : Olivier, poursuivant le cours de ses succès, surprit le château de l'Hermine, pénétra en vainqueur dans ce même lieu témoin de son odieuse captivité; et cette tour, qui avait dû être son tombeau, vit flotter sa bannière; il en enleva la vaisselle, les bijoux, les joyaux appartenant au duc de Bretagne, et livra à ses soldats ce riche butin. L'apparition du duc de Bourgogne (février 1395), qui venait offrir une seconde fois sa médiation, ralentit le feu de la guerre; une suspension d'armes fut signée le 20 août. Le chevalerie se montrait néanmoins impatiente d'en voir arriver le terme, et de se remettre en campagne. Montfort résolut de conjurer cet orage, en suivant sa seule inspiration.

En vertu d'un traité secret conclu en 1388, Montfort avait fait donation de son duché à la maison de Plantagenet, dans le cas où il mourrait sans enfants; mais depuis cette convention Montfort eut deux fils, Jean et Arthur : ce bonheur inespéré fit changer ses résolutions, et le rattacha davantage aux intérêts nationaux. De leur côté, les Anglais, se voyant frustrés de l'espoir de posséder la Bretagne, abandonnèrent Montfort sans retour. Jean IV arrêta donc, dans sa ferme volonté, de se réconcilier franchement avec Olivier : il dicta à son secrétaire une lettre pleine d'amitié, par laquelle il invitait le connétable à oublier le passé, lui offrant de payer sur-le-champ le reste des cent mille livres, objet principal de leurs démêlés; il terminait sa missive en le priant de venir le trouver à Vannes. Le duc ferma lui-même cette lettre, y apposa son cachet, et la fit porter à Josselin par un écuyer de confiance, qui reçut la défense expresse de dire à nul autre l'objet de sa mission.

Clisson reçut la lettre, et en lut le contenu, qui lui causa d'abord de l'étonnement; néanmoins, ayant réfléchi quelque temps, il ne douta plus de la bonne foi de son ancien rival : les circonstances l'assuraient qu'un prince de l'âge de Montfort, sans amis, abandonné des Anglais et fatigué de la guerre, ne devait désirer que de mourir en paix et d'assurer son héritage à sa famille. Il consentit à l'entrevue; mais, craignant que des inspirations étrangères ne fissent changer les dispositions bienveillantes que l'on montrait à son égard, Olivier répondit qu'il regardait comme un honneur de s'aboucher avec son suzerain, mais

qu'il désirait au préalable tenir en sa puissance le fils aîné de Montfort (né en 1394). Jean IV savait que Clisson était homme à le tuer sans pitié, lui et ses enfants, dans une rencontre en rase campagne, mais qu'il ne pouvait commettre ni une lâcheté ni une trahison. Le duc appela auprès de lui le sire de Rohan : « Vous et Robert de Montboucher, dit-il à ce banneret, menez mon fils au châtel de Josselin et le laisserez là, et me mènerez messire Olivier, car je me veux accorder avec lui. »

Le sire de Rohan, qui déplorait depuis vingt ans les malheurs causés par la rivalité de Montfort et de Clisson, témoigna une satisfaction extrême en se voyant chargé d'un pareil message : il conduisit le jeune prince à Josselin. Clisson, ayant en son pouvoir l'héritier de la Bretagne, n'écouta plus que sa générosité naturelle, et voulut vaincre son souverain en magnanimité comme il l'avait vaincu dans les batailles : Olivier partit sur-le-champ, amenant l'enfant pour le remettre à son père. Il arriva à Vannes de grand matin, se rendit à l'église de Saint-Patern, lieu convenu pour la première entrevue. A l'aspect de son fils, que Clisson conduisait par la main, Jean IV fondit en larmes, et courut embrasser son loyal ennemi, ne voulant voir en lui que le compagnon de ses premiers jeux, le héros dont la valeur lui avait assuré jadis la possession de la Bretagne. Le suzerain et le vassal se séparèrent vers la fin de la journée, non pas bons amis, mais bien réconciliés, comme deux lions vieillis, qui, ne pouvant plus se dévorer, cessent pourtant de s'attaquer.

Un traité définitif fut signé le 19 octobre 1395 : le duc fit de notables sacrifices, soit en faveur de Clisson, soit en faveur du comte de Penthièvre, dont il fallait payer l'abandon de toute prétention; mais Jean IV y gagna d'être reconnu irrévocablement, lui et les siens, pour légitimes souverains de la Bretagne.

Le duché célébra par des fêtes la cessation d'une rivalité si funeste à son repos. Tandis que Clisson, par une noble abnégation, assurait la paix à son pays, Charles VI, dans un moment lucide, cassait l'arrêt du parlement qui avait dépouillé Olivier de ses dignités, et invitait ce guerrier à venir reprendre la charge de connétable, ainsi que la place que lui assignaient auprès du trône ses services et sa renommée. Clisson, trop sage pour aller affronter de nouveaux orages, s'excusa auprès du roi en le suppliant de le dispenser de se mêler désormais des affaires de France. Par une seconde lettre adressée au parlement, il manifesta l'intention d'accorder le pardon à Pierre de Craon, son assassin, lui imposant à cet effet l'obligation de fonder une maison religieuse. Pierre de Craon y souscrivit, et fit bâtir une église dont les desservants devaient se consacrer aux soins spirituels des prisonniers : ils s'engageaient à accompagner sur l'échafaud les criminels condamnés à perdre la vie.

La réconciliation de Clisson et de Montfort avait eu pour base un mouvement mutuel de générosité; elle devait être durable : en effet, leur union ne s'altéra plus. Jean IV quitta le duché en 1396, pour aller à Paris assister au mariage de son fils aîné, qui épousait la seconde fille de Charles VI. Avant de partir,

il investit Clisson de la régence de ses États et de la garde de ses autres enfants. Au retour de Montfort, Clisson regagna ses domaines, qu'il sut conserver dans une situation prospère. Il s'était plu à orner ses châteaux de Clisson et de Josselin (1) ; le premier surtout devint l'objet de la curiosité des habitants du duché, qui venaient le visiter par plaisir : Olivier Ier, un des ancêtres du connétable, le fit bâtir en 1170, à son retour de la Palestine, où il passa quinze années. Ce feudataire voulut imiter les constructions de l'Orient. Les élégantes tourelles et les ogives mauresques dont les ouvriers étrangers décorèrent son château, suffirent pour le distinguer de tous les autres manoirs du pays. Le connétable de Clisson, sans en changer l'architecture, y ajouta des fortifications qui le rendirent une place de guerre redoutable. Des ouvrages extérieurs s'élevèrent pour défendre la tête des ponts-levis; mais dans l'intérieur les appartements brillaient de toute la magnificence que le siècle comportait : leurs fenêtres avaient des vitres; des cheminées remplaçaient l'âtre grossier établi ordinairement au milieu des pièces. L'usage des vitres et des cheminées était alors fort rare en France; la mode en venait d'Allemagne

(1) Le château de Josselin se trouvait à trois lieues de Ploërmel, petite ville que plusieurs ducs de Bretagne habitèrent. Entre Josselin et Ploërmel, à égale distance de l'un et de l'autre, on rencontre un vaste emplacement, appelé *Mivoie:* c'est là que se livra le combat des Trente. Une simple borne, surmontée d'une criox de bois, marquait l'endroit où s'était passé cet héroïque événement. En 1820, M. le comte de Chazelles, préfet du Morbihan, eut l'heureuse idée d'élever à Mivoie un magnifique obélisque sur lequel sont inscrits les noms des trente Bretons vainqueurs.

et d'Angleterre. La recherche que le connétable montrait pour les ameublements et pour les moindres détails de sa vie privée contrastait singulièrement avec son humeur sévère. Les chroniqueurs de l'époque, pour achever de le peindre comme un homme extraordinaire, assurent qu'il lisait en plein missel aussi bien qu'un clerc.

Olivier goûtait le repos depuis deux années lorsqu'un événement des plus importants le contraignit de sortir de sa retraite : Montfort venait de descendre au tombeau (26 octobre 1399). Quelques semaines avant de mourir il nomma Clisson tuteur de ses enfants, en lui adjoignant les évêques de Nantes et de Dol, les sires de Rohan, de Malestroit, et Jean du Fou. Il institua par le même acte Olivier *gardien* de la Bretagne, jusqu'à l'arrivée du duc de Bourgogne, régent de ses États pendant la minorité de son successeur. Clisson ne tarda pas d'être à même de fournir une preuve bien éclatante de sa loyauté : Marguerite, sa fille, unie au comte de Penthièvre, nourrissait l'espérance de voir rentrer un jour son époux en possession du duché; elle vit d'un très-mauvais œil la réconciliation de son père avec Montfort. Au premier bruit du trépas de Jean IV, elle quitta son manoir de Chantoceaux, et vint trouver Clisson dans le château de Josselin : « Mon père, lui dit-elle, il ne tiendrait qu'à vous que mon mari recouvre son héritage de Bretagne; nous avons de si beaux enfants, monseigneur, je vous supplie que vous nous aidiez. — Eh! quel moyen y aurait-il? » demanda Olivier sans trop réfléchir. Marguerite osa lui proposer de servir ses

projets en faisant périr secrètement les enfants de Montfort. Clisson ne put contenir son indignation : farouche jusque dans sa vertu, il saisit une hallebarde placée près de son lit, et en aurait tué sa fille si celle-ci n'eût évité le coup. Marguerite prit la fuite si précipitamment, qu'elle tomba dans l'escalier et se cassa une jambe (1). « Ah! cruelle! ah! perverse! lui criait son père en la poursuivant, si tu vis longuement, tu causeras la ruine de ta famille (2). » Nous verrons plus tard cette prédiction se vérifier.

Le 22 mars 1401, Jean V, nouveau duc de Bretagne, fit son entrée à Rennes; le sire de Clisson, en sa qualité de *preux des preux*, l'arma chevalier au pied du maître autel de la cathédrale : cette cérémonie fut l'occasion de fêtes et de tournois. Des troubles inséparables d'un nouveau règne suivirent de près ces fêtes pompeuses.

La féodalité bretonne, fière de son illustration, jalouse de l'indépendance de son pays, ne pouvait voir sans dépit la France et l'Angleterre se disputer le droit d'asservir le duché; elle forma une ligue pour la défense des intérêts communs. Le caractère, les services et les richesses de Clisson le portaient naturellement à la tête de cette sainte coalition : les sires de

(1) La comtesse de Penthièvre resta boiteuse toute sa vie, par suite de cet accident.

(2) On voit encore, dans le château de Josselin, l'appartement qui fut témoin de cette scène et l'escalier dans lequel Marguerite tomba. L'aile du château habitée par le connétable n'était divisée qu'en deux parties, la grande salle au rez-de-chaussée, et la chambre à coucher au premier, où Clisson devait être alors, puisqu'il sauta du lit pour courir après sa fille. Or, ces deux pièces existent encore tout entières : nous les avons vues très-bien conservées. — 1826.

Rohan, de Laval, de Malestroit, de Derval, de Beaumanoir, de Rostrenem, de Kergorlay, de Quelen, de Leborgne, de La Marche, se montrèrent les plus ardents à le seconder dans ses efforts.

Clisson songea d'abord à traiter une affaire essentielle : il importait à la ligue bretonne d'avoir en sa puissance quelques places fortes, quelques villes considérables. Olivier offrit à Jeanne de Navarre, veuve de Jean IV, de lui acheter le gouvernement de la ville et du château de Nantes : l'offre fut acceptée. La duchesse devait recevoir de Clisson 12,000 écus d'or à titre de prêt; mais le gouverneur du château, Gilles de Lesbiet, agissant d'après les ordres du duc de Bourgogne, fit manquer la négociation en déclarant qu'il ne remettrait la forteresse qu'au régent de Bretagne : nous venons de dire que Montfort en mourant avait conféré ce titre à Philippe le Hardi, ainsi que la tutelle de ses enfants. Olivier venait d'échouer dans son louable projet; la nation entière lui sut cependant un gré infini du zèle qu'il venait de montrer pour assurer l'indépendance du pays. Le feudataire ne croyait pas sa tâche accomplie si la Bretagne ne sortait promptement de sa position critique. Il convoqua dans un château du district de Vannes les députés de la chevalerie, du clergé et du tiers état; il leur fit sentir qu'un seul moyen restait pour épargner au duché des maux incalculables : ce moyen consistait à se mettre sous la protection de la France ou de l'Angleterre. Lui-même, abjurant le souvenir de ses propres injures, conclut à se jeter franchement dans les bras du duc de Bourgogne, son ennemi personnel.

Cette sage détermination calma les esprits, et arrêta l'incendie prêt à embraser toute l'ancienne Armorique.

L'Angleterre, trompée dans ses espérances, voulut se venger en portant le fer et le feu dans le duché, dont les habitants osaient se soustraire à sa domination. Une flotte considérable vint croiser devant les côtes de Bretagne : à son apparition, les habitants coururent aux armes; toutes les voix désignèrent Clisson pour généralissime. Le héros, courbé sous le poids des ans, revêtit sa cuirasse : la vue de ce léopard arboré sur les vaisseaux ennemis ranima son ardeur. Il mit sur pied, en peu d'instants, un corps de douze cents arbalétriers et de trois mille hommes d'armes (1403), sans cesser de déployer cette activité qui l'avait toujours rendu si redoutable. Les côtes se trouvèrent également en défense : une flotte de vingt-cinq navires sortit, comme par enchantement, des chantiers de Tréguier. Clisson présida lui-même à cet armement; sa supériorité dans les arts mécaniques le distingue d'une manière particulière des guerriers de son siècle. Les chroniques du temps, et Lobineau lui-même, peu favorable à Olivier, ne peuvent s'empêcher d'accorder à ce général un rare talent pour les divers genres de construction.

Le duc de Bourgogne, régent de la Bretagne, loua en termes non équivoques le zèle de Clisson, sans néanmoins se réconcilier avec lui : il confia à ce feudataire la défense du littoral, pendant que la flotte allait chercher celle des Anglais. L'escadre, réunie

sous le commandement de Penhouët et des deux Tanneguy-Duchâtel, sortit du port de Roscoff vers la fin de juillet 1403, rencontra la flotte britannique, la battit, et débarqua plusieurs divisions sur la côte de Dorset. Le sol de la fière Albion vit déployer l'étendard chargé des hermines bretonnes. Le mois suivant une seconde expédition traversa le détroit du Pas-de-Calais, pénétra dans la mer du Nord, et parvint à incendier Yarmouth (1). Les soldats de Penhouët, après avoir porté la terreur fort avant dans le comté, se rembarquèrent, amenant mille prisonniers et vingt bâtiments chargés d'un butin immense; puis ils regagnèrent leur pays au mois de septembre. Le duc de Bourgogne, trop occupé en France, s'étant démis de la régence, ne put envoyer des secours à Jean V : ce dernier se vit donc réduit à ses propres forces. Les Anglais regardèrent cette circonstance comme très-favorable pour venger les ravages commis récemment par les Bretons : ils débarquèrent, à leur tour, un gros de troupes sur les côtes de Brest. Olivier, qui gardait cette ligne, les repoussa, en les rejetant jusque sur leurs vaisseaux : l'ennemi entendit encore une fois le terrible cri de *Clisson! Clisson!* Le connétable avait fait avertir Jean V au moment de l'attaque des Anglais; il put dès le lendemain lui annoncer leur expulsion. Mais on apprit, deux heures après, qu'une division plus nombreuse que la première venait de prendre terre aux dunes de Lannion. Jean V

(1) Lobineau, t. II.

accourut, accompagné des sires de Rohan et de Châteaugirons, ses lieutenants, et de quatre mille hommes; il se trouva le jour même en présence des Anglais. Ceux-ci marchaient sous la conduite du comte de Beaumont, issu d'une branche cadette des Plantagenets, homme d'une valeur éprouvée et d'un caractère singulier. Le combat s'engagea; l'ennemi fut taillé en pièces. Tanneguy-Duchâtel, si célèbre depuis par sa fidélité à Charles VII, rencontra au fort de la mêlée le comte de Beaumont, le combattit corps à corps, et lui fendit la tête d'un coup de hache. (Lobineau, Froissard.)

Les soldats de Richard, au nombre de douze cents, débarquèrent au Croisic, entrèrent dans la ville de Guérande, appartenant à Clisson; ils la pillèrent, et enlevèrent deux muids de sel conservés en magasin pour l'usage particulier du connétable : ils firent un trophée de cette capture, s'enorgueillissant d'avoir désolé les domaines du plus cruel ennemi de l'Angleterre. Cette expédition se terminait lorsque Olivier reçut de Paris un message qui lui apprenait, à sa grande surprise, que le duc de Bourgogne l'avait nommé, en mourant, un de ses exécuteurs testamentaires, afin de réparer sans doute, par un témoignage d'estime aussi manifeste, les torts dont il s'était rendu coupable envers ce guerrier. Clisson n'aurait certainement ressenti aucun regret de quitter la vie, si la mort était venue le frapper au moment où une réparation si glorieuse venait le consoler des injustices passées; mais le sort lui réservait encore une cruelle épreuve.

Sa fille Marguerite, veuve du comte de Penthièvre, nourrissait dans son cœur des projets d'ambition comme nous l'avons dit; le terrible accident qui lui était arrivé en fuyant la colère de son père ne l'avait point corrigée : elle se rappelait sans cesse que son époux aurait dû régner sur la Bretagne; elle voulait recouvrer, au moins pour ses enfants, l'héritage de la maison de Blois; elle ne négligeait rien pour entretenir chez quelques bannerets l'amour qu'ils portaient jadis aux anciens maîtres du duché. Les ministres de Jean V, qui surveillaient les démarches de Marguerite, accusèrent Clisson d'encourager sa fille dans ses coupables espérances. Comment supposer qu'Olivier fût animé d'intentions malveillantes, lui dont l'activité et la valeur venaient récemment de consolider la maison de Montfort, lui que naguère on avait vu courir après sa fille, une arme à la main, pour la punir de demander le trépas des enfants de Jean IV : sa loyauté pouvait-elle se manifester par des témoignages plus éclatants? Mais Olivier était âgé, infirme et fort opulent; le duc manquait absolument d'argent : il fallait chercher un prétexte pour dépouiller le connétable d'une partie de ses richesses. L'accusation de félonie serait tombée d'elle-même. Jean V, ou plutôt ses conseillers, déférèrent Olivier en justice pour crime de magie, de maléfices, afin de le perdre dans l'opinion du vulgaire. Le juge de Ploërmel, dont la juridiction s'étendait jusqu'à Josselin, résidence habituelle de Clisson, somma ce guerrier de comparaître pour se défendre de l'inculpation. Le héros d'Auray et de Rosebec, gisant depuis longtemps sur un lit de

douleur, touchait au dernier période de la maladie : il ne put comparaître. Le juge de Ploërmel le condamna par défaut à la prison et à 100,000 livres d'amende, au profit de Jean V : c'était la somme que le père de ce prince avait exigée comme rançon lorsqu'il retint prisonnier le connétable, et qu'un arrêt de Charles VI le força de restituer. Le jeune Montfort regardait cette restitution comme arbitraire; de leur côté, les Bretons regardèrent, avec plus de raison, la condamnation d'Olivier comme une iniquité. Ses amis, ses vassaux, les soldats, dont il était l'idole, accoururent au château de Josselin, décidés à le défendre jusqu'à leur dernier soupir. Le duc se vit contraint de marcher à la tête de quatre mille hommes, pour mettre à exécution l'arrêt du juge de Ploërmel; il vint assiéger Josselin, dont les remparts se garnissaient des généreux défenseurs d'Olivier. Le héros montra encore dans ce moment toute la fierté de son caractère : il ne pouvait soulever ses membres affaissés, cependant il demanda son casque et sa hache, cette hache terrible qui n'avait jamais trompé sa valeur. Le sort des armes en allait décider, lorsque le sire de Rohan sortit de Josselin, et se porta médiateur, afin que le sang breton ne coulât point pour cette étrange querelle : il compta à l'instant même le tiers des 100,000 livres demandées, et obtint à ce prix que Clisson pût mourir en paix. Olivier expira le surlendemain, âgé de soixante-treize ans, le 23 avril 1407 : ce jour-là même Alain de Rohan, son petit-fils, épousait Marguerite de Bretagne, sœur de Jean V,

persécuteur du connétable. Sentant approcher ses derniers moments, Clisson appela Beaumanoir, son vieux compagnon d'armes, et lui remit l'épée à pommeau d'or, parsemée de fleurs de lis, insigne caractéristique de la charge de connétable, et dont il n'avait jamais voulu se dessaisir, ne s'étant pas cru destitué, malgré la nomination successive de Philippe d'Artois, de Louis de Sancerre et de Charles d'Albret. Il pria Beaumanoir d'aller porter cette épée au roi Charles VI, et de la remettre entre les mains du monarque. Le banneret, fondant en larmes, se chargea d'accomplir le vœu de son cœur; mais lui-même n'eut pas le temps de remplir sa mission : il survécut une semaine seulement à son illustre ami.

Avant de descendre au tombeau, Clisson désira répandre ses bienfaits sur ceux qui avaient le plus souffert de son humeur intraitable : par une autre disposition, il consacra 100,000 livres, un million, à distribuer en forme de legs aux familles sur qui lui et ses officiers avaient fait peser les malheurs de la guerre durant ses démêlés avec Jean de Montfort. On conservait dans le château de Nantes l'original de son testament, monument singulier dont nous avons recueilli les principales dispositions; car ces sortes de pièces peignent mieux les hommes et le temps que les plus savantes dissertations.

Le testateur veut être enterré sans la moindre pompe, mais il ordonne que l'on dise un grand nombre de messes pour le repos de son âme. Il lègue à l'église de Josselin une image de la sainte Vierge, en

argent, pesant vingt marcs; aux pauvres de la même ville, 2,000 livres, somme considérable pour un pareil objet; aux cathédrales de Nantes, de Rennes, de Vannes, de Saint-Malo, de Saint-Brieux, 100 écus pour célébrer un service perpétuel. Il ordonne la restitution des terres dont il s'était emparé injustement; il veut que les maisons, moulins, métairies, qu'il avait fait démolir pour fortifier ses villes et châteaux, soient rétablis à ses frais. Il lègue à la dame de Rochefort une petite croix de perles et sa Bible en français; il donne au sire de Beaumanoir 4,000 livres et un petit cheval blanc; à l'évêque de Saint-Malo, sa grande haquenée noire, et un anneau d'or. Il donne 50 francs pour faire réparer la croisée et les vitraux de l'église de Blain. Il lègue au jeune Bertrand de Dinan, fils du sire de Chateaubriant, ses habits, son roussin fauve, et sa terre de Lohéac. Il ordonne expressément que l'on envoie un pèlerin à pied à Saint-Jacques en Galice, pour dire des prières en son honneur; etc., etc., etc.

Clisson avait vu descendre dans la tombe tous ses contemporains : Charles V, Édouard III, le prince Noir, Duguesclin, Charles de Blois, Chandos, Montfort, le duc de Bourgogne, Louis de Sancerre, le comte de Penthièvre, La Trémouille. Lui seul se rappelait d'avoir vu Philippe de Valois; seul il était resté debout du quatorzième siècle, et n'avait survécu que pour montrer au siècle suivant un grand exemple de l'instabilité des choses humaines. La nouvelle génération le considérait avec un sentiment de respect

mêlé de surprise, et aujourd'hui son nom vit encore dans le souvenir des Bretons ses compatriotes (1).

(1) Clisson fut enterré dans la chapelle du château de Josselin; son tombeau était orné de sa statue et de celle de sa femme Marguerite de Rohan. Ces deux statues furent mutilées en 1793, et l'on en dispersa les débris; mais en 1821 M. le comte de Chazelles, préfet du Morbihan, les fit rechercher, et eut le bonheur de les retrouver. On les plaça, par ses ordres, dans l'église de Josselin, près du maître-autel. On fit également des fouilles dans le lieu où le connétable avait été enterré; on en retira des ossements et quelques débris de sandales et d'étoffe de soie verte mêlée de filigrane d'argent, provenant des vêtements de Marguerite de Rohan. Tous ces restes ont été soigneusement recueillis et sont conservés dans une boîte fermée et déposée à l'hôtel-de-ville, où nous les avons examinés.

LISTE

DES

CHEVALIERS ET ÉCUYERS BRETONS

QUI ACCOMPAGNÈRENT DUGUESCLIN

DANS SES DIVERSES EXPÉDITIONS.

Chevaliers. Jean de Beaumanoir, Robin Denneval, Jean Devienne, Olivier de Mauny, Montauban, de Retz, Bardoul, de Beauchamp, Alain de Beaumont, Guillaume de Bizien, de Bitisy, La Boissière, de Braquemont, de Brieulx, de Bron, Geoffroy Budes, de Cambray, Jean de Ceris, de Coëtquen, de Tusseraz, Henry Le Cor, Jean de Cournom, Dangauville, André Daverton, de Saint-Didier, Geoffroy Feurier, du Fresne, Robert de Guitté, Raoul de Lalé, de Lanvalay, Saint-Lidier, Raoul de Lisle, de Loubin, de Maillechat, de Mareuil, Jean Martel, Laurent de Meel, de Molaironville, Robert de Membret, Guillaume de Montbourcher, de Montenay, Monluc, de Montjan, de Morel, Jean du Mur, de Villiers, Jamet OEillecoute, de Passy, de Pingail, de Penhodic, du Perier, de Pendren, de Pommereuil, Bertrand de Saint-Pern, de Porçon, de Pons, de Penhoedic, Jean Raguenel, de La Rivière, Alain de Rohan, de Koquebertin, Elie du Rouvre, de Roux, Jean de Roye, Rus de Rergouardet, de Tibol, Tigueran, de Tréal, Maurice de Treziguidi, Pierre Trousseau, de Vieux, Jean de Villiers.

Écuyers. Olivier Aiguillon, Rolant Aleguer, Alimmas, Ambaut, de Amery, Ancel, Jean Anne, Andrieu, Ap-

pert, Arblans, Aubertin, Aubant, Aumont, Ausquetier, de Baille, de Bangane, de Bara, de Baulz, Guy Le Baveux, Bazin, Barbé, de Beaurivily, Geoffroy Bevetars, de Beaucé, Belvestre, Eon de Bec, de Berangant, de Belleyaux, Guillaume Bechart, Berenguier, Rolant Le Bequené, de Beaussi, Jean Bermet, de Besu, Jean Burnel, Jean Becquet, Geoffroy de Been, Robert de Berengier, Mahiet de Beusencourt, Yvon Bessile, Henry de Begaignon, de Bintin, Jean Blandin, de Blarut, Regnaut de Bloce, Guillaume Boais, Robin de Boars, Jean Bodard, Boitel, de Bomar, de Boisrousseau, du Bois-Regnaut, de Boisgency, du Boisjourdain, Bosguillaume, Olivier Bonsel, Raoul Bongay, de Boredon, du Bours, Jean Bostot, Bourgeon, Le Boue, Le Boutellier, Pierre de Boulegny, Hoppin Boudes, La Bouteillerie, Thiebaut Boyars, de Brais, de Bray, de Brebaus, de Brechaut, de Bregy, de Brehant, Jean de Breillet, de Breon, Bressel, Le Bret, de Bretuchet, de Briant, Le Brigant, de Briorne, Brocoart, de Broeil, de Brueil, Brunel, Joachim Budes, de Bufencourt, de Bure, de Buris, de Burleon, de Burtin, de Bussy, Cadin, Cadris, Canel, de Candurre, de Canaber, de Cambout, Cartier, Cavel, Cerode, de Cerlis, de Ceris, de Cesnoen, des Cirvets, de Cisrevast, Chambalant, La Chapelle, Charil, Le Chambre, Chaperon, de Châtillon, de Champigny, Chanu, Charnay, du Châtelet, Champion, Chamberrier, des Chesnes, Chelberon, Chemin, de Cheaus, Raoul Chas, Thibaut de Chasteaubriant, de Cuirans, de Chartiers, Clavez, Clerice, du Clos, de Clicano, de Coarcorden, Coatval, de Coaquen, Rollant Coaletgier, Coclet, de La Codroye, de Cogale, de Coëtoreden, Le Coint, de Coecqueriden, Le Coch, Couillet, Coppegorge, Cormoray, Corsay, Guillaume Cossé, Coquelot, Coronde, Coubil, Cosre, Coulomp, Couvran, Cournillière, La Court, de Corval, de Courcy, Coustou, de

Craine, Crequy, de Croez, Gilles de Croy, Dagoureaux, Dangoulmant, Darennes, Darcy, Daverton, Davy, Daugé, Dauville, Dauseboq, Decrux, Demandon, Denfluet, Denfernet, Dentry, Desperen, Despineuses, Dies, Divarge, Diomont, Geoffroy Dit, Dodeman, de Dombretan, Macé Doré, Dosraine, Dugué, Duparc, Droch, Eccleguier, Enne, des Eaux, Esnières, de L'Espinay, de L'Espine, Falestra, Ferratière, de Fayel, Ferchaut, Fernelot, Ferrandi, Ferrande, Ferrière, des Ferriers, Feron, Le Fessu, de Fiesses, Flombart, La Freté, du Frest, Folet, Le Forestier, de Forma, de La Fosse, Guillaume du Fournet, Gajot, Galoppes, Gamadel, Garin, Gavaler, de Gauville, Gelibert, Jean Gelvin, Galifez de Gensz, Louis Gensalers, Macé Giffra, Gimendel, Robert Giron, Macé Gralen, Mabiet de Graleville, Garcy de Graniermes, de Greilcourt, de Gringe, Jean de Griveton, Groignet, Gruebine, Alain de Goyon, Jean Gomest, Robert Le Gouge, Robin Gourmel, Guillaume de Guébriant, Geoffroy Le Guiardier, Bertin Guillart, Jean Guillotieaux, Guillaume Le Guendrel, Maurice de Guinguanou, Guchebert, de Guë, La Guorbloye, Guyadont, de Hac, Halle, Halebert, Harpin, Harel, Hazarts, Hastac, Hay, Haubois, du Heaume, La Helotiere, Hercoart, Heraut, de Henaut, Hermès, de Hevon, Hierry, Hirel, Hissier, Hodeuc, Houdetot, Hojaume, Hongrat, Hounestre, Houssé, du Houx, Hubant, Huon, Hugaut, Janvier, Jaret, Jatot, Javerton, Jeuston, Infat des Isles, Jullien, Keradier, Kerdes, Kersaliou, Kerveten, Kerville, Labbé, Laida, Ladverty, de La Lande, Languevan, Langiane, Languenan, Lamy, Larin, Saint-Laurens, Laonnoy, Layens, Lallemant, Lanvallay, Lalbareste, Largillier, Larchier, Largentage, Leame, Leet, Lemé, Lemenan, Lemeneven, Lemolan, Lenguengnière, Lenroc, Lerablée, Leschappé, Lesormel, Lesnu, Lessart, Lescot, Leuret, Leures, Letun,

Liel, Lesglantier, de Lihus, Lindeloix, Lisle, Listre, Lituny, Lizart, Lobin, Loges, Lonc, Loncannay, Logny, Longuenue, Langevin, du Lorieu, Louppes, Lou, Lorret, Lorros, de Loussel, Lucas, Menassin, Magneville, Maisière, Maillechat, Majoré, Maiguy, Malherbe, Mauguimer, Manhugeon, Manzugeon, Mauhurey, Marcel, Martel, Maroeil, de Marsnel, de La Marche, Mauvoisin, de Mauvinet, Medren, Merhan, Meleart, Medrenes, Meurneures, Meyer, Misonart, Mocque, Monet, Montmoron, Montcheaux, Mongerois, de Moncergnaut, Monsereau, Monsenaut, Monsonguir, Montener, Mondret, La Motte, Moulcent, Murdrac, Navigny, des Nez, Neuville, Neval, Neuven, de Normel, Ocquel, Oppinel, Orsoy, Orengier, Oynel, de Pacy, Page, Pain, Paragat, Parent, Parier, Passegant, Payen, Piedouë, Peidelou, Pellerin, Pelistre, Saint-Peon, Percevot, Perchaux, Périgné, de Perigny, Perles, Perragin, Peronville, Perquenan, Peurier, Piedevache, du Pin, Pinel, Pinterville, Plaffraguen, Plequen, de Pleurs, Plones, Pluer, Plufagar, Plumengat, Pray, Prelay, de Prery, Prigneur, Prestel, Pomble, Pontayné, Pontbriant, Portevin, Poingneur, Saint-Pol, Polnié, Pons, Vieux-Pont, Porçon, des Portes, Pourcel, Pustoleneec, Quertier, Quebriac, Quedillac, Quelen, Quenneton, Queredrer, Quernas, Querguinion, Querbignion, Querlam, de Querguevilly, Quervigné, Quingnon, Quoetrimel, Ravot, de Rais, Racière, Ramullier, Regonabet, Remery, Renait, Rian, Richart, La Ride, Rigaut, Rivry, Rolant, La Roche, Rousse, Romelin, Romilliar, Romar, Roxant, Roy, Rufiart, Rufract, Ruffy, La Salle, de Tains, Salien, Sanay, Santin, Santudes, Sandreville, Santchen, Saras, Sarbaye, Sebaut, Sedille, Sencé, Seurment, Seville, Seuvilly, Sifren, Simon, Simonnet, Simple, Sissey, Sombois, Sommet, Songrac, Taillier, Taillandier, de Taucy, Terode, Tes-

son, Tessou, Texue, Tinel, Tirecoq, Thelin, Torcé, Torchy, Toufflet, Tournem, La Tour, Tornoy, Torode, Touche, Tracy, Tregarenteuc, Tremereuc, Trendont, Tregrandeul, Tremerant, Tremiel, Treuville, Troitiercou, Tuel, Tuisse, La Vache, Vallée, Valence, Valoigne, Valon, Walsomme, de Vare, Vasseur, de Vaulx, Vautvallier, Vayer, de Vaz, de Vé, Le Venour, du Vergier (1), de Very, Viel, de Viellemer, de Vien, de Villiers, La Vieuville, de Vieux, Villart, Villeis, Villebreme, Villemaire, de Visque, Visdelou, Vitel, Vitré, Voisins, Volence, La Voye, Le Voyer.

(1) L'un des aïeux des Larochejaquelein.

DESCRIPTION

DU SERVICE FUNÈBRE FAIT EN 1389 EN L'HONNEUR DE DUGUESCLIN (1).

Jesus-Christ qui a grant poissance,
Vueil tous ceulx de mal garder,
Qui du connestable de France
Monsieur Bertrand orront chanter.
Oyr porront de l'ordenance
Comment le Roy, qu'en doit amer,
Fist faire à Saint-Denys en France
Mémoire du noble guerrier.

L'an de grace trois cent mille
Et quatre vins et puis neuf ans,
Sept jours en May ne fut pas guile,
Fist de France li roys poissant
Faire en service mult noble
De Bertrand, qui tant fut vaillant :
Maint roy, maint duc, maint comte amblere
Furent au service presans.

Oncques mes si noble assemblée
Ne fut veue nullement :
Là ot mainte thorche alumée

(1) Extrait d'un poëme fait à cette époque par Guillaume de La Perene, et intitulé : Faits des Bretons en Italie sous le commandement de Sylvestre de Budes, un des élèves de Duguesclin en 1378, pendant le pontificat de Grégoire XI, siégeant à Avignon. Le poëme se trouve en entier dans le troisième vol. in-fol., p. 1457 du père Martenne, *Thesaurus anecdotorum.*

Et maint cierge certainement,
Huit destriers, c'est chose prouvée,
Furent en armes noblement,
De Bertrand, qui l'ame ayt sauvée,
Orent les armes plainement.

Quatre destriers qui en l'église
Furent à l'offrande menez;
Deus en y ot de telle guise
Comme pour un tournay armez;
Et les autres deus en la guise
De guerre furent ordenez.
Quatre escuiers plains de franchise
Ot sus com les destriers armez.

Le franc comte de Longueville
Porta le primier des escus,
Freres fut Bertrant sans guile
Dieux recieve s'ame la sus.
Li cons de Dammartin nobile
Fu avec luy, n'en doubte nuls,
Le second escus par saint Gile
Fu porté du seignour Cremus.

Alain de Biaumont sans doubtance
Li porta, et deus chevaliers,
Monsieur Olivier sans faillance
De Maugni y porta le tiers.
Le quart escu par reverance
Fu porté de nobles guerroyers
Maugni, Beaumanoir en presence,
Et Le Bègue fesoit le tiers.

Puis y fut noblece hautaine,

Quant vint aux espées porter :
Quar le noble duc de Touraine
En porta l'une sans doubter.
Et le comte de, chose est certaine,
De Nevers volt après aler.
Les autres de pensée saine
Allèrent après présenter.

De Navarre monsieur Pierre
Porta la tierce vrayment,
La quarte présenta grant erre
Henri de Bar certainement.
Je croy qu'ongues en nulle terre
Ne fut plus noble parement,
Qu'il ot pour ceux qui gist en terre,
A qui Dieu fasse sauvement.

Quatre benoieres sans défaillance
Alaon après présenter,
L'une emporta par reverance
Le Baudrain bien Loy nommer
Trezigindi de Saliance,
Et la seconde volt porter
Le marechal sans défaillance,
Qui Blainville se fait nommer.

Monsieur Guillaume Desbordes
Avec celluy qui la portoit,
Et la tierce portoit li Borgnes
De Moubouchet avec estroit.
Un escuier qui mult est nobles,
Daugenais et la quarte avoit.
Grantpré, Beaujeu auxi par ordre
Checun son office fesoit.

Après cela je vous affie,
Furent présenter li cheval,
Le primier je vous certifie
Mena monseignour de La Val,
La Bret en fu en sa compaignie
Cliçon le bon, seignour loyal,
Mena l'aulte quelques nul die
La Marche fut o luy égual.

Et le tiers destriers sans eloigne
Si fut présenté noblement
Par le noble duc de Bourgogne
Et de Bourbon certoinement.
Le quart destrier sans millissome
Si présenta très-noblement
Duc de Lorraine sans vergoigne
Felipe de Ber ansement.

Quand l'offrande si fut passée
L'evesque d'Auxerre prêcha,
Là ot mainte lerme plorée
Des paroles qu'il leur recorda.
Quar il conta comment l'espée
Bertrand de Glaiequin bien garda,
Et comme en bataille rangée
Pour France grant poine endura.

Les princes fondroient en lermes
Des mots que l'evesque montroit.
Quar il disoit: Plorez, gens d'armes,
Bertrand qui tres tant vous amoit.
On doit regretter les fez d'armes
Qu'il fist au temps qu'il vivoit.
Dieux ayt pitié sus toutes ames
De la sienne, quar bonne estoit.

Charles li noble roy de France,
Qui Dieux doint vie et bonne fin,
A fait faire tellement de remembrance
Du noble Bertrand de Claiquin,
Qu'on doit bien avoir souvenance
Du noble guerrier enterrin :
Dieux otroit à s'ame honorance
Et ceuls, où sont li Seraphim. AMEN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

BERTRAND DUGUESCLIN,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Naissance de Duguesclin. — Son enfance. — Sa jeunesse. Page 1

LIVRE II.

Guerre pour la succession de la Bretagne — Premiers exploits de Duguesclin..... 18

LIVRE III.

Duguesclin entre au service de la France. — Ses exploits devant Melun. — Mariage de Duguesclin avec Tiphaine de Raguenel. — Aventure de sa sœur Julienne et du capitaine Felton..... 53

LIVRE IV.

Duguesclin signale les premiers jours du règne de Charles V par des succès éclatants. — Victoire de Cocherel. — Soumission de la Normandie..... 84

LIVRE V.

Duguesclin va une troisième fois au secours du comte de Blois. — Bataille d'Auray. — Bertrand, de retour en France, délivre le royaume des grandes compagnies, et les entraîne en Espagne..... 115

LIVRE VI.

État de la péninsule hispanique au milieu du quatorzième siècle. — Duguesclin conduit les grandes compagnies au secours de Henri de Transtamarre. — Conquête de la Castille..... 154

LIVRE VII.

Duguesclin termine la conquête de l'Andalousie. — Don Pèdre se rend à Bordeaux, pour implorer l'assistance du prince Noir, qui passe en Espagne avec une nombreuse armée. — Bataille de Navarette. — Duguesclin y est fait prisonnier.... 181

LIVRE VIII.

Deuxième expédition de Duguesclin en Espagne. — Bataille de Montiel. — Mort de don Pèdre..... 222

LIVRE IX.

Duguesclin, nommé connétable, sauve le royaume d'une invasion. 263

LIVRE X.

Campagne de 1371. — Combat de Chizai. — Duguesclin achève la conquête de l'Aunis et du Poitou..... 302

LIVRE XI.

Duguesclin sauve le royaume d'une nouvelle invasion. — Campagne de 1377 et de 1379. — Conquête de la Guienne..... 329

LIVRE XII.

Nouvelle guerre de Bretagne. — Montfort rentre dans le duché. — Disgrâce de Duguesclin. — Sa mort..... 356

OLIVIER DE CLISSON,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Jeunesse de Clisson. — Ce guerrier, un des soutiens du parti de Montfort, se signale à la bataille d'Auray — Charles V le nomme connétable après la mort de Duguesclin..... 381

LIVRE II.

Campagne de 1382. — Clisson bat les Flamands à Rosebec..... 421

LIVRE III.

Nouvelle rupture avec l'Angleterre. — Clisson est fait prisonnier au château de l'Hermine par Jean de Montfort..... 459

LIVRE IV.

Clisson devient plus puissant que jamais. — Maladie de Charles VI. — Le duc de Bourgogne, devenu régent, accable Olivier de sa disgrâce..... 478

LIVRE V.

Clisson se réconcilie avec le duc Jean IV. — Sa mort..... 504
Liste des chevaliers et écuyers bretons qui accompagnèrent Duguesclin dans ses diverses expéditions..... 525
Description du service funèbre fait en 1389 en l'honneur de Duguesclin..... 530

FIN DE LA TABLE.

R.4.